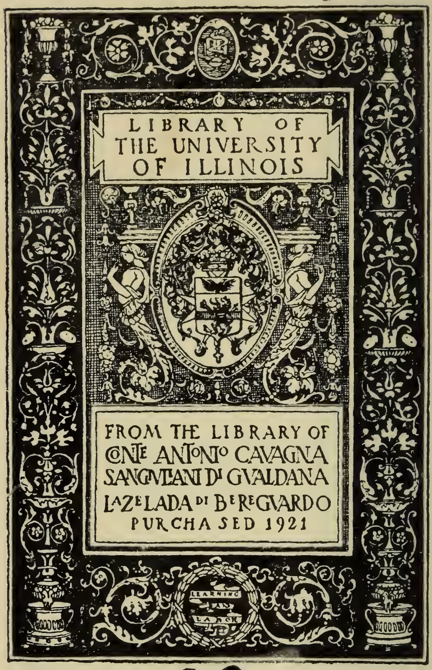



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

# LYCÉE

OU

# COURS DE LITTÉRATURE.

---

TOME TROISIÈME.

# LYCÉE

OU

# COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

*Indocti discant, et ament meminisse periti.*

TOME TROISIÈME.

PARIS,

AMABLE COSTES, Libraire, rue de Seine, n° 7.

1813.

# COURS
# DE LITTÉRATURE
## ANCIENNE ET MODERNE.



## PREMIERE PARTIE.

## ANCIENS.

## LIVRE SECOND.

## ÉLOQUENCE.

## CHAPITRE IV.

### *Analyse des ouvrages oratoires de Cicéron.*

#### SECTION PREMIÈRE.

*De la différence de caractere entre l'éloquence de Démosthene et de celle de Cicéron, et des rapports de l'une et de l'autre avec le peuple d'Athenes et celui de Rome.*

Nous avons entendu Démosthene dans les deux genres d'éloquence, le judiciaire et le délibératif, et nous avons vu que dans l'un et dans l'autre sa logique était également pressante, et ses mouvemens de la même impétuosité. Cicéron procede en général d'une maniere différente : il donne beaucoup aux préparations ; il semble ménager ses forces en multipliant ses moyens ; il n'en néglige aucun, non-seulement de ceux qui peuvent servir à sa cause, mais même de ceux qui ne vont qu'à la gloire de son art ; il ne veut rien perdre, et

n'est pas moins occupé de lui que de la chose. C'est sans doute pour cela que Fénélon, dont le tact est si délicat, préférait Démosthene, comme allant plus directement au but. Quintilien, au contraire, paraît préférer Cicéron, et l'on sait qu'entre deux orateurs d'une telle supériorité, la préférence est plutôt une affaire de goût que de démonstration. Telle a toujours été ma maniere de penser sur ces sortes de comparaisons, si souvent ramenées dans les entretiens et dans les discussions littéraires. J'ai toujours cru que ce qui importait le plus n'était pas de décider une prééminence qui sera toujours un problême, attendu la valeur à peu près égale des motifs pour et contre, et la diversité des esprits, mais de bien saisir, et de bien apprécier les caracteres distinctifs et les mérites particuliers de chacun.

J'avais toujours préféré Cicéron, et je le préfere encore comme écrivain; mais depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, j'ai cru sentir que la maniere de Démosthene y serait peut-être plus puissante dans ses effets, que celle de Cicéron.

Remarquez que tous deux ne sont plus pour nous, à proprement parler, que des écrivains; nous ne les entendons pas, nous les lisons; ils ne sont plus là pour nous persuader, mais pour nous plaire. Philippe et Eschine, Antoine et Catilina sont jugés il y a long-tems; c'est Cicéron et Démosthene que nous jugeons, et cette différence de point de vue est grande; car pour les Grecs et pour les Romains, c'était de la chose qu'il s'agissait avant tout, et ensuite de l'orateur. Tous deux ont eu les mêmes succès, et ont exercé le même empire sur les ames; mais aujourd'hui je conçois très-bien que Cicéron, qui a toutes les sortes d'esprit et toutes les sortes de style, doit être plus généralement goûté que Démosthene, qui n'a pas cet avantage. Cicéron est de-

vant des lecteurs ; il leur donne plus de jouissances diverses ; il peut l'emporter : devant des auditeurs, nul ne l'emporterait sur Démosthene, parce qu'en l'écoutant il est impossible de ne pas lui donner raison ; et certainement c'est là le premier but de l'art oratoire.

Ne pourrait-on pas encore observer d'autres motifs de disparité, tirés de la différence des gouvernemens et du caractere des peuples à qui tous deux avaient affaire? Il n'y avait dans Athenes qu'une seule puissance, celle du peuple : c'était une démocratie absolue, telle que Rousseau la voulait exclusivement *pour les petits Etats :* il la croyait impossible dans les grands, et il n'y en avait jamais eu d'exemple.

Le peuple athénien était volage, inappliqué, amoureux du repos, idolâtre des plaisirs, confiant dans sa puissance et dans son ancienne gloire. Il avait besoin d'être fortement remué ; et quoique la maniere de Démosthene fût sans doute le résultat des qualités naturelles de son talent, elle dut aussi être modifiée, jusqu'à un certain point, par la connaissance qu'il avait de ses auditeurs ; et cette étude était trop importante pour échapper à un homme d'un aussi excellent esprit que le sien. Il songea donc à frapper fort sur cette multitude inattentive, sachant bien que s'il lui donnait le tems de respirer, s'il lui permettait de s'occuper des agrémens de son style et des beautés de sa diction, tout était perdu. Les Athéniens étaient capables d'oublier tout ce qu'il leur disait, pour s'extasier sur ses phrases et faire parade de leur bon goût en se récriant sur le sien. Il le savait si bien, qu'à la fin de la *Philippique* que j'ai traduite, et qui lui attira beaucoup d'applaudissemens, il leur adressa ces derniers mots : « Eh! » n'applaudissez pas l'orateur, et faites ce qu'il » vous conseille ; car je ne saurais vous sauver par

» mes paroles : c'est à vous de vous sauver par
» des actions. »

Aussi quand il avait entraîné le peuple, il avait tout fait : on le chargeait sur-le-champ de rédiger le décret, suivant la formule ordinaire, qui en laissait à l'orateur, et l'honneur et le danger : *De l'avis de Démosthene, le peuple d'Athenes arrête et décrete*, etc. Nous avons encore une foule de ces décrets, conservés chez les historiens et les orateurs de la Grece.

Il n'en était pas de même à Rome : il y avait une concurrence de pouvoirs et une complication d'intérêts divers à ménager. Quoique la souveraineté résidât de fait dans le peuple, sans être théoriquement établie comme elle l'a été chez les Modernes, le gouvernement habituel appartenait au sénat, si ce n'est dans les occasions où les tribuns portaient une affaire devant le peuple assemblé, et faisaient passer un plébiscite, et dans ce cas le sénat même y était soumis. Pour ce qu'on appelait une loi, il fallait réunir le consentement du peuple et du sénat; et de là ces fréquentes divisions entre les deux ordres, dans lesquelles le peuple eut presque toujours l'avantage, et, ce qui est plus remarquable, presque toujours raison. Mais ce qui prouve que la théorie de la souveraineté du peuple n'était pas très-clairement connue, c'est que tous les actes publics portaient textuellement : *Senatus populusque romanus*; ce qui était inconséquent : les principes exigeaient que l'on dît : *Populus senatusque romanus*. Mais cette différence entre la souveraineté et le gouvernement n'a été suffisamment développée que dans les écrits de Locke, et c'est de là que Rousseau l'a reportée dans son livre du *Contrat social*.

Les affaires étaient donc souvent traitées en même tems, et dans le sénat et devant le peuple, et la différence d'auditoire devait en mettre dans

l'éloquence. De plus, il y avait des citoyens si puissans, qu'ils faisaient seuls, et par leur crédit particulier, un poids considérable dans la balance des délibérations publiques, et l'orateur devait avoir égard à toutes ces considérations.

Le peuple romain était beaucoup plus sérieux, plus réfléchi, plus mesuré, plus moral que celui d'Athenes. On peut dire même que, de tous les peuples libres de l'antiquité, il n'en est pas un qui puisse lui être comparé. Il a donné des exemples sans nombre de cette modération qui semble ne pas appartenir à une multitude, dont les mouvemens ont ordinairement d'autant moins de mesure, qu'ils ont par eux-mêmes plus de force; et l'on sait que la modération n'est autre chose que la mesure juste de toutes les affections, de tous les devoirs et de toutes les vertus. Ce qui est rare dans un individu, doit l'être encore plus dans un amas d'hommes, et c'est pourtant ce qu'on vit sans cesse dans le peuple romain, et ce qui le montre aux yeux observateurs comme particuliérement destiné à commander aux autres. Cette vérité, qui pourrait donner une face nouvelle à l'histoire romaine si elle était écrite aujourd'hui par quelqu'un qui joignît à l'éloquence des Anciens la philosophie qui leur a souvent manqué, n'est pas très-communément sentie, parce que tous les historiens latins ont plus ou moins de partialité pour le sénat. C'était sans doute une compagnie très-sage, surtout dans sa politique extérieure, où ses passions ne dominaient pas, du moins jusqu'à l'époque de la corruption; mais dans le gouvernement intérieur, il serait facile de prouver que le peuple montra souvent beaucoup plus de justice et de vertu que lui. Où trouvera-t-on, par exemple, rien qui ressemble aux Romains lorsque leur armée quitte son camp au bruit de la mort de Virginie (premier crime individuel de la tyrannie

décemvirale, et qui fut le dernier), entre dans Rome, enseignes déployées, sans commettre la plus légere violence; se borne à rétablir les autorités légitimes, à traduire Appius devant les tribunaux, et quand il est condamné, reçoit encore son appel au peuple, quoique lui-même eût abrogé ce droit d'appel?

Ce peuple était fier, et il avait raison; il sentait sa force et n'en abusait pas : c'est la véritable énergie : c'est avec celle-là qu'on fait de grandes choses.

La corruption régnait dans Rome au tems de Cicéron; mais il est juste d'avouer encore qu'elle était infiniment plus sensible chez les grands que chez le peuple. L'immoralité des principes n'eut pas été supportée dans la tribune aux harangues : elle le fut quelquefois dans le sénat, et se montra souvent dans sa conduite. Mais aussi dans aucun tems la fierté du peuple et la sévérité romaine n'auraient pu s'accommoder des objurgations ameres et humiliantes que Démosthene adressait aux Athéniens. Caton seul se les permit quelquefois, et on le pardonnait à son stoïcisme reconnu : on respectait sa vertu sans estimer sa politique, qui en effet était médiocre. Il rendit peu de services, parce qu'il manquait de cette mesure dont je parlais tout-à-l'heure, et que Tacite appelle *tenere ex sapientiâ modum.* Cicéron en rendit de très-grands pendant toute sa vie, et mérita d'être appelé Pere de la patrie. Je me souviens à ce propos, qu'un homme qui apparemment ne savait de Cicéron que ce qu'on en sait dans les classes, et ne connaissait pas le Cicéron de l'histoire, me dit, un jour que je lui en faisais l'éloge : *Allez, votre Cicéron n'était qu'un modéré. Ce n'est pourtant pas à ce titre,* lui dis-je, *que les triumvirs l'assassinerent; mais c'est qu'apparemment on ne connaissait pas à Rome la faction des modérés.*

D'après ces observations, on ne sera pas étonné des deux caracteres dominans dans l'éloquence délibérative de Cicéron, l'insinuation et l'ornement : l'insinuation, parce qu'il avait à ménager, soit dans le sénat, soit devant le peuple, soit dans les tribunaux, une foule de convenances étrangeres à Démosthene; l'ornement, parce que la politesse du style, qui n'était introduite à Rome que depuis la conquête de la Grece, était une sorte d'attrait qui se faisait sentir plus vivement à mesure que tous les arts de goût et de luxe étaient plus accrédités dans Rome. Au milieu des jouissances de toute espece, celles de l'esprit et de l'oreille étaient devenues une véritable passion. On attachait un grand prix à la diction, surtout dans les tribunaux, où les plaidoieries étaient prolongées comme pour l'amusement des juges, plus encore que pour leur instruction.

Cicéron s'attacha donc extrêmement à l'élégance et au nombre. Il savait que l'on se faisait une fête de l'entendre dans le forum; que tous ses discours étaient enlevés dans le sénat, par la même méthode que nous employons aujourd'hui, par des *tachygraphes*, que l'on nommait en latin *notarii* et *librarii*. Ainsi, quoique l'élocution fût également regardée par les Grecs et les Romains comme la partie la plus essentielle et la plus difficile de l'art oratoire, parce qu'on y comprenait dans le langage des rhéteurs, non-seulement toutes les figures de diction qui en sont l'ornement, mais toutes les figures de pensée qui en sont l'ame, je conçois que Cicéron ait pu mettre plus de soin que Démosthene, dans ce qu'on appelle le fini des détails, et qu'il ait recherché la parure et la richesse d'expression, en raison de ce qu'on attendait de lui. Cela est si vrai, que ceux qui se piquaient d'être amateurs de l'atticisme, reprochaient à Cicéron d'être trop orné; et Quintilien,

son admirateur passionné, s'est cru obligé de le justifier sur ce point, et de réfuter ces prétendus attiques, qui en effet allaient trop loin. L'atticisme consistait principalement dans une grande pureté de langage, un entier éloignement de toute affectation, et une certaine simplicité noble qui devait avoir l'aisance de la conversation, quoiqu'elle fût en effet beaucoup plus soutenue et plus relevée : c'est en cela qu'excellait Démosthene. Mais cette simplicité n'excluait point les ornemens naturellement amenés, comme le prétendaient ces critiques trop délicats, qui auraient rendu la diction maigre et nue à force de la rendre simple. Cette simplicité n'excluait que l'affectation, et jamais Cicéron n'a rien affecté. Chez lui tout coule de source; et s'il ne paraît pas, au même point que Démosthene, s'oublier tout-à-fait comme orateur, pour ne laisser voir que l'homme public, il sait cacher son art, et vous ne vous en apercevez que par le charme que son élocution vous fait éprouver.

La gravité des délibérations du sénat, nécessairement différentes de celles du peuple, toujours un peu tumultueuses, ne comportait pas d'ordinaire toute la véhémence, toute la multiplicité de mouvemens qui était nécessaire à Démosthene pour fixer l'attention et l'intérêt des Athéniens. Aussi les *Philippiques* de Cicéron sont-elles généralement beaucoup moins vives que celles de l'orateur grec. La seconde, qui est la plus forte de toutes, ne fut pas prononcée; elle n'est pas du même genre que les autres : c'est une violente invective contre Antoine, en réponse à celle que le triumvir avait vomie contre lui en son absence, au milieu du sénat. Dans les autres, qui ont pour objet de faire déclarer Antoine ennemi de la patrie, et d'autoriser Octave à lui faire la guerre, Cicéron n'avait pas, à beaucoup près, autant

d'obstacles à vaincre que Démosthene. Le sénat, au moins en grande partie, était contre Antoine, et il ne s'agissait guere que de diriger ses mesures, de lui inspirer de la fermeté et de la résolution, et de le rassurer contre la défiance qu'on pouvait avoir d'Octave. Cicéron fit tout ce qu'il voulut, et rédigea tous les décrets.

S'il se rapprocha quelquefois, dans les délibérations du sénat, de la véhémence de Démosthene, c'est quand il eut en tête des ennemis déclarés, tels que Catilina, Clodius, Pison, Vatinius. Il réservait d'ailleurs les foudres de l'éloquence pour les combats judiciaires : c'est là qu'il avait devant lui une carriere proportionnée à l'abondance et à la variété de ses moyens : c'est là le triomphe de son talent. Mais, en cette partie même, il differe de Démosthene, en ce que celui-ci va toujours droit à l'ennemi, toujours heurtant et frappant, au lieu que Cicéron fait pour ainsi dire un siége en forme, s'empare de toutes les issues, et, se servant du discours comme d'une armée, enveloppe son ennemi de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin il l'écrase. Mais avant d'entrer dans le détail de ses ouvrages, il faut voir ce que l'éloquence romaine avait été jusqu'à lui.

## SECTION II.

### *Des orateurs romains qui ont précédé Cicéron, et des commencemens de cet orateur.*

Cicéron, dans son Traité *des Orateurs célebres*, où il s'entretient avec Atticus et Brutus, après avoir parlé des Grecs qui se distinguerent dans l'éloquence, depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalere, qui avec beaucoup de mérite commença pourtant à faire sentir quelque altération dans la pureté du goût attique, et marqua le premier

degré de la décadence, vient à ceux des Romains qui, dès les premiers tems de la République, s'étaient fait un nom par le talent de la parole. Il en trace une énumération assez étendue pour nous faire comprendre combien cet art avait été longtems cultivé sans faire de progrès remarquables, jusqu'au tems de Caton le censeur et jusqu'aux Gracches, les seuls qu'il caractérise de maniere à laisser d'eux une assez grande idée, non pas celle de la perfection (ils en étaient encore loin), mais celle du génie qui n'est pas encore guidé par l'art ni poli par le goût. La véhémence et le pathétique étaient le caractere des Gracches; la gravité et l'énergie celui de Caton; mais tous trois manquaient encore de cette élégance, de cette harmonie, de cet art d'arranger les mots et de construire les périodes, toutes choses qui occupent une si grande place dans l'art oratoire, non moins obligé que la poésie, de regarder l'oreille comme le chemin du cœur. Les Gracches paraissent avoir été du nombre de ceux qui furent instruits les premiers dans les lettres grecques, que l'on commençait à connaître dans Rome. L'histoire nous apprend qu'ils dûrent cette instruction, alors assez rare, à l'excellente éducation qu'ils reçurent de leur mere Cornélie. Mais la langue latine n'était pas encore perfectionnée; elle ne le fut qu'au septieme siecle de Rome, à l'époque où fleurirent Antoine, Crassus, Scœvola, Sulpitius, Cotta, que nous avons vus tous jouer un grand rôle dans les dialogues de Cicéron *sur l'Orateur*. L'éloge qu'il en fait n'est fondé en partie que sur une tradition qui se conservait facilement parmi tant d'auditeurs et de juges; car plusieurs n'avaient rien écrit, et ceux dont les ouvrages étaient entre les mains de Cicéron, n'ont pû échapper à l'injure des tems. Nous ne les connaissons que par le témoignage honorable qu'il leur rend, en sorte que toute

l'histoire de l'éloquence romaine et tous les monumens qui nous en restent, sont pour nous renfermés à la fois dans les écrits de Cicéron.

Lorsqu'il parut dans la carriere oratoire, Hortensius y tenait le premier rang : on l'appelait *le roi du barreau.* Cicéron, dès les premiers pas qu'il fit, rencontra cet illustre adversaire, eut la gloire de lutter contre lui avec avantage, et de mériter son estime et son amitié. Mais lui-même nous apprend (et son impartialité connue le rend très-croyable) qu'Hortensius ne soutint pas sa réputation jusqu'au bout. Il ne s'aperçut pas que l'éclat et l'ornement qui étaient le principal mérite de ses discours, son action plus faite pour le théâtre que pour les tribunaux, toutes ces séductions qui avaient fait applaudir sa jeunesse, convenaient moins à un âge plus mûr, dont on exige des qualités plus importantes, et qui doit mettre dans ses paroles tout le poids, toute la dignité qui appartient à l'expérience. On vit Hortensius baisser à mesure que Cicéron s'élevait. Cette concurrence inégale jeta quelques nuages dans leur liaison. Cicéron crut avoir à se plaindre de lui dans le tems de son exil ; ce qui ne l'empêcha pas de lui payer, à sa mort, le tribut de regrets qu'un aussi bon citoyen que lui ne pouvait refuser au mérite d'un rival et à l'intérêt de l'Etat qui les avait souvent réunis dans le même parti.

Le plus beau triomphe qu'il remporta sur lui, fut dans l'affaire de Verrès, dont je me propose de parler en détail. Mais il faut observer auparavant, pour la gloire de notre orateur, que dans cette cause, comme dans beaucoup d'autres dont il se chargea, il y avait autant de courage à entreprendre, que d'honneur à réussir. Il était venu dans des tems de trouble et de corruption : la brigue, le crédit, le pouvoir, l'emportaient souvent dans les tribunaux sur l'équité : souvent l'op-

presseur était si puissant, que l'opprimé ne trouvait point de défenseur. C'est ce qui était arrivé, par exemple, dans le procès de Roscius d'Amerie, qui, dans le temps où les proscriptions de Sylla faisaient taire toutes les lois, avait été dépouillé de ses biens par deux de ses parens qui avaient assassiné son pere quoiqu'il ne fût pas au nombre des proscrits, et qui, craignant ensuite que le fils ne revendiquât ses biens, avaient osé le charger du meurtre qu'eux-mêmes avaient commis, et intenter contre lui une accusation de parricide. Ils étaient soutenus du crédit de Chrysogon, qui avait partagé les dépouilles : c'était un affranchi de Sylla, tout-puissant auprès de son maître qui était alors dictateur. Aucun avocat n'avait osé s'exposer aux ressentimens d'un ennemi si formidable. Cicéron, âgé de vingt-six ans, eut cette noble hardiesse. Plein de cette indignation qu'inspire l'injustice, et qu'une prudence timide refroidit trop souvent dans l'âge de l'expérience, mais qui allume le sang d'un jeune homme bien né, peut-être aussi emporté par cette ardeur de se signaler, l'un des plus beaux attributs de la jeunesse, il osa seul parler quand tout le monde se taisait; résolution d'autant plus étonnante, que c'était la premiere cause publique qu'il plaidait (1).

Un autre mérite non moins admirable, c'est qu'il ait mis dans son plaidoyer toute l'adresse et toute la réserve que le courage n'a pas toujours. En attaquant Chrysogon avec toute la force dont il était capable, en le rendant aussi odieux qu'il était possible, il a pour Sylla tous les ménagemens imaginables, et prend toujours le parti le plus

(1) On appelait causes publiques celles qui étaient portées devant les sénateurs ou les chevaliers, et on les distinguait des causes privées, jugées dans les tribunaux inférieurs.

prudent lorsque l'on combat l'autorité, celui de supposer qu'elle n'est point instruite, et même qu'elle ne saurait l'être. Nous ignorons quel fut l'événement du procès; mais nous savons que peu de tems après il eut encore la même confiance, et défendit le droit de quelques villes d'Italie à la bourgeoisie romaine, contre une loi expresse de Sylla, qui la leur ôtait. Plutarque, qui écrivait plus d'un siecle après Cicéron, croit que son voyage dans la Grece, et son absence qui dura deux ans, eurent pour véritable cause, non pas le besoin de rétablir sa santé, comme il le disait, mais la crainte des ressentimens de Sylla. Cette opinion de Plutarque est démentie par d'autres témoignages beaucoup plus authentiques, d'après lesquels on voit que Cicéron demeura un an dans Rome après le procès de Roscius. La conduite noble et courageuse qui marqua son entrée dans le barreau, fut dans la suite un des plus doux souvenirs qui aient flatté sa vieillesse. Il en parle à son fils avec complaisance, et lui cite son exemple comme une leçon pour tous ceux qui se destinent au même ministere, et qui doivent être bien convaincus que rien n'est plus propre à leur mériter de bonne heure la considération publique, que ce dévoûment qui ne connaît plus de danger dès qu'il s'agit de protéger l'innocence. C'est le sentiment qui l'anime dans l'accusation contre Verrès. Il est vrai qu'il apportait dans cette cause de grands avantages. Il était dans la force de l'âge et dans la route des honneurs. Il avait exercé la questure en Sicile avec éclat, et venait d'être désigné édile. Le peuple romain, charmé de son éloquence et persuadé de sa vertu, lui prodiguait dans toutes les occasions la faveur la plus déclarée. Les applaudissemens publics le suivaient partout; mais il n'est pas moins vrai qu'en attaquant Verrès, il avait de grands obstacles à vaincre. Verrès, tout

coupable qu'il était, se sentait appuyé du crédit de tout ce qu'il y avait de plus puissant dans Rome. Les grands, qui regardaient comme un de leurs droits de s'enrichir dans le gouvernement des provinces par les plus criantes concussions, faisaient cause commune avec lui et ne voyaient dans la punition qui le menaçait, qu'un exemple à craindre pour eux. On employait tous les moyens possibles pour le soustraire à la sévérité des lois. Cicéron, à qui les Siciliens avaient adressé leurs plaintes, comme au protecteur naturel de cette province depuis qu'il y avait été questeur, était allé sur les lieux recueillir les témoignages dont il avait besoin contre l'accusé. Il avait demandé trois mois et demi pour ce voyage; mais il apprit qu'on s'arrangeait pour traîner l'affaire en longueur jusqu'à l'année suivante, où M. Métellus devait être préteur, et Q. Métellus et Hortensius consuls. C'étaient précisément les défenseurs de Verrès, et ce concours de circonstances leur aurait donné trop de moyens de le sauver. Cicéron fit tant de diligence, que son information fut achevée en cinquante jours. Il revint à Rome au moment où on l'attendait le moins; et considérant que la plaidoierie pouvait occuper un grand nombre d'audiences et consumer un tems précieux, il fit procéder tout de suite à la preuve testimoniale, et ne prononça qu'un seul discours, dans lequel, à chaque fait, il citait les témoins qu'il présentait à son adversaire Hortensius, qui devait les interroger. Les preuves furent si claires, les dépositions si accablantes, les murmures de tout le peuple romain qui était présent, se firent entendre avec tant de violence, qu'Hortensius aterré, n'osa prendre la parole pour combattre l'évidence, et conseilla lui-même à Verrès de ne pas attendre le jugement et de s'exiler de Rome. Quand on lit dans Cicéron le détail de ses crimes atroces et in-

nombrables, dont un seul aurait mérité la mort, on est indigné que la jurisprudence romaine, digne d'éloges à tant d'autres égards, ait eu plus de respect pour le titre de citoyen romain, que pour cette justice distributive qui proportionne le châtiment au délit, et qu'elle ait permis que tout citoyen qui se condamnait lui-même à l'exil, fût regardé comme assez puni. Verrès cependant eut une fin malheureuse; mais ses crimes n'en furent que l'occasion et non pas la cause. Après avoir mené dans son exil, une vie méprisable dans l'abandon et le mépris, il revint à Rome dans le tems des proscriptions d'Octave et d'Antoine; mais ayant eu l'imprudence de refuser à ce dernier les beaux vases de Corinthe et les belles statues grecques qui étaient le reste de ses déprédations en Sicile, il fut mis au nombre des proscrits, et Verrès périt comme Cicéron.

C'est la seule fois que ce grand-homme, occupé sans cesse de défendre des accusés, se porta pour accusateur, et c'est aussi par cette remarque intéressante qu'il commence sa premiere Verrine. La tournure que prit cette affaire fut cause que de sept harangues dont elle est le sujet, il n'y eut que les deux premières de prononcées. Cicéron écrivit les autres, pour laisser un modele de la maniere dont une accusation doit être suivie et soutenue dans toutes ses parties. Les deux dernieres Verrines, regardées généralement comme des chefs-d'œuvre, ont pour objet, l'une, les vols et les rapines de Verrès; l'autre, ses cruautés et ses barbaries. L'une est remarquable par la richesse des détails, la variété et l'agrément des narrations, par tout l'art que l'orateur emploie pour prévenir la satiété en racontant une foule de larcins, dont le fond est toujours le même; l'autre est admirable par la véhémence et le pathétique, par tous les ressorts que l'orateur met en œuvre

pour émouvoir la pitié en faveur des opprimés, et exciter l'indignation contre le coupable. C'est cette derniere dont j'ai cru devoir traduire quelques morceaux : en nous faisant sentir l'éloquence de l'orateur, ils ont encore pour nous l'avantage précieux de nous donner une idée du pouvoir arbitraire qu'exerçaient les gouverneurs romains dans les provinces qui leur étaient confiées, et de l'abus horrible qu'ils en firent trop souvent lorsque la corruption des mœurs l'eut emporté sur la sagesse des lois. C'est en jetant les yeux sur ces tableaux qui révoltent l'humanité, que, malgré tout l'éclat dont la grandeur romaine frappe l'imagination, on rend graces au ciel de l'anéantissement d'une puissance si naturellement tyrannique, qu'à quelques excès qu'elle se portât, il fallait absolument les souffrir, jusqu'à ce que, le terme du gouvernement expiré, on pût aller à Rome solliciter une vengeance incertaine, faible, tardive, qui n'expiait point les forfaits et ne réparait point les maux. C'est aussi par cette raison que, sans m'arrêter aux discours relatifs à des causes particulieres, et dont les détails ne peuvent guere nous intéresser en eux-mêmes, j'ai choisi de préférence tous les exemples que je me propose de citer dans les harangues où l'intérêt public est mêlé, et où l'éloquence et l'histoire se réunissent ensemble pour nous instruire et nous émouvoir.

## SECTION III.

### *Les Verrines.*

Au moment où Verrès fut chargé de la préture de Sicile, les pirates infestaient les mers qui baignent cette île et les côtes d'Italie. Son devoir était d'entretenir la flotte que la République armait pour les combattre et protéger son commerce. Mais l'avarice du préteur ne vit dans ses moyens de dé-

fense qu'un nouvel objet de rapines et d'exactions; et faisant acheter leur congé aux soldats et aux matelots qui devaient servir sur les galeres, vendant aux villes alliées et tributaires la dispense de fournir ce qu'elles devaient suivant les traités, et laissant manquer de tout le peu d'hommes qu'il se crut obligé de garder sur le petit nombre de vaisseaux qu'il eut en mer, il ne se mit pas en peine d'exposer la Sicile aux incursions des pirates, pourvu qu'il s'enrichît aux dépens de l'État et de la province. Il mit à la tête de cette misérable escadre, non pas un romain, mais, ce qui était sans exemple, un Sicilien nommé Cléomene, dont la femme était publiquement la maîtresse du préteur. Il arriva ce qui devait arriver : la flotte romaine s'enfuit à la vue des pirates, et Cléomene le premier s'empressa de débarquer. Les autres commandans de galeres, qui n'avaient que quelques soldats exténués par le besoin, ne purent faire autre chose que de suivre l'exemple de l'amiral. Les pirates brûlerent les vaisseaux abandonnés à la vue de Syracuse, et entrerent jusque dans le port. Cet affront fait aux armes romaines, cette alarme portée par des corsaires jusque dans une ville aussi puissante que Syracuse, retentirent bientôt jusqu'à Rome. Verrès craignit les suites d'un si fâcheux éclat, et, pour ne pas paraître coupable de ce désastre, il forma le dessein le plus abominable qui soit jamais entré dans la pensée d'un tyran également lâche et cruel. Il imagina d'accuser de trahison les commandans siciliens, dont l'innocence était connue, et qui n'avaient pu faire que ce qu'ils avaient fait, et sans la plus légere preuve il les condamna au dernier supplice. Toute la Sicile frémit de cet attentat. Cicéron en demande vengeance. On va voir de quelles couleurs il a su le peindre, et avec quelle énergie il en détaille toutes les horreurs.

« Verrès sort de son palais, animé de toutes les

» fureurs du crime et de la barbarie. Il paraît dans » la place publique, et fait citer les commandans » à son tribunal. Ils viennent sans soupçon et sans » crainte. Il fait soudain charger de fers ces mal» heureux qui se fiaient à leur innocence, qui ré» clament la justice du préteur et lui demandent » la raison de ce traitement. C'est, leur dit-il, pour » avoir livré par trahison nos vaisseaux à l'ennemi. » Tout le monde se récrie, tout le monde s'étonne » qu'il ait assez d'impudence pour imputer à d'au» tres qu'à lui la cause d'un malheur qui n'était que » l'ouvrage de son avarice; qu'un homme tel que » Verrès, mis par l'opinion publique au rang des » brigands et des corsaires, ose accuser quelqu'un » d'être d'intelligence avec eux; qu'enfin cette » étrange accusation n'éclate que quinze jours après » l'événement. On demande où est Cléomene, non » pas qu'on le crût plus digne de châtiment que » les autres : qu'avait-il pu faire avec des vaisseaux » dénués de toute défense ? mais enfin sa cause était » la même : où est Cléomene ? On le voit à côté » du préteur, lui parlant familiérement à l'oreille, » comme il avait coutume de faire. L'indignation » est générale, que les hommes les plus honnêtes, » les plus distingués de leur ville soient mis aux » fers, tandis que Cléomene, pour prix de ses » complaisances infâmes, est l'ami et le confident » du préteur. Il se présente cependant un accusa» teur : c'était un misérable, nommé Turpion, » flétri sous les gouvernemens précédens, bien » fait pour le rôle dont on le chargeait, et connu » pour être l'instrument de toutes les iniquités, de » toutes les bassesses, de toutes les extorsions de » Verrès. Les parens, les proches de ces infortunés » accourent à Syracuse, frappés de cette funeste » nouvelle; ils voient leurs enfans accablés sous le » poids des chaînes, portant, ô Verrès! la peine » de ton exécrable avarice. Ils se présentent, récla-

» ment leurs enfans, les défendent à grands cris,
» implorent ta foi, ta justice, comme si tu en avais
» eu jamais. C'est là qu'on voyait Dexion de Tyndaris, un homme de la premiere noblesse, qui
» t'avait logé chez lui, que tu avais appelé ton hôte;
» et ni l'hospitalité ni son malheur, ni le rang
» qu'il tient parmi les siens, ni sa vieillesse, ni ses
» larmes, n'ont pu te rappeler un moment à quelque sentiment d'humanité. On voyait Eubulide,
» non moins considérable et non moins respecté,
» qui, pour avoir dans ses défenses prononcé le
» nom de Cléomene, vit par tes ordres déchirer
» ses vêtemens, et fut laissé presque nu sur laplace.
» Et quel moyen de justification restait-il donc?
» Je défends, dit Verrès, de nommer Cléomene.
» — Mais ma cause m'y oblige. — Vous mourrez
» si vous le nommez. — Mais je n'avais point de
» rameurs sur mon navire. — Vous accusez le préteur! Licteurs, que sa tête tombe sous la hache.
» Juges, voilà le langage de Verrès. Jamais il ne fit
» de moindres menaces. Ecoutez, au nom de l'humanité, écoutez les outrages faits à nos alliés:
» écoutez le recit de leurs malheurs. Parmi ces innocens accusés paraissait aussi Héraclius de Segeste, Sicilien de la plus haute naissance, que
» la faiblesse de sa vue avait empêché de s'embarquer sur son vaisseau, et qui avait eu ordre de
» rester à Syracuse. Certes, Verrès, celui-là n'a
» pu être coupable, il n'a pu ni livrer ni abandonner le navire où il n'était pas. N'importe:
» on met au nombre des criminels celui qu'on ne
» peut accuser même faussement d'aucun crime.
» Enfin, de ce nombre était aussi Furius d'Héraclée, homme célebre pendant sa vie, et qui l'est
» devenu bien plus après sa mort: c'est lui qui
» eut le courage, non-seulement d'adresser en face
» à Verrès tous les reproches qu'il méritait (sûr
» de mourir, il n'avait plus rien à ménager), mais

» même d'écrire son apologie dans la prison, en
» présence de sa mere, qui, toute en larmes, pas-
» sait les jours et les nuits auprès de lui. Toute la
» Sicile l'a lue, cette apologie, l'histoire de tes
» forfaits et de tes cruautés : on y voit combien
» chaque commandant de galeres a reçu de mate-
» lots de la ville qui devait les fournir, et combien
» ont acheté de toi leur congé ; et lorsqu'à ton tri-
» bunal il alléguait ses moyens de défense, tes lic-
» teurs lui frappaient les yeux à coup de verges,
» tandis que cet homme courageux, résolu à la
» mort et insensible à ses douleurs, s'écriait qu'il
» était indigne que les larmes de sa mere eussent
» moins de pouvoir sur toi pour le sauver, que les
» caresses d'une prostituée pour sauver l'infâme
» Cléomene.

» Verrès enfin les condamne tous de l'avis de
» son conseil, mais pourtant, dans une cause de
» cette nature, dans une affaire capitale, il ne fait
» venir ni son questeur Vettius, ni son lieutenant
» Cervius. Ce prétendu conseil n'était que le ramas
» des brigands qu'il avait à ses ordres. Juges, re-
» présentez-vous la consternation des Siciliens,
» nos plus fideles et nos plus anciens alliés, si sou-
» vent comblés des bienfaits de nos ancêtres. Cha-
» cun tremble pour soi, personne ne se croit en
» sûreté. On se demande ce qu'est devenu cette an-
» cienne douceur du gouvernement romain, chan-
» gée en cet excès d'inhumanité? Comment tant
» d'hommes ont pu être condamnés en un moment,
» sans être convaincus d'aucun crime ! comment
» ce préteur indigne a pu imaginer de couvrir ses
» brigandages par le supplice de tant d'innocens !
» Il semble en effet qu'on ne puisse rien ajouter
» à tant de scélératesse, de démence et de cruautés.
» Mais Verrès veut se surpasser lui-même ; il veut
» enchérir sur ses propres forfaits. Je vous ai parlé
» de Phalargus, excepté de la condamnation géné-

» rale, parce qu'il commandait le navire que mon-
» tait Cléomene. Timarchide, l'un des agens de
» Verrès, fut instruit que ce jeune homme, ne
» croyant pas sa cause différente de celle des au-
» tres, avait montré quelque crainte. Il va le trou-
» ver, lui déclare qu'en effet il est à l'abri de la
» hache, mais qu'il court risque d'être battu de
» verges s'il ne se rachete de ce supplice; et vous
» l'avez entendu vous spécifier la somme qu'il avait
» comptée pour se dérober aux verges des licteurs.
» Mais à quoi m'arrêté-je? Sont-ce là des reproches
» à faire à Verrès? Un jeune homme noble, un
» commandant de vaisseau se rachete des verges
» à prix d'argent: c'est dans Verrès un trait d'hu-
» manité. Un autre, au même prix, se dérobe à la
» hache: Verrès nous y a accoutumés; ce n'est pas
» un magistrat prévaricateur qu'on à mis en ju-
» gement devant vous, mais le plus abominable
» des tyrans: vous allez le reconnaître. Les inno-
» cens sont condamnés, on les traîne dans les ca-
» chots, on prépare leur supplice; mais il faut que
» ce supplice commence dans leurs malheureux
» parens. On leur interdit la vue de leurs enfans;
» on défend de leur porter des vêtemens et de la
» nourriture. Ces peres infortunés qui sont ici de-
» vant vous, étaient étendus sur le seuil de la pri-
» son; des meres déplorables y passaient la nuit
» dans les pleurs, sans pouvoir obtenir les derniers
» embrassemens de leurs enfans; elles demandaient
» pour toute grace qu'il leur fût permis de re-
» cueillir leurs derniers soupirs, et le demandaient
» en vain. Là veillait le gardien des prisons, le
» ministre des barbaries de Verrès, la terreur des
» citoyens, le licteur Sestius, qui s'établissait un
» revenu sur les douleurs et les larmes de tous ces
» malheureux. — Tant pour visiter votre fils, tant
» pour lui donner de la nourriture: personne ne
» s'y refusait. — Que me donnerez-vous pour faire

» mourir votre fils d'un seul coup ? pour qu'il ne » souffre pas long-tems ? pour qu'il ne soit pas » frappé plusieurs fois ? Toutes ces graces étaient » taxées. O condition affreuse ! ô insupportable » tyrannie ! ce n'était pas la vie que l'on marchandait, c'était une mort plus prompte et moins » cruelle ! Les prisonniers eux-mêmes composaient » avec Sestius pour ne recevoir qu'un seul coup ; » ils demandaient à leurs parens, comme une derniere marque de leur tendresse, de payer cette » faveur à l'inflexible Sestius. Est-ce assez de tourmens ? la mort en sera-t-elle au moins le terme ? » la barbarie peut-elle s'étendre au-delà ? Oui : » quand ils auront été exécutés, leurs corps seront » exposés aux bêtes féroces. Si c'est pour les parens » un malheur de plus, qu'ils paient le droit de sépulture. Vous le savez, vous avez entendu Onase » de Segeste, vous dire quelle somme il avait » payée à Timarchide pour ensevelir Héraclius. » Et qui, dans Syracuse, ignore que ces marchés » pour la sépulture se traitaient entre Timarchide » et les prisonniers eux-mêmes ? que ces marchés » étaient publics ? qu'ils se concluaient en présence » des parens ? que le prix des funérailles était arrêté et payé d'avance ?

» Le moment de l'exécution est arrivé : on tire » les prisonniers de leurs cachots, on les attache » au poteau : ils reçoivent le coup mortel. Quel » fut alors l'homme assez insensible pour ne pas » se croire frappé du même coup, pour ne pas être » touché du sort de ces innocens, de leur jeunesse, » de leur infortune, qui devenait celle de tous » leurs concitoyens ? Et toi, dans ce deuil général, » au millieu de ces gémissemens, tu triomphais » sans doute ; tu te livrais à ta joie insensée ; tu » t'applaudissais d'avoir anéanti les témoins de ton » avarice. Tu te trompais, Verrès, en croyant effacer tes souillures et laver tes crimes dans le sang

» de l'innocence. Tu t'accusais toi-même, en te » persuadant que tu pourrais, à force de barbarie, » t'assurer l'impunité de tes brigandages. Ces inno- » cens sont morts, il est vrai, mais leurs parens » vivent, mais ils poursuivent la vengeance de » leurs enfans, mais ils poursuivent ta punition. » Que dis-je? Parmi ceux que tu avais marqués » pour tes victimes, il en est qui sont échappés; » il en est que le ciel a réservés pour ce jour de » la justice. Voilà Philarque qui n'a pas fui avec » Cléomene, qui heureusement pour lui a été pris » par les pirates, et que sa captivité a sauvé des » fureurs d'un brigand plus inhumain cent fois que » ceux qui sont nos ennemis. Voilà Phalargus qui » a payé sa délivrance à ton agent Timarchide. » Tous deux déposent du congé vendu aux mate- » lots, de la famine qui régnait sur la flotte, de » la fuite de Cléomene. Eh bien! Romains, de » quels sentimens êtes-vous affectés, qu'attendez- » vous encore? où se réfugieront vos alliés? à qui » s'adresseront-ils? dans quelle espérance pour- » ront-ils encore soutenir la vie, si vous les aban- » donnez?..... C'est ici le port, l'asyle, l'autel des » opprimés. Ils ne viennent pas y redemander leurs » biens, leur or, leur argent, leurs esclaves, les » ornemens qui ont été enlevés de leurs temples » et de leurs cités. Hélas! dans leur simplicité, » ils craignent que le peuple romain ne fasse plus » un crime à ses préteurs de les avoir dépouillés. » Ils voient que depuis long-tems nous souffrons » en silence que quelques particuliers absorbent » les richesses des nations; qu'aucun d'eux même » ne se met en peine de cacher sa cupidité et ses » rapines; que leurs maisons de campagne sont tou- » tes remplies, toutes brillantes des dépouilles de » nos alliés, tandis que depuis tant d'années Rome » et le capitole ne sont ornés que des dépouilles » de nos ennemis. Où sont en effet les trésors arra-

» chés à tant de peuples soumis, aujourd'hui dans » l'indigence? Où sont-ils? Le demandez-vous » quand vous voyez Athenes, Pergame, Milet, » Samos, l'Asie, la Grece englouties dans les de» meures de quelques ravisseurs impunis? Mais » non, Romains, je le répete: ce n'est pas là l'ob» jet de nos plaintes et de nos prieres. Vos alliés » n'ont plus de biens à défendre. Voyez dans quel » deuil, dans quel dépouillement, dans quelle ab» jection ils paraissent devant vous! Voyez Sthé» nius de Therme, dont Verrès a pillé la maison; » ce n'est pas sa fortune qu'il lui redemande; c'est » sa propre existence que Verrès lui a ravie en » le bannissant de sa patrie où il tenait le premier » rang par ses vertus et par ses bienfaits. Voyez » Dexion de Tyndaris: il ne réclamera point ce » que Verrès lui a pris; il réclame un fils unique; » il veut, après avoir pris une juste vengeance de » son bourreau, porter quelque consolation à ses » cendres. Voyez Eubulide, ce vieillard accablé » d'années, qui n'a entrepris un pénible voyage » que pour voir la condamnation de ce monstre » après avoir vu le supplice de son fils. Vous ver» riez ici avec eux si Métellus, le successeur et le » protecteur de Verrès, l'eut permis, vous ver» riez les meres, les femmes, les sœurs de ces mal» heureux. L'une d'elles, je m'en souviens, comme » j'approchais d'Héraclée au milieu de la nuit, » vint à ma rencontre, suivie de toutes les meres » de famille, à la clarté des flambeaux, et m'appe» lant son sauveur, appelant Verrès son bourreau, » répétant le nom de son fils; elle restait proster» née à mes pieds, comme si j'avais pu le lui rendre » et le rappeler à la vie. J'ai été reçu de même dans » toutes les autres villes, où la vieillesse et l'en» fance, également dignes de pitié, ont également » sollicité mes soins, mon zele et ma fidélite. Non, » Romains, cette cause n'a rien de commun avec

» aucune autre. Ce n'est pas un vain desir de gloire » qui m'a conduit comme accusateur à ce tribunal : » j'y suis venu appelé par des larmes ; j'y suis venu » pour empêcher qu'à l'avenir les injustices de » l'autorité, la prison, les chaînes, les haches, les » supplices de vos fideles alliés, le sang des inno- » cens, enfin la sépulture même des morts et le » deuil des parens ne soient, pour les gouverneurs » de nos provinces, l'objet d'un trafic abominable ; » et si par la condamnation de ce scélérat, par l'ar- » rêt de votre justice je délivre la Sicile et vos » alliés de la crainte d'un semblable sort, j'aurai » satisfait à leurs vœux et à mon devoir. »

Cicéron, fidele aux regles de la progression oratoire, réserve pour la fin de ses différens plaidoyers le plus grand des crimes de Verrès, celui d'avoir fait mourir ou battre de verges des citoyens romains; ce qui était sévérement défendu par les lois, à moins d'un jugement du peuple ou d'un décret du sénat, qui donnait aux consuls un pouvoir extraordinaire. L'orateur s'étend principalement sur le supplice de Gavius. On ne conçoit pas, après ce qu'on vient d'entendre, qu'il trouve encore des expressions nouvelles contre Verrès : mais on peut se fier à l'inépuisable fécondité de son génie. Il semble se surpasser dans son éloquence, à mesure que Verrès se surpasse lui-même dans ses attentats. Souvenons-nous seulement, pour avoir une juste idée de l'indignation qu'il devait exciter, souvenons-nous du respect profond, de la vénération religieuse qu'on portait dans toutes les provinces de l'Empire, et même dans presque tout le monde connu, à ce nom de citoyen romain. C'était un titre sacré, qu'aucune puissance ne pouvait se flatter de violer impunément. On avait vu plus d'une fois la République entreprendre des guerres lointaines et périlleuses, seulement pour venger un outrage fait à un citoyen

romain : politique sublime, qui nourrissait cet orgueil national qu'il est toujours si utile d'entretenir, et qui de plus en imposait aux nations étrangeres, et faisait respecter partout le nom romain.

« Que dirai-je de Gavius, de la ville municipale de Cosano? Où trouverai-je assez de paroles, assez de voix, assez de douleur?..... Ma » sensibilité n'est pas épuisée, Romains; mais je » crains que mes expressions n'y répondent pas. » Moi-même, la premiere fois qu'on me parla de » ce forfait, je crus ne pouvoir le faire entrer dans » mon accusation. Je savais qu'il n'était que trop » réel, mais je sentais qu'il n'était pas vraisem» blable. Enfin, cédant aux pleurs de tous les » citoyens romains qui font le commerce en Sicile, » appuyé du témoignage de toute la ville de Rhege » et de plusieurs chevaliers romains qui par hasard » étaient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans » mon premier plaidoyer, et de maniere à porter » la vérité jusqu'à l'évidence. Mais que puis-je » faire aujourd'hui? Il y a déjà si long-tems que » je vous entretiens des cruautés de Verrès! Je » n'ai pas prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me » faudrait faire pour soutenir votre attention, et » ne pas vous fatiguer des mêmes horreurs. Il ne » me reste qu'un moyen; c'est de vous dire sim» plement le fait : il est tel, que le seul récit suffira. » Ce Gavius, jeté, comme tant d'autres, dans les » prisons souterraines de Syracuse, bâties par » Denis le tyran, trouva, je ne sais comment, le » moyen de s'échapper de ce goufre, et vint à » Messine. Là, près des murs de Rhege et des » côtes d'Italie, sorti des ténebres de la mort, il » se sentait renaître en revoyant le jour pur de la » liberté; il était comme ranimé par ce voisinage » bienfaisant qui lui rappelait Rome et les lois. Il » parla tout haut dans Messine, se plaignit qu'un » citoyen romain eût été jeté dans les fers. Il

» allait, disait-il, droit à Rome; il allait demander justice contre Verrès. Le malheureux ne se doutait pas que s'exprimer ainsi devant les Messinois, c'était comme s'il eût parlé dans le palais du préteur. Je vous l'ai dit, et vous le savez, Romains, qu'il avait choisi les Messinois pour être les complices de tous ses crimes, les recéleurs de ses vols, les associés de son infamie. Gavius est conduit aussitôt devant les magistrats de Messine, et par malheur Verrès y vint lui-même ce jour-là. On l'informe qu'un citoyen romain se plaint d'avoir été plongé dans les cachots de Syracuse; qu'au moment où il mettait le pied dans le vaisseau, en proférant des menaces contre Verrès, il avait été arrêté; qu'on le gardait, afin que le préteur décidât de son sort. Il les remercie de leur zele et de leur fidélité, et, transporté de fureur, arrive à la place publique : ses yeux étincelaient; tous ses traits exprimaient la rage et la cruauté. Tout le monde était dans l'attente de ce qu'il allait faire, quand tout à coup il ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau, et que les licteurs préparent les instrumens du supplice. L'infortuné s'écrie qu'il est citoyen romain, qu'il a servi avec Prétius, chevalier romain, en ce moment à Palerme, et qui peut rendre témoignage à la vérité. Verrès répond qu'il est bien informé que Gavius est un espion envoyé en Sicile par les esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus; imputation absurde, dont il n'existait pas le moindre soupçon, le moindre vestige. Il ordonne aux licteurs de l'entourer et de le frapper. Dans la place publique de Messine, on battait de verges un citoyen romain, tandis qu'au milieu des douleurs, au milieu des coups dont on l'accablait, il ne faisait entendre d'autre cri, d'autre gémissement que

» ce seul mot : *Je suis citoyen romain !* Il pensait
» que ce seul nom devait écarter de lui les tortures
» et les bourreaux ; mais bien loin de l'obtenir,
» loin d'arrêter la main des licteurs pendant qu'il
» répétait en vain le nom de Rome, une croix, une
» croix infâme, l'instrument de la mort des es-
» claves, était dressée pour ce malheureux, qui
» jamais n'avait cru qu'il existât au monde une
» puissance dont il pût craindre ce traitement. O
» doux nom de la liberté ! ô droits augustes de nos
» ancêtres ! loi Porcia ! loi Sempronia ! Puissance
» tribunitienne si amérement regrettée, et qui
» vient enfin de nous être rendue, est-ce là votre
» pouvoir ? Avez-vous donc été établie pour que
» dans une province de l'Empire, dans le sein
» d'une ville alliée, un citoyen romain fût livré
» aux verges des licteurs par le magistrat même,
» qui ne tient que du peuple romain ses licteurs
» et ses faisceaux ? Que dirai-je des feux, des fers
» brûlans dont on se servait pour le tourmenter ?
» Et cependant Verrès n'était touché ni de ses
» plaintes ni des larmes de tout ce qu'il y avait à
» Messine de nos citoyens présens à cet affreux
» spectacle ! Toi, Verrès, toi, tu as osé attacher à un
» gibet celui qui se disait citoyen romain ! Je n'ai
» pas voulu, vous m'en êtes témoins, je n'ai pas
» voulu, le premier jour, me livrer à ma juste
» indignation ; j'ai craint celle du peuple qui m'é-
» coutait ; j'ai craint le soulévement général qui
» s'annonçait de toutes parts ; je me suis contenu,
» de peur que la fureur publique, assouvie sur ce
» monstre, ne le dérobât à la vengeance des lois.
» J'ai applaudi à la prudence du préteur Glabrion,
» qui, voyant ce mouvement général, fit promp-
» tement écarter de l'audience le témoin qu'on
» venait d'entendre. Mais aujourd'hui, Verrès,
» que tout le monde sait l'état de la cause, et
» quelle en doit être l'issue, je me renferme avec

» toi dans un seul point, je m'en tiens à ton propre » aveu : cet aveu est ta sentence mortelle. Vous » vous souvenez, juges, qu'au moment de l'accu- » sation, Verrès, effrayé des cris qu'il entendait » autour de lui, se leva tout à coup, et dit que » Gavius n'avait prétendu être un citoyen romain » que pour retarder son supplice, mais qu'en effet » ce Gavius n'était qu'un espion. Il ne m'en faut » pas davantage ; je laisse de côté tout le reste. Je » ne te demande pas sur quoi tu fondes cette im- » putation ; je récuse mes propres témoins ; mais » tu le dis toi-même, tu l'avoues, qu'il criait : *Je* » *suis citoyen romain !* Eh bien ! réponds-moi, » misérable ! si tu te trouvais parmi des nations » barbares, aux extrémités du monde, prêt à être » conduit au supplice, que dirais-tu, que crierais- » tu, si ce n'est : *Je suis citoyen romain !* Et s'il » est vrai que partout où le nom de Rome est » parvenu, ce titre sacré suffirait pour ta sûreté, » comment cet homme, quel qu'il fût, invoquant » ce titre inviolable, l'invoquant devant un pré- » teur romain, n'a-t-il pu, je ne dis pas échapper au » supplice, mais même le retarder d'un moment?

» Otez cet appui à nos citoyens, ôtez-leur ce » garant de leur salut, et les provinces, les villes » libres, les royaumes, le monde entier où ils » voyagent avec sécurité, va désormais être fermé » pour eux..... Mais pourquoi m'arrêter sur Ga- » vius, comme si tu n'avais été l'ennemi que de » lui seul, et non pas celui du nom romain, des » droits de Rome, des droits des nations et de la » cause commune de la liberté! En effet, cette » croix que les Messinois, suivant leur usage, » avaient fait dresser dans la voie Pompeia, pour- » quoi l'as-tu fait arracher? Pourquoi l'as-tu fait » transporter à l'endroit qui regarde le détroit » qui sépare la Sicile et l'Italie? Pourquoi? C'était, » tu l'as dit toi-même, tu ne peux le nier, tu l'as

» dit publiquement, c'était afin que Gavius, qui
» se vantait d'être citoyen romain, pût, du haut
» de son gibet, regarder en expirant sa patrie.
» Cette croix est la seule depuis la fondation de
» Messine, qui ait été placée sur le détroit. Tu as
» choisi ce lieu afin que cet infortuné, mourant
» dans les tourmens, vît, pour comble d'amer-
» tume, quel espace étroit séparait le séjour où la
» liberté règne, et celui où il mourait en esclave;
» afin que l'Italie vît un de ses enfans attaché au
» gibet, périr dans le supplice honteux réservé
» pour la servitude.

» Enchaîner un citoyen romain est un attentat;
» le battre de verges est un crime; le faire mourir
» est presqu'un parricide : que sera-ce de l'attacher
» à une croix? L'expression manque pour cette
» atrocité, et pourtant ce n'a pas été assez pour
» Verrès : qu'il meure, dit-il, en regardant l'Italie;
» qu'il meure à la vue de la liberté et des lois.
» Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce
» n'est pas un seul homme, un seul citoyen que
» tu as attaché à cette croix, c'est la liberté elle-
» même, c'est le droit commun de tous, c'est le
» peuple romain tout entier. Croyez tous, croyez
» que s'il ne l'a pas dressée au milieu du forum,
» dans l'assemblée des comices, dans la tribune
» aux harangues; s'il n'en a pas menacé tous les
» citoyens romains, c'est qu'il ne le pouvait pas.
» Mais au moins il a fait ce qu'il pouvait; il a
» choisi le lieu le plus fréquenté de la province,
» le plus voisin de l'Italie, le plus exposé à la vue;
» il a voulu que tous ceux qui naviguent sur ces
» mers, vissent à l'entrée même de la Sicile, et
» comme aux portes de l'Italie, le monument de
» son audace et de son crime. »

La péroraison fait voir de quelle fermeté Cicéron s'armait contre l'orgueil et la tyrannie des grands, jaloux de la fortune et de l'élévation de

ceux qu'ils appelaient des hommes nouveaux, c'est-à-dire, qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite. Cicéron, qui devait tout au sien et à la justice que lui rendait le peuple romain, ne croyait pas pouvoir mieux lui marquer sa reconnaissance, qu'en soutenant avec courage cette guerre naturelle et interminable qui subsiste entre l'homme de bien et les méchans. Il menace hautement les juges de les traduire devant le peuple, s'ils se laissent corrompre par l'argent de Verrès. Cet audacieux brigand avait dit publiquement qu'il avait fait le partage des trois années de son gouvernement de Sicile, qu'il y en avait une pour lui, une pour ses avocats, une pour ses juges. Il avait compté beaucoup, non-seulement sur l'éloquence, mais sur le crédit d'Hortensius, qui n'était pas à beaucoup près aussi délicat que Cicéron sur les moyens qu'il employait pour gagner ses causes. Cicéron s'adresse à lui, et l'avertit qu'il aura les yeux ouverts sur sa conduite, et qu'il lui en fera rendre compte. Il faut se souvenir que ces harangues, quoiqu'elles n'aient pas été prononcées, furent rendues publiques, et que par conséquent l'orateur n'ignorait pas à combien de ressentimens et de dangers l'exposait son incorruptible fermeté.

« Mais quoi! me dira-t-on, voulez-vous donc » vous charger du fardeau de tant d'inimitiés? Je » réponds qu'il n'est ni dans mon caractere ni dans » mon intention de les chercher; mais qu'il ne » m'est pas permis d'imiter ces nobles qui attendent dans le sommeil de l'oisiveté les bienfaits » du peuple romain. Ma condition est toute autre » que la leur. J'ai devant les yeux l'exemple de » Caton, de Marius, de Fimbria, de Célius, qui » ont senti comme moi que ce n'était qu'à force de » travaux supportés, à force de périls surmontés, » qu'ils pouvaient parvenir aux mêmes honneurs » où ces nobles, heureux favoris de la fortune,

» sont portés sans qu'il leur en coûte rien. Voilà
» les modeles que je fais gloire d'imiter. Je vois
» avec quel œil d'envie on regarde l'avancement
» des hommes nouveaux, qu'on ne nous pardonne
» rien, qu'il nous faut toujours veiller, toujours
» agir. Et pourquoi craindrais-je d'avoir pour
» ennemis déclarés ceux qui sont secrétement mes
» envieux ; ceux qui, par la différence des intérêts
» et des principes, sont nécessairement mes adver-
» saires et mes détracteurs? Je le déclare donc :
» si j'obtiens la réparation due au peuple romain
» et à la Sicile, je renonce au rôle d'accusateur ;
» mais si l'événement trompe l'opinion que j'ai
» de mes juges, je suis résolu à poursuivre jusqu'à
» la dernière extrémité, et les corrupteurs, et les
» corrompus. Ainsi, que ceux qui voudraient sau-
» ver le coupable, quelques moyens qu'ils em-
» ploient, artifice, audace ou vénalité, soient prêts
» à répondre devant le peuple romain ; et s'ils ont
» vu en moi quelque chaleur, quelque fermeté,
» quelque vigilance dans une cause où je n'ai
» d'ennemi que celui que m'a fait l'intérêt de la
» Sicile, qu'ils s'attendent à trouver en moi bien
» plus de vivacité et d'énergie quand je combattrai
» les ennemis que m'aura faits l'intérêt du peuple
» romain. »

Il finit par une apostrophe, aussi brillante que pathétique, à toutes les divinités dont Verrès avait pillé les temples. Cette énumération religieuse, dont l'effet est fondé sur les idées que ces noms réveillaient chez les Romains, ne peut être du même poids auprès de nous, qui ne sommes pas accoutumés à respecter Jupiter et Junon. Je me contenterai donc d'en citer les dernieres phrases.

« Et vous, déesses vénérables, qui présidez aux
» fontaines d'Enna, aux bois sacrés de la Sicile,
» dont la défense m'a été confiée ! vous à qui
» Verrès a déclaré une guerre impie et sacrilége,

» vous dont les temples et les autels ont été dé-
» pouillés par ses brigandages! je vous atteste et
» vous implore. Si dans cette cause je n'ai eu en
» vue que le salut de nos provinces et la dignité
» du peuple romain; si j'ai rapporté à ce seul de-
» voir tous mes soins, toutes mes pensées, toutes
» mes veilles, faites que mes juges, en prononçant
» leur sentence, aient dans le cœur les sentimens
» qui ont toujours été dans le mien; que Verrès,
» convaincu de tous les crimes que peuvent com-
» mettre la perfidie, l'avarice et la cruauté réu-
» nies; que Verrès, condamné par les lois comme
» il l'est par sa conscience, trouve une fin digne
» de ses forfaits; que la République, contente de
» mon zele dans cette accusation, n'ait pas à m'im-
» poser une seconde fois le même devoir, et qu'il
» me soit permis désormais de m'occuper plutôt à
» défendre les bons citoyens, qu'à poursuivre les
» méchans. »

Il était d'usage chez les Romains comme parmi nous, que la partie plaignante fixât l'estimation des dommages qu'elle répétait : apparemment aussi que les juges avaient coutume, ainsi qu'aujourd'hui, de rabattre beaucoup de cette estimation, qu'il est assez naturel de supposer un peu exagérée. Ce qui est certain, c'est que, selon le rapport d'Asconius, auteur contemporain dont nous avons d'excellens commentaires sur les *Harangues de Cicéron*, Verrès ne fut condamné à restituer aux Siciliens, qu'une somme qui équivaut à peu près à cinq millions de notre monnaie actuelle, et que, suivant l'évaluation de Cicéron, qui avait demandé douze millions cinq cent mille livres, les dommages qu'il obtint n'étaient pas la moitié de ce que Verrès avait volé dans la Sicile.

## SECTION IV.

### *Les Catilinaires.*

Qui croirait que de nos jours Cicéron eût encore, je ne dis pas des critiques (la gloire de l'homme supérieur est d'occuper l'opinion dans tous les siecles), mais des ennemis, des détracteurs, qui calomnient son caractere, et déprécient ses talens avec une injustice également odieuse et absurde? Je sais qu'heureusement pour nous on pourra me répondre : Quels ennemis! quels détracteurs! leur nom seul est une réponse à leurs injures. Il est vrai, mais pourtant c'est une triste observation à faire sur l'humanité, que cette espece de perversité bizarre, qui fait que l'on s'acharne après deux mille ans contre un grand-homme, sans autre motif que cette haine pour la vertu, qui semble être l'instinct des méchans. Sans doute ils se disent à eux-mêmes en lisant ses écrits : Si nous avions vécu du tems de cet homme, il eût été notre ennemi (car les ouvrages et les actions de l'homme de bien accusent la conscience de celui qui ne l'est pas). Peut-être aussi affecte-t-on aujourd'hui plus que jamais cette déplorable singularité, de démentir ce qu'il y a de plus généralement reconnu. Comment expliquer autrement ce qu'on imprima il y a quelque tems, que *la conjuration de Catilina était une chimere que la vanité de Cicéron avait fait croire aux Romains?* Certes, depuis le P. Hardouin, qui, à force de se lever matin pour travailler à ses recherches d'érudition, parvint à rêver tout éveillé, et crut un jour avoir découvert que la plupart des ouvrages des Anciens avaient été fabriqués par des moines du moyen âge; depuis ce ridicule fou, qui fut le scandale et la risée du monde littéraire, on n'a rien imaginé de plus étrange, de plus incompréhensible

que ce démenti donné à tous les historiens de l'antiquité, et en particulier à Salluste, auteur contemporain, ennemi de Cicéron, et qui apparemment s'est amusé à écrire tout exprès l'histoire d'une conjuration imaginaire. On ne sait quel nom donner à ce genre de démence; mais ce qui est remarquable et consolant, c'est qu'on est aujourd'hui si accoutumé à cette folie des paradoxes, qu'on n'y fait plus même attention. Celui-ci, que m'ont rappelé les *Catilinaires* de Cicéron qui vont nous occuper, a passé sans qu'on y prît garde; et à force d'abuser de tout, nous avons du moins obtenu cet avantage, que l'extravagance même n'est plus un moyen de faire du bruit.

Des quatre harangues de Cicéron contre Catilina, il y en a deux qui sont d'autant plus admirables, qu'on voit, par la nature des circonstances, que l'orateur qui les prononça, n'avait guere pu s'y préparer, et quoiqu'en les publiant il les ait sans doute revues avec le soin qu'il mettait à tout ce qui sortait de sa plume, le grand effet qu'elles produisirent dès le premier moment, ne doit nous laisser aucun doute sur le mérite qu'elles avaient, lors même que l'auteur n'y avait pas mis la derniere main. On demandera peut-être comment il pouvait se souvenir des discours que son génie lui dictait sur-le-champ dans les occasions importantes, discours qui ne laissaient pas d'avoir quelque étendue. Les historiens nous apprennent de quel moyen Cicéron se servait. Il avait distribué dans le sénat, des copistes qu'il exerçait à écrire par abréviation, presque aussi vîte que la parole. Cet art fut perfectionné dans la suite, et l'on voit que cette invention, long-tems perdue et renouvelée de nos jours, appartient à Cicéron, quoique nous ne sachions pas précisément quel procédé il employait.

Quand l'audacieux Catilina parut inopinément

au milieu de l'assemblée du sénat, dans le moment même où le consul y rendait compte de la conjuration, qui pouvait s'attendre qu'il eût l impudence d'y paraître ? On le conçoit d'autant moins, que cette bravade désespérée n'avait aucun objet, qu'il ne pouvait se flatter d'en imposer ni au sénat ni au consul, et que cette folle témérité ne pouvait tourner qu'à sa confusion. L'historien Salluste, dont le témoignage ne saurait être suspect, dit en propres termes : « C'est alors que Cicéron » prononça cet éloquent discours qu'il publia » dans la suite. » S'il y avait eu une différence marquée entre le discours prononcé et le discours écrit, est-ce ainsi qu'un ennemi se serait exprimé? Les termes de Salluste sont un éloge d'autant moins récusable, que dans ce même endroit il lui échappe un trait de malignité qui décele son inimitié : *Soit,* dit-il, *qu'il craignît la présence de Catilina, soit qu'il fût ému d'indignation.* Le second motif est si évident, qu'il y a de la mauvaise foi à supposer l'autre. Quand toute la conduite du consul, aussi ferme qu'éclairée et vigilante, ne prouverait pas suffisamment qu'il ne craignit jamais le scélérat qu'il combattait, était-ce au milieu du sénat que les chevaliers romains entouraient l'épée à la main, était-ce sur le siége de sa puissance et de son autorité, que Cicéron pouvait craindre Catilina ? On va voir qu'il ne craignait pas même les dangers trop manifestes où sa fermeté patriotique l'exposait pour l'avenir, qu'il connaissait l'envie et s'attendait à l'ingratitude, et qu'il brava l'une et l'autre. Aussi, dans un bel ouvrage où cette grande ame est fidellement peinte, où l'exagération n'est jamais à côté de la grandeur, ni la déclamation près du sublime, dans la tragédie de *Rome sauvée*, Cicéron paraît avoir dicté lui-même ce vers admirable dans sa simplicité :

Et sauvons les Romains, dussent-ils être ingrats.

En effet, pour bien apprécier ces harangues, dont je vais extraire quelques morceaux, il faut se mettre devant les yeux l'état où était la République. L'ancien esprit de Rome n'existait plus : la dégradation des ames avait suivi la corruption des mœurs. Marius et Sylla avaient fait voir que les Romains pouvaient souffrir des tyrans, et il ne manquait pas d'hommes dont cet exemple éveillait l'ambition et les espérances. L'amour de la liberté et de la patrie, fondé sur l'égalité et les lois, ne pouvait plus subsister avec cette puissance monstrueuse et ces richesses énormes dont la conquête de tant de pays avait mis les Romains en possession. César, déjà soupçonné d'avoir eu part à une conspiration, blessé de la prééminence de Pompée et de la prédilection qu'avait pour lui le sénat, ne songeait qu'à faire revivre le parti de Marius. Pompée, sans aspirer ouvertement à la tyrannie, aurait voulu que les troubles et les désordres nés de l'esprit factieux qui régnait partout, réduisissent les Romains au point de se mettre sous sa protection, en le nommant dictateur. Les grands, à qui les dépouilles des trois parties du Monde pouvaient à peine suffire pour assouvir leur luxe et leur cupidité, redoutaient tout ce qui pouvait relever l'autorité des lois et réprimer leurs exactions et leurs brigandages. Un petit nombre de bons citoyens, et Cicéron à leur tête, soutenait la République sur le penchant de sa ruine, et c'en était assez pour être l'objet de la haine secrete ou déclarée de tout ce qui était intéressé au renversement de l'Etat. C'est dans ces conjonctures que Catilina, dont Cicéron avait fait échouer les prétentions au consulat, perdu de dettes et de débauches, chargé de crimes de toute espece, et dont l'impunité prouvait à quel excès de licence et de corruption l'on était parvenu, s'associe tout ce qu'il y avait de citoyens aussi

déshonorés que lui, aussi dénués de ressources, forme le projet de mettre le feu à Rome et d'égorger le sénat et les principaux citoyens, envoie Mallius, un des meilleurs officiers qui eussent servi sous Sylla, soulever les vétérans, à qui le dictateur avait distribué des terres, et qui ne demandaient qu'un nouveau pillage. Mallius en forme un corps d'armée entre Fésules et Arezzo, et promet de s'avancer vers Rome au jour marqué pour le meurtre et l'incendie, de se joindre à Catilina pour mettre tout à feu et à sang, renverser le gouvernement et partager les dépouilles. Ces affreux complots commençaient à éclater de toutes parts : on n'ignorait pas les engagemens de Mallius avec Catilina; on savait que les vétérans avaient pris les armes, que les conjurés avaient des intelligences dans Préneste, l'une des villes qui couvraient Rome. Ce n'était plus le tems où, sur de bien moindres alarmes, on avait fait périr, sans forme de procès, un Melius, un Cassius, parce qu'alors la premiere des lois était le salut de la patrie. La consternation était dans Rome : chacun s'exagérait le péril, et Cicéron seul s'occupait de le prévenir. Armé de ce décret du sénat dont la formule, réservée pour les dangers extrêmes, donnait aux consuls un pouvoir extraordinaire, il veillait à la sûreté de la ville, fortifiait les colonies menacées, faisait lever des troupes dans l'Italie, opposait à Mallius le peu de force qu'on avait pu rassembler; car il faut avouer que Catilina et les conjurés avaient choisi le moment le plus favorable à leur entreprise. Il n'y avait en Italie aucun corps d'armée considérable : les légions étaient en Asie, sous les ordres de Pompée. Ces circonstances, les alarmes déjà répandues, les précautions déjà prises, tout avertissait Catilina qu'il fallait précipiter l'exécution. Il convoque une assemblée nocturne de ses complices les plus

affidés, et leur donne ses derniers ordres. A peine étaient-ils séparés, que Cicéron fut instruit de tout par Fulvie, maîtresse de Curius, un des conjurés, qui, pour se faire valoir auprès d'elle, lui avait confié tout le détail de la conjuration. Cette femme en eut horreur et vint la révéler à Cicéron, qui assembla aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stator, bien fortifié : c'est là que Catilina, qui était loin de se douter que le consul eût appris ses dernieres démarches, osa se présenter. Quand on n'est pas très-instruit des mœurs romaines et de l'histoire de ce tems-là, on s'étonne que le consul ne le fît pas arrêter : le décret du sénat lui en donnait le pouvoir; mais il aurait révolté tout le corps des nobles, et même beaucoup de citoyens, jaloux à l'excès de leurs priviléges, s'il eût voulu se servir de toute sa puissance pour faire arrêter un patricien qui n'était pas convaincu ni même accusé. Ce procédé extrajudiciaire était donc très-dangereux. Cicéron lui-même va nous exposer les autres motifs, non moins importans, qui devaient régler sa conduite, et nous reconnaîtrons dans sa véhémente apostrophe, l'orateur, le consul et l'homme d'Etat.

« Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre » patience? Combien de tems encore ta fureur » osera-t-elle nous insulter? Quel est le terme où » s'arrêtera cette audace effrénée? Quoi donc! ni la » garde qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles » qui sont disposées par toute la ville, ni tout le » peuple en alarmes, ni le concours de tous les » bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié où » j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation » que tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne » ici, tout ce que tu vois enfin ne t'a pas averti » que tes complots sont découverts, qu'ils sont » exposés au grand jour, qu'ils sont enchaînés de » toutes parts! Penses-tu que quelqu'un de nous

» ignore ce que tu as fait la nuit derniere et celle
» qui l'a précédée, dans quelle maison tu as ras-
» semblé tes conjurés, quelles résolutions tu as
» prises? O tems! ô mœurs, le sénat en est ins-
» truit, le consul le voit, et Catilina vit encore!
» Il vit! que dis-je? Il vient dans le sénat! il s'as-
» sied dans le conseil de la République! il marque
» de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour
» ses victimes, et nous, sénateurs, nous croyons
» avoir assez fait si nous évitons le glaive dont il
» veut nous égorger! Il y a long-tems, Catilina,
» que les ordres du consul auraient dû te faire
» conduire à la mort..... Si je le faisais dans ce
» même moment, tout ce que j'aurais à craindre,
» c'est que cette justice ne parût trop tardive et
» non pas trop sévere. Mais j'ai d'autres raisons
» pour t'épargner encore. Tu ne périras que lors-
» qu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant
» qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à
» toi, qui ne convienne que ta mort est legitime.
» Jusque-là tu vivras, mais tu vivras comme tu
» vis aujourd'hui, tellement assiégé (graces à mes
» soins) de surveillans et de gardes, tellement
» entouré de barrieres, que tu ne puisses faire un
» seul mouvement, un seul effort contre la Répu-
» blique. Des yeux toujours attentifs, des oreilles
» toujours ouvertes me répondront de toutes tes
» démarches, sans que tu puisses t'en apercevoir.
» Et que peux-tu espérer encore quand la nuit ne
» peut plus couvrir tes assemblées criminelles,
» quand le bruit de ta conjuration se fait entendre
» à travers les murs où tu crois te renfermer?
» Tout ce que tu fais est connu de moi comme de
» toi-même. Veux-tu que je t'en donne la preuve?
» Te souvient-il que j'ai dit dans le sénat, qu'avant
» le 6 des calendes de novembre, Mallius, le
» ministre de tes forfaits, aurait pris les armes et
» levé l'étendard de la rebellion? Eh bien! me

» suis-je trompé, non-seulement sur le fait, tout » horrible, tout incroyable qu'il est, mais sur le » jour? J'ai annoncé en plein sénat quel jour tu » avais marqué pour le meurtre des sénateurs : te » souviens-tu que ce jour-là même, où plusieurs » de nos principaux citoyens sortirent de Rome, » bien moins pour se dérober à tes coups, que » pour réunir contre toi les forces de la Républi- » que ; te souviens-tu que ce jour-là je sus prendre » de telles précautions, qu'il ne te fut pas possible » de rien tenter contre nous, quoique tu eusses » dit publiquement que, malgré le départ de » quelques-uns de tes ennemis, il te restait encore » assez de victimes? Et le jour même des calendes » de novembre, où tu te flattais de te rendre » maître de Préneste, ne t'es-tu pas aperçu que » j'avais pris mes mesures pour que cette colonie » fût en état de défense ? Tu ne peux faire un pas, » tu n'as pas une pensée dont je n'aie sur-le-champ » la connaissance. Enfin, rappelle-toi cette der- » niere nuit, et tu vas voir que j'ai encore plus de » vigilance pour le salut de la République, que » tu n'en as pour sa perte. J'affirme que cette nuit » tu t'es rendu, avec un cortége d'armuriers, dans » la maison de Lecca : est-ce parler clairement? » qu'un grand nombre de ces malheureux que tu » associes à tes crimes, s'y sont rendus en même » tems. Ose le nier : tu te tais! Parle : je puis te » convaincre. Je vois ici, dans cette assemblée, » plusieurs de ceux qui étaient avec toi. Dieux » immortels! où sommes-nous? Dans quelle ville, » ô ciel! vivons-nous? Dans quel état est la Répu- » blique? Ici, ici même, parmi nous, peres cons- » cripts, dans ce conseil, le plus auguste et le » plus saint de l'Univers, sont assis ceux qui mé- » ditent la ruine de Rome et de l'Empire; et moi, » consul, je les vois, et je leur demande leur avis; » et ceux qu'il faudrait faire traîner au supplice,

» ma voix ne les a pas même encore attaqués ! Oui, » cette nuit, Catilina, c'est dans la maison de Lecca » que tu as distribué les postes de l'Italie, que tu » as nommé ceux des tiens que tu amenerais avec » toi, ceux que tu laisserais dans ces murs, que tu » as désigné les quartiers de la ville où il faudrait » mettre le feu. Tu as fixé le moment de ton dé- » part : tu as dit que la seule chose qui pût t'ar- » rêter, c'est que je vivais encore. Deux chevaliers » romains ont offert de te délivrer de moi, et ont » promis de m'égorger dans mon lit avant le jour. » Le conseil de tes brigands n'était pas séparé, que » j'étais informé de tout. Je me suis mis en défense : » j'ai fait refuser l'entrée de ma maison à ceux qui » se sont présentés chez moi comme pour me » rendre visite, et c'était ceux que j'avais nommé » d'avance à plusieurs de nos plus respectables » citoyens, et l'heure était celle que j'avais mar- » quée.

» Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution : » sors enfin de Rome : les portes sont ouvertes : » pars. Il y a trop long-tems que l'armée de Mal- » lius t'attend pour général. Emmene avec toi tous » les scélérats qui te ressemblent ; purge cette ville » de la contagion que tu y répands ; délivre-là des » craintes que ta présence y fait naître ; qu'il y » ait des murs entre nous et toi. Tu ne peux res- » ter plus long-tems : je ne le souffrirai pas ; je ne » le supporterai pas ; je ne le permettrai pas. Hé- » sites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisais » de toi-même ? Consul, j'ordonne à notre ennemi » de sortir de Rome. Et qui pourrait encore t'y » arrêter ? Comment peux-tu supporter le séjour » d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, » excepté tes complices, pour qui tu ne sois un » objet d'horreur et d'effroi ? Quelle est l'infamie » domestique dont ta vie n'ait pas été chargée ? » Quel est l'attentat dont tes mains n'aient pas été

» souillées? Enfin, quelle est la vie que tu menes? » Car je veux bien te parler un moment, non pas » avec l'indignation que tu mérites, mais avec la » pitié que tu mérites si peu. Tu viens de paraître » dans cette assemblée : eh bien! dans ce grand » nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des » parens, des amis, des proches, quel est celui de » qui tu aies obtenu un salut, un regard? Si tu es » le premier qui ait essuyé un semblable affront, » attends-tu que des voix s'élevent contre toi, » quand le silence seul, quand cet arrêt le plus » accablant de tous t'a déjà condamné, lorsqu'à » ton arrivée les siéges sont restés vides autour de » toi, lorsque les consulaires, au moment où tu » t'es assis, ont aussitôt quitté la place qui pouvait » les rapprocher de toi? Avec quel front, avec » quelle contenance peux-tu supporter tant d'hu- » miliations? Si mes esclaves me redoutaient » comme tes concitoyens te redoutent, s'ils me » voyaient du même œil dont tout le monde » te voit ici, j'abandonnerais ma propre maison; » et tu balances à abandonner ta patrie, à fuir dans » quelque désert, à cacher dans quelque solitude » éloignée cette vie coupable réservée aux sup- » plices! Je t'entends me répondre que tu es prêt » d'aller en exil si le sénat en prononce l'arrêt. » Non, je ne le proposerai pas au sénat; mais je » vais te mettre à portée de connaître ses disposi- » tions à ton égard, de maniere que tu n'en puisses » douter. Catilina, sors de Rome, et puisque tu » attends le mot d'exil, exile-toi de ta patrie. Eh » quoi! Catilina, remarques-tu ce silence? et t'en » faut-il davantage? Si j'en disais autant à Sextius, » à Marcellus, tout consul que je suis, je ne serais » pas en sûreté dans le sénat. Mais c'est à toi que » j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse » parler ainsi, il m'approuve; quand il se tait, il » prononce : son silence est un décret.

» J'en dis autant des chevaliers romains, de ce » corps honorable qui entoure le sénat en si grand » nombre, dont tu as pu, en entrant ici, recon- » naître les sentimens et entendre la voix, et dont » j'ai peine à retenir la main prête à se porter sur » toi. Je te suis garant qu'ils te suivront jusqu'aux » portes de cette ville que depuis si long-tems tu » brûles de détruire...Pars donc : tu as tant dit que » tu attendais un ordre d'exil qui pût me rendre » odieux. Sois content : je l'ai donné : acheve, en » t'y rendant, d'exciter contre moi cette inimitié » dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu » veux me fournir un nouveau sujet de gloire, sors » avec le cortége de brigands, qui t'est dévoué; » sors avec la lie des citoyens; va dans le camp de » Mallius; déclare à l'Etat une guerre impie; va » te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis long- » tems ta fureur insensée. Là, combien tu seras » satisfait! Quels plaisirs dignes de toi tu vas » goûter! A quelle horrible joie tu vas te livrer » lorsqu'en regardant autour de toi, tu ne pourras » plus ni voir ni entendre un seul homme de » bien?... Et vous, peres conscripts, écoutez avec » attention, et gravez dans votre mémoire la ré- » ponse que je crois devoir faire à des plaintes qui » semblent, je l'avoue, avoir quelque justice. Je » crois entendre la patrie, cette patrie qui m'est » plus chere que ma vie; je crois l'entendre me » dire : Cicéron, que fais-tu? Quoi! celui que tu » reconnais pour mon ennemi, celui qui va porter » la guerre dans mon sein, qu'on attend dans un » camp de rebelles, l'auteur du crime, le chef de » la conjuration, le corrupteur des citoyens, tu le » laisses sortir de Rome! tu l'envoies prendre les » armes contre la République! tu ne le fais pas » charger de fers, traîner à la mort! tu ne le livres » pas au plus affreux supplice! Qui t'arrête? Est- » la discipline de nos ancêtres? Mais souvent des

» particuliers même ont puni de mort des citoyens » séditieux. Sont-ce les lois qui ont borné le châ- » timent des citoyens coupables ? Mais ceux qui se » sont déclarés contre la République, n'ont jamais » joui des droits de citoyen. Crains-tu les repro- » ches de la génération suivante? Mais le peuple » romain, qui t'a conduit de si bonne heure par » tous les degrés d'élévation, jusqu'à la premiere » de ses dignités, sans nulle recommandation de » tes ancêtres, sans te connaître autrement que » par toi-même, le peuple romain obtient donc » de toi bien peu de reconnaissance s'il est quel- » que considération, quelque crainte qui te fasse » oublier le salut de ses citoyens !

» A cette voix sainte de la République, à ces » plaintes qu'elle peut m'adresser, peres cons- » cripts, voici quelle est ma réponse. Si j'avais » cru que le meilleur parti à prendre fût de faire » périr Catilina, je ne l'aurais pas laissé vivre un » moment. En effet, si les plus grands-hommes de » la République se sont honorés par la mort de » Flaccus, de Saturnius, des deux Gracches, je » ne devais pas craindre que la postérité me con- » damnât pour avoir fait mourir ce brigand, cent » fois plus coupable, et meurtrier de ses con- » citoyens; ou s'il était possible qu'une action si » juste excitât contre moi la haine, il est dans » mes principes de regarder comme des titres de » gloire les ennemis qu'on se fait par la vertu. » Mais il est dans cet ordre même, il est des » hommes qui ne voient pas tous nos dangers et » tous nos maux, ou qui ne veulent pas les voir. » Ce sont eux qui, en se montrant trop faibles, » ont nourri les espérances de Catilina; ce sont » eux qui ont fortifié la conjuration en refusant » de la croire. Entraînés par leur autorité, beau- » coup de citoyens aveuglés ou méchans, si j'avais » sévi contre Catilina, m'auraient accusé de cruauté

» et de tyrannie. Aujourd'hui, s'il se rend, comme
» il l'a résolu, dans le camp de Mallius, il n'y
» aura personne d'assez insensé pour nier qu'il ait
» conspiré contre la patrie. Sa mort aurait réprimé
» les complots qui nous menacent, et ne les aurait
» pas entiérement étouffés. Mais s'il emmene avec
» lui tout cet exécrable ramas d'assassins et d'in-
» cendiaires, alors non-seulement nous aurons
» détruit cette peste qui s'est accrue et nourrie au
» milieu de nous, mais même nous aurons anéanti
» jusqu'aux semences de la corruption.

» Ce n'est pas d'aujourd'hui, peres conscripts,
» que nous sommes environnés de piéges et d'em-
» bûches; mais il semble que tout cet orage de
» fureur et de crimes ne se soit grossi depuis long-
» tems que pour éclater sous mon consulat. Si
» parmi tant d'ennemis nous ne frappions que Ca-
» tilina seul, sa mort nous laisserait respirer, il
» est vrai, mais le péril subsisterait, et le venin
» serait renfermé dans le sein de la République.
» Ainsi donc, je le répete, que les méchans se se-
» parent des bons; que nos ennemis se rassemblent
» en une seule retraite; qu'ils cessent d'assiéger le
» consul dans sa maison, les magistrats sur leur tri-
» bunal, les peres de Rome dans le sénat; d'amasser
» des flambeaux pour embrâser nos demeures;
» enfin, qu'on puisse voir écrits sur le front de
» chaque citoyen ses sentimens pour la Répu-
» blique. Je vous réponds, peres conscripts, qu'il
» y aura dans vos consuls assez de vigilance, dans
» cet Ordre assez d'autorité, dans celui des cheva-
» liers assez de courage, parmi tous les bons ci-
» toyens assez d'accord et d'union pour qu'au dé-
» part de Catilina, tout ce que vous pouvez craindre
» de lui et de ses complices soit à la fois décou-
» vert, étouffé et puni.

» Va donc, avec ce présage de notre salut et de
» ta perte, avec tous les satellites que que tes abo-

» minables complots ont réunis avec toi; va, dis-
» je, Catilina, donner le signal d'une guerre sacrilége. Et toi, Jupiter Stator, dont le temple a » été élevé par Romulus, sous les mêmes auspices » que Rome même ! toi, nommé dans tous les tems » le soutien de l'Empire romain! tu préserveras » de la rage de ce brigand, tes autels, ces murs et » la vie de tous nos citoyens; et tous ces ennemis » de Rome, ces déprédateurs de l'Italie, ces scélé» rats liés entre eux par les mêmes forfaits, seront » aussi, vivans et morts, réunis à jamais par les » mêmes supplices. »

Ce fut sans doute la premiere punition de Catilina, d'avoir à essuyer cette foudroyante harangue. En venant au sénat, il s'exposait à cette tempête. Il n'y avait aucun moyen d'interrompre un consul parlant au milieu des sénateurs, et l'usage ne permettait pas même d'interrompre un sénateur opinant. Cependant ni la voix de Cicéron ni celle de la conscience ne purent intimider assez Catilina pour lui ôter le courage de répliquer. Il prit une contenance hypocrite, et se leva pour répondre; mais à peine eut-il dit quelques phrases vagues que Salluste nous a conservées, et qui portent sur l'opinion que doit donner de lui sa naissance opposée à celle de Cicéron, que les murmures s'élevant de tous côtés, lui firent bien voir qu'on ne reconnaissait plus en lui les priviléges d'un sénateur. Bientôt un cri général l'empêcha de poursuivre; les noms de parricide et d'incendiaire retentissaient à ses oreilles; il fallut alors jeter le masque, et, n'étant plus maître de lui, il laissa pour adieux au sénat ces paroles furieuses, citées par plusieurs historiens, et dont l'énergie est remarquable: « Puisque » je suis poussé à bout par les ennemis qui m'envi» ronnent, j'éteindrai sous des débris l'incendie » qu'on allume autour de moi. »

L'événement justifia la politique de Cicéron. La

nuit suivante, Catilina sortit de Rome avec trois cents hommes armés, et alla se mettre à la tête des troupes de Mallius. On sait quelle fut l'issue de cette guerre, et que, dans cette sanglante bataille où il fut défait, ses soldats se firent presque tous tuer, et délivrerent Rome et l'Italie de ce qu'elles avaient de plus vicieux et de plus à craindre pour leur repos. Si l'on demande pourquoi Catilina, devant qui Cicéron avait manifesté ses intentions et ses vues, prend précisément le parti que le consul desirait qu'il prît, c'est qu'il n'y en avait pas un autre pour lui, c'est que tout étant découvert, et Rome si bien gardée qu'il ne lui était guere possible d'y rien entreprendre, il n'avait plus de ressource que la force ouverte et l'armée de Mallius.

Dès qu'il fut parti, Cicéron monta à la tribune aux harangues, et rendit compte au peuple romain de tout ce qui s'était passé : c'est le sujet de la seconde Catilinaire. L'orateur s'y propose principalement de dissiper les fausses et insidieuses alarmes que les partisans secrets de Catilina affectaient de répandre, en exagérant ses ressources et le danger de la République. Cicéron oppose à ses insinuations aussi lâches que perfides, le tableau fidele des forces des deux partis, et le contraste de la puissance romaine et d'une armée de brigands désespérés. En effet, il était évident qu'on ne pouvait craindre de Catilina qu'un coup de main, qu'un de ces attentats subits et imprévus qui peuvent bouleverser une ville. Ce n'était que dans Rome qu'il était vraiment redoutable : réduit à faire la guerre, il devait succomber. Ainsi tout concourt à faire voir que les vues de Cicéron furent aussi justes que sa conduite fut noble et patriotique.

Celle des conjurés fut si imprudente, qu'elle précipita leur perte long-tems avant celle de leur chef. Il avait laissé dans Rome Lentulus et Céthegus, et quelques autres de ses principaux confidens,

pour épier le moment de se défaire, s'il était possible, de cet infatigable consul, le plus grand obstacle à tous leurs desseins, pour mettre le feu dans Rome, et attaquer le sénat à l'instant où Catilina se montrerait aux portes avec son armée; enfin pour grossir jusque-là leur parti par tous les moyens imaginables. Ils essayerent d'y entraîner les députés des Allobroges, et leur remirent un plan de la conjuration avec leur signature. Tout fut porté sur-le-champ à Cicéron. Muni de ces pieces de conviction, il convoque le sénat, mande chez lui Lentulus, Céthegus, Ceparius, Gabinius et Statilius, qui ne se doutant pas qu'ils fussent trahis, se rendent à ses ordres. Il s'empare de leur personne et les mene avec lui au sénat, où il fait introduire d'abord les députés des Allobroges. On entend leur déposition; on ouvre les dépêches : les preuves étaient claires. Les coupables sont forcés de reconnaître leur seing et leur cachet. C'est à cette occasion que l'on rapporte une bien belle parole de Cicéron à Lentulus. Ce conjuré était de la famille des Cornéliens, la plus illustre de Rome. Lui-même était alors préteur. Son cachet réprésentait la tête de son aïeul, qui avait été un excellent citoyen. *Le reconnaissez-vous, ce cachet?* lui dit le consul. *C'est l'image de votre aïeul, qui a si bien mérité de la République. Comment la seule vue de cette tête vénérable ne vous a-t-elle pas arrêté au moment où vous alliez vous en servir pour signer le crime?*

Le sénat décerne des récompenses aux Allobroges, des actions de graces et des honneurs sans exemple au consul : on ordonne les fêtes appelées *Supplications*, qui après le triomphe étaient le prix le plus honorable des victoires. Cicéron harangue le peuple et lui expose tout ce qui s'est fait dans le sénat, et de quel péril Rome vient d'être délivrée : c'est la troisieme Catilinaire. Enfin, il

ne s'agissait plus que de décider du sort des coupables. Silanus, désigné consul pour l'année suivante, opine à la mort. Son avis est suivi de tous ceux qui parlent après lui, jusqu'à César, qui opine à la prison perpétuelle et à la confiscation des biens. Il avait déjà un grand crédit, et son opinion pouvait entraîner d'autant plus de voix, que ceux même qui étaient les plus attachés à Cicéron, craignant que quelque jour on ne lui demandât compte du sang des citoyens, qui, dans les formes ordinaires, ne pouvaient être condamnés à mort que par le peuple, paraissaient incliner à l'indulgence, pour ne pas exposer un grand-homme qu'ils chérissaient. Ils semblaient chercher dans ses yeux l'avis qu'ils devaient ouvrir. Cicéron s'aperçut du danger nouveau que courait la République dans ce moment de crise : il savait que les amis et les partisans des conjurés ne s'occupaient qu'à se mettre en état de forcer leur prison; et si le sénat eût molli dans une délibération si importante, c'en était assez pour relever le parti de Catilina. L'intrépide consul prit la parole, et c'est dans cette harangue, qui est la quatrieme Catilinaire, qu'il a le plus manifesté l'élévation de ses sentimens, et ce dévoûment d'une ame vraiment romaine, qui n'ignorait pas ses propres périls, et qui les bravait pour le salut de l'Etat.

« Je m'aperçois, peres conscripts, que tous » les yeux sont tournés sur moi, que vous êtes » occupés non-seulement des dangers de la République, mais des miens. Cet intérêt particulier » qui se mêle au sentiment de nos malheurs communs, est sans doute un témoignage bien doux » et bien flatteur; mais, je vous en conjure au » nom des dieux, oubliez-le entiérement, et, » laissant à part ma propre sûreté, ne songez qu'à » la vôtre et à celle de vos enfans. Si telle est » ma condition, que tous les maux, toutes les

» afflictions, tous les revers doivent se rassembler » sur moi seul, je les supporterai non-seulement » avec courage, mais avec joie, pourvu que par » mes travaux j'assure votre dignité et le salut » du peuple romain. Depuis qu'il m'a décerné » le consulat, vous le savez, les tribunaux, sanc- » tuaires de la justice et des lois; le champ de » Mars, consacré par les auspices; l'assemblée du » sénat, qui est le refuge des nations, l'asyle des » dieux pénates, regardé comme inviolable; le » lit domestique, où tout citoyen repose en paix; » enfin ce siége d'honneur, cette chaire curule, » ont été pour moi un théâtre de dangers renais- » sans et d'alarmes continuelles : c'est à ces » conditions que je suis consul. J'ai souffert, j'ai » dissimulé, j'ai pardonné : j'ai guéri plusieurs » de vos blessures en cachant les miennes; et si » les dieux ont arrêté que ce serait à ce prix que » je sauverais du fer et des flammes, de toutes les » horreurs du pillage et de la dévastation, Rome » et l'Italie, vos femmes, vos enfans, les prê- » tresses de Vesta, les temples et les autels, quel » que soit le sort qui m'attend, je suis prêt à le » subir. Lentulus a bien pu croire que la destruc- » tion de la République était attachée à sa destinée » et au nom Cornélien : pourquoi ne m'applaudi- » rais-je pas que l'époque de mon consulat ait été » fixée par les destins pour sauver la République? » Ne pensez donc qu'à vous-mêmes, peres cons- » cripts, et cessez de penser à moi. D'abord je dois » espérer que les dieux, protecteurs de cet Empire, » m'accorderont la récompense que j'ai méritée; » mais s'il en arrivait autrement, je mourrai sans » regret; car jamais la mort ne peut être ni hon- » teuse pour un homme courageux, ni prématurée » pour un consulaire, ni à craindre pour le sage. » Ce n'est pas que je me fasse gloire d'être insen- » sible aux larmes de mon frere qui est ici pré-

» sent, à la douleur que vous me témoignez tous ;
» que ma pensée ne se reporte souvent sur la dé-
» solation où j'ai laissé chez moi une épouse et
» une fille également cheres, également frappées
» de mes dangers ; un fils encore enfant, que Rome
» semble porter dans son sein comme un garant
» de ce que lui doit mon consulat ; que mes yeux
» ne se retournent sur un gendre qui dans cette
» assemblée attend, ainsi que vous, avec inquié-
» tude l'événement de cette journée : je suis tou-
» ché de leur situation et de leur sensibilité, je
» l'avoue ; mais c'est une raison de plus pour que
» j'aime mieux les sauver tous avec vous, même
» quand je devrais périr, que de les voir enve-
» loppés avec vous dans une même ruine. En effet,
» peres conscripts regardez l'orage qui vous me-
» nace si vous ne le prévenez. Il ne s'agit point
» ici d'un Tibérius Gracchus, qui ne voulait
» qu'obtenir un second tribunat ; d'un Caïus, qui
» ameutait dans les comices les tribus rustiques ;
» d'un Saturninus, qui n'était coupable que du
» meurtre d'un seul citoyen, de Memmius : vous
» avez à juger ceux qui ne sont restés dans Rome
» que pour l'incendier, pour y recevoir Catilina,
» pour vous égorger tous ; vous avez dans vos
» mains leurs lettres, leurs signatures, leur aveu.
» Ils ont voulu soulever les Allobroges, armer
» les esclaves, introduire Catilina dans nos murs ;
» en un mot, leur dessein était qu'après nous
» avoir fait périr tous, il ne restât pas un seul
» citoyen qui pût pleurer sur les débris de l'Etat.
» Voilà ce qui est prouvé, ce qui est avoué ;
» voilà sur quoi, peres conscripts, vous avez déjà
» prononcé vous-mêmes. Et que faisiez-vous en
» effet, quand vous avez porté en ma faveur un
» décret d'actions de graces pour avoir découvert
» et prévenu une conspiration de scélérats armés
» contre la patrie ; quand vous avez forcé Lentulus

» à se démettre de la préture; quand vous l'avez » mis en prison lui et ses complices; quand vous » avez ordonné une *supplication* aux dieux, honneur qui jusqu'à moi n'a jamais été accordé » qu'aux généraux vainqueurs; enfin, quand vous » avez honoré des plus grandes récompenses la » fidélité des Allobroges? Tous ces actes si solennels, si multipliés, ne sont-ils pas la condamnation des conjurés? Cependant, puisque j'ai » cru devoir mettre l'affaire en délibération devant vous, puisqu'il s'agit de statuer sur la » peine due aux coupables, je vais vous dire, » avant tout, ce qu'un consul ne doit pas vous » laisser ignorer. Je savais bien qu'il régnait dans » les esprits une sorte de vertige et de fureur, que » l'on cherchait à exciter des troubles, que l'on » avait de pernicieux desseins; mais je n'avais » jamais cru, je l'avoue, que des citoyens romains » pussent former de si abominables complots. Si » vous croyez que peu d'hommes y aient trempé, » peres conscripts, vous vous trompez: le mal » est plus étendu que vous ne le croyez. Il a non-» seulement gagné l'Italie, il a passé les Alpes il » s'est glissé sourdement dans les provinces: les » lenteurs et les délais ne peuvent que l'accroître; » vous ne sauriez trop tôt l'étouffer, et quelque » parti que vous choisissiez, vous n'avez pas un » moment à perdre: il faut prendre votre réso-» tion avant la nuit. »

Il discute en cet endroit l'avis de Silanus et celui de César, toujours avec les plus grands ménagemens pour ce dernier. Il a même l'adresse de faire sentir qu'il ne faut pas croire que son avis ait été dicté par une indulgence criminelle. Il entre habilement dans la pensée de César, qui, ne voulant pas avoir l'air d'épargner les conjurés, avait paru regarder la captivité perpétuelle comme une peine beaucoup plus sévere

que la mort, qui n'est que la fin de tous les maux. Il appuie sur cette idée, et n'insiste sur la peine de mort que parce que les circonstances et l'intérêt de l'État la rendent nécessaire. Après ce détail, il semble prendre de nouvelles forces pour donner au sénat tout le courage dont il est lui-même animé, et cette derniere partie de son discours inspire cet intérêt mêlé d'admiration, qui est un des plus beaux effets de l'éloquence.

« Je ne dois pas vous dissimuler ce que j'en-
» tends tous les jours : de tous côtés viennent à
» mes oreilles les discours de ceux qui semblent
» craindre que je n'aie pas assez de moyens, assez
» de forces pour exécuter ce que vous avez résolu.
» Ne vous y trompez pas, peres conscripts : tout
» est préparé, tout est prévu, tout est assuré, et
» par mes soins et ma vigilance, et plus encore
» par le zele du peuple romain, qui veut con-
» server son Empire, ses biens et sa liberté. Vous
» avez pour vous tous les ordres de l'Etat : des
» citoyens de tout âge ont rempli la place publi-
» que et les temples, et occupent toutes les ave-
» nues qui conduisent au lieu de cette assemblée.
» C'est qu'en effet cette cause est la premiere de-
» puis la fondation de Rome, où tous les citoyens
» n'aient eu qu'un même sentiment, qu'un même
» intérêt, excepté ceux qui, trop sûrs du sort que
» leur réservent les lois, aiment mieux tomber
» avec la République que de périr seuls. Je les
» excepte volontiers, je les sépare de nous : ce ne
» sont pas nos concitoyens ; ce sont nos plus mor-
» tels ennemis. Mais tous les autres, grands dieux !
» avec quelle ardeur, avec quel courage, avec
» quelle affluence ils se présentent pour assurer la
» dignité et le salut de tous ! Vous parlerai-je des
» chevaliers romains, qui, vous cédant le premier
» rang dans l'Etat, ne disputent avec vous que de
» zele et d'amour pour la patrie ? Après les longs

» débats qui vous ont divisés, ce jour de danger, » la cause commune, vous les a tous attachés; » et j'ose vous répondre que toutes les parties de » l'administration publique ne doivent plus re- » douter aucune atteinte, si cette union établie » pendant mon consulat peut être à jamais affer- » mie. Je vois ici parmi vous, je vois remplis du » même zele les tribuns de l'épargne, ces dignes » citoyens qui, dans ce même jour, pour con- » courir à la défense générale, ont quitté les » fonctions qui les appelaient, ont renoncé au » profit de leurs charges, et sacrifié tout autre in- » térêt à celui qui nous rassemble. Et quel est en » effet le Romain à qui l'aspect de la patrie et » le jour de la liberté ne soient des biens chers et » précieux? N'oubliez pas dans ce nombre les » affranchis, ces hommes qui, par leurs travaux » et leur mérite, se sont rendus dignes de partager » vos droits, et dont Rome est devenue la mere, » tandis que ses enfans les plus illustres, par leur » nom et leur naissance, ont voulu l'anéantir. » Mais que dis-je? des affranchis? Il n'y a pas » même un esclave, pour peu que son maître lui » rende la servitude supportable, qui n'ait les » conjurés en horreur, qui ne desire que la Répu- » blique subsiste, et qui ne soit prêt à y contri- » buer de tout son pouvoir. N'ayez donc aucune » inquiétude, peres conscripts, de ce que vous » avez entendu dire qu'un agent de Lentulus » cherchait à soulever les artisans et le petit peu- » ple. Il l'a tenté, il est vrai, mais vainement; » il ne s'en est pas trouvé un seul assez dénué de » ressources, ou assez dépravé de caractere, pour » ne pas desirer de jouir tranquillement du fruit » de son travail journalier, de sa demeure et de » son lit. Toute cette classe d'hommes ne peut » même fonder sa subsistance que sur la tran- » quillité publique : leur gain diminue quand

» leurs ateliers sont fermés : que serait-ce s'ils » étaient embrâsés? Ne craignez donc pas que le » peuple romain vous manque : craignez vous-» mêmes de manquer au peuple romain. Vous » avec un consul que les dieux, en l'arrachant » aux embûches et à la mort, n'ont pas conservé » pour lui-même, mais pour vous. La patrie com-» mune, menacée des glaives et des flambeaux » par une conjuration impie, vous tend des mains » suppliantes; elle vous recommande le capitole, » les feux éternels de Vesta, garans de la durée » de cet Empire; elle vous recommande ses murs; » ses dieux, ses habitans. Enfin, c'est sur votre » propre vie, sur celle de vos femmes et de vos » enfans, sur vos biens, sur la conservation de » vos foyers, que vous avez à prononcer aujour-» d'hui. Songez combien il s'en est peu fallu que » cet édifice de la grandeur romaine, fondé par » tant de travaux, élevé si haut par les dieux, » n'ait été renversé dans une nuit. C'est à vous » de pourvoir à ce que désormais un semblable » attentat ne puisse, je ne dis pas être commis, » mais même être médité. Si je vous parle ainsi, » peres conscripts, ce n'est pas pour exciter votre » zele, qui va sans doute au devant du mien; » c'est afin que ma voix, qui doit être la premiere » entendue, s'acquitte en votre présence des de-» voirs de votre consul. Je n'ignore pas que je me » fais autant d'ennemis implacables qu'il existe » de conjurés, et vous savez quel en est le nom-» bre; mais ils sont tous, à mes yeux, vils, fai-» bles et abjects; et quand même il arriverait » qu'un jour leur fureur, excitée et soutenue par » quelque ennemi plus puissant, prévalût contre » moi sur vos droits et sur ceux de la République, » jamais je ne me repentirai de mes actions ni de » mes paroles. La mort dont ils me menacent, est » réservée à tous les hommes; mais la gloire dont

» vos décrets m'ont couvert, n'a été réservée qu'à
» moi. Les autres ont été honorés pour avoir
» servi la patrie; mais vos décrets n'ont attribué
» qu'à moi seul l'honneur de l'avoir sauvée. Qu'il
» soit à jamais célebre dans vos fastes, ce Scipion
» qui arracha l'Italie des mains d'Annibal; cet
» autre Scipion qui renversa Carthage et Nu-
» mance, les deux plus cruelles ennemies de
» Rome; ce Paul Émile, dont un roi puissant
» suivit le char de triomphe; ce Marius, qui dé-
» livra l'Italie des Cimbres et des Teutons; que
» l'on mette au-dessus de tout le grand Pompée,
» dont les exploits n'ont eu d'autres bornes que
» celles du monde, il restera encore une place
» assez honorable à celui qui a conservé aux vain-
» queurs des nations une patrie où ils puissent
» venir triompher. Je sais que la victoire étran-
» gere a cet avantage sur la victoire domestique,
» que dans l'une les vaincus deviennent des sujets
» soumis ou des alliés fideles; dans l'autre, ceux
» qu'une fureur insensée a rendus ennemis de l'E-
» tat, ne peuvent, quand vous les avez empêchés
» de nuire, être réprimés par les armes ni fléchis
» par les bienfaits. Je m'attends donc à une guerre
» éternelle avec les méchans. Je la soutiendrai
» avec le secours de tous les bons citoyens, et
» j'espere que la réunion du sénat et des cheva-
» liers sera, dans tous les tems, une barriere
» qu'aucun effort ne pourra renverser.

» Maintenant, peres conscrits, tout ce que je
» vous demande en récompense de ce que j'ai sa-
» crifié pour vous, du gouvernement d'une pro-
» vince et du commandement d'une armée où j'ai
» renoncé pour veiller à la sûreté de l'Etat, de
» tous les honneurs et de tous les avantages que
» j'ai négligés pour ce seul motif, de tous les
» soins que j'ai pris, de tout le fardeau dont je
» me suis chargé; tout ce que je vous demande,

» c'est de garder un souvenir fidele de mon consu-
» lat. Ce souvenir, tant qu'il sera présent à
» votre esprit, sera le plus ferme rempart que
» je puisse opposer à la haine et à l'envie. Si mes
» espérances sont trompées, si les méchans l'em-
» portent, je vous recommande l'enfance de mon
» fils, et je n'aurai rien à craindre pour lui,
» rien ne doit manquer un jour ni à sa sûreté ni
» même à sa dignité si vous vous souvenez qu'il
» est le fils d'un homme qui, à ses propres périls,
» vous a garantis de ceux qui vous menaçaient.

» Ce qui vous reste à faire en ce moment, c'est
» de statuer avec promptitude et fermeté sur la
» cause de Rome et de l'Empire; et quoi que
» vous puissiez décider, croyez que le consul
» saura maintenir votre autorité, faire respecter
» vos décrets, et en assurer l'exécution. »

C'est avec ce langage qu'on intimide les méchans, qu'on rassure le faibles, qu'on encourage les bons; en un mot, que l'ame d'un seul homme devient celle de toute une assemblée, de tout un peuple. La sentence de mort fut prononcée d'une voix presque unanime, et exécutée sur le champ. Cicéron, un moment après, trouva les partisans, les amis, les parens des conjurés, encore atroupés dans la place publique : ils ignoraient le sort des coupables, et n'avaient pas perdu toute espérance. *Ils ont vécu*, leur dit le consul en se tournant vers eux; et ce seul mot fut un coup de foudre qui les dissipa tous en un moment. Il était nuit : Cicéron fut reconduit chez lui aux acclamations de tout le peuple, et suivi des principaux du sénat. On plaçait des flambeaux aux portes des maisons, pour éclairer sa marche. Les femmes étaient aux fenêtres pour le voir passer, et le montraient à leurs enfans. Quelque temps après, Caton devant le peuple, et Catulus dans le sénat, lui décernerent le nom de Pere de la patrie, titre

si glorieux, que dans la suite la flatterie l'attacha à la dignité impériale, mais que Rome libre, dit heureusement Juvénal, n'a donné qu'au seul Cicéron.

*Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.*
JUVÉN.

Tous ces faits sont si connus, nous sont si familiers dès nos premieres études, que je ne les aurais pas même rappelés s'ils ne faisaient une partie nécessaire de l'objet qui nous occupe et des ouvrages que nous considérons; et j'ai pu m'y refuser d'autant moins, qu'il est plus doux, en faisant l'histoire du génie, de faire en même tems celle de la vertu.

## SECTION V.

### *Des autres harangues de Cicéron.*

Dans le tems même où les dangers de la République occupaient tous les momens, toutes les pensées de Cicéron; lorsqu'après avoir forcé Catilina de sortir de Rome, il observait tous les pas des conjurés, et cherchait à s'assurer des preuves du crime, il se chargea dans les tribunaux d'une affaire très-importante, et dont le succès intéressait à la fois son amitié, son éloquence et sa politique. On aurait peine à concevoir comment chez lui les soins de l'administration laissaient place encore aux affaires du barreau; comment, parmi tant de fatigues qui lui permettaient à peine quelques heures de sommeil, le consul eut encore le loisir d'être avocat, et de composer un plaidoyer aussi bien travaillé que celui dont je vais parler, si l'on ne savait quelle prodigieuse facilité de travail il tenait de la nature et de l'habitude, et ce que peut l'homme qui s'est accoutumé à faire un usage continuel de son tems et de

son génie. D'ailleurs, le premier de tous les intérêts pour Cicéron, celui de l'Etat, l'appelait à la défense de Licinius Muréna, désigné consul pour l'année suivante, mais alors accusé de brigue, et à qui une condamnation juridique pouvait faire perdre la dignité qu'il avait obtenue. C'était un citoyen plein d'honneur et de courage, qui avait servi avec la plus grande distinction sous Lucullus, et très-attaché à Cicéron et à la patrie. Dans le trouble et le désordre où étaient les affaires publiques, il était de la derniere importance que la bonne cause ne perdît pas un tel appui, que Muréna entrât en charge au jour marqué, et qu'on ne fût pas exposé aux dangers d'une nouvelle élection. Les circonstances rendaient la défense difficile et délicate. Cicéron lui-même, à la priere de tous les honnêtes gens, révolté de la corruption qui régnoit dans les comices, avait porté contre la brigue une loi plus sévere que les précédentes. Muréna avait pour accusateur l'un de ses compétiteurs au consulat, Sulpicius, jurisconsulte renommé, et compté aussi parmi les amis de Cicéron. Mais ce qui donnait le plus de poids à l'accusation, c'est qu'elle était soutenue par un homme dont le caractere était généralement respecté, par Caton, qui dans ce même tems était près d'obtenir le tribunat. Pressé de faire un exemple, il avait dit publiquement que l'année ne se passerait pas sans qu'il accusât un consulaire. On peut croire que l'excès de son zele mit un peu de précipitation et d'humeur dans ses poursuites; car, au rapport des historiens, Muréna, sans être absolument irréprochable, n'était pas dans le cas de la loi, et ne s'était permis que cette espece de sollicitation passée en usage, et que les plus honnêtes gens ne rougissaient pas d'employer. On ne pouvait lui imputer aucune transgression formelle, et ce n'était pas l'exem-

ple qu'il fallait choisir : aussi fut-il absous par tous les suffrages. Nous avons entendu l'orateur romain tonnant contre Verrès et Catilina avec toute la véhémence, tout le pathétique, toute l'énergie de l'éloquence animée par la vertu et la patrie. Nous allons voir son talent et son style se plier à un ton tout différent. Nous passons ici du sublime au simple, et nous verrons comme il saisit habilement tous les caracteres propres à ce genre de composition oratoire, l'art de la discussion, le choix des exemples, l'agrément des tournures, la finesse, la délicatesse et même la gaîté, celle du moins que la nature de la cause peut comporter.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna ; après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi :

« Il est temps d'en venir au plus grand appui de » nos adversaires, à celui qu'on peut regarder » comme le rempart de nos accusateurs, à Caton ; » et quelque gravité, quelque force qu'il apporte » dans cette cause, je crains beaucoup plus, je l'a- » voue, son autorité que ses raisons. Je deman- » derai d'abord que la dignité personnelle de » Caton, l'espérance prochaine du tribunat, la » gloire de sa vie, ne soient point des armes » contre nous, et que les avantages qu'il n'a re- » çus que pour être utile à tous, ne servent pas à » la perte d'un seul. Scipion l'Africain avait été » deux fois consul, avait renversé Carthage et » Numance, les deux terreurs de cet Empire, » quand il accusa Lucius Cotta : il avait pour lui » une grande éloquence, une grande réputation » de probité et d'intégrité, une autorité telle que » devait l'avoir un homme à qui le peuple romain » devait la sienne. J'ai souvent ouï dire à nos vieil- » lards, que rien n'avait tant servi Cotta auprès de » ses juges, que cette prééminence même de Sci-

» pion. Ces hommes si sages ne voulurent pas
» qu'un citoyen succombât dans les tribunaux,
» de maniere à faire croire qu'il avait été oppri-
» mé par l'excessive prépondérance de son accu-
» sateur. Ne savons-nous pas aussi, Caton, que
» le jugement du peuple romain sauva Sergius
» Galba des poursuites d'un de vos ancêtres, ci-
» toyen très-courageux et très-considéré, mais qui
» semblait trop s'acharner à la perte de son ad-
» versaire. Toujours, dans cette ville, le peuple
» en corps, et en particulier les juges éclairés et
» qui regardent dans l'avenir, ont résisté aux trop
» grandes forces de ceux qui accusaient. Je ne
» veux point qu'un accusateur fasse sentir dans
» les tribunaux une supériorité trop marquée,
» trop de pouvoir, trop de crédit: employez
» tous ces avantages pour le salut des innocens,
» pour le soutien des faibles, pour la défense des
» malheureux, oui; mais pour le péril et la ruine
» des citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc
» point nous dire qu'en se présentant ici contre
» Muréna, Caton a jugé la cause : ce serait poser un
» principe trop injuste, et faire aux accusés une
» condition trop dure et trop malheureuse si l'o-
» pinion de leur accusateur était regardée comme
» leur sentence. Pour moi, Caton, le cas singu-
» lier que je fais de votre vertu ne me permet pas
» de blâmer votre conduite et vos démarches en
» cette occasion; mais peut-être puis-je y trouver
» quelque chose à réformer. Vous ne commettez
» point de fautes, et l'on ne peut pas dire de vous
» que vous avez besoin d'être corrigé, mais seu-
» lement qu'il y a quelque chose en vous qui peut
» être adouci et tempéré. La Nature elle-même
» vous a formé pour l'honnêteté, la gravité, la
» tempérance, la justice, la fermeté d'ame. Elle
» vous a fait grand dans toutes les vertus; mais
» vous y avez ajouté des principes de philoso-

» phie où l'on voudrait plus de modération,
» plus de douceur, qui sont enfin, pour dire ce
» que j'en pense, plus séveres et plus rigoureux
» que la nature et la vérité ne le comportent; et
» puisque je ne parle pas ici devant une multitude
» ignorante, vous me permettrez, juges, quelques
» réflexions sur ce genre d'études philosophiques,
» qui par lui-même n'est éloigné ni de votre goût
» ni du mien.

» Sachez donc que tout ce que nous voyons
» dans Caton, d'excellent, de divin, est à lui,
» lui appartient en propre; au contraire, ce qui
» nous laisse quelque chose à desirer n'est pas de
» lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte
» qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs un
» homme de grand esprit, Zénon, dont les sec-
» tateurs s'appellent Stoïciens. Voici quelques-
» uns de leurs principes: Que le sage n'a point
» d'égard pour quelque titre de faveur que ce
» soit; qu'il ne pardonne jamais aucune faute;
» que la compassion et l'indulgence ne sont que
» légéreté et folie; qu'il n'est point digne d'un
» homme de se laisser toucher ni fléchir; que le
» sage, même s'il est contrefait, est le plus beau
» des hommes, le plus riche, même en deman-
» dant l'aumône, roi, même dans l'esclavage, et
» que nous tous, qui ne sommes pas des sages,
» nous ne sommes que des esclaves et des insen-
» sés; que toutes les fautes sont égales; que tout
» délit est un crime; que celui qui tue un poulet
» quand il n'en a pas le droit, est aussi coupable
» que celui qui étrangle son pere; que le sage ne
» se repent jamais, ne se trompe jamais, ne
» change jamais d'avis.

» Telles sont les maximes que Caton, dont
» vous connaissez l'esprit et les lumieres, a pui-
» sées dans de très-savans auteurs, et qu'il s'est
» appropriées, non pas, comme tant d'autres,

» pour en faire un sujet de controverse, mais
» pour en faire la regle de sa vie. Les fer-
» miers de la République demandent quel-
» que remise : prenez garde, dit Caton, n'accor-
» dez rien à la faveur. — Des malheureux sup-
» plient. — C'est un crime d'écouter la com-
» passion. — Un homme avoue qu'il a commis
» une faute et demande grace. — C'est se rendre
» coupable que de pardonner. — Mais la faute
» est légere. — Toutes les fautes sont égales. —
» Avez-vous dit quelque chose sans réflexion, il
» ne vous est plus permis d'en revenir. — Mais
» j'ai été entraîné par l'opinion. — Le sage ne
» connaît que la certitude, et nullement l'opi-
» nion. — Vous êtes-vous trompé involontaire-
» ment sur un fait. — Ce n'est point une erreur,
» c'est un mensonge, une calomnie. De là une
» conduite parfaitement conforme à cette doc-
» trine. Pourquoi Caton est-il ici accusateur?
» C'est qu'il a dit dans le sénat, qu'il accuserait
» un consulaire. — Mais vous l'avez dit dans la
» colere. — Le sage ne se met point en colere.
» Mais c'était un propos du moment, qui ne vous
» engageait à rien. — Le sage ne peut sans honte
» changer d'avis. Il ne peut sans crime se laisser
» fléchir ; toute compassion est une faiblesse,
» toute indulgence un forfait.

» Et moi aussi, dans ma premiere jeunesse,
» me défiant de mes propres lumieres, j'ai re-
» cherché, comme Caton, celles des philoso-
» phes ; mais les maîtres que j'ai suivis, Platon
» et Aristote, ont des principes différens. Leurs
» disciples, hommes mesurés dans leurs opinions,
» pensent que le sage même peut accorder quel-
» que chose aux circonstances, aux considéra-
» tions particulieres ; que l'homme de bien peut
» céder à la pitié ; qu'il y a des degrés dans les
» délits et dans les peines ; que la vertu et la fer-

» meté peuvent faire grace; que le sage lui-même » peut être quelquefois entraîné par l'opinion, » emporté par la colere, touché par la compas- » sion; qu'il peut sans honte revenir sur ce qu'il a » dit, et changer d'avis s'il en trouve un meil- » leur; qu'enfin toutes les vertus ont besoin de » mesure et doivent craindre l'excès.

» Si, avec le caractere que vous avez, Caton, » le hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres » que moi, vous ne seriez pas plus homme de » bien, plus courageux, plus tempérant, plus » juste; cela ne se peut pas; mais vous seriez un » peu plus enclin à la douceur; vous ne vous se- » riez pas rendu gratuitement l'agresseur et l'en- » nemi d'un homme plein de modestie dans ses » mœurs, plein d'honneur et de noblesse dans » ses sentimens. Vous auriez pensé que la fortune » vous ayant tous les deux préposés dans le même » tems à la garde de la République, lui comme » consul et vous comme tribun, il devait y avoir » entre vous une sorte de liaison patriotique. » Vous auriez supprimé, vous auriez oublié ce » que vous aviez dit dans le sénat avec trop de » violence, ou vous auriez vous-même tiré de vos » paroles une conséquence moins rigoureuse. » Croyez-moi, vous êtes maintenant dans le feu » de l'âge, dans toute l'ardeur de votre carac- » tere, dans tout l'enthousiasme de la doctrine » que vous avez adoptée; mais le tems, l'usage, » l'expérience, doivent sans doute quelque jour » vous calmer, vous modérer, vous fléchir. En » effet, ces législateurs de vertu, ces précepteurs » que vous avez suivis, ont porté, ce me semble, » les devoirs de l'homme au-delà des bornes de » la nature. Nous pouvons en spéculation aller » aussi loin qu'il nous plaît, nous élever jusqu'à » l'infini; mais dans la pratique, dans la réalité, » il est un terme où il faut s'arrêter. Ne pardon-

» nez rien, nous dit-on. — Et moi, je réponds :
» Pardonnez quand il y a lieu à l'indulgence. —
» N'écoutez aucune considération personnelle. —
» Et je dis qu'il ne faut y avoir égard qu'autant
» que le devoir et l'équité le permettent. — Ne
» vous laissez pas toucher à la compassion. —
» Jamais sans doute, au point d'affaiblir l'auto-
» rité des lois, mais autant que le prescrit la pre-
» miere de toutes, l'humanité. — Soyez fermes
» dans vos sentimens. — Oui, si l'on ne vous en
» propose pas de meilleurs. Ainsi parlait ce grand
» Scipion, qui eut, comme vous, Caton, la ré-
» putation d'un homme très-instruit, d'un homme
» presque divin dans la discipline domestique,
» mais que la philosophie dont il faisait profes-
» sion, puisée dans les mêmes sources que la
» vôtre, n'avait point rendu plus sévere qu'il ne
» faut l'être, et qui au contraire a toujours passé
» pour le plus doux de tous les hommes. Lélius
» avait pris ces mêmes leçons : eh ! qui jamais a
» eu plus d'aménité dans ses mœurs, et a rendu la
» sagesse plus aimable ! J'en puis dire autant de
» Gallus, de Philippe, mais j'aime mieux pren-
» dre des exemples dans votre maison. Qui de
» nous n'a pas entendu parler de Caton le cen-
» seur, l'un de vos plus illustres aïeux ? et qui ja-
» mais a été plus mesuré dans sa conduite et dans
» ses principes, plus traitable, plus facile dans le
» commerce de la vie? Quand vous l'avez loué
» dans votre plaidoyer avec autant de justice que
» de dignité, vous l'avez cité comme un modele
» domestique que vous vous proposiez d'imiter.
» Les liens du sang, les rapports du caractere,
» vous y autorisent, il est vrai, plus qu'aucun
» de nous, mais pourtant je le regarde comme
» un exemple pour moi autant que pour vous-
» même ; et si vous pouviez aussi, à votre sévé-
» rité naturelle, mêler un peu de sa facilité et de

» sa douceur, toutes les qualités que vous pos-
» sédez n'en seraient pas meilleures, mais en de-
» deviendraient plus aimables.

» Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai dit d'a-
» bord, que l'on écarte de cette cause le nom de
» Caton; que l'on mette à part son autorité, qui
» doit être nulle dans un jugement légal, ou n'a-
» voir de crédit que pour faire le bien; que l'on
» nous attaque par des faits. Que voulez-vous,
» Caton? que demandez-vous? sur quoi porte
» votre accusation? Vous vous élevez contre la
» brigue : je ne la défends pas. Vous me repro-
» chez de justifier dans les tribunaux ce que j'ai
» proscrit par mes lois : j'ai proscrit la brigue et
» je défends l'innocence. N'accusez-vous que le
» crime? Je me joins à vous. Prouvez que Muréna
» l'a commis, et j'avouerai que mes propres lois
» le condamnent. »

Ce seul morceau, parmi tant d'autres, suffirait pour nous faire sentir toute la flexibilité du talent de Cicéron. Il était nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids que pouvait y mettre un nom tel que celui de Caton. Il ose employer contre lui le ridicule; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'aurait pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton serait devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étaient pas; car lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux même qui ne l'aiment point, veulent qu'on la respecte; c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. Avec quelle habileté, avec quelle adresse il sépare la personne de Caton de sa doctrine! Comme il se joue doucement de l'une sans affaiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre! Ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui; c'est en le comblant d'é-

loges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en aperçoive, toute l'autorité de son opinion; car dès qu'une fois il est parvenu à faire rire sans le blesser, la gravité n'a plus de pouvoir : il n'y a plus de place pour elle. Aussi lui-même ne put la garder; il ne put s'empêcher de sourire au portrait que trace Cicéron du rigorisme stoïque; et moitié riant, moitié grondant, il dit au sortir de l'audience : *En vérité nous avons un consul très-plaisant.*

C'étaient d'ailleurs, ces morceaux, par lesquels l'orateur tempérait, autant qu'il le pouvait, l'austérité du genre judiciaire; c'étaient ces sortes d'épisodes, toujours heureusement placés, qui délassaient les juges de la fatigue des querelles du barreau, de l'amertume des controverses juridiques et de la criaillerie des avocats. Voilà ce qui rendait l'éloquence de Cicéron si agréable aux Romains, et faisait recueillir avec tant d'avidité toutes ses harangues dès qu'il les avait prononcées. Nul ne possédait au même degré que lui cet art de répandre de l'agrément sur les matieres les plus seches; et la vraie marque de la supériorité, c'est de pouvoir ainsi se rendre maître de tous les sujets, et de savoir, en traitant tous les genres, avoir le ton et la mesure de tous.

C'est encore ce qu'il fit en plaidant la cause d'Archias, célebre poëte grec, à qui l'on contestait fort mal-à-propos le titre de citoyen romain. Il était né à Antioche, mais il avait reçu le droit de cité à Héraclée, ville alliée, qui jouissait des priviléges de la bourgeoisie romaine. Les archives de cette ville avaient été brûlées dans le tems de la guerre sociale, et vingt-huit ans après un nommé Gratius, ennemi d'Archias, voulut tourner contre lui cet accident, qui lui enlevait la preuve de son titre. Heureusement il avait pour lui le témoignage de Lucullus, dont la protection lui avait

procuré cette faveur des habitans d'Héraclée. Il fut défendu par Cicéron, et l'orateur nous apprend dans son exorde les droits qu'avait le poëte à son amitié et même à sa reconnaissance. C'est une observation à faire, que Cicéron, dans chaque cause qu'il plaide, commence par établir les motifs personnels qui l'ont déterminé à s'en charger; et l'importance qu'il met à les bien fonder prouve qu'indépendamment de la cause même, il y avait des convenances particulieres à garder, pour se charger, avec l'approbation générale, du rôle d'accusateur ou de défenseur. C'était pour les hommes considérables une fonction publique, souvent liée aux intérêts de l'Etat, bien différente de cette foule de petits procès particuliers que les orateurs de réputation et les hommes en place abandonnaient aux avocats subalternes, à ceux qui sont désignés en latin par un mot qui signifie *plaideurs de causes, causidici*. Le procès d'Archias semblait devoir être de ce dernier genre. Il n'offrait que la discussion d'un fait très-simple, qui dépendait surtout de la preuve testimoniale, et n'exigeait que quelques minutes de plaidoierie. Le discours de Cicéron n'est tout au plus que d'une demi-heure de lecture, et le fait lui-même n'occupe pas quatre pages. Le reste est un éloge de la poésie et des lettres, des avantages et des agrémens qu'on en retire, et des honneurs qu'on leur doit. Il semble que Cicéron, qui partout fait profession d'aimer extrêmement la poésie et ceux qui la cultivent, ait été bien aise d'avoir l'occasion de leur rendre un hommage. C'en était un bien flatteur pour Archias, que de prendre sa défense. Nous allons voir que cette démarche ne fait pas moins d'honneur au caractere de Cicéron, qu'au mérite du client.

Il y avait loin d'un consul romain à un poëte grec, et la cause ne demandait pas les efforts d'un

orateur. Aussi le plaidoyer n'a-t-il presque rien de commun avec le genre judiciaire. Il tient beaucoup plus du démonstratif, et après avoir vu Cicéron dans le sublime et dans le simple, je choisis chez lui ce morceau comme un exemple du style tempéré que caractérisent la grâce, la douceur et l'ornement.

« Si j'ai quelque talent, juges (et je sens combien j'en ai peu), quelque habitude de la parole (et j'avoue qu'elle est en moi assez médiocre), quelque connaissance de l'art oratoire, puisés dans l'étude des lettres, qui ne m'ont été étrangeres en aucun tems de ma vie, tous ces avantages, quels qu'ils soient, je les dois à Licinius Archias, qui a droit d'en réclamer le fruit et la récompense. Aussi loin que ma mémoire peut remonter dans le passé et revenir sur mes premieres années, je le vois dirigeant mes premieres études et m'introduisant dans la carriere que j'ai parcourue, et si ma voix, affermie et encouragée par ses leçons, a été quelquefois utile à mes concitoyens, je dois sans doute, autant qu'il est en moi, servir celui qui m'a mis en état de servir les autres. Ce que je dis peut étonner ceux qui ne feraient attention qu'à la différence qu'ils trouvent dans le genre de mes travaux et de ceux d'Archias ; mais l'éloquence n'a pas été ma seule étude, et tous les arts qui tiennent à la culture de l'esprit ont entre eux comme un lien de parenté, et forment pour ainsi dire une même famille.

» Peut-être aussi sera-t-on surpris que dans une question de droit, dans un procès qui se plaide publiquement devant un préteur si distingué et des juges si graves, en présence d'une si nombreuse assemblée, j'emploie un langage tout différent de celui du barreau ; mais c'est une liberté que j'attends de l'indulgence de mes juges, et

» j'espere qu'elle ne leur déplaira pas. Le caractere de l'accusé, homme de lettres, excellent poëte, dont le loisir et le travail ont toujours été également éloignés des altercations et du bruit des tribunaux ; le concours d'hommes lettrés qu'attire ici sa cause ; votre goût pour les beaux-arts qu'il cultive, et celui du magistrat qui préside à ce jugement, tout m'autorise à croire que vous me permettrez de m'écarter un peu de la méthode ordinaire ; et si j'obtiens de vous cette grace, je me flatte de vous démontrer que non-seulement Archias ne doit point être retranché du nombre de nos concitoyens, mais même que s'il n'en était pas, il mériterait d'y être admis.

» Né d'une famille noble d'Antioche, ville anciennement célebre et opulente, remplie de savans hommes, et florissante par les arts et les lettres, Achias était à peine sorti des études de l'enfance, que ses écrits le placerent au premier rang. Bientôt il devint si célebre dans l'Asie et dans la Grece, que son arrivée dans chaque ville était une fête ; l'attente et la curiosité qu'il excitait, allaient encore au-delà de sa renommée ; et quand on l'avait entendu, cette attente même était surpassée par l'admiration.

» Les lettres grecques étaient alors répandues dans l'Italie, cultivées dans les villes latines plus qu'elles ne le sont aujourd'hui, et favorisées dans Rome même par la tranquillité dont jouissait la République. Les peuples de Tarente, de Rhege et de Naples s'empresserent d'honorer Archias du droit de cité et de récompenses de toute espece, et tous ceux qui étaient faits pour juger des talens, le regarderent comme un homme dont l'adoption leur faisait honneur.

» Marius et Catulus étaient consuls lorsqu'il vint à Rome, où sa réputation l'avait devancé.

» Il y trouvait deux grands-hommes, dont l'un » pouvait lui fournir de grandes choses à célébrer, » et l'autre, joignant à la gloire des exploits mili- » taires le bon goût et les connaissances, était » digne d'entendre celui qui pouvait le chanter. » Archias, encore revêtu de la robe prétexte, fut » reçu dans la maison de Lucullus; et il doit non- » seulement à son génie et à ses écrits, mais encore » à son caractere et à ses mœurs, cet avantage » honorable que la maison où sa jeunesse fut » accueillie, est encore aujourd'hui l'asyle de sa » vieillesse. Il était bien venu de Métellus le Numi- » dique et de son fils; Emilius l'écoutait avec plai- » sir; il vivait avec les deux Catulus, pere et fils; » Lucius Crassus le cultivait; il était étroitement » lié avec toute la famille de Lucullus, d'Horten- » sius, d'Octavius, avec Drusus et Caton; et c'est » encore un honneur pour lui, que parmi ceux qui » le recherchaient, les uns le faisaient par goût et » parce qu'ils savaient l'apprécier et jouir de son » talent, les autres voulaient seulement s'en faire » un mérite. »

Suit un détail très-court et très-clair sur le fond de la cause, et Cicéron pouvait s'en tenir là s'il n'eût voulu que la gagner : elle était évidente, mais il avait promis dans son exorde de faire autre chose qu'un plaidoyer; il tient parole, et, s'adressant à l'accusateur, il continue ainsi :

« Vous me demanderez pourquoi je parais si » attaché à Licinius Archias? parce que c'est à lui » que je dois chaque jour le délassement le plus » doux des travaux du forum et du tumulte des » affaires. Et croyez-vous que je pusse trouver » dans mon esprit de quoi suffire à tant d'objets » différens, si je ne puisais sans cesse de nouvelles » richesses dans l'étude des lettres, ou que je pusse » supporter tant de travaux si les agrémens de » cette même étude ne servaient à me récréer et à

» me soutenir? J'avoue que je m'y livre le plus » qu'il m'est possible. Que ceux-là s'en cachent, » qui n'en savent rien retirer qui appartienne à » l'utilité commune, ou qui puisse être produit » au grand jour; mais pourquoi ne l'avouerai-je » pas, moi, qui depuis tant d'années ai vécu de » maniere que jamais ni mon loisir, ni mes inté- » rêts, ni mes plaisirs, ni même mon sommeil » n'ont refusé un seul de mes momens aux besoins » de mes concitoyens? Qui pourrait me savoir » mauvais gré de donner à ce genre d'occupation » le tems que d'autres donnent aux spectacles, » aux voluptés, aux jeux, aux festins, à l'oisiveté? » L'on doit d'autant plus me le permettre, que » cet art même dont je fais profession, et qui a été » le refuge de mes amis dans tous leurs périls, ce » talent de la parole fait partie de ces études que » j'ai toujours aimées; et si l'on trouve que c'est » peu de chose, il est des avantages bien plus » grands dont je leur ai obligation. Et en effet, si » tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai appris ne » m'avait bien persuadé, dès ma jeunesse, que » rien n'est plus desirable dans cette vie, que la » gloire et la vertu, qu'il faut leur sacrifier tout » et ne compter pour rien les tourmens, l'exil et » la mort, me serais-je exposé pour le salut public » à tant de combats et aux attaques continuelle des » méchans? Mais tous les livres, tous les monumens » de l'antiquité, toutes les paroles des sages répe- » tent cette grande leçon, et toutes ces instructions » seraient ensevelies dans les tenebres si le génie ne » leur avait prêté sa lumiere. Combien d'excellens » modeles se présentent à nous dans ces portraits » des grands-hommes qu'ont tracés les écrivains de » la Grece et de l'Italie! C'est eux que j'ai toujours » eus devant les yeux dans l'administration des af- » faires publiques; c'est en pensant à eux que mon » ame s'élevait et se formait à leur ressemblance.

« Quelqu'un me dira : Ces hommes dont les » lettres nous ont conservé la gloire et les vertus, » étaient-ils eux-mêmes lettrés? Je ne puis l'affirmer de tous : je pense qu'il y en a eu plusieurs » d'un naturel assez heureux pour se porter d'eux-» mêmes à tout ce qui était honnête et glorieux, » sans avoir besoin de leçon ; et j'ajouterai encore » que la nature sans l'instruction a communément » plus de pouvoir que l'instruction sans la nature. » Mais aussi quand on joint à ce qu'on a reçu de » l'une tout ce que peut ajouter l'autre, c'est alors » qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau, de plus » grand, de plus admirable dans l'humanité.

» De ce nombre était Scipion l'Africain, que » nos peres ont vu ; Lélius, Furius, ces hommes » dont la sagesse avait maîtrisé toutes les passions ; » ce Caton l'ancien, le citoyen le plus courageux » et le plus éclairé de son tems ; et si tous ces » illustres personnages avaient cru la culture des » lettres inutile à la connaissance et à la pratique » de la vraie vertu, en auraient-ils fait une de » leurs occupations?

» Mais quand on ne la considérerait pas par son » utilité et son importance, quand on n'y verrait » que l'agrément et le plaisir, ce serait encore celui » de tous qui conviendrait le mieux à l'homme » bien élevé. Les autres, en effet, ne sont ni de » tous les tems ni de tous les lieux, ni faits pour » tout âge : les lettres sont à la fois l'instruction de » la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune ; elles nous amusent dans la retraite, » ne sont point déplacées dans la société ; elles » veillent avec nous, elles nous accompagnent » dans nos voyages, elles nous suivent dans les » campagnes ; enfin, quand nous n'en aurions pas » le goût, nous ne pourrions leur refuser notre » estime et notre admiration.

« Pour ce qui regarde la poésie en particulier, » nous avons entendu dire aux meilleurs juges, » que les autres talens s'acquierent par les pré- » ceptes, mais que celui de la poésie est un don de » la Nature, une faculté de l'imagination, une sorte » d'inspiration divine. Aussi notre vieil Ennius ap- » pelle les poëtes des *hommes saints*, parce qu'ils » sont distingués à nos yeux par les présens de la » Divinité. Qu'il soit donc saint parmi vous, parmi » des hommes aussi instruits que vous l'êtes, ce » nom de Poëte, que les Barbares mêmes n'ont » jamais violé. Les rochers et les déserts semblent » répondre à la voix du poëte; les bêtes mêmes » paraissent sensibles à l'harmonie, et nous y se- » rions insensibles! Les peuples de Colophon, de » Chio, de Salamine, de Smyrne et d'autres encore » se disputent Homere et lui élevent des autels : » ils veulent, long-tems après sa mort, l'avoir » pour concitoyen, parce qu'il a été grand poëte; » et celui qui est réellement le nôtre par sa volonté » et par nos lois, nous pourrions le rejeter! Nous » rejetterions celui qui a employé son génie à » chanter la gloire du peuple romain! Oui, dès » sa premiere jeunesse il a composé un poëme » sur la guerre des Cimbres, et cet hommage flatta » Marius même, qui était, vous le savez, assez » étranger au commerce des Muses. C'est qu'il n'est » personne, si dur et si farouche qu'il puisse être, » qui ne soit flatté de voir son nom porté par la » poésie aux générations à venir. On demandait à » ce célebre Athénien, Thémistocle, quelle était » la voix qu'il entendrait avec le plus de plaisir : » *Celle*, dit-il, *qui chantera le mieux ce que j'ai* » *fait*. Ce même Archias a célébré dans un autre » ouvrage les victoires de Lucullus sur Mithridate, » et cette guerre si fertile en révolutions, qui a » ouvert aux armes romaines des contrées que la » Nature semblait leur avoir fermées; ces batailles

» mémorables où Lucullus, avec peu de soldats,
» a défait des troupes innombrables; ce siége de
» Cyzique, où il a sauvé une ville, notre alliée,
» des fureurs de Mithridate; cet incroyable com-
» bat de Ténédos, où les forces navales de ce puis-
» sant roi ont été anéanties avec les généraux qui
» les commandaient. La gloire de Lucullus est la
» nôtre; ce qu'on a fait pour lui, on l'a fait pour
» nous; et dans les chants d'Archias, consacrés à
» Lucullus, seront perpétués les trophées, les mo-
» numens et les triomphes de Rome.

» Et qui de nous ignore combien Ennius fut
» cher à notre fameux Scipion l'Africain? La statue
» de ce poëte est élevée en marbre dans le tombeau
» des Scipions. Son poëme de *la Guerre punique*
» est regardé comme un hommage rendu au nom
» romain : c'est là que les Fabius, les Marcellus,
» les Fulvius, les Caton sont comblés de louanges
» honorables que nous partageons avec eux, sont
» couverts d'un éclat qui rejaillit sur nous. Aussi
» nos ancêtres donnerent à ce poëte, né dans la
» Calabre, le titre de citoyen romain, et nous le
» refuserions à Archias, à qui nos lois l'ont accordé!
» Et qu'on n'imagine pas que ses travaux doivent
» nous intéresser moins, parce qu'il écrit en vers
» grecs : ce serait se tromper beaucoup. La langue
» grecque est répandue dans tout le Monde; la
» nôtre est renfermée dans les limites de notre
» empire; et si notre puissance est bornée aux
» pays que nous avons conquis, ne devons-nous
» pas souhaiter que notre gloire parvienne jus-
» qu'où nos armes n'ont pu parvenir? Si cette es-
» pece d'illustration est agréable et chere aux
» peuples mêmes dont le poëte raconte les exploits,
» de quel prix ne doit-elle pas être, quel encoura-
» gement ne doit-elle pas donner aux chefs, aux
» généraux, aux magistrats, qui n'envisagent que
» la gloire dans leurs travaux et leurs périls!

» Alexandre avait à sa suite un grand nombre d'é-
» crivains, chargés de composer son histoire ; mais
» quand il vit le tombeau d'Achille, il s'écria :
» *Heureux Achille, qui as trouvé un Homere*
» *pour te chanter !* Et en effet, sans cette immor-
» telle *Iliade*, le même tombeau qui couvrit les
» restes du vainqueur de Troye, aurait enseveli
» sa mémoire. Que dirai-je de notre grand Pompée,
» dont la fortune extraordinaire a égalé la valeur,
» et qui en présence de son armée a proclamé
» citoyen romain Théophane de Mytilene, l'his-
» torien de ses exploits ? Et nos soldats, ces hom-
» mes sans lettres, la plupart rustiques et grossiers,
» sensibles pourtant aux honneurs de leur général
» et croyant les partager, ont répondu par des
» acclamations à l'éloge qu'il faisait de Théo-
» phane.

» Avouons-le, Romains, osons dire tout haut
» ce que chacun de nous pense tout bas : nous
» aimons tous la louange, et ceux qu'elle touche
» le plus vivement sont aussi ceux qui savent le
» mieux la mériter. Les philosophes qui écrivent
» sur le mépris de la gloire mettent leurs noms
» à leurs écrits, et sont encore occupés d'elle,
» même en paraissant la mépriser. Décimus Brutus,
» aussi grand capitaine que bon citoyen, grava
» sur les monumens qu'il avait élevés, les vers
» d'Accius son ami. Fulvius, que notre Ennius
» accompagnait lorsqu'il triompha des Etoliens,
» consacra aux Muses les dépouilles qu'il avait
» remportées. Est-ce donc la toge romaine qui se
» déclarera leur ennèmie, quand les généraux
» d'armée les réverent ? Et qui refusera aux poëtes
» la protection et les récompenses que leur accor-
» dent les guerriers ?

» J'irai plus loin, et s'il m'est permis de parler
» de mon propre intérêt, si j'ose montrer devant
» vous cet amour de la gloire, trop passionné

» peut-être, mais qui ne peut jamais être qu'un » sentiment noble et louable, je vous avouerai » qu'Archias a regardé comme un sujet digne de » ses vers les événemens de mon consulat, et tout » ce que j'ai fait avec vous pour le salut de la » patrie. L'ouvrage est commencé, je l'ai entendu, » j'en ai été touché, et je l'ai exhorté à l'achever ; » car la vertu ne desire d'autre récompense de ses » travaux et de ses dangers, que ce témoignage » glorieux qui doit passer à la postérité ; et si on » veut le lui ôter, que restera-t-il dans cette vie » si rapide et si courte, qui puisse nous dédom- » mager de tant de sacrifices? Certes, si notre » ame ne pressentait pas l'avenir, s'il fallait que » ses pensées s'arrêtassent aux bornes de notre » durée, qui de nous pourrait se consumer par » tant de fatigues, se tourmenter par tant de soins » et de veilles, et faire si peu de cas de la vie? » Mais il y a dans tous les esprits élevés une force » intérieure qui leur fait sentir jour et nuit les » aiguillons de la gloire, un sentiment qui les » avertit que notre souvenir ne doit pas périr avec » nous, et qu'il doit s'étendre et se perpétuer » dans tous les âges. Eh! nous tous, victimes » dévouées à la défense de la République, nous » rabaisserions-nous au point de nous persuader » qu'après avoir vécu de maniere à n'avoir pas » un seul moment de repos et de tranquillité, » nous devons encore périr tout entiers? Si les » plus grands-hommes sont jaloux de laisser leur » ressemblance dans des images et des statues pé- » rissables, combien ne devons-nous pas attacher » un plus grand prix à ces monumens du génie, » qui transmettent à nos derniers neveux l'em- » preinte fidelle de notre ame, de nos sentimens, » de nos pensées! Pour moi, Romains, en faisant » ce que j'ai fait, je croyais dès ce moment en » répandre le souvenir dans toute la Terre et dans

» l'étendue des siecles ; et soit que le tombeau » doive m'ôter le sentiment de cette immortalité, » soit, comme l'ont cru tous les sages, qu'il doive » rester quelque partie de nous qui soit encore » capable d'en jouir, aujourd'hui du moins l'on » ne peut m'ôter cette pensée, qui est mon plaisir » et ma récompense.

» Conservez donc, Romains, un citoyen d'un » mérite également prouvé, et par la qualité, et » par l'ancienneté des liaisons les plus respecta- » bles; un homme de génie tel que nos concitoyens » les plus illustres ont desiré de se l'attacher et » d'en recueillir les fruits; un accusé dont le bon » droit est attesté par le bienfait de la loi, par » l'autorité d'une ville municipale, par le témoi- » gnage d'un Lucullus, par les registres d'un » Métellus. Faites que celui qui a travaillé pour » ajouter, autant qu'il est en lui, à votre gloire, » à celle de vos généraux et du peuple romain, qui » promet encore de consacrer à la mémoire ces » orages récens et domestiques dont vous venez » de sortir, qui est du nombre de ces hommes » dont la personne est regardée comme inviolable » chez toutes les nations ; faites qu'il n'ait pas été » amené devant vous pour y recevoir un affront » cruel, mais pour obtenir un gage de votre justice » et de votre bonté. »

On aime, en lisant ce discours, à voir l'auteur s'y peindre tout entier, à reconnaître en lui cette sensibilité franche, cet enthousiasme de gloire, que traitent de vanité et de faiblesse des hommes qui à la vérité ne seraient pas capables d'en avoir une semblable. Je sais qu'on peut dire qu'il est beaucoup plus beau de faire de grandes choses sans songer à la louange et à la gloire, mais il est un peu plus aisé d'en donner le précepte que d'en trouver l'exemple ; et cette espece de vertu sera toujours si rare et si difficile à prouver, qu'il vaut

bien mieux, pour l'intérêt commun, ne pas décrier ce mobile, au moins le plus noble de tous, qui a produit tant de bien, et qui en produira toujours. Il serait bien mal-adroit de décourager ceux qui, en faisant tout pour nous, ne nous demandent que des louanges. Si c'est une vanité, puisse-t-elle devenir générale! C'est, ce me semble, le vœu le plus utile et le plus sage qu'on puisse former pour le bonheur des hommes.

Peut-être en traduisant ce morceau, ai-je cédé, sans m'en apercevoir, au plaisir de vous montrer combien Cicéron avait honoré l'art de la poésie. Mais j'ai eu un autre motif pour entreprendre la traduction de ce discours et de plusieurs autres morceaux choisis dans les harangues de Cicéron; c'est qu'il n'y a guere d'auteurs dont les ouvrages soient moins connus de ceux qui n'entendent pas sa langue. Il n'en existe point de traduction qui soit répandue. On ne lit guere dans le monde que ses Lettres, qui ont été assez bien traduites par l'abbé Mongault. La version des Catilinaires par l'abbé d'Olivet est très-médiocre, et je n'en ai fait aucun usage, non plus que de celles que Tourreil et Auger ont données de Démosthene et d'Eschine.

Il m'est doux de pouvoir excepter de cette condamnation, avouée par tous les bons juges, la traduction de quelques harangues de Cicéron, formant un volume, qui parut, il y a quelques années, composée par deux maîtres de l'université de Paris, qui ont prouvé leur modestie en venant siéger aujourd'hui parmi nous (1) sous le titre d'éleves, après avoir prouvé leur talent pour écrire et pour enseigner, les deux freres Guéroult, que le goût des mêmes études unit autant que la

(1) Aux Écoles Normales.

fraternité naturelle et civique. Leur ouvrage atteste une égale connaissance des deux langues et du style oratoire, et ne laisse rien à desirer, si ce n'est la continuation d'un travail qui sera toujours un titre honorable et précieux auprès des amateurs des lettres et de l'antiquité. Pour moi, desirant de faire connaître par des exemples l'éloquence des deux plus grands orateurs de Rome et d'Athenes, je n'ai voulu m'en rapporter qu'à ce que leur lecture m'inspirait, et mon zele n'a point été arrêté par la difficulté de faire parler dans notre langue des écrivains si supérieurs, et particuliérement Cicéron, dont la singuliere élégance et l'inexprimable harmonie ne peuvent guere être conservées toute entieres dans une traduction. Malgré tout ce qui peut manquer à la mienne, au moins en aurai-je retiré ce fruit, que vous pourrez aisément apercevoir combien cette maniere d'écrire des Anciens est différente de celle qui malheureusement est aujourd'hui trop à la mode. Il n'y a, dans tout ce que vous avez entendu, rien qui sente le moins du monde la recherche, l'affectation, l'enflure; rien de faux, rien de tourmenté, rien d'entortillé. Tout est sain, tout est clair, tout est senti; tout coule de source et va au but. Ils n'ont point la misérable prétention d'écrire pour montrer de l'esprit; ce qui, comme a si bien dit Montesquieu, *est bien peu de chose.* Ils nous occupent toujours de leur objet, et jamais des efforts de l'auteur. Ce ne sont point de ces éclairs multipliés, semblables à ceux des feux d'artifice, qui, après avoir ébloui un moment, ne laissent après eux que l'obscurité et la fumée; c'est la lumiere d'un beau jour, qui plaît aux yeux sans les fatiguer, qui éclaire sans éblouir, et s'épanche d'elle-même sans s'épuiser.

Si le talent de la parole est un glaive contre le crime, c'est aussi le bouclier de l'innocence, et

Cicéron savait se servir de l'un et de l'autre avec la même force et le même succès. Nous l'avons vu poursuivre des scélérats : il faut le voir défendre des citoyens purs et courageux. Au reste, les deux especes de guerre, l'offensive et la défensive, se confondent souvent dans l'ordre civil et politique, comme dans la science militaire ; et il faut être également prêt à l'une et à l'autre quand on a dévoué son talent à la cause commune ; car l'ami de la vertu est nécessairement l'ennemi du crime, et celui qui croirait pouvoir séparer deux choses inséparables se tromperait beaucoup et les méconnaîtrait toutes deux. Qui ne hait point assez le crime, n'aime point assez la vertu : c'est un axiôme de morale ; et c'en est un autre en politique, qu'il n'y a point de traité avec les méchans, à moins qu'ils ne soient absolument hors d'état de nuire. Jusque-là leur devise est toujours la même : « Qui n'est pas pour nous est contre nous. » Voilà leur principe, et leur conduite y est conséquente. On peut être sûr que dès qu'ils se croient les plus forts, ils n'épargnent pas plus l'homme faible qu'ils méprisent, que l'homme ferme qu'ils redoutent. La foiblesse, d'ailleurs (qu'il faut bien distinguer de la prudence : l'une est l'absence de la force, l'autre n'en est que la mesure) ; la faiblesse (on ne saurait trop le redire), soit dans l'autorité publique, soit dans le caractere particulier, est le plus grand de tous les défauts et le plus mortel de tous les dangers. Voltaire l'a caractérisé dans ce vers :

Tyran qui cede au crime et détruit les vertus.

*Tyran* est une expression juste ; car la faiblesse, comme la tyrannie, anéantit les droits naturels de l'homme et lui ôte ses facultés. Cicéron, qui fut généralement très-prudent, fut aussi quelquefois faible : il est si naturel et si commun d'avoir

le défaut qui est le plus près de nos bonnes qualités ! Caton et Brutus commirent des fautes par un excès d'énergie, et Cicéron en commit par un excès de circonspection ; mais Cicéron du moins ne fut jamais faible comme homme public ; il ne le fut que comme particulier. Aussi ses fautes ne nuisirent guere qu'à sa gloire, et celles de Brutus et de Caton nuisirent à la chose commune. Je ne connais qu'une occasion où Cicéron, pour avoir eu un moment de pusillanimité, perdit la cause d'un citoyen généreux, d'un de ses meilleurs amis, de Milon. S'il eût montré autant de fermeté que dans celle de Sextius, il eût triomphé de même. Ce sont ces deux causes qui vont nous occuper aujourd'hui.

Un des plus beaux plaidoyers de Cicéron est celui qu'il prononça pour le tribun Sextius. Qu'on juge s'il devait se porter à sa défense avec chaleur : c'était en quelque sorte sa propre cause qu'il plaidait. Il satisfait à la fois deux sentimens très-légitimes, sa haine pour Clodius, le plus furieux de tous ses ennemis, et sa reconnoissance envers Sextius, l'un de ses plus ardens défenseurs. Il faut se rappeler que Cicéron, quatre ans après son consulat, éprouva le sort qu'il avoit prévu. Il fut obligé de céder à la faction de Clodius, soutenu assez ouvertement par César, qui voulait dompter la liberté républicaine de Cicéron, et secrétement par Pompée lui-même, qui était jaloux de la réputation et du crédit de l'orateur. Il prit le parti de s'éloigner, et fut rappelé seize mois après avec tant d'eclat, qu'on peut dire qu'il dut à sa disgrace le plus beau jour de sa vie ; mais il en coûta du sang pour obtenir son retour. Quoiqu'alors tous les Ordres de l'Etat fussent réunis en sa faveur, quoique toutes les puissances de Rome se déclarassent pour lui, le féroce Clodius que rien n'intimidait, s'étant mis

à la tête d'une troupe de gladiateurs salariés et de brigands échappés à la déroute de Catilina, assiégeait le forum, et prétendait, à force ouverte, empêcher les tribuns de convoquer l'assemblée du peuple, où devait se proposer le rappel de Cicéron. Milon et Sextius, voyant qu'il fallait absolument repousser la force par la force, se mirent en défense, et bientôt les rues de Rome et la place publique devinrent le théâtre du carnage. Dans une de ces rencontres tumultueuses, Sextius fut laissé pour mort, et le frere de Cicéron courut risque de la vie.

Vous jugez par-là quelle espece de désordre anarchique s'était introduit dans Rome depuis les guerres de Marius et de Sylla, et imposait de tems en tems silence aux lois. J'en indiquerai tout-à-l'heure la cause, quand je parlerai du procès de Milon. Mais on peut observer dès ce moment, que ces querelles sanglantes ne ressemblaient en rien à ces horreurs des premieres journées de Septembre, qui, parmi tant de circonstances inimaginables, n'offrent rien de plus extraordinaire que leur longue impunité (1). Vous voyez que ce Clodius était du moins un brave scélérat, marchant à la tête de bandits déterminés comme lui, accoutumés aux fers et aux combats, qui risquaient tout en osant tout, attaquaient, les armes à la main, des gens armés, et exposaient leur vie en menaçant celle d'autrui. L'asyle domestique ne fut jamais violé; le sexe, l'enfance, la vieillesse ne furent pas même insultés. Clodius salariait de vieux soldats devenus brigands, des gladiateurs devenus assassins; mais il ne s'avisa pas de mettre en œuvre un ba-

(1) Cette impunité dont s'indignait l'auteur avec toute la France en 1793, est encore la même au moment de l'impression de cet ouvrage, en 1797.

taillon de femmes pour proclamer le massacre et le pillage au nom de la liberté ; il n'eut pas recours à ce lâche moyen, pour que la force répressive, ménageant la faiblesse du sexe, même dans celles qui ont perdu tous les droits en l'abjurant, permît au désordre et à la révolte de s'accroître et de s'enhardir, et d'essayer sans danger ce qu'on seroit capable de supporter. Quand les lois sont sans pouvoir, la pire espece de scélérats n'est pas celle qui peut tout braver ; c'est celle qui ne rougit de rien. Mais aussi c'est la plus facile à réprimer dès que la loi reprend son glaive. Ceux qui se vantent d'avoir fatigué leurs bras à tuer des malheureux sans défense, ne croiseraient pas le fer contre le fer, et ceux qui boivent du sang ne risquent guere le leur; ou plutôt ce n'est pas du sang qui est dans leurs veines, c'est de la boue ; et dès que la force publique les signale et les environne, elle n'a pas même besoin de les frapper, et la mort ne doit les atteindre qu'à l'échafaud.

Toutes les violences de Clodius n'empêcherent pas le retour de Cicéron, parce que l'autorité légale se rendit bientôt assez forte pour rétablir l'ordre et en imposer à Clodius. Mais ce forcené eut l'impudence, un an après, de faire accuser Sextius de *violence* (1) par Albinovanus un de ses affidés, tandis que lui-même se préparait à accuser Milon. Il n'en eut pas le tems, et périt misérablement, comme il le méritait; mais auparavant il eut encore la douleur de se voir arracher par Cicéron une victime qu'il n'avait pu égorger de son propre glaive, et qu'il voulait faire périr par celui des lois. Si jamais Cicéron parut égaler la véhémence impétueuse de Démosthene, c'est dans cette harangue, et surtout dans

(1) *De vi.*

l'endroit où il rappelle le combat qui pensa être si fatal à Sextius. Il peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers, que parce qu'ils le croient mort. « Et c'est Sextius, c'est lui qui est » accusé de violence! Pourquoi? Quel est son » crime? C'est de vivre encore. Mais Clodius ne » peut pas même le lui reprocher. S'il vit, c'est » qu'on ne lui a pas porté le dernier coup, le » coup qui devait être mortel. A qui t'en prends- » tu, Clodius? Accuse donc le gladiateur Lenti- » dius, qui n'a pas frappé où il fallait. Accuse » ton satellite Sabinius de Réate, qui cria si heu- » reusement, si à propos pour Sextius : Il est » mort! Mais lui, que lui reproches-tu? s'est-il » refusé au glaive? ne l'a-t-il pas reçu dans ses » flancs, comme les gladiateurs du cirque à qui » l'on ordonne de recevoir la mort? De quoi est- » il coupable, Romains? Est-ce de n'avoir pu » mourir? d'avoir couvert du sang d'un tribun » les marches du temple de Castor? Est-ce de ne » pas s'être fait reporter sur la place lorsqu'il fut » rendu à la vie? de ne s'être pas remis sous le » glaive? Mais je vous le demande, Romains, » s'il eût péri dans ce malheur, si cette troupe d'as- » sassins eût fait ce qu'on voulait faire, si Sextius » que l'on crut mort, fut mort en effet, n'auriez- » vous pas tous pris les armes pour venger le sang » d'un magistrat dont la personne est inviolable » et sacrée, pour venger la République des atten- » tats d'un brigand? Verriez-vous tranquille- » ment Clodius paraître devant votre tribunal? » et celui dont la mort vous eût fait pousser un » cri de vengeance, pour peu que vous vous fus- » siez souvenu de vos droits et de vos ancêtres, » peut-il craindre quelque chose de vous, quand » vous avez à prononcer entre la victime et l'as- » sassin? »

On a plus d'une fois mis en question (car ces grands événemens nous intéressent encore comme s'ils venaient de se passer) si le parti que prit Cicéron de quitter Rome lorsqu'il fut poursuivi par Clodius, était en effet le meilleur; si, se voyant soutenu par tout le sénat qui avait pris le deuil, par tout le corps des chevaliers qui avait pris les armes, il devait abandonner le champ de bataille. Sans doute, s'il n'avait eu à le disputer qu'à Clodius, il eût pu compter sur le succès. Mais lui-même va nous faire entendre assez clairement ce qu'on aperçoit en lisant l'histoire avec un peu de réflexion, que Clodius n'était pas pour lui l'ennemi le plus à craindre. César, prêt à partir pour les Gaules, était aux portes de la ville avec une armée; et si dans ces circonstances le carnage eût commencé dans Rome, si l'on eût versé le sang d'un tribun, peut-on douter que César ne se fût bientôt mêlé de la querelle, et n'eût saisi une si belle occasion de prendre les armes et de se rendre maître de la République? Rome eût été asservie dix ans plus tôt. Voilà le danger dont la préserva le généreux dévoûment de Cicéron, qui s'applaudit avec raison dans cette harangue, d'avoir sauvé deux fois la patrie. Il faut l'entendre lui-même nous développer ses motifs.

« Je vais vous rendre compte, Romains, de » ma conduite et de mes pensées, et je ne man- » querai pas à ce qu'attend de moi cette assem- » blée, la plus nombreuse que j'aie vue jamais en- » tourer ces tribunaux. Si dans la meilleure de » toutes les causes, quand le sénat me montrait » tant d'attachement, tous les bons citoyens tant » de zele et d'union; quand l'Italie entiere etait » prête à tout faire, à tout risquer pour ma dé- » fense, si avec tant d'appuis j'ai pu craindre les » fureurs d'un tribun, le plus vil des hommes,

» et la folle audace des deux consuls, aussi mé-
» prisables que lui, j'ai manqué sans doute à la
» fois, et de sagesse, et de fermeté. Métellus
» s'exila lui-même, il est vrai; mais quelle dif-
» férence! sa cause était bonne, je l'avoue, et ap-
» prouvée par tous les honnêtes gens; mais le
» sénat ne l'avait pas solennellement embrassée;
» tous les Ordres de l'Etat, toute l'Italie, ne s'é-
» taient pas déclarés pour lui par des décrets pu-
» blics..... Il avait affaire à Marius, au libéra-
» teur de l'Empire, alors dans son sixieme
» consulat, et à la tête d'une armée invincible;
» à Saturninus, tribun factieux, mais magistrat
» vigilant et populaire, et de mœurs irreprocha-
» bles..... Et moi, qui avais-je à combattre? Ce
» n'était pas une armée victorieuse; c'était un ra-
» mas d'artisans stipendiés, qu'excitait l'espoir
» du pillage. Qui avais-je pour ennemis? Ce n'é-
» tait point Marius, la terreur des Barbares, le
» boulevard de la patrie; c'étaient deux monstres
» odieux, qu'une honteuse indigence et une dé-
» pravation insensée avaient faits les esclaves de
» Clodius; c'était Clodius lui-même, un compa-
» gnon de débauche de nos baladins, un adul-
» tere, un incestueux, un ministre de prostitu-
» tion, un fabricateur de testamens, un brigand,
» un assassin, un empoisonneur; et si j'avais em-
» ployé les armes pour écraser de tels adver-
» saires, comme je le pouvais aisément, et
» comme tant d'honnêtes gens m'en pressaient,
» je n'avais pas à craindre qu'on me reprochât
» d'avoir opposé la force à la force, ni que quel-
» qu'un regrettât la perte de si mauvais citoyens,
» ou plutôt de nos ennemis domestiques; mais
» d'autres raisons m'arrêtèrent. Ce forcené Clo-
» dius, cette furie ne cessait de répéter dans ses
» harangues, que tout ce qu'il faisait contre
» moi, c'était de l'aveu de Pompée, de ce grand

» homme, aujourd'hui mon ami, et qui l'aurait » toujours été si on lui avait permis de l'être. » Clodius nommait parmi mes ennemis, Crassus, » citoyen courageux, avec qui j'avais les plus » étroites liaisons; César, dont jamais je n'avais » mérité la haine. Il disait que c'étaient là les mo- » teurs de toutes ses actions, les appuis de tous » ses desseins; que l'un avait une armée puissante » dans l'Italie, que les deux autres pouvaient en » avoir une dès qu'ils le voudraient, et qu'ils l'au- » raient en effet; enfin ce n'étaient pas les lois, » les jugemens, les tribunaux dont il me mena- » çait, c'était les armes, les généraux, les légions, » la guerre. Mais quoi! devais-je faire si grand » cas des discours d'un ennemi qui nommait si té- » mérairement les plus illustres des Romains? » Non, je n'ai pas été frappé de ses discours, » mais de leur silence, et quoiqu'ils eussent d'au- » tres raisons de le garder, cependant aux yeux » de tant d'hommes disposés à tout craindre, en » se taisant, ils semblaient se déclarer; en ne dé- » savouant pas Clodius, ils semblaient l'approu- » ver..... Que devais-je faire alors? Combattre? » Eh bien! le bon parti l'aurait emporté; je le » veux. Qu'en serait-il arrivé? Avez-vous oublié » ce que disoit Clodius dans ses insolentes ha- » rangues, qu'il fallait me résoudre à périr ou à » vaincre deux fois? Et qu'était-ce que vaincre » deux fois? N'était-ce pas avoir à combat- » tre, après ce tribun insensé, deux consuls aussi » méchans que lui, et ceux qui étaient tout » prêts à se déclarer ses vengeurs? Ah! quand le » danger n'eût menacé que moi seul, j'aurais » mieux aimé mourir que de remporter cette se- » conde victoire, qui était la perte de la Répu- blique. C'est vous que j'en atteste, ô dieux de » la patrie! dieux domestiques! C'est vous qui » m'êtes témoins que, pour épargner vos temples

» et vos autels, pour ne pas exposer la vie des citoyens, qui m'est plus chere que la mienne, » je n'ai pu me résoudre à cet horrible combat. » Était-ce donc la mort que je pouvais craindre? » Et lorsqu'au milieu de tant d'ennemis je m'étais » dévoué pour le salut public, n'avais-je pas devant les yeux l'exil et la mort? N'avais-je pas » dès-lors prédit moi-même tous les périls qui » m'attendaient?.... Mon éloignement volontaire » a écarté de vous les meurtres, l'incendie et l'oppression. J'ai sauvé deux fois la patrie, la premiere fois avec gloire, la seconde avec douleur; » car je ne me vanterai point d'avoir pu me priver sans un mortel regret, de tout ce qui m'était cher au monde, de mon frere, de mes » enfans, de mon épouse, de l'aspect de ces » murs, de la vue de mes concitoyens qui me » pleuraient, de cette Rome qui m'avait honoré. » Je ne me défendrai pas d'être homme et sensible; et quelle obligation m'auriez-vous donc » si tout ce que j'abandonnais pour vous, j'avais » pu le perdre avec indifférence? Je vous ai donné, Romains, la preuve la plus certaine de » mon amour pour la patrie lorsque, me résignant au plus douloureux sacrifice, j'ai mieux » aimé l'achever que de vous livrer à vos ennemis. »

Ce plaidoyer eut le succès qu'avaient ordinairement ceux de l'orateur : Sextius fut absous d'une voix unanime.

Il semblait qu'il fût de la destinée de Cicéron d'avoir à défendre tous ceux qui l'avaient défendu lui-même; mais il fut moins heureux pour Milon, qu'il ne l'avait été pour tant d'autres. Ce n'est pas que sa cause fût plus mauvaise; mais il faut avouer d'abord que les circonstances politiques qui avaient tant d'influence sur les affaires judiciaires, ne lui furent pas favorables. J'ai déjà parlé de la guerre ouverte que Clodius et Milon

se faisaient au milieu de Rome : on ne doutait pas que l'un des deux ne dût périr. Cicéron, dans plus d'un endroit, parle de Clodius comme d'une victime qu'il abandonne à Milon. Celui-ci demandait le consulat, et Clodius la préture; et ce dernier, qui avait tant d'intérêt de ne pas voir son ennemi revêtu d'une magistrature supérieure, avait dit publiquement, avec son audace ordinaire, que dans trois jours Milon ne serait pas en vie. Milon paraissait déterminé à ne pas l'épargner davantage. Ce fut pourtant le hasard, et non aucun projet de part ni d'autre, qui amena la rencontre où périt Clodius. Il revenait de la campagne avec une suite d'environ trente personnes; il était à cheval, et Milon, qui allait à Lanuvium, était dans un charriot avec sa femme; mais sa suite était plus nombreuse et mieux armée. La querelle s'engagea : Clodius, blessé et se sentant le plus faible, se retira dans une hôtellerie, comme pour s'en faire un asyle. Mais Milon ne voulut pas manquer une si belle occasion : il ordonna à ses gladiateurs de forcer la maison et de tuer Clodius. Dans un Etat tranquille et bien policé, ce meurtre n'aurait pas été excusable; mais quand les lois ne sont pas assez fortes pour protéger la vie des citoyens, chacun rentre dans les droits de la défense naturelle, et c'était là le cas de Milon. Cependant celui qu'il avait tué, était un homme trop considérable pour que ses parens et ses amis ne poursuivissent pas la vengeance de sa mort. Milon fut accusé, et ce procès fut, comme tout le reste, une affaire de parti. Pompée, qui était alors le citoyen le plus puissant de Rome, n'était pas fâché qu'on l'eût défait de Clodius, qui ne ménageait personne; mais en même tems il laissa voir qu'il serait bien aise aussi qu'on le défît de Milon, dont le caractere ferme et incapable de plier ne pouvait manquer

de déplaire à quiconque affectait la domination. Ce fut donc d'abord cette disposition de Pompée, trop bien connue, qui nuisit beaucoup à Milon. Cette cause fut plaidée avec un appareil extraordinaire, et devant une multitude innombrable qui remplissait le forum. Le peuple était monté jusque sur les toits pour assister à son jugement, et des soldats armés, par l'ordre du consul Pompée, entouraient l'enceinte où les juges étaient assis. Les accusateurs furent écoutés en silence ; mais dès que Cicéron se leva pour leur répondre, la faction de Clodius, composée de la plus vile populace, poussa des cris de fureur. L'orateur, accoutumé à des acclamations d'un autre genre, se troubla : il fut quelque tems à se remettre, et parvint avec peine à se faire écouter; mais il ne put jamais revenir de cette premiere impression qui affaiblit toute sa plaidoierie, et ne lui permit pas de déployer tous ses moyens.

De cinquante juges, Milon n'en eut que treize pour lui ; tous les autres le condamnerent à l'exil. Il est vrai que, parmi les voix qui lui furent favorables, il y en eut une qui valait seule plus que toutes celles qu'il n'eut pas. Caton fut d'avis de l'absoudre ; et si quelquefois on accusa Caton de trop de sévérité, jamais on ne lui a reproché trop d'indulgence. Il pensait que Milon avait rendu service à la République en la délivrant d'un si mauvais citoyen. Ce fut aussi l'opinion de Brutus, qui publia un mémoire, où il soutenait que le meurtre de Clodius était légitime. Il avait même conseillé à Cicéron de ne désavouer ni le fait ni l'intention, et de soutenir que Milon, en voulant tuer Clodius, et en le tuant, n'avait fait que ce qu'il devait faire. Cicéron trouva cette défense trop hasardeuse, et dans l'état des choses il avait raison. Il prit donc une autre tournure, et se servit habilement de toutes les circonstances de

l'action, pour prouver que Clodius avait tendu des embûches à Milon sur la voie Appienne, et pour rejeter tout l'odieux du meurtre sur les esclaves qui avaient agi sans l'ordre de leur maître. Son discours passe pour un de ses chefs-d'œuvre; mais celui que nous avons n'est pas celui qu'il prononça. Il était trop intimidé pour avoir tant d'énergie. Aussi lorsque Milon, qui soutenait son exil avec beaucoup de courage, reçut le plaidoyer que Cicéron lui envoyait, tel qu'il nous a été transmis, il lui écrivit : *Je vous remercie de n'avoir pas fait si bien d'abord; si vous aviez parlé ainsi, je ne mangerais pas à Marseille de si bon poisson.* Un homme qui prenait son parti avec tant de résolution, méritait le suffrage de Caton et de Brutus.

Quoique Cicéron n'eût pas voulu établir sa défense sur le plan qu'on lui avait proposé, cependant il ne le rejette pas tout entier; et après avoir démontré, autant qu'il le peut, dans la premiere partie de son discours, que c'est Clodius qui était intéressé à faire périr Milon, et qui en a eu le dessein, dans la seconde il va plus loin, et se servant de tous ses avantages, et rappelant tous les forfaits de Clodius, il soutient que quand même Milon l'eût poursuivi ouvertement comme un ennemi public, bien loin d'être puni par les lois, il mériterait la reconnaissance du peuple romain. Mais il me semble avoir choisi ses moyens en orateur habile, lorsqu'il a préféré de mettre cette assertion en hypothese et non pas en fait : elle en a bien plus de force. Il y avait quelque chose de trop dur à dire crûment : J'ai voulu le tuer, et je l'ai tué; au lieu qu'après avoir présenté son adversaire comme l'agresseur, comme l'insidiateur, on est reçu bien plus favorablement à dire : Quand même j'aurais voulu sa mort, il m'en avait donné le droit. On parle alors à des

esprits préparés, qui peuvent plus aisément se laisser persuader ce qui aurait pu les révolter d'abord. Cette progression dans les idées qu'on présente, et dans les impressions qu'on veut produire, est un des secrets de l'art oratoire. On obtient, avec des ménagemens et des préparations, ce qu'on ne pourrait pas emporter de vive force. Mais, après toutes les précautions qu'il a prises, Cicéron paraît triompher lorsqu'il dit : « Si dans ce même moment Milon, tenant en sa » main son épée encore sanglante, s'écriait : » Romains, écoutez-moi ; écoutez-moi, citoyens ; » oui, j'ai tué Clodius ; c'est avec ce bras, c'est » avec ce fer que j'ai écarté de vos têtes les fureurs » d'un scélérat que nul frein ne pouvait plus re- » tenir, que les lois ne pouvaient plus enchaîner ; » c'est par sa mort que vos droits, la liberté, » l'innocence, l'honneur sont en sûreté : si Milon » tenait ce langage, aurait-il quelque chose à » craindre? Et en effet, aujourd'hui, qui ne l'ap- » prouve pas? Qui ne le trouve pas digne de » louange ? Qui ne pense pas, qui ne dit pas tout » haut que jamais homme n'a donné au peuple » romain un plus grand sujet de joie? De tous » les triomphes que nous avons vus, nul, j'ose le » dire, n'a répandu dans ces murs une plus vive » allégresse, et n'a promis des avantages plus » durables. Je me flatte, Romains, que vous et » vos enfans êtes destinés à voir dans la Répu- » blique les plus heureux changemens : persua- » dez-vous bien que vous ne les verriez jamais, » si Clodius vivait encore. Tout nous autorise à » espérer qu'avec un consul tel que le grand Pom- » pée, cette même année verra mettre un frein à » la licence, verra la cupidité réprimée, les lois » affermies ; et ces jours de salut que nous atten- » dons, quel homme assez insensé se flatterait de » les voir luire du vivant de Clodius ? Que dis-je?

» Quelle est celle de vos possessions domestiques
» dont vous eussiez pu vous promettre une jouis-
» sance assurée et paisible tant que ce furieux
» aurait pu faire sentir sa domination ? Je ne
» crains pas qu'on impute à mes ressentimens par-
» ticuliers de mettre dans mes accusations plus de
» violence que de vérité. Quoique j'eusse plus
» que toute autre le droit de le haïr, cependant
» ma haine personnelle ne pourrait pas être au-
» dessus de l'horreur universelle qu'il inspirait....
» Enfin, juges, je vous le demande, il s'agit de
» prononcer sur le meurtre de Clodius : imaginez-
» vous donc ( car la pensée peut nous représenter
» un moment les objets comme si l'on en voyait
» la réalité ), imaginez-vous, dis-je, que l'on me
» promet d'absoudre Milon, sous la condition
» que Clodius revivra ! Vous frémissez tous ! Eh
» quoi ! si cette seule idée, tout mort qu'il est,
» vous a frappés d'épouvante, que serait-ce donc
» s'il était vivant ? »

On regarde assez généralement la péroraison de ce discours comme la plus belle qu'ait faite Cicéron. L'objet le plus ordinaire de cette derniere partie des plaidoyers est, comme on sait, d'exciter la pitié des juges en faveur de l'accusé, et cette méthode est celle des Modernes comme des Anciens. Si l'on avait une idée exacte de la justice et du ministere de ceux qui la rendent, on ne verrait pas les orateurs de tous les tems et de toutes les nations se mettre, avec les accusés, aux pieds des juges, et employer, pour les émouvoir, tout l'art des supplications. N'est-ce pas en effet une espece d'outrage à des juges, de les supplier d'être justes? Est-il permis de demander à la compassion ce qu'on ne doit attendre que de l'équité ; de faire parler ses pleurs comme si l'on se défiait de ses raisons ; d'oublier enfin que le ministre de la loi, celui dont le premier devoir

est d'être impassible comme elle, ne doit point venger l'innocent, parce qu'il le plaint, mais parce qu'il le juge? Voilà ce que pourrait dire une philosophie rigoureuse. Mais l'éloquence a trop bien entendu ses intérêts pour les fonder sur une perfection presque absolument idéale. L'orateur a pensé que si la philosophie, dans ses spéculations, peut sans risque ne voir dans les juges que la loi vivante, il était bien plus sûr pour lui et pour sa cause de n'y voir autre chose que des hommes. Il s'est souvenu qu'il est dans notre nature d'aimer à n'accorder que comme une grace ce qu'on peut exiger comme une justice; qu'on se rend à la conviction comme à la force, mais qu'on cede à l'attendrissement comme à son plaisir; qu'un peu de sensibilité est plus facile et plus commun que beaucoup d'équité et de lumieres; que l'on dispute contre son cœur beaucoup moins que contre sa raison, et que quand tous les deux peuvent décider du sort de l'accusé, le défenseur ne peut mieux faire que de s'assurer de tous les deux.

C'est ce que Cicéron entendait mieux que personne, mais ce que le caractere et la conduite de Milon rendaient très-difficile. Il ne fallait pas que l'avocat parût en contradiction avec son client, et le fier Milon, intrépide dans le danger, n'avait rien fait de ce qu'avaient coutume de faire les accusés pour se rendre leurs juges favorables. Il n'avait point pris le deuil, n'avait fait aucune sollicitation, ne témoignait aucune crainte. Il y avait là de quoi déranger beaucoup le pathétique d'un orateur vulgaire: le nôtre s'y prend si bien, qu'il tourne en faveur de son client cette sécurité qui pouvait indisposer contre lui en ressemblant à l'orgueil.

« Que me reste-t-il à faire, si ce n'est d'im-
» plorer en faveur du plus courageux des hommes

» la pitié que lui-même ne demande point, et que » je demande même malgré lui? Si vous ne l'avez » pas vu mêler une larme à toutes celles qu'il » vous fait répandre ; si vous n'avez remarqué » aucun changement dans sa contenance ni dans » ses discours, vous ne devez pas pour cela prendre » moins d'intérêt à son sort ; peut-être même est- » ce une raison pour lui en devoir davantage. Si » dans les combats de gladiateurs, quand il s'agit » du sort de ces hommes de la derniere classe, » nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de » l'aversion et du mépris pour ceux qui se mon- » trent timides et supplians, et qui nous demandent » la vie ; si au contraire nous nous intéressons au » salut de ceux qui font voir un grand courage et » s'offrent hardiment à la mort ; si nous croyons » alors devoir notre compassion à ceux qui ne » l'implorent pas, combien cette disposition est- » elle encore plus juste et mieux placée quand il » s'agit de nos meilleurs citoyens ! Pour moi, je » l'avoue, je suis pénétré de douleur quand j'en- » tends ce que Milon me répete tous les jours, » quand j'entends les adieux qu'il adresse à ses » concitoyens. Qu'ils soient heureux, me dit-il ; » qu'ils vivent dans la paix et la sécurité ; que la » République soit florissante ; elle me sera tou- » jours chere, quelque traitement que j'en re- » çoive. Si je ne puis jouir avec elle du repos que » je lui ai procuré, qu'elle en jouisse sans moi et » par moi. Je me retirerai, je m'éloignerai, con- » tent de trouver un asyle dans la premiere cité » libre et bien gouvernée que je rencontrerai sur » mon passage. O travaux inutiles et mal récom- » pensés ! s'écrie-t-il ; ô espérances trompeuses ! » ô trop vaines pensées ! Moi qui, dans ces tems » déplorables, marqués par les attentats de Clo- » dius, quand le sénat était dans l'abattement, la » République dans l'oppression, les chevaliers

» romains sans pouvoir, tous les bons citoyens
» sans espérance, leur ai dévoué, leur ai consacré
» tout ce que le tribunat me donnait de puissance,
» me serais-je attendu à être un jour abandonné
» par ceux que j'avais défendus ? Moi qui t'ai
» rendu à ta patrie, Cicéron (car c'est à moi qu'il
» s'adresse le plus souvent), devais-je croire qu'il
» ne me fût pas permis d'y demeurer ? Où est
» maintenant ce sénat dont nous avons pris en
» main la cause ? Où sont ces chevaliers romains
» qui devaient toujours être à toi ? Où sont ces
» secours que nous promettaient les villes muni-
» cipales, ces recommandations de toute l'Italie ?
» Enfin, où est ta voix, ô Cicéron ! qui a sauvé
» tant de citoyens ? Ta voix ne peut donc rien
» pour mon salut, après que j'ai tout risqué pour
» le tien ?

» Ce que je ne puis répéter ici qu'avec des gé-
» missemens, il le dit avec le même visage que
» vous le voyez. Il ne croit point ses concitoyens
» capables d'ingratitude ; il ne les croit que fai-
» bles et timides. Il ne se repent point d'avoir
» prodigué son patrimoine pour s'attacher cette
» partie du peuple que Clodius armait contre
» vous ; il compte parmi les services qu'il vous a
» rendus, ses libéralités, dont le pouvoir, ajou-
» tant à celui de ses vertus, a fait votre sûreté.
» Il se souvient des marques d'intérêt et de bien-
» veillance que le sénat lui a données dans ce
» moment même ; et dans quelque endroit que
» son destin le conduise, il emporte avec lui le
» souvenir de vos empressemens, de votre zèle
» et de vos regrets..... Il ajoute, et avec vérité,
» que les grandes ames n'envisagent dans leurs
» actions que le plaisir de bien faire, sans songer
» au prix qui les attend ; qu'il n'a rien fait dans
» sa vie que pour l'honneur ; que si rien n'est
» plus beau, plus desirable que de servir sa patrie

» et de la délivrer du danger, ceux-là sans doute » sont heureux envers qui elle s'est acquittée par » des honneurs publics; mais qu'il ne faut pas » plaindre ceux envers qui leurs concitoyens de- » meurent redevables; que si l'on apprécie les » récompenses de la vertu, la gloire est le pre- » mier de tous; que c'est elle qui console de la » briéveté de la vie par la pensée de l'avenir, qui » nous reproduit quand nous sommes absens, nous » fait revivre quand nous ne sommes plus, et sert » aux hommes comme de degré pour s'élever jus- » qu'aux cieux.

» Dans tous les tems, dit-il, le peuple romain, » toutes les nations, parleront de Milon : son nom » ne sera jamais oublié; aujourd'hui même que tous » les efforts de nos ennemis se réunissent pour ir- » riter l'envie contre moi, partout la voix publique » me rend hommage; partout où les hommes se » rassemblent, ils me rendent des actions de graces. » Je ne parle pas des fêtes que l'Etrurie a célébrées » et établies en mon honneur : il y a maintenant » plus de trois mois que Clodius a péri, et le bruit » de sa mort, en parcourant toutes les provinces » de l'Empire, y a répandu la joie et l'allégresse. » Et qu'importe où je sois désormais, puisque mon » nom et ma gloire sont partout?

» Voilà ce que tu me dis souvent, Milon, en » l'absence de ceux qui m'écoutent, et voici ce que » je te réponds en leur présence. Je ne puis refuser » des éloges à ce grand courage; mais plus je l'ad- » mire, plus ta perte me devient amere et doulou- » reuse. Si tu m'es enlevé, si l'on t'arrache de mes » bras, je n'aurai pas même cette consolation de » pouvoir haïr ceux qui m'auront porté un coup » si sensible. Ce ne sont pas mes ennemis qui me » priveront de toi; ce sont ceux même que j'ai le » plus chéris, ceux qui m'ont fait à moi-même le » plus de bien. Non, Romains, quelque chagrin

» que vous me causiez (et vous ne pouvez m'en » causer un plus cruel), jamais vous ne me forcerez » à oublier ce que vous avez fait pour moi; mais » si vous l'avez oublié vous-mêmes, si quelque » chose en moi a pu vous offenser, pourquoi ne » pas m'en punir plutôt que Milon? Quoi qu'il » m'arrive, je m'estimerai heureux si je ne suis pas » le témoin de sa disgrace.

» La seule consolation qui puisse me rester, » Milon, c'est qu'au moins j'aurai remplis envers » toi tous les devoirs de l'amitié, du zele et de la » reconnaissance. Pour toi j'ai bravé l'inimitié des » hommes puissans, j'ai exposé ma vie à tous les » traits de tes ennemis; pour toi j'ai pu même les » supplier, j'ai regardé ton danger comme le mien, » et mon bien et celui de mes enfans comme le tien » propre. Enfin, s'il est quelque violence qui me- » nace ta tête, je ne crains pas de l'appeler sur la » mienne. Que me reste-t-il encore? Que puis-je » dire? Que puis-je faire, si ce n'est de lier dé- » sormais mon sort au tien, quel qu'il soit, et de » suivre en tout ta fortune? J'y consens, Romains; » je veux bien que vous soiyez persuadés que le » salut de Milon mettra le comble à tout ce que » je vous dois, ou que tous les bienfaits que j'ai » reçus de vous seront anéantis dans sa disgrace. » Mais pour lui, toute cette douleur dont je suis » pénétré, ces pleurs que m'arrache sa situation, n'é- » branlent point son incroyable fermeté. Il ne peut » se résoudre à regarder comme un exil quelque » lieu que ce soit, où puisse habiter la vertu : la » mort même ne lui paraît que le terme de l'hu- » manité, et non pas une punition. Qu'il reste donc » dans ces sentimens qui lui sont naturels ; mais » nous, Romains, quels doivent être les nôtres? » Voulez-vous ne garder de Milon que son sou- » venir, et le bannir en le regrettant? Est-il au » monde quelque asyle plus digne de ce grand-

» homme, que le pays qui l'a produit? Je vous » appelle tous, ô vous, braves Romains, qui avez » répandu votre sang pour la patrie, centurions, » soldats, c'est à vous que je m'adresse dans les » dangers de ce citoyen courageux. Est-ce devant » vous, qui assistez à ce jugement, les armes à la » main, est-ce sous vos yeux que la vertu sera » bannie, sera chassée, sera rejetée loin de nous? » Malheureux que je suis! C'est avec le secours » de ses mêmes Romains, ô Milon! que tu as pu me » rappeler dans Rome, et ils ne pourront m'aider » à t'y retenir! Que répondrai-je à mes enfans, qui » te regardent comme un second pere? A mon » frere aujourd'hui absent, mais qui a partagé au- » trefois tous les maux dont tu m'as délivré? Je » leur dirai donc que je n'ai rien pu pour ta défense » auprès de ceux qui t'ont si bien secondé pour » la mienne! et dans quelle cause! dans celle qui » excite un intérêt universel. Devant quels juges? » devant ceux à qui la mort de Clodius a été le » plus utile. Avec quel défenseur? avec Cicéron. » Quel si grand crime ai-je donc commis, de quel » forfait inexpiable me suis-je chargé, quand j'ai » recherché, découvert, étouffé cette fatale con- » juration qui nous menaçait tous, et qui est de- » venue pour moi et pour les miens une source de » maux et d'infortunes? Pourquoi m'avez-vous » rappelé dans ma patrie? Est-ce pour en chasser » sous mes yeux ceux qui m'y ont rétabli? Voulez- » vous donc que mon retour soit plus douloureux » que mon exil : ou plutôt, comment puis-je me » croire en effet rétabli si je perds ceux à qui je » dois mon salut? Plût aux dieux que Clodius » (pardonne, ô ma patrie! pardonne : je crains » que ce vœu que m'arrache l'intérêt de Milon ne » soit un crime envers toi!) plût aux dieux que » Clodius vécût encore, qu'il fût préteur, consul, » dictateur, plutôt que de voir l'affreux spectacle

» dont on nous menace! O dieux immortels! ô Romains! conservez un citoyen tel que Milon! — Non, me dit-il, que Clodius soit mort comme il le méritait, et que je subisse le sort que je n'ai pas mérité. — C'est ainsi qu'il parle; et cet homme, né pour la patrie, mourrait ailleurs que dans sa patrie! Sa mémoire sera gravée dans vos cœurs, et lui-même n'aura pas un tombeau dans l'Italie! et quelqu'un de vous pourra prononcer l'exil d'un homme que toutes les nations vont appeler dans leur sein! O trop heureuse la ville qui le recevra! O Rome ingrate, si elle le bannit! malheureuse, si elle le perd! Mes larmes ne me permettent pas d'en dire davantage, et Milon ne veut pas être défendu par des larmes! Tout ce que je vous demande, c'est d'oser, en donnant votre suffrage, n'en croire que vos sentimens. Croyez que celui qui a choisi pour juges les hommes les plus justes et les plus fermes, les plus honnêtes gens de la République, s'est engagé d'avance, plus particuliérement que personne, à approuver ce que vous auront dicté la justice, la patrie et la vertu. »

Plus je relis cette admirable harangue, plus je me persuade, comme Milon, que si en effet Cicéron avait paru dans cette cause, aussi ferme qu'il avait coutume de l'être, il l'aurait emporté sur toutes les considérations timides ou intéressées qui pouvaient agir contre l'accusé. C'est un coup de l'art, un trait unique que cette péroraison, où l'orateur, ne pouvant appeler la pitié sur celui qui la dédaignait, prend le parti de l'implorer pour lui-même, prend pour lui le rôle de suppliant, afin d'en répandre l'intérêt sur l'accusé, et rend à Milon toutes les ressources qu'il refusait, en lui laissant tout l'honneur de sa fermeté.

Si l'orateur manqua de résolution dans cette conjoncture, il en montra beaucoup contre Antoine,

qui n'étoit pas moins l'ennemi de la République que le sien ; et ce double intérêt lui dicta les fameuses harangues publiées sous le titre de *Philippiques*. Il les appela ainsi, parce qu'elles ont pour objet d'animer les Romains contre Antoine, comme Démosthene animait les Athéniens contre Philippe. Elles sont au nombre de quatorze, et toutes d'une grande beauté. Mais la seconde surtout était fameuse chez les Romains ; elle passait pour une *œuvre divine* : c'est ainsi que l'appelle Juvénal. Elle ne fut pourtant jamais prononcée ; mais elle fut répandue dans Rome et dans l'Italie, et lue avec avidité. Antoine ne la pardonna jamais à l'auteur et ce fut la principale cause de sa mort. Antoine cependant avait été l'agresseur ; lui-même avait provoqué cette terrible représaille, en venant dans le sénat déclamer avec violence contre Cicéron qui était absent. L'orateur n'avait pas coutume d'endurer ces sortes d'injures ; il était trop sûr de ses armes. Ce n'est pas que ce genre d'éloquence soit le plus difficile, à beaucoup près : l'improbation et le reproche ont naturellement de la véhémence, et les peintures satyriques piquent la malignité. Mais ce genre acquiert de l'importance et de la gravité quand il s'agit d'intérêts publics. La guerre contre les méchans est alors la mission de l'homme honnête, et il appartient à l'orateur citoyen de parler aux ennemis de la patrie de maniere à les intimider, et de les peindre avec des traits qui les fassent rougir d'eux-mêmes. C'est ce que fait Cicéron dans cette immortelle *Philippique*, où il trace l'exposé de la vie d'Antoine depuis ses premieres années. Ces sortes d'exécutions morales sont une vengeance publique que le talent seul peut exercer quand il est joint au courage. On ne peut reprocher à Cicéron d'en avoir manqué à cette époque vraiment périlleuse, puisqu'alors Antoine était tout puissant. « Jeune encore, j'ai défendu la

» République; je ne l'abandonnerai pas dans ma » vieillesse. J'ai bravé les glaives de Catilina, je » ne redouterai pas les tiens. » C'est ainsi qu'il s'exprime à la fin de son discours; et ce n'était pas une vaine jactance; c'était un sentiment vrai. Il paraît que dès ce moment Cicéron s'était dévoué à la mort. Pendant toute la guerre de Modene, il fut l'ame de la République, et gouverna entiérement le sénat, dont tous les décrets furent rédigés sur ses avis. On sait que cette guerre finit par la réconciliation d'Antoine et d'Octave, et qu'une des premieres conditions fut la mort de Cicéron, qui fut aussi glorieuse que sa vie.

Les autres *Philippiques* sont du genre qu'on appelle délibératif, et la plupart ne sont que les avis que Cicéron énonçait dans le sénat lorsqu'on y délibérait sur la conduite que l'on devait tenir à l'égard d'Antoine, qui assiégeait alors Décimus Brutus dans Modene. Pour bien saisir le mérite de ces discussions politiques, il faut avoir la connaissance la plus exacte et la plus détaillée de l'histoire du tems; et l'extrait qu'on en pourrait faire exigerait des commentaires trop fréquens pour ne pas affaiblir l'effet oratoire, qui ne peut être senti vivement quand le sujet a besoin d'explication. D'ailleurs, il faut bien se borner, et je finirai cette analyse par quelques morceaux tirés du discours adressé devant le sénat, à César dictateur, au moment où il venait d'accorder le rappel de Marcellus, qui avait été un de ses plus violens ennemis. Une partie de ce discours n'est autre chose que l'éloge de la clémence de César. Il est fait avec intérêt et noblesse, sans exagération et sans flatterie; et ce que dit l'orateur en finissant, est la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui lui ont reproché trop de complaisance pour César.

« C'est avec regret, César, que j'ai entendu » souvent de votre bouche ce mot qui par lui-

» même est plein de sagesse et de grandeur : *J'ai » assez vécu, soit pour la nature, soit pour la » gloire*. Assez pour la nature, si vous voulez, assez » même pour la gloire, j'y consens, mais non pas » pour la patrie, qui est avant tout. Laissez donc ce » langage aux philosophes qui ont mis leur gloire à » mépriser la mort : cette sagesse ne doit point être » la vôtre ; elle coûterait trop à la République. » Sans doute vous auriez assez vécu si vous étiez » né pour vous seul ; mais aujourd'hui que le salut » de tous les citoyens et le sort de la République » dépendent de la conduite que vous tiendrez, » vous êtes bien loin d'avoir achevé le grand édifice » qui doit être votre ouvrage : vous n'en avez pas » même jeté les fondemens. Est-ce donc à vous » à mesurer la durée de vos jours sur le peu de » prix que peut y attacher votre grandeur d'ame, » et non pas sur l'intérêt commun ? Et si je vous » disais que ce n'est pas assez pour cette gloire » même, que, de votre propre aveu et malgré tous » vos principes de philosophie, vous préférez à » tout ? Quoi donc ! me direz-vous : en laisserai-je » si peu après moi ? Beaucoup, César, et même » assez pour tout autre ; trop peu pour vous seul ; » car à vos yeux rien ne doit être assez grand s'il » reste quelque chose au dessus. Or, prenez garde » que si toutes vos grandes actions doivent aboutir » à laisser la République dans l'état où elle est, » vous n'aiyez plutôt excité l'admiration que mé- » rité la véritable gloire, s'il est vrai que celle-ci » consiste à laisser après soi le souvenir du bien » qu'on a fait aux siens, à la patrie et au genre » humain. Voilà ce qui vous reste à faire : voilà » le grand travail qui doit vous occuper. Donnez » une forme stable à la République, et jouissez » vous-même de la paix et de la tranquillité que » vous aurez procurées à l'Etat..... N'appelez pas » votre vie celle dont la condition humaine a

» marqué les bornes, mais celle qui s'étendra dans » tous les âges et qui appartiendra à la postérité. » C'est à cette vie immortelle que vous devez tout » rapporter. Elle a déjà dans vous ce qui peut être » admiré; mais elle attend ce qui peut être ap- » prouvé et estimé. On entendra, on lira avec » étonnement vos triomphes sur le Rhin, sur le » Nil, sur l'Océan. Mais si la République n'est pas » affermie sur une base solide par vos soins et votre » sagesse, votre nom se répandra au loin, mais ne » vous donnera pas dans l'avenir un rang assuré » et incontestable. Vous serez chez nos neveux, » comme vous avez été parmi nous, un sujet de » division et de discorde; les uns vous éleveront » jusqu'au ciel; les autres diront qu'il vous a » manqué ce qu'il y a de plus glorieux, de guérir » les maux de la patrie; ils diront que vos grands » exploits peuvent appartenir à la fortune, et que » vous n'avez pas fait ce qui n'aurait appartenu » qu'à vous. Ayez donc devant les yeux ces juges » séveres qui prononceront un jour sur vous, et » dont le jugement, si j'ose le dire, aura plus de » poids que le nôtre, parce qu'ils seront sans in- » térêt, sans haine et sans envie. »

Maintenant, je le demande à tous ceux qui ont fait un crime à Cicéron des louanges qu'il a données à César : Est-ce là le langage d'un adulateur, d'un esclave? N'est-ce pas celui d'un homme également sensible aux vertus de César et aux intérêts de la patrie, et qui rend justice à l'un, mais qui aime l'autre; qui, en louant l'usurpateur de l'usage qu'il fait de sa puissance, l'avertit que son premier devoir est de la soumettre aux loix? Fallait-il qu'il fût insensible à cette clémence qui nous touche encore aujourd'hui? Je sais qu'un républicain rigide, qu'un Brutus, un Caton, répondra qu'il ne faut rien louer dans un tyran, que sa clémence même est un outrage, que le premier de ses crimes

est de pouvoir pardonner. Je conçois cette fierté dans des hommes nés libres, en qui l'amour de la liberté, sucé avec le lait, étouffe tout autre sentiment. Mais ce dernier excès de l'inflexibilité républicaine est-il un devoir indispensable? ne tient-il pas plutôt au caractere qu'à la morale? ne peut-on y mettre quelque restriction, quelque mesure sans se rendre vil ou coupable? ne peut-on aimer la liberté et son pays sans fermer entiérement son ame aux impulsions de la sensibilité et de la reconnaissance? Tous ces sénateurs, qui bientôt après assassinerent César, se jetaient alors à ses pieds pour en obtenir la grace de Marcellus. S'il était coupable à leurs yeux de pouvoir l'accorder, pourquoi la lui demandaient-ils? Il faut être conséquent : si tout ce qu'on reçoit d'un tyran déshonore, il est abject de lui rien demander. Mais il est bien difficile de s'accorder avec soi-même dans des principes outrés et excessifs. Cicéron, que l'on a taxé d'inconséquence, ne me paraît pas avoir mérité comme eux ce reproche. Quand on l'entendit dans la suite applaudir aux meurtriers de César, comme aux vengeurs de Rome et de la liberté, était-ce donc, comme on l'a dit, se démentir? Il pouvait répondre : J'ai loué dans un grand-homme ce qu'il avait de louable; j'ai blâmé sa tyrannie publiquement, et l'ai exhorté lui-même à y renoncer; je voulais qu'il fût meilleur s'il eût vécu; on l'a immolé à la liberté de Rome : je suis Romain, je remercie nos vengeurs. Mais quand César me rendait mon ami, j'étais homme, et je remerciais celui qui faisait le bien avec le pouvoir de faire le mal.

On voit avec plaisir, dans l'histoire, les témoignages multipliés de cet attrait réciproque que César et Cicéron eurent toujours l'un pour l'autre. Ces deux grandes ames devaient se connaître et s'entendre, quoique César ne pût aimer dans Ci-

céron le défenseur des lois et de la République, et que Cicéron ne pût aimer dans César leur ennemi et leur oppresseur. Ils se rapprochaient par le caractere, quoiqu'ils s'éloignassent par les principes. Ils avaient le même amour pour la gloire, le même goût pour les lettres, le même fonds de douceur et de bonté. Il y a sans doute une autre sorte de mérite, une autre espece de grandeur : je ne prétends rien ôter à Caton et à Brutus; je les révere, mais ils ont eu quelquefois besoin d'excuse dans leurs vertus rigides : pourquoi n'en accorder aucune à Cicéron dans ses vertus modérées, et même à César dans ses fautes héroïques et éclatantes? Rien n'est parfait dans l'humanité : tout a été donné à l'homme avec mesure : gardons-la dans nos jugemens. N'exaltons pas une vertu pour en humilier une autre. Toutes sont plus ou moins précieuses, toutes honorent la nature humaine, et c'est l'honorer soi-même que de leur rendre à toutes le respect qui leur est dû.

L'apologie de Cicéron m'a entraîné : je reviens à ses talens. Ce que vous avez entendu de lui le fait mieux connaître et le loue mieux que tout ce que j'en pourrais dire; et d'ailleurs, pour bien louer Cicéron, a dit Tite-Live, il faut un autre Cicéron. A son défaut, écoutons Quintilien, qui, dans un résumé sur les orateurs latins, s'exprime ainsi : « C'est surtout dans l'éloquence que Rome peut se » vanter d'avoir égalé la Grece. En effet, à tout ce » que celle-ci a de plus grand, j'oppose hardiment » Cicéron. Je n'ignore pas quel combat j'aurai à » soutenir contre les partisans de Démosthene; » mais mon dessein n'est pas d'entreprendre ici ce » parallele inutile à mon objet, puisque moi-même » je cite partout Démosthene comme un des pre- » miers auteurs qu'il faut lire, ou plutôt qu'il faut » savoir par cœur. J'observerai seulement que la » plupart des qualités de l'orateur sont au même

» degré dans tous les deux, la sagesse, la méthode, » l'ordre des divisions, l'art des préparations, la » disposition des preuves, enfin tout ce qui tient » à ce qu'on appelle l'invention. Dans l'élocution » il y a quelque différence. L'un serre de plus près » son adversaire, l'autre prend plus de champ pour » combattre. L'une se sert toujours de la pointe de » ses armes, l'autre en fait souvent sentir aussi le » poids. On ne peut rien ôter à l'un, rien ajouter » à l'autre. Il y a plus de travail dans Démosthene, » plus de naturel dans Cicéron. Celui-ci l'emporte » évidemment pour la plaisanterie et le pathétique, » deux puissans ressorts de l'art oratoire. Peut-être » dira-t-on que les mœurs et les lois d'Athenes ne » permettaient pas à l'orateur grec les belles pé- » roraisons du nôtre; mais aussi la langue attique » lui donnait des avantages et des beautés que la » nôtre n'a pas. Nous avons des lettres de tous les » deux : il n'y a nulle comparaison à en faire. D'un » autre côté, Démosthene a un grand avantage; » c'est qu'il est venu le premier, et qu'il a con- » tribué en grande partie à faire Cicéron ce qu'il » est. Il s'était attaché à imiter les Grecs, et nous » a représenté, ce me semble, en lui seul, la force » de Démosthene, l'abondance de Platon et la » douceur d'Isocrate. Mais ce n'est pas l'étude qu'il » en a pu faire, qui lui a donné ce qu'il y a dans » chacun d'eux : il l'a tiré de lui-même et de cet » heureux génie né pour réunir toutes les qualités. » On dirait qu'il a été formé par une destination » particuliere de la providence, qui voulait faire » voir aux hommes jusqu'où l'éloquence pouvait » aller. En effet, qui sait mieux développer la » vérité? qui sait émouvoir plus puissamment les » passions? quel écrivain eut jamais autant de » charme? Ce qu'il arrache de force, il semble » l'obtenir de plein gré, et quand il vous entraîne » avec violence vous croyez le suivre volontai-

» rement. Il y a dans tout ce qu'il dit une telle » autorité de raison, que l'on a honte de n'être pas » de son avis. Ce n'est point un avocat qui s'em- » porte, c'est un témoin qui dépose, un juge qui » prononce; et cependant tous ces différens mé- » rites, dont chacun coûterait un long travail à » tout autre que lui, semblent ne lui avoir rien » coûté; et dans la perfection de son style, il con- » serve toute la grâce de la plus heureuse facilité. » C'est donc à juste titre que parmi ses contem- » porains il a passé pour le dominateur du barreau, » et que dans la postérité son nom est devenu celui » de l'éloquence. Ayons-le donc toujours devant » les yeux, comme le modele que l'on doit se » proposer; et que celui-là soit sûr d'avoir profité » beaucoup, qui aimera beaucoup Cicéron. »

J'ai cité cet excellent morceau d'autant plus volontiers, qu'il semble exprimer fidellement ce que la lecture de Cicéron nous a fait éprouver à tous. Il paraît qu'il en était du tems de Quintilien comme du nôtre, où l'on dit un Cicéron pour un homme éloquent, comme nous disons aussi un César pour donner l'idée de la plus grande bravoure. Ces sortes de dénominations, devenues populaires après tant de siecles, n'appartiennent qu'à une prééminence bien généralement reconnue et sentie. Fénélon donne cependant l'avantage à Démosthene sur Cicéron, et il n'est pas, comme on voit, le seul de cet avis, puisqu'au tems où Quintilien écrivait, bien des gens pensaient de même. Voici le passage de Fénélon, qui mérite d'être cité.

« Je ne crains pas de dire que Démosthene me » paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que per- » sonne n'admire Cicéron plus que je fais. Il em- » bellit tout ce qu'il touche; il fait honneur à la » parole; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait » faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprit.

» Il est même court et véhément toutes les fois » qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, » contre Antoine ; mais on remarque quelque pa- » rure dans son discours. L'art y est merveilleux, » mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au » salut de la République, ne s'oublie pas, et ne se » laisse point oublier. Démosthene paraît sortir de » soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point » le beau, il le fait sans y penser : il est au dessus » de l'admiration. Il se sert de la parole, comme » un homme modeste de son habit pour se cou- » vrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui » entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on » est saisi. On pense aux choses qu'il dit et non à » ses paroles. On le perd de vue : on n'est occupé » que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé » de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis » moins touché de l'art infini et de la magnifique » éloquence de Cicéron, que de la rapide simpli- » cité de Démosthene. »

Démosthene et Cicéron sont deux grands orateurs ; Quintilien et Fénélon, deux grandes autorités : qui oserait se rendre leur juge ? Assurément ce ne sera pas moi. Je crois même qu'il serait difficile de réduire en démonstration la préférence qu'on peut donner à l'orateur de Rome où à celui d'Athenes. C'est ici que le goût raisonné n'a plus de mesure bien certaine, et qu'il faut s'en rapporter au goût senti. Quand le talent est dans un si haut degré de part et d'autre, on ne peut plus décider, on ne peut que choisir ; car enfin chacun peut suivre son penchant, pourvu qu'il ne le donne pas pour regle ; et loin de mettre, comme on fait trop souvent, la moindre humeur dans ces sortes de discussions, il faut seulement se réjouir qu'il y ait dans tous les arts des hommes assez supérieurs pour qu'on ne puisse pas s'accorder sur le droit de primauté. Et qu'importe en effet qui soit

le premier, pourvu qu'il faille encore admirer le second? Je les admire donc tous les deux, mais je demande qu'il me soit permis, sans offenser personne, d'aimer mieux Cicéron. Il me paraît l'homme le plus naturellement éloquent qui ait existé; et je ne le considere ici que comme orateur; je laisse à part ses écrits philosophiques et ses lettres : j'en parlerai ailleurs; mais n'eût-il laissé que ses harangues, je le préférais à Démosthene, non que je mette rien au dessus du plaidoyer *pour la Couronne*, de ce dernier; mais ses autres ouvrages ne me paraissent pas en général de la même hauteur; ils ont de plus une sorte d'uniformité de ton qui tient peut-être à celle des sujets; car il s'agit presque toujours de Philippe : Cicéron sait prendre tous les tons : et je ne saurais sans ingratitude refuser mon suffrage à celui qui me donne tous les plaisirs. Ce n'est pas qu'il me paraisse non plus sans défauts : il abuse quelquefois de la facilité qu'il a d'être abondant; il lui arrive de se répéter, mais ce n'est pas comme Séneque, dont chaque répétition d'idées est un nouvel effort d'esprit : on pourrait dire de Cicéron, qu'il déborde quelquefois parce qu'il est trop plein. Ses répétitions ne nous fatiguent point, parce qu'elles ne lui ont pas coûté. Il est toujours si naturel et si élégant, qu'on ne sait ce qu'il faudrait retrancher : on sent seulement qu'il y a du trop. On a remarqué aussi qu'il affectionne certaines formes de construction ou d'harmonie qui reviennent souvent; qu'excellent dans la plaisanterie, il la pousse quelquefois jusqu'au jeu de mots : on abuse toujours un peu de ce dont on a beaucoup. Ces légeres imperfections disparaissent dans la multitude des beautés; et à tout prendre, Cicéron est à mes yeux le plus beau génie dont l'ancienne Rome puisse se glorifier.

# APPENDICE (1)

## *Ou nouveaux Éclaircissemens sur l'Éloquence ancienne, sur l'Erudition des quatorzieme, quinzieme et seizieme siecles; sur le dialogue de Tacite,* de Causis corruptæ Eloquentiæ; *sur Démosthene et Cicéron, etc.*

*Lu aux Ecoles Normales en* 1794.

La discussion contradictoire met la vérité dans un nouveau jour. J'ai promis de répondre à des objections que le tems ne m'avait pas permis de résoudre entiérement, et de vous montrer de nouveaux exemples de cette liberté à la fois décente et courageuse qui est dans Démosthene le vrai modele des orateurs républicains, ainsi que de la maniere noble et franche dont il peut leur être permis de parler d'eux-mêmes quand les circonstances les y obligent. Les bornes d'une séance ne m'avaient pas laissé les moyens de remplir ces différens objets, et vous allez d'abord retrouver le dernier dans ce qui me reste à traduire de la harangue *sur la Chersonese*, que je n'eus pas le loisir de vous lire toute entiere. C'est à la fois un combat entre Démosthene et ses adversaires, auxquels il porte les derniers coups, et le résumé

(1) On a cru devoir remettre ici ce morceau comme un développement utile pour tout ce qui précede. Il fut la suite d'une *conférence* usitée aux Ecoles Normales, et qui avait été interrompue.

des mesures qu'il propose aux Athéniens, et qui furent toutes adoptées dans le décret qu'il rédigea.

« J'admire l'inconséquence de vos orateurs : ils » ne vous permettent pas de vous défendre quand » on vous attaque ; ils vous prescrivent de rester » en repos, et ils ne s'y tiennent pas eux-mêmes » quand on ne leur fait aucun mal. J'entends d'ici » le premier d'entre eux qui va monter à la tribune : » — Vous ne voulez pas, me dit-il, prendre sur » vous un décret en votre nom? Etes-vous donc » si faible et si timide? — Je n'ai pas du moins » leur audace importune et insolente, mais j'ose » dire que j'ai plus de courage que ces indignes » ministres qui se mêlent de la chose publique » pour la perdre. Certes, il ne faut aucun courage » pour prodiguer les accusations, les calomnies, la » corruption aux dépens de vos intérêts. Ils savent » se procurer auprès de vous un gage certain de » leur sécurité; il leur suffit, pour ne courir aucun » danger, de ne vous dire jamais que ce qui peut » vous flatter, et de ne se mêler en rien de ce qui » peut péricliter dans la République. Mais l'homme » courageux, c'est celui qui, pour la défendre, ose » à tout moment contrarier vos erreurs, qui ne » cherche pas à vous plaire, mais à vous servir ; » qui ne craint pas de traiter devant vous les » parties de l'administration les plus dépendantes » des caprices de la fortune, et qui veut bien » s'exposer à ce qu'un jour on lui en demande » compte. Voilà le vrai citoyen, et non pas ces » charlatans de popularité, qui pour obtenir une » faveur d'un jour, ont fait tomber les plus grands » appuis de votre liberté. Je suis si loin de vouloir » me comparer à ceux qui m'apostrophent, si » loin de les regarder comme dignes du nom de » citoyens, que s'ils me disaient : Qu'as-tu fait pour » la République? je ne citerais pas les navires que » j'ai équipés, les sommes que j'ai données pour

» les contributions, pour les jeux publics, pour » la rançon des prisonniers et autres choses semblables qui entrent dans les devoirs de l'humanité : non; je dirais : J'ai fait tout ce que vous » ne faites pas, et n'ai rien fait de ce que vous » faites. Je pourrais, comme tant d'autres, accuser, proscrire, corrompre; mais ce n'est ni l'ambition ni la cupidité qui m'ont amené dans les » affaires publiques. Quand je monte à cette tribune, Athéniens, ce n'est pas pour augmenter » mon crédit auprès de vous par des paroles complaisantes; c'est pour augmenter votre puissance » par des avis salutaires. C'est un témoignage que » j'ai droit de me rendre, et dont l'envie ne peut » pas s'offenser. Je serais un mauvais citoyen si » je vous parlais de maniere à devenir le premier » parmi vous, tandis que vous seriez les derniers » parmi les Grecs. J'ai pour principe qu'il faut » que l'Etat et ceux qui le gouvernent, s'élevent » et s'agrandissent ensemble et par les mêmes » moyens; qu'il s'agit ici de vous dire, non pas » ce qu'il y a de plus favorable auprès de vous, » car chacun y est assez porté, mais ce qui vous » est le plus utile; car pour vous le conseiller il » faut de la sagesse, et de l'éloquence pour vous » le persuader. N'ai-je pas entendu un de ces » hommes s'écrier : « Vos conseils sont excellens, » mais on n'a jamais de vous que des discours et » non pas des actions. » Il se trompe : ce n'est pas » à moi qu'il doit adresser cette parole, c'est à » vous. Quand l'orateur vous a montré le meilleur » parti qu'il y ait à prendre, il a fait tout ce qu'on » doit exiger de lui. Lorsque Timothée vous disait: » Athéniens, vous délibérez, et les Thébains sont » dans l'île d'Eubée! Levez-vous, armez une » flotte, montez sur vos vaisseaux : on le crut, » on suivit ses conseils : il avait bien parlé, vous » agites bien; chacun fit son devoir, et l'Eubée

» fut sauvée. Mais si vous fussiez restés oisifs, les » paroles de Timothée et les affaires de la République étaient également perdues.

» Je me résume, et je conclus qu'il faut ordonner des contributions, entretenir une armée dans » la Chersonese, y réformer les abus s'il y en » a eu, ne rien détruire, et ne pas donner aux » calomniateurs le plaisir de vous voir travailler » vous-mêmes à votre ruine; qu'il faut envoyer » des ambassadeurs dans toutes les contrées de la » Grece, pour préparer, discuter, hâter les mesures nécessaires au salut de la République, mais » principalement et avant tout, punir les traîtres » salariés par vos ennemis pour vous enchaîner » ici par leurs perfides manœuvres : leur châtiment fera détester leur exemple, et encouragera » les bons citoyens. Si vous prenez sérieusement » ces résolutions, si l'exécution les suit sans délai, » vous avez toute espérance de réussir; mais si » vous vous contentez d'applaudir l'orateur sans » rien faire de ce qu'il vous conseille, je vous le » déclare encore, il n'est pas en moi de vous » sauver par mes paroles quand vous ne voulez » pas vous sauver vous-mêmes. »

Je viens à présent à la distinction que m'a proposée un de mes collegues (1), entre l'éloquence et l'art oratoire, distinction qui ne m'a point paru, je l'avoue, avoir l'importance qu'il semblait y mettre. On sait assez en effet que l'éloquence, considérée en elle-même, est une faculté naturelle, et que l'art oratoire est la théorie des moyens que l'étude et l'expérience ajoutent à cette faculté. Je me suis donc contenté d'indiquer en commençant, cette différence suffisamment connue, et j'ai suivi d'ailleurs l'usage reçu, même dans le langage didactique, de dire indifféremment ou l'éloquence,

(1) M. Garat.

ou l'art oratoire, parce qu'on sait qu'il s'agit ici de cette espece d'éloquence qui fortifie les dons de la nature par le secours des préceptes.

Mon collegue avait remarqué, et avec raison, qu'il y avait des ouvrages où l'éloquence se trouvait sans l'art oratoire, et d'autres où était l'art oratoire sans l'éloquence. Il en résulte seulement que le talent naturel se manifeste quelquefois sans le secours de l'art, et que l'art ne donne pas le talent. Mais il faut convenir aussi que le talent sans culture ne produit guere que quelques morceaux épars et imparfaits, et que la réunion de l'un et de l'autre peut seule faire éclore les chefs-d'œuvre qui sont ics l'objet de nos études, c'est encore une vérité reconnue.

J'avais dit que la grande éloquence, celle que les Anciens appelaient par excellence l'éloquence des orateurs, *eloquentiam oratoriam*, celle qui se signale dans les assemblées politiques et dans les tribunaux, n'avait pu fleurir parmi nous, comme à Rome et dans Athenes, avant l'époque de notre révolution; mais j'avais rappelé en même tems les beaux élans que l'esprit de liberté avait produits, depuis trente ans, sous la plume de nos célebres écrivains, et j'avais remarqué spécialement l'influence qu'eut sur l'esprit public l'éloquence du panégyrique lorsque l'Académie française mit au concours l'Eloge des grands-hommes. Si je n'ai pas insisté là-dessus autant que l'a fait ensuite mon collegue, c'est que plusieurs raisons de circonstance m'engagaient à passer rapidement sur ce genre de mérite, qui me paraissait aujourd'hui fort oublié : et d'ailleurs, je l'avais développé plus d'une fois dans mes écrits lorsque j'ai cru devoir défendre l'Académie française contre des détracteurs ignorans ou envieux, et montrer qu'il entrait dans leurs reproches, non-seulement de l'injustice, mais même de l'ingratitude, comme

peu de tems auparavant, dans le sein de cette même Académie, j'avais relevé les abus de son institution. Ces faits sont publics, et ils déposeront, au besoin, de l'invariable égalité de mes principes; mais aujourd'hui qu'il n'y a plus d'Académie, j'avais cru ne pas devoir même prononcer un nom qui avait été long-tems un titre de proscription, et qui est encore un texte d'injures pour des aboyeurs forcenés, qui ne la nomment jamais qu'avec une horreur stupide ou un mépris fort ridicule. Je ne passerai pas mon tems à les réfuter, mais j'observerai seulement, comme une vérité générale, dont on profitera si l'on veut, que si la nature du gouvernement conseille ou même prescrit l'abolition des sociétés littéraires dont les formes ne paraissent plus convenables, quoique le fond n'en soit pas vicieux, on n'est pas obligé de fouler aux pieds ce qu'on a cru devoir abattre; que l'équité, la premiere des lois, défend d'oublier et de méconnaître ce qui a été utile dans un tems, et a cessé de l'être; qu'on ne détruit pas le mérite en l'oubliant, et qu'on n'étouffe pas la vérité en la forçant au silence; car l'oppression est passagere et la vérité éternelle. L'histoire ira plus loin sans doute, quand elle peindra de sa main indépendante et incorruptible ce qu'ont été, sous tous les rapports, et spécialement sous celui du patriotisme, les gens de lettres de l'Académie, et leurs calomniateurs, et leurs assassins; mais ici j'en ai dit assez, et ce n'est pas devant vous qu'il est besoin dep laider la cause des talens et du génie.

Quant à ce qu'ajoutait mon collegue, de *Thomas* en particulier, qu'en réclamant les droits de l'homme, il avait parlé comme du haut d'une tribune; ce qui pourrait se dire de même de *Rousseau* et de *Raynal*, de l'un, quand il n'est pas sophiste; de l'autre, quand il n'est pas déclamateur, et ce qu'on pourrait dire encore de plu-

sieurs écrivains de nos jours, éloquemment patriotes; j'observerai que leur composition, modifiée et limitée par la nature des objets qu'ils ont traités, était plutôt celle de moralistes éloquens, que de véritables orateurs, si nous ne donnons ce titre, avec les Anciens, qu'à ceux qui se signalent dans la lice brillante et périlleuse des délibérations et des jugemens publics; qui soutiennent des combats corps à corps, et, après avoir terrassé leurs adversaires, entraînent les hommes rassemblés, à la suite de leurs triomphes.

Un autre objet m'a paru mériter aussi quelque attention; c'est celui où nous sommes restés à la fin de la séance, et qui regardait le regne de l'érudition. Mon collegue a prétendu qu'il avait plus contribué à étouffer le génie, qu'à le développer. Cette opinion paraît plausible à quelques égards : il est sûr que la culture assidue des langues grecque et latine a dû conduire à une sorte de prédilection pour ces mêmes langues, et le latin en particulier devint celle de la plupart des écrivains de l'Europe. Allemands, Français, Espagnols tous écrivirent en latin. Mon collegue a cru y voir une des causes principales qui ont retardé les progrès du génie : j'avoue que cette opinion n'est pas la mienne. Voici les objections que je voulais lui faire, que la réflexion n'a fait que confirmer, et dont vous jugerez. D'abord il y a un fait remarquable, c'est que le *Dante, Bocace* et *Pétrarque*, ceux qui parmi les Italiens donnerent les premiers l'essor à leur talent, dans leur propre langue, avaient beaucoup écrit en latin; et c'est même en latin que *Pétrarque* a composé le plus grand nombre de ses écrits. Il est donc à présumer que l'étude des langues anciennes, bien loin d'étouffer leur talent, n'a servi qu'à le développer. On sait qu'ils florissaient tous trois au quatorzieme siecle, au tems de la prise de Constantinople, lorsque

tout ce qui restait des lettres anciennes reflua vers l'Italie. *Pétrarque* fut même un des Modernes qui s'occupa le plus laborieusement de la recherche des anciens manuscrits, et à qui l'on ait en ce genre le plus d'obligation. Maintenant, si *Bembo, Sadolet, Sannazar, Ange-Politien, Pontanus* et autres ne furent guere que des humanistes latins, et s'ils n'ont eu de réputation qu'à ce titre, n'est-il pas extrêmement probable que le génie a manqué à leur science, puisqu'avec les mêmes moyens que le *Dante, Bocace* et *Pétrarque,* ils n'ont pas eu les mêmes succès? On en peut dire autant de *Muret,* notre plus fameux latiniste, et de ceux qui l'ont suivi.

Si nous passons aux Anglais, les querelles de religion et les troubles politiques paraîtront avoir retardé chez eux la littérature et la langue, sans qu'on puisse s'en prendre à la culture des langues anciennes, qui n'a fleuri chez eux qu'au moment où le génie national prenait l'essor; et ce génie même ne s'est poli que par un commerce plus habituel avec les Anciens et avec nous, au tems de Charles II.

Chez les Espagnols, *Lope de Vega, Cervantes,* ce dernier surtout, n'étaient rien moins qu'étrangers à l'érudition.

Pour ce qui regarde les Allemands, une disposition d'esprit particuliere, qui les attache exclusivement aux sciences, a dû les détourner longtems des lettres et des arts de l'imagination, et depuis qu'ils s'y sont essayés, on convient que leurs progrès y ont été médiocres.

Pour ce qui nous concerne, *Amyot* et *Montaigne*, qui n'attendirent pas pour écrire que leur langue fût formée, et qui imprimerent à leurs écrits un caractere que le tems n'a pu effacer, étaient des hommes très-versés dans la littérature ancienne. Les écrits de *Montaigne* sont enrichis

partout, et même chargés des dépouilles des Anciens, et *Amyot* ne s'est immortalisé qu'en traduisant un historien grec, précisément à la même époque où *Ronsard* s'efforçait si ridiculement de transporter en français le grec et le latin. La vogue passagere de ce poëte put égarer un moment ceux qui auraient peut-être été capables de contribuer aux progrès de leur propre langue; mais cette contagion fut de peu d'effet et de peu de durée, puisqu'un moment après, *Malherbe* découvrit notre rhythme poétique : d'où il suit que *Malherbe* eut assez de génie pour bien sentir celui de sa langue, et que ce génie manquait à *Ronsard* et aux poëtes qui composaient alors ce qu'on appelle la *Pléïade française*.

Je me résume, et je conclus de l'examen des faits qui doivent guider tous les raisonnemens et éclairer toutes les spéculations, que les hommes supérieurs en France et en Italie, qui les premiers dégrossirent le langage encore brut, lui donnerent les premieres beautés d'expression, les premieres formes heureuses, les premiers procédés réguliers, non-seulement ne trouverent pas d'obstacles, mais trouverent même de grands secours dans l'érudition. Sans doute ils faisaient exception par rapport au reste de leurs contemporains, qui étaient si loin d'eux : les bons ouvrages ne parurent en foule, surtout parmi nous, que lorsque la langue se forma. C'est une vérité reconnue qu'a rappelée mon collegue quand il a dit avec Condillac, que le génie des écrivains ne se déploie tout entier que dans une langue qui est déjà fixée. Mais pour arriver jusque-là, je persiste à croire que l'étude des langues anciennes, non-seulement n'a pu nuire à ce progrès, mais y a été utile et nécessaire; que le génie n'étend ses vues et ses moyens qu'autant qu'il a devant lui un grand nombre d'objets de comparaison; que l'étude des

langues, qui ne paraît d'abord que celle des mots, conduit par une suite naturelle à celle des choses; qu'en un mot, l'érudition, si elle n'entre pas communément dans le temple du goût, du moins en applanit le chemin et en ouvre le vestibule.

L'antiquité a donc été et a dû être notre véritable nourrice : son lait est fort et nourrissant, et il ne faut pas s'étonner si des hommes d'une constitution faible ne pouvaient pas le digérer; aussi demeurerent-ils languissans et infirmes; mais des nourrissons d'un tempéramment plus heureux y ont puisé la santé, la force et la beauté. Et qui peut ignorer que Port-Royal, cette fameuse école, héritiere des Anciens, où se formerent *Pascal*, *Racine*, *Despréaux*, fut celle qui, parmi nous, commença le regne du bon goût? Je sais que des hommes supérieurs, en France et en Italie, s'étaient élevés seuls au dessus de leur siecle, comme des jets hardis et abondans qu'une végétation spontanée pousse quelquefois dans un sol inculte et désert; mais dans l'ordre général, il faut que le long travail du défrichement et de la culture dompte le terrain, le féconde par degrés pour en faire sortir ces récoltes régulieres, ces riches moissons qui nourrissent des peuples entiers, et ces forêts soignées et renaissantes qui préparent d'éternels ombrages à une longue suite de générations.

Voyons maintenant ce Dialogue, qui a été cité ici à l'occasion de la question élevée sur la ligne de démarcation entre les Anciens et les Modernes; question qui n'en est pas une pour nous, puisqu'à notre égard les Anciens sont évidemment les Grecs et les Latins, dont nous avons tout appris et tout emprunté.

Je dois remercier mon collegue de m'avoir rappelé ce Dialogue, et de m'avoir donné par-là l'occasion de le lire; car je l'ai relu avec un très-grand plaisir. Il n'est pas complet, il y a des lacunes; et

ce que nous en avons, fait regretter ce que nous avons perdu. Les uns l'attribuent à Quintilien, les autres à Tacite : l'opinion la plus générale l'a laissé à ce dernier. Mais la question qui regarde les Anciens et les Modernes n'y est traitée qu'épisodiquement et sous un point de vue tout autre. On y compare les Romains aux Romains, et un âge des lettres latines à un autre âge, comme nous pourrions comparer le siecle présent au siecle dernier, ou bien le siecle dernier à celui de *Marot*, de *Montaigne*, de *Ronsard*. Ce Dialogue présente quatre interlocuteurs : un amateur de la poésie, un amateur de l'éloquence, un détracteur des Anciens, représenté comme un homme qui fait de ses opinions un jeu d'esprit, et un quatrieme, Messala, qui vient vers le milieu du Dialogue, et qui se range du côté des deux premiers. Mon collegue, qu'apparemment sa mémoire a trompé, nous disait que la question incidemment traitée dans ce Dialogue n'y était pas résolue. Il m'a paru qu'elle l'était, c'est-à-dire, réduite à sa juste valeur, et écartée en fort peu de mots, pour revenir à ce qui fait proprement le sujet du Dialogue. Je vais lire ce passage, et ensuite quelques autres, comme un objet d'instruction et d'agrément, car il est souvent question, dans cet écrit, de matieres qui se sont présentées ici ou qui peuvent s'y présenter, et il s'y rencontre des vérités applicables dans tous les tems.

« Je vous demande d'abord (c'est Aper qui » parle, l'antagoniste des Anciens) ce que vous » entendez par *Anciens*, quel âge de l'éloquence » vous prétendez marquer par cette dénomina- » tion; car pour moi, lorsque j'entends parler » d'Anciens, je me représente ceux qui sont nés » dans des siecles reculés, et je me figure aussitôt » Ulysse et Nestor, qui existaient il y a environ » treize cents ans; et vous, vous nous parlez

» d'abord d'un Démosthene, d'un Hypéride, qui » ne nous sont antérieurs que d'environ quatre » siecles, etc. »

On voit que ceci n'est qu'une espece de badinage, un abus de mots fort bien placé dans la bouche d'un interlocuteur, que l'on donne comme un homme à paradoxes. Il passe tout de suite aux Latins, dont il s'agit spécialement dans ce Dialogue, puisque l'auteur avait pour objet de prouver que l'éloquence romaine était extrêmement dégénérée depuis la mort de Cicéron; et ceci m'oblige d'entrer dans quelques éclaircissemens nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

On comptait ordinairement au tems où ce Dialogue fut composé, trois âges dans les lettres latines : celui d'Ennius, d'Accius, de Pacuvius, de Caton le censeur, etc. lorsque la langue était encore rude et grossiere; celui des Gracches, qui les premiers tempérerent un peu la gravité romaine par la politesse des lettres grecques; enfin celui de Cicéron, dans lequel on comprend Crassus, Antoine, César, Célius, Hortensius; et Cicéron, qui les surpassa tous, donna son nom à cette époque, que depuis on regarda généralement comme celle du bon goût. Mais lorsque Tacite écrivait ce Dialogue sous le regne de Vespasien, le goût était extrêmement corrompu, et Séneque y avait contribué plus que personne. Il avait séduit presque toute la jeunesse romaine par l'attrait de la nouveauté et le piquant de son style, dont elle ne sentait pas tous les défauts : la suite de ce *Cours* nous mettra à portée de les développer. Aper se montrait partisan zélé de ce nouveau goût, qu'il met ici au dessus de l'ancien, comme beaucoup plus agréable et plus amusant. Il traite fort durement les orateurs qu'on nommait alors anciens, et ne ménage pas même Cicéron. Il regne dans sa discussion, comme on doit s'y attendre, un

esprit de controverse plutôt qu'un esprit de critique. Il n'oublie pas de chicaner sur les mots, et c'est ce qui amene la question épisodique sur ce qu'on entend par *Anciens*. Il ne manque pas d'intéresser, autant qu'il le peut, l'amour-propre de ses adversaires, Maternus et Secundus, qui cultivaient en effet l'éloquence et les lettres avec beaucoup de succès. Mais les louanges qu'il leur donne n'égarent point leur jugement, et Maternus dit à Messala, en l'invitant à réfuter Aper :

« Nous ne vous demandons pas précisément de » défendre les Anciens ; car quelque mal qu'en ait » dit Aper, et quelques louanges qu'il nous ait » données, nous persistons à ne leur comparer » personne de nos contemporains, et Aper lui- » même, au fond, n'est pas d'un autre avis ; mais » suivant la methode usitée dans les écoles de » philosophie, il a pris pour lui le rôle de con- » tradicteur. Ne vous étendez donc pas sur leur » renommée ; mais expliquez-nous pourquoi nous » nous sommes si fort éloignés de leur éloquence, » lorsqu'il ne s'est pas écoulé plus de cent vingt » ans depuis la mort de Cicéron jusqu'à nous. »

MESSALA répond :

« Je suivrai le plan que vous me tracez ; je ne » combattrai point ce qu'a dit Aper, qui n'a, ce » me semble, élevé qu'une dispute de mots, » comme si l'on ne pouvait pas appeler anciens » ceux qui sont morts il y a plus d'un siecle. Je » ne contesterai point sur l'expression : ceux dont » il s'agit seront ou nos aïeux ou nos anciens, » comme on voudra, pourvu que l'on convienne » que l'éloquence de leur tems fut la meilleure » qui ait jamais été parmi nous. »

Voilà donc la question réduite à ses véritables termes, et par conséquent résolue pour les Romains, qui avaient raison de donner le nom d'anciens aux orateurs et aux écrivains qui, plus d'un

siecle auparavant, avaient formé tous ensemble cette grande époque où la littérature romaine atteignit une perfection dont on avait depuis descendu par degrés, jusqu'à la corruption dont se plaignaient tous les bons esprits.

Messala continue :

« Parmi les Athéniens on donne le premier » rang à Démosthene; Eschine, Hypéride, Ly- » sias, Lycurgue, sont ceux qui passent les pre- » miers après lui, et l'on s'accorde à regarder » cet âge de l'éloquence comme celui des vrais » modeles. De même parmi nous, Cicéron passe » dans l'opinion générale tous les orateurs de son » tems; et si on le préfere à Calvus, à César, à » Brutus, à Célius, à Asinius, on préfere ceux-ci » à tous les orateurs qui les ont précédés ou sui- » vis. Ce n'est pas que chacun d'eux n'ait eu sa » maniere propre, mais tous se sont accordés sur » les principes du bon goût; ainsi Calvus est » plus serré, Asinius plus nombreux, César plus » brillant, Célius plus amer, Brutus plus grave, » et Cicéron plus véhément, plus abondant, plus » vigoureux; mais tous ont une éloquence pure » et saine; de façon qu'en lisant leurs ouvrages, » on reconnaît entre eux, malgré la diversité des » esprits, comme une sorte de parenté, qui con- » siste dans la ressemblance de jugement et de » dessein. »

Et voilà aussi ce que l'on peut répondre à ceux qui opposent la disparité des esprits à l'unité des principes. Oui sans doute, les principes sont les mêmes quoique les esprits soient différens, comme les regles du chant et de la musique sont les mêmes quoique chacun ne puisse chanter que selon ce qu'il a de voix et d'expression. J'en dis autant des regles du goût; elles sont universelles, puisqu'elles sont fondées sur la nature, qui est toujours la même; mais chacun les applique sui-

vant son caractere et ses moyens. Leur observation n'est point l'imitation servile des auteurs qui les ont le mieux pratiquées : ne faites pas ce qu'ils ont fait, mais pénétrez-vous bien des préceptes si vous voulez faire aussi bien qu'eux. Ils ont marqué la bonne route ; mais chacun y marche suivant ses forces, s'avance plus ou moins loin suivant ses facultés, et choisit différens sentiers, selon son caractere et ses dispositions.

Messala en vient aux causes de la décadence, et il en assigne quatre.

« Qui peut ignorer (dit-il) que l'éloquence » et les arts sont fort déchus de leur ancienne » gloire, non par la disette de talens, mais par » la paresse des jeunes gens, la négligence des » parens, l'incapacité des maîtres et l'oubli des » mœurs antiques ? »

Il détaille ces quatre causes, mais il oublie, comme de raison, la premiere de toutes, la perte de la liberté : ce Dialogue était écrit sous un empereur.

Cependant, il n'ose pas tout dire, il fait tout entendre. En effet, dans le dernier morceau que je vais lire, il présente la concurrence des intérêts politiques, la rivalité des deux Ordres de la République Romaine, leur lutte continuelle, l'importance des délibérations du sénat, les débats des tribunaux, la majesté de la tribune aux harangues, comme les mobiles et les instrumens de la grande éloquence. « Elle est comme le feu » (dit-il) qui a besoin d'alimens, que le mouvement allume, et qui brille en embrâsant. C'est » ce qui l'a portée si haut dans l'ancienne République. Elle a eu, de nos jours, tout ce que » peut comporter un gouvernement réglé, tranquille et heureux ; mais elle a été bien plus redevable aux troubles, et même à la licence de » ces tems où tout était pour ainsi dire pêle-

» mêle, et où, n'ayant point de modérateur uni-
» que, chaque orateur avait de l'autorité en rai-
» son de ses moyens de persuasion sur une mul-
» titude égarée : de là ces lois multipliées, ces
» réputations populaires, ces harangues des ma-
» gistrats qui passaient la nuit à la tribune, ces
» accusations contre les puissances, ces inimitiés
» héréditaires dans les familles, ces factions des
» grands, ces discordes continuelles du sénat et
» du peuple, toutes choses qui remplissaient la
» République d'agitations, mais qui exerçaient
» l'éloquence, et lui offraient des mobiles puis-
» sans et de grands intérêts. »

Il est triste sans doute pour les amis des lettres, comme l'étaient les interlocuteurs de ce Dialogue, d'être obligés d'avouer que ce qui trouble un État est ce qui favorise le plus l'éloquence; mais enfin c'est une vérité : telle est la nature des choses humaines; et, comme il est dit dans la suite de cet écrit, la médecine ne serait pas un art s'il n'y avait pas de maladies. L'éloquence peut servir les passions, mais il faut de l'éloquence pour les combattre; et l'on sait que le bien et le mal se confondent dans tout ce qui est de l'homme.

Au reste, sur ce tableau des désordres politiques de Rome, il ne faut pas croire qu'il y ait jamais eu dans cette ville ni dans celle d'Athenes, rien de semblable à ce que nous avons vu pendant trop long-tems. L'art oratoire n'était pas exempt de dangers, mais il ne connaissait ni obstacles ni entraves. Les Gracches et Cicéron finirent par une mort violente, parce qu'un des partis qui se combattaient, finit par écraser l'autre. Mais outre que ces accidens tragiques ont été très-rares, et sont de nature à ne devoir pas entrer dans les calculs de la prudence, et encore moins dans ceux du courage, nous voyons dans

l'histoire, qu'un certain ordre légal, toujours conservé dans toute nation policée, et une certaine décence de mœurs qui ne fut jamais violée chez les Anciens, laisserent en tout tems un champ libre au talent oratoire ; au lieu que ce talent a dû disparaître parmi nous quand la parole même a été interdite : il est à croire qu'elle ne peut plus l'être.

J'ai promis de répondre à d'autres difficultés que l'on m'a proposées par écrit, et je vais m'acquitter de cet engagement.

Je parlerai d'abord de ceux qui, rappelant les abus de l'éloquence, ont mis en question si elle faisait plus de bien que de mal, et s'il ne fallait pas la proscrire plutôt que l'encourager ; et j'observerai qu'il ne faudrait jamais poser de ces questions absolument oiseuses et résolues d'avance, il y a long-tems, par ce principe bien connu de tous les hommes qui ont réfléchi, que l'abus possible des meilleures choses est un vice attaché à la nature humaine, et même que l'abus est d'autant plus dangereux, que la chose en elle-même est meilleure, suivant cet axiôme des Anciens : *Corruptio optimi pessima.* Ainsi, dans le moral, on a abusé de la religion, de la philosophie, de la liberté, de l'éloquence, toutes choses excellentes en elles-mêmes ; ainsi, dans le physique, on abuse de la force, de la santé, de la beauté, toutes choses excellentes en elles-mêmes. Souvenons-nous de ce qu'a dit Rousseau en commençant son *Émile :* « Tout est bien, sortant » des mains de l'Auteur des êtres : tout se dé- » grade et se dénature entre les mains de » l'homme. »

En effet, si vous y prenez garde, le mal n'est pas dans la chose : laissez-lui sa destination et sa mesure, tout sera bien. Le mal est dans l'homme qui abuse. Ainsi (pour appliquer le principe)

la religion, c'est-à-dire, la communication entre le créateur et la créature qui lui doit hommage et reconnaissance, est non-seulement bonne en elle-même, mais le besoin universel de tous les peuples, et il n'y en a pas une qui n'enseigne une bonne morale : l'abus est dans le prêtre quand il est superstitieux, fanatique et ambitieux. La philosophie, qui n'est que la recherche du vrai, est une étude digne de l'homme : l'artifice ou l'orgueil du sophiste en fait un abus détestable; mais le mal est dans le sophiste. Qu'y a-t-il de plus précieux que la liberté, qui consiste à n'obéir qu'aux lois? Et qu'y a-t-il de plus exécrable que l'hypocrisie démagogique, qui flatte une partie du peuple aux dépens de l'autre, pour les asservir et les dévorer toutes deux? Mais le mal est dans les démagogues. Quoi de plus beau que le talent de la parole, qui donne à la raison et à la vérité toute la force dont elles sont susceptibles? Tant pis pour qui le fait servir à l'erreur et au mensonge. Mais en conclura-t-on qu'il faut que parmi les hommes il n'y ait plus ni religion, ni philosophie, ni autorité légale, ni instruction? Si la Providence eût permis qu'un si monstrueux délire eût existé une fois chez un peuple, ce ne pourrait être que pour faire voir, par les monstrueux effets qui en auraient résulté, ce qui doit arriver à l'homme quand il veut sortir de sa nature, quand il prétend anéantir ou créer, oubliant que l'un et l'autre lui est également impossible, et qu'il doit tendre sans cesse à régler et à mesurer ce qui est à jamais à l'homme, au lieu de vouloir refaire l'homme; et l'histoire et la philosophie profiteraient sans doute, pour l'instruction des races futures, de cette leçon terrible donnée une fois à l'orgueil humain.

Que faut-il donc faire pour obvier, autant du

moins qu'on le peut, à ces abus de ce qui est bon? D'abord renoncer à l'idée folle de détruire ou la chose ou l'abus; l'un et l'autre est également hors de notre pouvoir : ensuite diriger l'usage de la chose, de maniere à ce que l'abus, nécessaire et inévitable, soit le moindre qu'il se pourra. La sagesse humaine ne va pas plus loin. Vous craignez l'abus de la religion : vous avez raison. Faites que le prêtre n'ait de pouvoir que sur le spirituel, et de richesses que pour les pauvres : ce qui a été pendant plusieurs siecles peut encore être aujourd'hui. Vous craignez les abus de la liberté : elle en aura toujours; vous devez y compter; mais elle n'en aura que de très-supportables si, sous quelque prétexte que ce soit, vous ne permettez jamais l'arbitraire; si vous vous souvenez que le comble de l'extravagance est d'attenter à la liberté pour mieux l'établir; si l'autorité légale est rigoureusement conséquente dans ses actes, comme la logique dans ses procédés, c'est-à-dire, si le glaive ne frappe que quand la loi a parlé, et ne frappe jamais autrement. C'est au crime à menacer, parce qu'il tremble : l'autorité légale, qui ne doit rien craindre, ne menace point : elle agit dès que la loi a prononcé.

Quand aux abus de la philosophie et de l'éloquence, la source en est inépuisable : c'est à la raison de les combattre sans cesse : l'erreur et la raison se disputent le monde depuis son origine, et cette lutte durera autant que le monde. Le partage de l'une et de l'autre a varié suivant les siecles. Le nôtre, qui s'était extrêmement vanté de ses lumieres, est parvenu en ce moment, il faut l'avouer, au *maximum* de la démence. Les extrêmes se touchent : qui sait si nous n'atteindrons pas au *maximum* de la raison? Cela dépend du gouvernement et de l'éducation, qui in-

fluent puissamment sur les mœurs publiques, comme les mœurs publiques influent sur l'art de penser et de parler. Mais d'ailleurs on ne peut ni ordonner ni défendre d'être éloquent, comme on ne peut ni ordonner ni défendre de raisonner bien ou mal. On nous cite l'Aréopage, qui avait interdit aux avocats les moyens oratoires. Je réponds que nous ne pouvons pas savoir à quel point une pareille défense était observée; car où fixer précisément la limite qui sépare la simple discussion de l'éloquence? Un de ceux qui m'ont écrit, me demande si l'éloquence est autre chose que la raison elle-même. Oui, assurément, sans quoi tout homme raisonnable serait orateur : l'éloquence est la raison armée, et la raison a besoin d'armes; elle a tant d'ennemis! Il prétend que la raison suffit pour conduire les hommes, et il oublie que les hommes ont des passions, et que le but de l'éloquence est d'exciter les passions nobles contre les passions basses. Le méchant fait le contraire, je l'avoue, mais vous ne pouvez pas plus empêcher l'un que l'autre. Au reste, j'ai peine à comprendre l'à-propos de cette question, soit en général, soit en particulier. En général, dans ce que nous connaissons des orateurs anciens ou modernes, le bon usage de l'éloquence l'emporte de beaucoup sur l'abus; et pour ce qui nous regarde depuis la révolution, s'il croit que l'éloquence est pour quelque chose dans la masse de nos maux, il est loin de la vérité. Mais si d'un autre côté elle n'a pas fait, là où elle s'est rencontrée, tout le bien qu'elle pouvait faire; si elle n'a pas empêché tout le mal qu'ont fait la scélératesse et l'ignorance, c'est que l'éloquence seule ne suffit pas. Cicéron, s'il n'eût été qu'orateur, n'eût pas triomphé de Catilina. Il fut homme d'Etat : il eut à la fois, et de la fermeté, et de la politique; il mit dans ses actions et dans ses

moyens la même énergie que dans ses paroles, et Rome fut sauvée.

L'article le plus important de nos dernieres discussions regarde la personne de Cicéron. Je ne prétends sûrement pas qu'il n'y ait aucun reproche à lui faire; mais tous les griefs articulés ici contre lui sont si peu conformes à la vérité historique, que la meilleure maniere d'y répondre doit être un exposé clair et précis des faits véritables. Chacun pourra connaître alors facilement ce qu'on peut blâmer dans la conduite de Cicéron, ce qu'on peut excuser, ce qu'on doit louer : chacun sera dès-lors à portée de prononcer avec connaissance de cause, et de fonder son jugement sur des résultats positifs. Cette courte discussion, qui entre naturellement dans un cours de littérarature, peut à la fois nous intéresser et nous instruire.

Il ne fallait pas dire que c'est l'époque la plus éclatante de la vie de Cicéron, celle où il fut nommé Pere de la patrie, *que commencent ses fautes et que sa gloire se ternit.* Depuis cette époque jusqu'à son exil, dans un intervalle de quatre années, je ne crois pas qu'il ait commis aucune *faute*, et celles qu'on lui attribue ici sont des suppositions gratuites.

Il ne fallait pas demander si un homme aussi habile que lui avait démêlé les vues ambitieuses de César : de moins clairvoyans que lui ne s'y trompaient pas : là-dessus tous les historiens sont d'accord. On demande ensuite *pourquoi il n'épia point ce jeune ambitieux, pourquoi il ne s'opposa point à ses prétentions.* Voyons donc si ce qu'il a fait n'était pas tout ce qu'il pouvait faire.

On paraît oublier ici que César n'était pas encore alors celui qui menaçait de plus près la liberté : c'était Pompée tout puissant dans Rome, Pompée qui aurait pu, au retour de la guerre de

Mithridate, s'emparer sans obstacle de tout le pouvoir qu'avait eu Sylla. Il ne le voulut pas. Son ambition affectait le titre de premier citoyen de Rome, et redoutait celui de tyran; il congédia son armée, et cette démarche le rendit d'abord l'idole du sénat et du peuple. Il n'avait contre lui que le parti républicain, ceux qu'on appeloit *optimates*, mot qui répondait à l'expression grecque d'*aristocrates*. C'est pour nous un étrange blasphême; mais en parlant des Anciens, nous sommes obligés d'adopter leur langue et leurs idées. Parmi nous un *aristocrate* est un partisan d'une noblesse proscrite, et par conséquent un ennemi de notre *démocratie*. Chez les Romains, où le gouvernement était entre les mains d'un sénat permanent, quoique la souveraineté fût dans le peuple, chez les Romains qui avaient conservé le patriciat, quoique les plébéiens fussent susceptibles de toutes les charges sans exception, les aristocrates étaient les amis et les soutiens de la constitution, les ennemis de toute puissance arbitraire, soit qu'on y parvînt en flattant le peuple comme Marius, soit qu'on s'en emparât en s'attachant au sénat comme Sylla. Les *optimates* étaient, au tems dont nous parlons, les meilleurs et les plus illustres citoyens de Rome, les Catulus, les Domitius, les Marcellus, les Hortensius, etc. et Cicéron à leur tête, depuis son consulat, quoiqu'il ne fût pas patricien. Mais Caton ne l'étoit pas non plus, et je suis sûr que la plupart de ceux qui citent ces deux grands noms de Caton et de Brutus seraient bien étonnés si on leur apprenait ce que du moins tout le monde doit savoir ici (1), que Caton et Brutus étaient les plus déterminés *aristocrates*

(1) Les Écoles Normales étaient composées de douze cents instituteurs de profession.

qui aient jamais existé. La raison n'a pu que rire de pitié, de voir pendant long-tems des gens qui savaient à peine lire, vouloir jeter toutes les nations du monde dans un même moule politique, et injurier même celles qui prétendaient être libres et républicaines à leur maniere. On est enfin revenu, quoiqu'un peu tard, de cette démence inouie, qui malheureusement a été quelque chose de pis qu'un ridicule : on s'est aperçu que ceux qui avaient proclamé les *droits de l'homme* devaient respecter ceux des peuples, qui tous ont le droit de se gouverner comme il leur plaît, et que s'il y a un moyen légitime d'influer sur les autres gouvernemens, c'est de donner dans le sien l'exemple de la sagesse et du bonheur.

Crassus, ennemi de Pompée, parce qu'il n'avait que des richesses à opposer à sa gloire, ne laissait pas de balancer à un certain point son crédit par une opulence énorme qui offrait tant de ressources dans une République corrompue, où tout était vénal. Leurs divisions troublaient un peu l'Etat, mais maintenaient du moins la liberté. César qui en savait plus qu'eux deux, César que sa haute naissance et ses grands talens faisaient déjà remarquer, et qui s'était rendu agréable à la multitude par ses profusions et son popularisme, et qui s'était conduit dans son gouvernement d'Espagne de maniere à mériter un triomphe ; César sentit qu'il avait besoin de ces deux hommes, qui lui étaient supérieurs par l'âge et le crédit, et il se rendit médiateur entre eux, pour s'en servir, les tromper et les renverser. Apprenons des historiens les motifs qu'il employa aupres d'eux. « *Que faites-vous*, (leur » disait-il) *par vos dissentions éternelles, si ce » n'est d'augmenter la puissance de Cicéron et » de Caton? Liguons-nous ensemble : nous sub- » juguerons tout, nous ferons disparaître toute*

» *autre autorité, et nous serons seuls maîtres* » *de la République.* »

Cicéron en effet, depuis son consulat, avait dans le gouvernement une influence assez prépondérante pour que Pompée lui-même en fût jaloux. Les détracteurs de Cicéron, c'est-à-dire, les restes impurs de la conspiration de Catilina, tous ceux qui en avaient été les fauteurs secrets; en un mot, tous les mauvais citoyens traitaient de tyrannie cette autorité que Cicéron ne devait qu'à ses talens, à ses vertus, à ses services, et dont l'exercice était toujours légal; et remarquons, en passant, que les méchans traitent toujours la loi de tyrannie, et ne donnent jamais le nom de liberté qu'à l'anarchie, parce que, sous le regne de la loi, ils ont tout à craindre, et dans l'anarchie tout à gagner. Il semblerait qu'on ne dût plus se laisser prendre à des piéges connus depuis tant de siecles, et que l'application de ces vieilles vérités dût être un sûr préservatif contre des abus si grossiers. Mais la plupart des gouvernés ignorent ces vérités; la plupart des gouvernans manquent de courage pour les appliquer; et c'est ainsi que se vérifie le mot de Fontenelle, que *les sottises des peres sont perdues pour leurs enfans.*

Cicéron et Caton virent venir le coup, et réunirent leurs efforts pour s'y opposer. Cicéron surtout, qui aimait Pompée, et dont Pompée faisait profession d'être l'ami, n'oublia rien pour lui ouvrir les yeux sur la politique de César, et sur les suites funestes qu'elle pouvait avoir si Pompée et Crassus s'unissaient à lui pour le porter au consulat. Pompée ne voulut rien entendre : cet homme, qui n'eut rien dans un haut degré, si ce n'est les talens militaires, trop exaltés d'abord en lui, parce que sa fortune fut encore au-dessus, trop rabaissés ensuite parce qu'elle l'abandonna

devant César qui était supérieur à tout; cet homme, plein de petites passions qui lui faisaient oublier de grands intérêts, dissimulé sans être fin, et toujours dupe de sa vanité infiniment plus que Cicéron, à qui peut-être on ne l'a tant reprochée que parce qu'elle se mêlait en lui à l'amour de la véritable gloire; Pompée ne vit que l'assurance de ne plus trouver d'obstacles à ses volontés, et repoussa toute idée de danger par la confiance présomptueuse d'être toujours à portée d'arrêter César quand il le voudrait. Ainsi se forma le premier triumvirat : on sait quelles en furent les suites. Pompée ne pardonna pas à Cicéron d'avoir voulu l'empêcher : César lui en sut très-mauvais gré. Devenu consul, il fit passer, avec l'appui de Pompée et des tribuns, les lois les plus pernicieuses, et obtint enfin ce qu'il desirait, comme le grand moyen de domination, le commandement d'une armée dans une province à conquérir, dans les Gaules. Tous deux abandonnerent aux fureurs du tribun Clodius, Cicéron qu'ils voulaient absolument éloigner de Rome, ainsi que Caton, pour y dominer sans résistance. Cicéron alla en exil pour ne pas exciter une guerre civile, et, n'ayant point de prétexte contre Caton, ils s'en défirent en lui donnant le gouvernement de l'île de Chypre.

Qu'on nous dise maintenant que Cicéron *devait éclater, tonner, sonner le tocsin dans Rome, etc.*; cela prouve seulement qu'on ne connaît pas assez les mœurs de Rome et l'histoire. Quelques observations en donneront une plus juste idée. Il faut se souvenir qu'à Rome tous les grands pouvoirs, tous les moyens d'action étaient dans les magistratures, dans l'usage ou l'abus plus ou moins étendu que l'on pouvait faire d'une autorité qui n'avait de frein que le danger d'être mis en jugement en sortant de charge; danger que ces ma-

gistratures mêmes mettaient souvent en état de prévenir. Tout se faisait donc par des formes légales, si ce n'est quand on recourait ouvertement aux armes; ce qui, depuis Sylla, n'arriva que lorsque César passa le Rubicon. On nous dit : *Que faisait Cicéron quand César se perpétuait dans son commandement, au mépris des lois?* Point du tout, ce n'est pas *au mépris des lois*, c'est en vertu des lois, en vertu d'un décret rendu par le sénat, et soutenu par les tribuns et par Pompée, que César se fit renouveler pour cinq ans le comman dement dans les Gaules. Et que pouvait faire Ci céron contre l'autorité du sénat et du peuple? So accusateur a l'air de croire qu'il en était de Rom comme de la petite République d'Athenes, où l peuple peu nombreux traitait par lui-même toute les grandes affaires, où le crieur public disait a nom du peuple : Qui veut parler? Il a l'air d croire en conséquence que Cicéron pouvait fai avec la parole tout ce qu'a fait Démosthene. Nulle ment : à Rome, tout était subordonné aux magi trats; au sénat, tout dépendait primitivement d consuls; dans l'assemblée du peuple, tout dépen dait des tribuns. Ces magistrats pouvaient conv quer ou dissoudre à leur gré les assemblées : l tribuns particuliérement pouvaient empêcher q que ce fût de parler au peuple sans leur permissio c'était un des droits de leur charge. Ainsi quan les triumvirs étaient assurés des consuls et des tr buns (et ils en avaient les moyens), rien ne po vait leur résister. Caton voulut une fois s'oppos à une loi de César, alors consul : César, qui éta à la tribune aux harangues avec les tribuns, condui e Caton en prison. Il y a plus : les consu et les tribuns étaient les maîtres de suspendre tou espece d'assemblée, et par conséquent toute éle tion de magistrats. C'est ce qui arriva quan Pompée voulut forcer les Romains à le nomm

dictateur. La faction dont il disposait arrêta toute élection, et l'on finit par le nommer seul consul, ce qui était sans exemple, et ce que Caton lui-même approuva, parce qu'un gouvernement irrégulier, disait-il, valait encore mieux que l'anarchie.

Vous concevez maintenant que l'éloquence et la vertu même ne pouvaient pas tout faire, et qu'il fallait de la politique. Quelle était celle de Cicéron? De balancer et de contenir, les uns par les autres, ces citoyens ambitieux qui se disputaient le pouvoir; et certes, il n'y avait rien de mieux à faire. Il connaissait parfaitement Pompée et César; il vit bien que ce dernier voulait aller plus loin que l'autre; que l'un voulait dominer dans la République sans la renverser, mais que l'autre foulerait aux pieds toutes les lois, et voulait décidément régner. Il resta donc attaché constamment à Pompée, quoiqu'il eût beaucoup à s'en plaindre. Il ne cessa de le mettre en garde contre l'ambition de César; il prévit parfaitement tout ce qui arriverait, jugea parfaitement les hommes et les choses : ses lettres que nous avons en font foi. Quand César eut levé le masque et passé le Rubicon, Cicéron ne *fléchit point le genou devant l'idole*, comme on le lui reproche ici. Il s'en faut de tout : voici ce qui se passa.

Convaincu que la guerre civile finirait par donner un maître à Rome, il avait tout fait pour prévenir la rupture entre César et Pompée, comme il avait tout fait auparavant pour empêcher leur coalition. En effet, le triumvirat laissait du moins une apparence de gouvernement légal et républicain, et la guerre civile devait infailliblement amener le pouvoir absolu. Quand les maux sont inévitables, la prudence ne peut que choisir le moindre, *Minima de malis* est sa devise. La jactance et l'imprévoyance de Pompée, également

insensées, avaient tout perdu. Il se vit obligé d
quitter en fugitif Rome et l'Italie; et pourtant l'au
torité légale était de son côté, et tous les républi
cains le suivirent en le condamnant. Cette époqu
est une de celles qui ont attiré le plus de reproche
à Cicéron, sur les irrésolutions dont ses lettre
nous ont rendus confidens avec Atticus. Je ne croi
pas qu'ils soient fondés; car l'irrésolution n'es
pas toujours de la faiblesse. Cicéron n'hésitait pa
sur le parti qu'il devait prendre; mais il eût voul
le prendre le plus tard possible, parce qu'il e
prévoyait l'issue. Il apprécie les deux partis e
deux mots : *D'un côté* (dit-il) *sont tous les droits*
*de l'autre, toutes les forces*. César, qui affectai
autant de modération que Pompée affectait d'or
gueil, faisait des propositions de paix assez plau
sibles, et Cicéron eût desiré qu'on s'y prêtât; mai
Pompée ne voulait rien entendre. César avançai
toujours vers Rome, et se proposait de convoque
ce qui était resté dans la ville de sénateurs et d
magistrats, afin de donner à sa cause cette appa
rence de légalité, toujours si importante dans le
mœurs romaines. Il se détourne de sa route, et va
suivi de quatre ou cinq cents hommes, demande
à souper à Cicéron, retiré dans une de ses maison
de campagne. Vous allez juger par cette visite e
par le résultat qu'elle eut, de quelle haute consi
dération jouissait Cicéron, sans autre puissance qu
celle de son nom, de ses talens, de ses vertus, e
en même tems si cette faiblesse dont on l'accus
alla jamais jusqu'au sacrifice de ses devoirs. Césa
qui lui rendait plus de justice que nous, n'essay
même pas de l'engager dans son parti; il se bornai
à lui demander de garder la neutralité, qui con
venait (disait-il) à l'âge et à la dignité d'u
homme tel que lui, seul en état de se rendr
médiateur entre les deux partis s'il y avait lie
à un accommodement. Il promettait d'en faire le

ivertures au sénat, et pressait Cicéron de s'y ouver. *Mais si j'y vais,* dit l'orateur, *me sera-t-il ermis de dire ma pensée? — Sans doute.* Alors icéron énonça un avis directement contraire aux nes de César. Celui-ci s'écrie : *Voilà précisément e que je ne veux pas qu'on dise—Je n'irai donc as au sénat,* reprend froidement Cicéron, *car n'y saurais dire autre chose.* César répliqua grement et même avec menace : tous deux se uittcrent fort mécontens l'un de l'autre, et peu e jours après Cicéron se rendit au camp de ompée.

Que ceux qui le taxent de faiblesse, se suppont eux-mêmes dans une pareille conférence avec ésar, et qu'ils n'oublient pas son cortége, qui, au ipport de Cicéron et des historiens, faisait frémir. était tel que peut-être on eût excusé celui qui en irait eu quelque effroi. Cicéron en eut horreur, conclut qu'il valait encore mieux être vaincu ec Pompée, que de vaincre avec ces gens-là.

Passons à ce qui suivit la journée de Pharsale, d'abord écoutons l'accusateur qui s'écrie : *Vous viviez, Cassius et Brutus, et vous viviez ur Rome; vous aviez reçu la vie du tyran; ais la mort était le prix dont vous vouliez yer son odieux bienfait.* »

Ne croirait-on pas, sur ces expressions, que utus et Cassius ne s'étaient résolus à vivre que ur tuer César? Nullement. Ouvrez l'histoire, et us verrez que tous deux s'étaient empressés de réconcilier avec lui de très-bonne foi, que tous ux étaient au rang de ses amis, et particulièrent Brutus; que tous deux lui avaient écrit après défaite de Pharsale, *pour prendre ses ordres* se rendre auprès de lui; que Brutus même pressa aucoup Cicéron pour en faire autant : celui-ci moins attendit que César lui écrivît le premier. en de tout cela ne doit nous étonner. Aucun

d'eux ne désespérait encore de la chose publique et tous voulaient voir comment César userait d[e] sa victoire. On n'avait pas oublié l'abdication d[e] Sylla : César était capable de faire plus. Sa con[-] duite dans les premiers momens fut si magnanime qu'elle dut relever toutes les espérances. Brutus e[t] Cassius s'y livrerent plus que personne ; ils n[e] quittaient presque point le dictateur. Ils en reçu[-] rent toutes sortes de bienfaits, et jouirent d'u[n] grand crédit auprès de lui. Cicéron, que l'âge e[t] l'expérience rendaient plus défiant, s'était renferm[é] chez lui, et n'alla qu'une fois chez César pour rendr[e] service à un ami. La foule était si grande, qu'o[n] fit attendre Cicéron quelque tems dans une ant[i-] chambre. César sortit un moment, l'aperçut, l[ui] fit des excuses, et rentrant chez lui, dit ces parol[es] très-remarquables : *Comment essayez-vous d[e] me persuader que ma puissance est agréab[le] aux Romains, quand je vois un consulaire t[el] que Cicéron, que l'on fait attendre dans m[es] antichambres?* Dans les assemblées du sénat, [il] garda un profond silence, jusqu'à l'affaire [de] Marcellus. Qu'on reproche ici à Cicéron, comm[e] *la derniere des bassesses*, d'avoir partagé [en] cette occasion la sensibilité et la reconnaissan[ce] du sénat, et d'avoir prodigué les louanges *a[u] tyran :* voici ma réponse.

Jugeons toujours les choses à leur place; voyo[ns] les tems, les mœurs et les hommes. Pour accus[er] Cicéron, il faut ou condamner ici le sénat entie[r] sans excepter ceux qu'on nous oppose sans cess[e] Brutus et Cassius, ou pouvoir citer quelqu'[un] dont la conduite fît contraste avec celle de C[i-] céron, car enfin, puisqu'il y avait des républicain[s] et entre autres les soixante sénateurs qui consp[i-] rerent quelque tems après, pourquoi ne s'en serai[t-] il pas trouvé un seul qui se conduisît autreme[nt] que Cicéron? Pourquoi, au contraire, en fit-

beaucoup moins que tous les autres, comme le prouve le détail de cette séance qui nous a été conservé? C'est que nous confondons tout, faute d'attention. La maniere dont César se comporta ce jour-là à l'égard du plus déterminé républicain et de son plus mortel ennemi, Marcellus, dont il accorda le retour aux instances et aux supplications du sénat, enchanta tous les esprits, et confirma l'opinion où l'on était encore, que César pouvait être assez grand pour rétablir la République. Cicéron, sensible également, et comme citoyen et comme ami, ne se défendit pas de cet enthousiasme général. Il rompit pour la premiere fois le silence; il loua, non pas *le tyran*, puisqu'il faut le dire, mais César, mais un grand-homme : ce titre n'était pas contesté; l'autre était encore douteux, et César n'exerçait qu'une magistrature légale. Et pourquoi donc Cicéron n'aurait-il pas remercié et loué César, quand le sénat entier avait demandé et obtenu le retour de Marcellus? C'est ici qu'il faut répondre sur le motif de *l'amitié*, que l'accusateur rejette entiérement. Sans doute elle ne peut jamais autoriser ni un crime ni une bassesse. Mais d'abord, il est clair que, dans les idées et les mœurs de ce tems-là, nul ne se croyait avili en adressant des prieres et des remercîmens au premier magistrat de Rome : on sait jusqu'où on descendait quelquefois en ce genre et sans rougir, devant les juges. Je n'examine point ici ces mœurs; ce n'est pas la question : j'en rends un compte fidele, et personne n'ignore que partout les actions des particuliers sont jugées en raison des mœurs publiques. J'ajoute que les devoirs de l'amitié allaient chez les Romains, beaucoup plus loin que parmi nous ; et quelque opinion qu'on puisse en avoir, il est constant qu'il faut juger un Romain sur les mœurs de son pays.

A présent voulez-vous voir dans ce même re-

merciment pour Marcellus, la preuve des intentions et des espérances de Cicéron? Voulez-vous voir de quel ton il parle au vainqueur de Pharsale et au maître du Monde. Relisez un morceau de cette harangue, sur laquelle heureusement le tems n'a point passé l'éponge de l'oubli; et dans ce morceau sublime vous verrez que l'orateur dit au héros en propres termes, qu'il n'a rien fait de vraiment grand s'il ne rétablit pas la liberté publique sur des fondemens solides (1). Est-ce là le langage d'un esclave et d'un adulateur? Jusqu'à ce qu'on me cite quelqu'un qui ait parlé ainsi à César, on me permettra d'admirer Cicéron. Je sais qu'il donne à la vérité des formes douces et attirantes; mais quand on veut rappeler à la véritable gloire un homme que l'on en croit digne, doit-on se servir de paroles dures? Voltaire, dont on a cité des vers sur lesquels je vais m'expliquer tout-à-l'heure, en a fait d'autres où il semble avoir deviné l'ame et les intentions de Cicéron : c'est dans la tragédie de *Rome sauvée*, où Cicéron dit à Caton, qui voudrait que l'on traitât César comme Catilina :

Apprends à distinguer l'ambitieux du traître:
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la Terre a donné des exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples;
Et Catilina même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.

Cicéron se trompa dans son espoir : tous les autres se tromperent. Pourquoi l'accuser seul? C'est après cette séance, où le sénat avait paru si satisfait de la déférence de César et de ses dispositions pour la République, que Cicéron écrivit à

(1) Voyez ce morceau dans le chapitre précédent.

Atticus, qu'il commençait à espérer pour elle, puisqu'elle avait paru reprendre quelque chose de son ancienne dignité. Ce fut alors qu'il parla pour Ligarius et Déjotarus, et il était impossible qu'il s'en dispensât. Qu'aurait-on dit de lui s'il eût refusé de parler pour un ami et pour un client quand César paraissait s'étudier à lui complaire, et, pour me servir des termes d'Atticus, semblait courtiser Cicéron? Mais quel fut donc le moment où ces espérances s'évanouirent, et où se forma la conspiration? Tous les historiens sont d'accord là-dessus : c'est lorsque César, enivré de sa fortune, fit rendre ou du moins accepta des décrets honorifiques qui allerent bientôt jusqu'à la plus basse adulation, quand il permit que sa statue fût portée avec celles des dieux, quand il blessa la fierté du sénat en ne se levant pas devant une députation de cette compagnie; enfin, quand il eut laissé apercevoir ses prétentions à la royauté, le jour qu'Antoine eut la lâcheté de vouloir essayer le diadême sur son front : dès ce moment sa mort fut résolue. Des billets adressés à Brutus lui avaient déjà rappelé ce que Rome attendait d'un homme de son nom, et ce fut Cassius qui le détermina. Comment l'accusateur de Cicéron peut-il dire que, s'il ne fut pas du complot, c'est que ses complaisances pour le dictateur le leur avaient rendu suspect? Comment, sur un pareil motif, Brutus et Cassius auraient-ils pu suspecter ou méconnaître le républicanisme de Cicéron sans s'accuser eux-mêmes, puisque leur conduite avait été beaucoup moins réservée que la sienne? Depuis que César avait laissé voir en lui un tyran, les sentimens de Cicéron furent très-connus; la liberté de ses discours alarma ses amis, et l'on sut que César en était offensé. Cicéron avait tout récemment publié un éloge de Caton, l'homme que le tyran haïssait le plus : cet éloge fit la sensation la plus vive, et

César crut devoir y répondre par un écrit intitulé *l'Anti-Caton*. Les vers d'une tragédie (1) où l'on fait parler Brutus, ne sont nullement une autorité contre Cicéron. Brutus, en effet, lui sut très-mauvais gré dans la suite de ses liaisons avec le jeune Octave; mais au tems dont nous parlons, il était fort attaché à Cicéron. On croit avec raison que si les conjurés ne le mirent pas dans leur secret, c'est qu'il ne leur parut pas qu'un homme de son âge (et il avait soixante-quatre ans) fût propre pour un coup de main, et qu'ils craignirent, ou que la timidité d'un vieillard ne nuisît à la vigueur de leurs mesures, ou que son expérience ne le mît naturellement à la tête d'une entreprise dont ils ne voulaient pas lui laisser l'honneur.

Au reste, ceux qui voudront approfondir tous ces détails, n'ont qu'à lire le précieux recueil de sa correspondance avec Atticus : on y voit son ame à nu : on pourra juger si ses vertus ne l'emportaient pas sur ses faiblesses. Il se les reproche plus sévérement que personne, celles du moins qui touchent à la chose publique; car pour ce qui est de son abattement dans l'exil, et de son excessive douleur de la mort de sa fille, il ne veut pas se rendre sur ces deux articles, et oppose sa sensibilité à tous les reproches; ce qui n'empêche pas que je ne sois de l'avis de ses contemporains, qui penserent avec raison que les sentimens les plus justes ont leur mesure, et que rien ne doit ôter à l'homme le courage qui sied à l'homme. Je condamne aussi avec eux et avec lui-même les complaisances que lui arracha la funeste amitié de Pompée, qui le compromit plus d'une fois, surtout lorsqu'elle l'engagea à défendre en justice deux hommes aussi méchans que Gabinius et Vatinius, que dans plusieurs de ses harangues il avait couverts d'opprobre.

(1) *La Mort de César*.

Il reste à le justifier sur le jeune Octave, et c'est ce qui sera le plus facile et le plus court. Je n'ai besoin que de la vérité historique, que l'accusateur a violé à toutes les lignes d'une maniere vraiment étrange. Il fait mourir Brutus et Cassius avant Cicéron, et la guerre n'était pas même commencée quand ce grand-homme fut la premiere victime du glaive triumviral. Il le fait *tranquille spectateur des grands débats qui suivirent la mort de César*, et il y fut le premier acteur, le plus ferme appui de la liberté, l'ame du sénat et le plus terrible ennemi d'Antoine. C'est là qu'il redevint ce qu'il avait été contre Catilina, et que ses derniers travaux, couronnant une vie glorieuse, furent couronnés par une belle mort.

Je conclus en affirmant, l'histoire à la main, que Cicéron, quoiqu'en général la politique ait dominé dans son caractere plus que l'énergie, quoique sa conduite ait offert des inégalités, n'a jamais trahi un moment la cause publique; et sans vouloir répéter ici tous les éloges que les Anciens lui ont prodigués en prose et en vers sur ses vertus patriotiques, je m'en tiendrai au témoignage d'un homme qui ne pouvait pas être soupçonné de flatter la mémoire d'un républicain dont la mort devait le faire rougir. Ce même Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, surprit un jour son petit-fils Drusus, lisant les ouvrages de Cicéron. Le jeune homme voulut cacher le livre sous sa robe, craignant de faire mal sa cour à César en lisant les écrits d'un républicain. *Lisez-le, mon fils*, lui dit Auguste : *C'était un beau génie et un excellent citoyen qui aimait bien sa patrie.*

Vous avez dû voir qu'une des sources les plus fécondes de ces préventions, aujourd'hui si communes, contre tant de grands-hommes, et de cet esprit détracteur que l'on signale contre eux, comme à l'envi, c'est une ignorance de l'histoire,

qui prouve combien toute espece d'étude est négligée, et toute espece d'instruction devenue rare. Il en résulte souvent des conséquences bien autrement graves que celles que je viens de relever, puisqu'à tout moment l'erreur et le mensonge sont cités comme des autorités, et dans des occasions de la plus haute importance. Ce même Cicéron, dont nous venons de nous occuper, m'en rappelle un exemple aussi déplorable que honteux. Lorsqu'il s'agissait d'établir ces tribunaux sanguinaires que l'on déteste aujourd'hui tout haut depuis qu'on les a vus tomber, mais qu'alors on osait à peine censurer, qui croirait que, sur quelques représentations qui s'éleverent contre ce code inoui qui permettait de condamner sans preuves, un membre de la Convention cita du ton le plus imposant la conduite de Cicéron dans le jugement des complices de Catilina? « Cicéron, s'écriait-il, eut-il besoin de » preuves pour envoyer à la mort Catilina et ses » complices. »

Je veux croire que si personne ne releva cette grossiere imposture, c'est qu'on n'osait pas même démentir les tyrans sur un fait historique aussi connu que celui-là devait l'être; et pourtant j'ai vu depuis cette même fausseté répétée dans des écrits qui n'étaient pas voués au mensonge. C'est un des motifs qui m'engagerent à répéter aussi devant des hommes faits, ce que savent au collége des écoliers de douze ans; que jamais la conviction juridique n'a pu aller plus loin que dans l'affaire dont il s'agit, puisque le sénat romain prononça sur la signature et l'aveu des conjurés. Pour ce qui est de Catilina lui-même, qui ne fut jamais mis en jugement, et qui périt les armes à la main, l'erreur au moins est indifférente, et je n'en parlerais même pas si tout-à-l'heure encore on n'avait pas entendu parler dans la Convention de *l'échafaud* de Catilina.

Mais ceci me ramene au dernier engagement que j'ai pris de tirer de Cicéron, comme j'ai fait de Démosthene, quelques raprochemens des exemples anciens avec ceux de la tyrannie, heureusement enfin abattue. Ceux qui observent la théorie du crime dans tous les tems et dans tous les pays, et qui surmontent le dégoût de cette pénible étude en faveur de l'utilité dont elle peut être pour connaître et traiter les maladies morales et politiques, comme la médecine interroge les poisons et jusqu'aux excrémens pour y chercher des remedes aux maladies du corps, ceux-là remarqueront quelques rapprochemens sensibles entre les moyens de rapine et d'oppression que tira Verrès de la guerre des pirates, et ceux que la guerre de la Vendée a fournis si long-tems aux tyrans de la France. Il est vrai que Verrès n'avait du moins aucune part à cette piraterie maritime qui existait long-tems avant lui, qu'il ne l'avait ni excitée ni entretenue, non plus que celle de Spartacus, dont les faibles restes servirent aussi de prétextes à ses cruautés. Mais au lieu d'employer la force publique qu'il avait entre les mains, à combattre et repousser les corsaires, il prit pour lui l'argent de l'État, dépouilla ses défenseurs, et, après les avoir mis hors d'état d'agir, les assassina juridiquement de peur qu'ils ne déposassent contre lui. Notre histoire dira aussi que dans cette abominable guerre de la Vendée, qui n'a existé que parce qu'on l'a voulu, dans cette guerre qu'on a soigneusement nourrie parce qu'elle servait à tout, nos tyrans ne choisirent guere pour commandans que des complices; qu'ils les envoyerent moins pour combattre des ennemis armés, que pour piller et massacrer nos concitoyens fideles et paisibles. Nous avons lu dans les Verrines, que le proconsul romain, qui avait juré une *guerre à mort* aux négocians, faisait arrêter tous les commerçans riches et tous

les commandans de navires qui apportaient des denrées dans les ports de Sicile, et qu'il confisquait leurs marchandises, parce qu'ils étaient (disait-il) du parti des esclaves fugitifs, et qu'ils leur avaient fourni des vivres; qu'il fit même périr une foule de ces innocens, éloigna des côtes de sa province tous les marchands épouvantés du bruit de ses fureurs, mit la famine sur la flotte, et l'aurait mise dans sa province s'il l'eût gouvernée plus long-tems; et c'est ainsi que parmi nous l'opulent commerce de Lyon, de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, etc. qui faisait envie au reste de l'Europe, a été anéanti par ceux qui avaient proscrit le *négociantisme*, crime aussi nouveau que le terme, et le seul crime de ces hommes laborieusement utiles, dont l'active industrie approvisionne un Empire, qui généralement ne peuvent s'enrichir qu'en faisant du bien, ne peuvent établir leur crédit que par une réputation de probité, ne peuvent gagner qu'en raison de ce qu'ils risquent, dont la profession et les talens sont honorés partout, encouragés partout où l'on a les premieres notions de gouvernement; qui d'ailleurs sont naturellement les premiers amis de la liberté et des lois, puisque la liberté et les lois sont les premiers appuis de leur commerce et de leurs travaux; enfin qui, dans tous les tems et chez toutes les nations, ont été mis, par la philosophie, au nombre des bienfaiteurs du genre humain.

Cicéron n'a pas dédaigné de faire mention d'un Sestius, d'un geolier des prisons de Verrès, d'un des derniers satellites du préteur, et pourquoi? C'est qu'il savait que le caractere des commandans devient celui des subalternes, et qu'on peut juger des uns par les autres. Il y a dans l'esprit de tyrannie une bassesse naturelle, une abjection particuliere qui peut dépraver jusqu'aux bourreaux; et un homme qui n'aurait vu que nos échafauds

et nos prisons, aurait pu juger alors de notre gouvernement. Mais Cicéron ne parle que d'un Sestius, et nous en avons eu des milliers, dont l'histoire ne dédaignera pas non plus de faire mention; et combien ils ont surpassé Sestius! Ce misérable rançonnait l'infortune, il est vrai; il faisait payer la sépulture, et ce genre de commerce était interdit à nos Sestius, puisqu'il n'y avait plus même de sépulture parmi nous; mais on ne nous dit point qu'il se fit un devoir et un plaisir d'insulter à tout moment le sexe, la vieillesse, le besoin, la maladie, l'agonie, les cadavres..... Que de détails affreux que je ne fais qu'indiquer à vos souvenirs et à vos réflexions! Ici je n'en dois pas faire davantage, et je connais la mesure de mes fonctions et de mes paroles. Mais ces détails ne seront pas perdus pour l'instruction de la postérité. Non, ils ne le seront pas: j'en jure (1) par l'humanité, outragée comme elle ne l'avait été jamais; et si la Nature a donné quelque force à mes crayons, si un profond sentiment des droits de l'homme peut suppléer à ce qui manque au talent, tous ces traits toujours divers et toujours les mêmes, épars jusqu'ici dans quelques feuilles accusatrices, seront rassemblés et coloriés pour en former un tableau d'horreur et de vérité, où les yeux ne s'arrêteront pas sans laisser tomber quelques larmes. Ces larmes ne seront pas inutiles: montrer tout ce qu'a pu faire l'immoralité populairement érigée en principe dans un langage nouveau, c'est avertir l'homme de ne jamais dénaturer les expressions de la morale, sous peine de tout dénaturer à la fois. Quelle leçon

---

(1) On croira sans peine que ce n'est pas par amour-propre que je rappelle ici les acclamations multipliées qui suivirent ce serment prononcé aux Ecoles Normales et aux Lycée. De l'amour-propre, bon Dieu! dans un pareil sujet! j'attestais l'humanité, et l'humanité me répondait.

contre les brigands et les oppresseurs, qui ont fait de ce travestissement monstrueux une arme si terrible, grace à l'ignorance et aux vices de la multitude! Et c'est bien en vain qu'ils prétendraient arrêter la main capable de les présenter au Monde entier dans toute leur épouvantable difformité. Le glaive même des assassins viendrait trop tard : le tableau déjà tracé repose dans l'ombre en attendant le jour de toutes les vérités; et si le peintre n'est pas à l'abri de leurs coups, l'ouvrage est à l'abri de leurs atteintes.

Vous avez applaudi avec transport, dans le beau plaidoyer pour Archias, le magnifique éloge des lettres et des arts, digne du sujet et de Cicéron, et vos applaudissemens étaient une sorte d'hommage expiatoire que vous leur rendiez après le regne de l'ignorance et de la barbarie. Mais quand Cicéron, dix-huit siecles avant le nôtre, parlait avec tant d'intérêt et d'élévation de ce respect universel pour les talens de l'esprit, comme d'un caractere naturel à toutes les nations policées; quand il citait la poésie en particulier, comme l'objet d'une espece de consécration, même chez des peuples barbares; quand le Monde entier attestait la vérité de ses paroles, si on lui eût dit qu'au bout d'une longue suite de siecles, et dans un tems où cette lumiere des arts, alors renfermée chez les Grecs et les Romains, se serait répandue dans l'Europe entiere, ces mêmes arts, ces mêmes talens, chez une nation qui en aurait porté le goût et la perfection plus loin qu'aucune autre, seraient solennellement déclarés un titre de proscription, dévoués à l'opprobre, aux fers, aux supplices; leurs monumens foulés aux pieds, traînés dans la boue, mutilés par le fer, livrés aux flammes, dans toute l'étendue d'un grand Empire, sans la moindre réclamation, qu'aurait-il pensé de cette prophétie? Ne l'eût-il pas regardée comme

une chimere qui ne pouvait jamais se réaliser, à moins que des extrémités du globe il n'arrivât quelque horde sauvage et dévastatrice qui mît tout à feu et à sang chez cette nation subjuguée, ou que la colere du ciel ne la frappât toute entiere d'un noir esprit de vertige, d'un délire atroce, dernier terme de la dégradation de l'espece, et avant-coureur de sa destruction? Et si on lui eût dit encore que ces extravagantes horreurs se commettraient au nom de la *philosophie*, au nom de la *liberté*, au nom de l'*égalité*, au nom de l'*humanité*, au nom des *droits de l'homme*, ne se serait-il pas tenu plus que jamais à cette seconde supposition d'une démence absolue et d'une punition divine, comme à la seule qui pût expliquer ce bouleversement inoui de toutes les idées humaines?

Nous l'avons vu!..... et peu d'années auparavant nous étions aussi loin de le prévoir et de l'imaginer, que Cicéron lui-même il y a près de deux mille ans. Nous l'avons vu!.... et nous nous demandons encore s'il est bien vrai que nous l'aiyons vu : que sera-ce de la postérité? Nous savons aujourd'hui que dans les pays étrangers on a d'abord refusé toute croyance à ce que l'on racontait de nous; qu'on imagina, non sans vraisemblance, que ces récits incroyables étaient semés par les plus furieux ennemis de la France; et c'étaient bien eux en effet qui avaient inventé, non pas les récits, mais les crimes. Il a bien fallu se rendre enfin à la quantité, à l'uniformité, à l'authenticité des témoignages; ils étaient malheureusement pour nous trop publics : il en sera de même des âges suivans : l'incrédulité la plus déterminée ne pourra former le moindre doute, quand on verra tous les crimes revêtus de l'appareil des formes légales, dont les monumens originaux sont trop nombreux pour périr jamais;

quand on lira les actes publics de toutes les autorités quelconques, les discours, légalement imprimés, de tous les agens du pouvoir, depuis ceux qui s'appelaient les *représentans du peuple*, jusqu'aux derniers bandits des *sociétés populaires*; quand on lira seulement ces paroles que je transcris textuellement d'une lettre écrite à la Convention par un de ses membres, et consignée dans les bulletins, datée d'une des villes jadis les plus florissantes de la France, et qui n'est plus qu'un monceau de ruines : « *L'esprit public est remonté » dans ce département : les savans, les beaux- » esprits, les plumes élégantes ne sont plus*; » quand on lira la réponse d'un autre de ces *représentans*, solennellement attestée par une administration toute entiere, qui avouait qu'elle n'avait fait arrêter personne, parce qu'elle n'avait trouvé personne de *suspect* : « Eh quoi ! vous » n'avez donc chez vous *ni propriétaires ni hom- » mes instruits ?* »

Le travail de l'historien sera donc d'une espece toute nouvelle : ordinairement il consiste à établir la vérité des faits quand ils sortent un peu de l'ordre commun, ou que les circonstances en ont été peu connues ou mal exposées. Ici la difficulté sera de fonder la vraisemblance, malgré la plus éclatante publicité, et malgré le nombre et la clarté des témoignages. On n'y parviendra que par un esprit d'observation, propre à marquer l'enchaînement et la progression des causes et des effets, et capable de remonter jusqu'au premier principe, sans lequel encore on ne pourrait rien expliquer.

Vous avez vu enfin avec quel plaisir Cicéron s'abandonne à l'encourageante idée, à la consolante perspective d'un avenir; avec quel ravissement il embrasse cette immortalité qui appartient à l'être qui pense; et il est tout simple qu'une

ame telle que la sienne, telle que celle d'un Platon, d'un Socrate, d'un Marc-Aurele (car je ne veux citer que des Païens) ne cherche pas à démentir le sentiment intime de son excellence, l'instinct de sa grande destination, et que, de la nuit même de sa demeure terrestre, elle s'avance, à la clarté des idées morales et divines, jusque dans l'avenir immense et dans les années éternelles. Celui qui n'a pas déshonoré son origine et son espece, ne cherche pas un terme à son existence; celui qui ne craint pas les regards du ciel, ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais. Mais pourquoi l'athéisme a-t-il fait en peu de tems de si affreux ravages, et devient-il un symbole de croyance, même pour l'ignorance la plus grossiere? Auparavant du moins la plupart des athées ne l'étaient guere qu'en paroles; et la conviction, si elle existait chez des hommes instruits, n'était qu'un de ces traits de folie particuliere, dont une tête d'ailleurs raisonnable peut devenir susceptible à force de vanité, comme on devient un illuminé, un prophete, un thaumaturge à force d'exaltation ou de curiosité; car toute passion forte peut donner à l'esprit un trait de démence : nous en avons des preuves fréquentes, et la folie en elle-même n'est guere que l'extrême préoccupation d'une seule idée qui brouille toutes les autres : c'est ainsi du moins que j'ai toujours expliqué l'athéisme réel, qui de toute autre maniere me semble impossible. Mais aujourd'hui si cette funeste doctrine est presque devenue vulgaire, c'est qu'en détruisant toute moralité en actions et en paroles, on a fait tomber la base de toute morale raisonnée, la croyance d'un Dieu; c'est qu'en accoutumant les hommes à se jouer sans scrupule et sans pudeur des mots de crime et de vertu, toujours employés en sens inverse, on leur a enfin persuadé que tout ce que la nature et

l'éducation leur avait appris sur les devoirs de l'homme, n'était qu'une illusion et un mensonge. Et avec quelle avidité des ames qu'on a déjà corrompues doivent-elles se saisir d'une doctrine qui met le dernier sceau à toute corruption, acheve d'étouffer toute conscience et de justifier tous les forfaits ! Que peut-il en coûter à des hommes de cette trempe, pour vouloir mourir comme des brutes après avoir vécu comme des monstres ? Des scélérats peuvent-ils envisager un autre asyle, un autre espoir, un autre partage que le néant ?

D'ailleurs, il faut l'avouer, tous ces milliers de brigands dominateurs, qui en peu d'années ont plus ravalé la nature humaine que n'ont jamais pu faire les tyrans de tous les siecles, ont bien pu croire que puisque la terre était à eux, ils n'avaient point de maître dans le ciel : ce raisonnement est à leur portée et très-digne d'eux. Il y a plus : cette *fête* abominable, réellement consacrée à Robespierre sous le nom de *l'Etre suprême*, a pu les persuader plus que tout le reste, que cette proclamation si étrange n'était qu'une de ces farces révolutionnaires que la tyrannie étalait tous les jours en spectacle ; et ce qui était vrai et trop vrai de cette prétendue *fête*, ils l'ont cru du Dieu qu'on y outrageait. Et en effet, fut-il jamais plus outragé ? Je ne parle pas seulement de l'opprobre que ce vil charlatan répandait sur la France entiere, en lui ordonnant d'avertir l'Univers que la nation française, au dix-huitieme siecle, reconnaissait encore un Dieu. Il était juste que le même homme mît la Divinité en écriteau à la porte des églises, comme il avait mis *la liberté* en enseigne à la porte des maisons : il était fait pour croire à l'une comme à l'autre, et pour les traiter de même toutes les deux. Je baisse les yeux de honte et d'horreur toutes les fois que j'aperçois, en passant, sur ces édifices qui furent autre-

fois des temples, ces inscriptions qui ne subsistent (1) que pour déshonorer la nation. Mais qu'est-ce encore que ce scandale, si on le compare à l'appareil sacrilége dont Paris fut forcé d'être le témoin et le complice, quand un Robespierre (car le mépris ne peut rien trouver de plus abject que son nom) osa élever insolemment l'autel de son orgueil vis-à-vis l'échafaud de ses victimes, osa présenter au Dieu qu'il blasphémait, une nation esclave et flétrie qu'il égorgeait chaque jour, et lever ses regards vers le ciel en foulant sous ses pieds le sang innocent? Sans doute ces innombrables agens se dirent alors qu'apparemment il n'y avait point de Dieu qui l'entendit, puisqu'il n'y en avait point qui le foudroyât. Je sais qu'au moment de sa chute et de son supplice, on lui criait de toutes parts qu'*il y avait un Dieu;* mais il ne faut pas s'y tromper : ceux qui le lui disaient alors, n'en avaient jamais douté. Au contraire, ceux qui voudraient lui succéder malgré cet exemple, disent seulement que la fortune lui a manqué enfin, et qu'il n'a eu d'autre tort que de ne pas répandre assez de sang.

On ne saurait trop le redire : la plaie la plus profonde que la tyrannie ait faite à la France, c'est cette perversité avouée, cette immoralité épidémique qui a rompu tous les liens de l'ordre social. C'est là le grand mal qu'il faut guérir avant tout, et c'est au zele ardent pour la morale qu'on peut reconnaître désormais les amis de la chose publique. C'est à nos tyrans qu'il appartenait de détruire les mœurs; c'est aux amis de l'ordre à les rétablir, et à faire d'abord des hommes pour avoir des citoyens.

---

(1) Elles subsistaient alors au commencement de 94, et l'auteur est le premier qui devant douze cents auditeurs se soit élevé contre cet excès de ridicule et de scandale qui avait encore des partisans.

# CHAPITRE V.

## *Des deux Pline.*

L'éloquence romaine, entraînée dans la chute de la liberté publique, perdit tout ce qu'elle en avait emprunté, sa dignité, son élévation, son énergie, son audace, son importance. Elle ne pouvait plus se montrer la même dans les assemblées du peuple, qui n'avait plus de pouvoir : dans les déliberations d'un sénat esclave, elle devait rester muette ou ne s'exercer qu'à l'adulation et à la bassesse : les tribunaux n'étaient plus dignes de sa voix depuis que les jugemens publics avaient perdu leur crédit et leur majesté, qu'on n'y discutait plus que de petits intérêts, et que tout le reste dépendait de la volonté d'un seul. C'est quand il s'agit de subjuguer toutes les volontés, que l'orateur triomphe : quand tout est soumis à un maître, le talent de flatter devient le premier de tous ; car les talens des hommes tiennent toujours plus ou moins à leurs intérêts. Un Etat libre est le vrai champ de l'éloquence il lui faut des adversaires, des combats, des dangers, des triomphes. C'est alors que ses efforts sont en proportion de ses espérances : que le génie trouve naturellement sa place ; il aime à écarter la foule pour arriver à son but, à marcher au milieu des obstacles et des difficultés en voyant de loin les récompenses et les honneurs. C'est ainsi que les hommes sont tout ce qu'ils peuvent être, qu'ils prennent leur rang à différens degrés, selon leurs facultés et leur mérite ; mais dans l'esclavage tout est sur la même ligne, tout se range au même niveau : l'on ne peut s'en écarter sans trouver

un précipice. La vie civile et politique n'est plus une carriere immense ouverte de tous côtés, où chacun cherche à devancer ses concurrens; c'est un défilé étroit et escarpé, où tout le monde marche en silence et les yeux baissés. Telle était la condition des Romains depuis Auguste, dont le regne, il est vrai, a donné son nom à cette époque brillante de la perfection du goût dans le langage et dans les arts de l'imagination, mais qui vit aussi périr la véritable éloquence avec la République et Cicéron.

La poésie, quoiqu'elle ait, comme tous les arts, besoin de liberté, en est pourtant un peu moins dépendante que l'éloquence; elle est moins effrayée des tyrans, parce qu'elle-même les effraie un peu moins. Sa voix moins austere est plus consacrée au plaisir qu'à l'instruction, aux illusions qu'à la vérité, et le charme de ses jeux et de ses fables peut se faire sentir aux tyrans mêmes s'ils ne sont pas stupides; encore faut-il qu'elle ait soin d'écarter de son langage et de ses inventions tout ce qui pourrait alarmer de trop près la conscience des méchans. Virgile, dans aucun de ses ouvrages, n'a fait l'éloge de la liberté : Lucain l'a osé faire; mais on sait comme il a fini. Ce n'est donc pas l'asservissement des Romains qui a porté le coup fatal à la poésie comme à l'éloquence : c'est seulement cette décadence presque inévitable qui suit de près la perfection, c'est cette corruption de goût et de principes, effet nécessaire de l'inquiétude et de la faiblesse naturelle à l'esprit humain, qui, ne pouvant se fixer dans le bien, s'égare en cherchant le mieux.

Cependant lors même que l'éloquence et la poésie étaient déjà fort dégénérées, plusieurs hommes de mérite leur conserverent encore quelque gloire, et formerent comme le troisieme âge des lettres chez les Romains : en vers, Perse,

Juvénal, Silius Italicus, Stace, Martial, et surtout Lucain : dans la prose, Quintilien, Séneque et les deux Pline. Je ne parle pas ici de Tacite, homme bien supérieur à tous ceux que je viens de nommer, homme à part, et qui seul dans ce dernier âge fut digne d'être comparé aux plus beaux génies de celui d'Auguste : j'en parlerai à l'article des historiens. Quintilien a déjà passé sous nos yeux : nous avons vu les poëtes : il reste à nous occuper des deux Pline, et d'abord de Pline le jeune, parce que son *Panégyrique de Trajan* est le seul monument qui nous reste de ce siecle, et le seul qui puisse servir d'objet de comparaison avec le siecle précédent. Il se plaint souvent dans ses ouvrages, de la décadence des lettres et du goût, ainsi que Tacite son ami, qui même écrivit sur ce sujet un ouvrage en dialogue, dont nous avons perdu une partie. Mais Tacite a l'avantage de n'être inférieur à personne dans le genre où il a travaillé : Pline, à qui l'on reprochait de son tems son admiration pour Cicéron, et sa sévérité pour ses contemporains; Pline, qui s'était proposé Cicéron pour modele, est bien loin de l'égaler. Nous ne pouvons pas apprécier ses plaidoyers que nous n'avons plus; mais à juger par son *Panégyrique*, s'il suivait son goût en admirant Cicéron, il avait en composant une maniere toute différente, et qui a déjà l'empreinte d'un autre siecle. Il a infiniment d'esprit : on ne peut même en avoir davantage, mais il s'occupe trop à le montrer, et ne montre rien de plus. Il cherche trop à aiguiser toutes ses pensées, à leur donner une tournure piquante et épigrammatique, et ce travail continuel, cette profusion de traits saillans, cette monotonie d'esprit produit bientôt la fatigue. Il est, comme Séneque, meilleur à citer par fragment, qu'à lire de suite. Ce n'est plus, comme dans Cicéron, ce ton naturellement noble

et élevé, cette abondance facile et entraînante, cet enchaînement et cette progression d'idées, ce tissu où tout se tient et se développe, cette foule de mouvemens, ces constructions nombreuses, ces figures heureuses qui animent tout; c'est un amas de brillans, une multitude d'étincelles qui plaît beaucoup pendant un moment, qui excite même une sorte d'admiration ou plutôt d'éblouissement, mais dont on est bientôt étourdi. Il a tant d'esprit et il en faut tant pour le suivre, qu'on est tenté de lui demander grace et de lui dire en voilà assez. On s'est souvent étonné que Trajan ait eu la patience d'entendre ce long discours où la louange est épuisée; mais on oublie ce que Pline nous apprend lui-même, que celui qu'il prononça dans le sénat lorsque Trajan l'eut déclaré consul, n'était qu'un remercîment fort court, adapté au lieu et aux circonstances. Ce n'est qu'au bout de quelques années qu'il le publia aussi étendu que nous l'avons. Si quelque chose pouvait rendre cette longueur excusable, c'est qu'il louait Trajan et son bienfaiteur; mais il faut de la mesure dans tout, et principalement dans la louange. Au reste, s'il a excédé les bornes, il n'a pas été au-delà de la vérité. Il a le rare avantage de louer par des faits, et tous les faits sont attestés. L'histoire est d'accord avec le *Panégrrique*, et, ce qu'il y a de plus heureux, au portrait d'un bon prince, il oppose celui des tyrans qui l'avaient précédé, et particulièrement de Domitien. On conçoit ce double plaisir que doit sentir une ame honnête, à faire justice du crime en rendant hommage à la vertu, et à comparer le bonheur présent aux malheurs passés : ce constraste est le plus grand mérite de son ouvrage. Je citerai les morceaux qui m'ont paru les mieux faits, les plus intéressans, et qui offrent des leçons et des exemples utiles à présenter dans tous les

tems. Mais il faut voir auparavant de quelle maniere l'auteur lui-même parle de son ouvrage dans les lettres qu'il nous a laissées. « Un des devoirs » de mon consulat était de rendre des actions de » graces à l'empereur au nom de la République ; » et après m'en être acquitté suivant la conve- » nance du lieu et du moment, j'ai cru qu'il était » digne d'un bon citoyen de développer dans » un ouvrage plus étendu ce que je n'avais fait » qu'effleurer dans un remercîment ; d'abord pour » rendre à un grand prince l'hommage qu'on doit » à ses vertus ; ensuite afin de présenter à ses suc- » cesseurs, non pas des regles de conduite, mais » un modele qui leur apprenne à mériter la même » gloire par les mêmes moyens. En effet, dire aux » souverains ce qu'ils doivent être est beau sans » doute, mais c'est une tâche pénible et même » une sorte de prétention ; au lieu que louer celui » qui fait bien, de maniere que son éloge soit une » leçon pour les autres, et comme une lumiere » qui leur montre le chemin, est une entreprise » non moins utile et plus modeste. »

L'auteur du *Panégyrique*, après avoir rappelé la bassesse et la lâcheté de ces vils empereurs qui n'arrêtaient les incursions des Barbares qu'en leur donnant de l'argent, et en achetaient des captifs pour en faire l'ornement d'un triomphe illusoire, fait voir dans son héros une conduite bien différente. « Maintenant on a renvoyé chez » les ennemis de l'Empire la terreur et la cons- » ternation. Ils apprennent de nouveau à être » dociles et soumis ; ils croient revoir dans Trajan » un de ces héros de l'ancienne Rome, qui n'ob- » tenaient le titre d'empereur qu'après avoir cou- » vert les champs de carnage, et les mers de leurs » triomphes. Nous recevons aujourd'hui des ôta- » ges, et nous ne les achetons pas. Ce n'est point » par des largesses honteuses qui épuisent et avi-

» lissent la République, que nous marchandons
» le faux titre de vainqueurs ; ce sont les ennemis
» qui demandent, qui supplient ; c'est nous qui
» accordons ou refusons, et l'un et l'autre est
» digne de la majesté de l'Empire. Ils nous ren-
» dent graces de ce qu'ils ont obtenu ; ils n'osent
» se plaindre de ce qu'ils n'obtiennent pas. L'ose-
» raient-ils, quand ils se souviennent de vous
» avoir vu camper près des nations les plus fé-
» roces, dans la saison la plus favorable pour
» elles, la plus périlleuse pour nous, lorque les
» glaces amoncelées rejoignaient les deux rives
» du Danube, lorsque ce fleuve pouvait à tout
» moment nous apporter la guerre sur ses eaux
» endurcies par les hivers, lorsque nous avions
» contre nous, non-seulement les armes de ces
» peuples sauvages, mais le ciel et leurs frimats ?
» Il semblait alors que notre présence eût changé
» l'ordre des saisons : c'étaient eux qui se ren-
» fermaient dans leurs retraites, et nos troupes
» tenaient la campagne, parcouraient les rivages,
» et n'attendaient que vos ordres pour saisir l'oc-
» casion de fondre sur eux, en passant sur ces
» mêmes glaces qui faisaient jusqu'alors leur force
» et leur défense..... Mais votre modération est
» d'autant plus digne de louanges, que nourri
» dans la guerre vous aimez la paix, qu'ayant
» pour pere un triomphateur dont les lauriers ont
» été consacrés dans le capitole le jour même de
» votre adoption, ce n'a pas été une raison pour
» vous de rechercher avidement toutes les occa-
» sions de triompher. Vous ne redoutez pas la
» guerre, et vous ne la provoquez pas. Il est beau
» de camper sur les rives du Danube, sûr de
» vaincre si vous le passez, et de ne pas forcer au
» combat des ennemis qui le refusent. L'un est
» l'ouvrage de votre valeur, l'autre celui de votre
» sagesse : celle-ci fait que vous ne voulez pas

» combattre : celle-là, que vos ennemis ne l'osen
» pas. Le capitole verra donc enfin, non pas ui
» triomphe fantastique ni un vain simulacre d
» victoire, mais un empereur nous rapportan
» une gloire véritable, la paix et la tranquillité
» et de la part de nos ennemis une telle soumis-
» sion, qu'il n'a pas été besoin de les vaincre
» Voilà ce qui est plus beau que tous les triom-
» phes ; car jamais nous n'avons pu vaincre que
» ceux qui avaient d'abord méprisé notre empire
» Si quelque roi barbare porte son audace in-
» sensée jusqu'à s'attirer votre courroux et votre
» indignation, c'est alors qu'il sentira que l'inter-
» valle des mers, la largeur des fleuves, la bar-
» riere des montagnes, seront de si faibles obsta-
» cles contre vous, que les monts, les fleuves, les
» mers sembleront avoir disparu pour laisser
» passer, je ne dis pas vos armées, mais Rome
» entiere avec vous. »

Chaque empereur, à son avénement, avait coutume de faire au peuple romain une distribution d'argent, appelée *congiarium*. L'orateur s'exprime, ce me semble, avec noblesse et intérêt sur les circonstances qui accompagnerent cette libéralité de Trajan.

« A l'approche du jour marqué pour cette dis-
» tribution, on voyait ordinairement le peuple
» en foule et une multitude d'enfans remplir les
» rues et attendre le prince à son passage. Leurs
» parens s'empressaient de les lui faire voir, les
» portaient dans leurs bras, leur apprenaient à
» lui adresser des prieres flatteuses et des caresses
» suppliantes. Ces enfans répétaient ce qu'on leur
» avait appris, le plus souvent à des oreilles
» sourdes et insensibles. Chacun ignorait ce qu'il
» pouvait espérer ; vous, au contraire, vous n'a-
» vez pas même voulu qu'on vous priât ; et
» quoique le spectacle de toute cette génération

» naisssante eût de quoi flatter votre sensibilité, » vos dons leur étaient assurés, leur partage était » réglé avant que vous les eussiez vus ou entendus. » Vous avez voulu que dès leur enfance ils s'a- » perçussent que tous avaient en vous un pere, » qu'ils pussent croître par vos bienfaits en crois- » sant pour vous, qu'ils fussent vos éleves avant » d'être vos soldats, et que chacun d'eux vous » fût aussi redevable qu'à ses propres parens. Il » est digne de vous, César, de nourrir de votre » trésor l'espérance du nom romain. Il n'y a point » de dépense plus convenable à un prince qui » veut être immortel, que les bienfaits répandus » sur la postérité. Les riches ont par eux-mêmes » tout à gagner en élevant des enfans, et trop à » perdre quand ils n'en ont pas; mais les pau- » vres, pour en avoir et en élever, n'ont qu'un » motif d'encouragement, la bonté du souverain. » C'est à lui de leur inspirer cette confiance, de » les soutenir par ses dons s'il ne veut hâter la » ruine de l'Etat. Les grands n'en sont que la » tête, et quand les soins du prince ne s'étendent » que sur eux, elle chancelle, et tombe bientot » avec un corps affaibli et languissant. Aussi » quelle a dû être votre joie quand vous avez été » accueilli par les acclamations réunies des peres, » des enfans, des vieillards; quand vous avez » entendu les premiers cris de cet âge débile, à » qui les largesses impériales n'ont point fait de » grace plus marquée que de le dispenser même » des demandes et des supplications. Le comble » de votre gloire est de vous montrer tel, que » sous votre regne tout citoyen desire d'être pere » et se trouve heureux de l'être. Nul aujourd'hui » ne craint autre chose pour son fils, que les acci- » dens inséparables de l'humanité : l'oppression » arbitraire n'est plus comptée parmi les maux » inévitables; et s'il est doux de voir dans ses

» enfans l'objet des libéralités du prince, il est
» encore plus doux de les élever pour être libres
» et tranquilles. Que l'empereur même ne donne
» rien, c'est assez, pourvu qu'il n'ôte pas; qu'il
» ne se charge pas de nourrir, n'importe, pourvu
» qu'il ne détruise pas. Mais s'il enleve d'un côté
» pour donner de l'autre, s'il nourrit ceux-ci et
» frappe ceux-là, la vie devient pour tous une
» charge importune. Ainsi donc, ô César! ce que
» je loue le plus dans votre magnificence, c'est
» que vous ne donnez que ce qui est à vous : on
» ne dira pas de vous que vous nourrissez nos
» enfans, comme les petits des bêtes féroces, de
» sang et de carnage, et c'est là ce qui fait le plus
» de plaisir à ceux qui reçoivent vos dons. Ce que
» vous leur donnez, ils savent que vous ne l'avez
» pris à personne; ils savent, quand vous les en-
» richissez, que vous n'appauvrissez que vous
» seul; que dis-je? pas même vous; car celui de
» qui tous les autres tiennent ce qu'ils ont, pos-
» sede lui-même ce qui est à tous les autres. »

Un autre objet de la magnificence des empereurs, c'étaient les jeux et les spectacles qu'ils donnaient au peuple romain, qui en était toujours idolâtre, au point de justifier ce mot si connu de Juvénal : *Que faut-il aux maîtres du Monde? Du pain et des spectacles.* Si quelque chose avait pu les en dégoûter, c'eût été la démence atroce des tyrans nommés Césars, qui trouvaient jusque dans ces amusemens du théâtre, dans ces combats du cirque, une occasion de plus de faire sentir leur despotisme et d'exercer leur cruauté. Ils se passionnaient pour un cocher ou un gladiateur, au point de faire périr ceux qui ne pensaient pas comme eux et favorisaient un parti opposé. On sait que, sous les empereurs grecs, cette rage insensée fut poussée à un tel excès, que la faction des *Bleus* et des *Verds*,

appelée ainsi de la livrée des cochers du cirque, occasionna plus d'une fois d'horribles massacres dans Constantinople. Avant le tems où Pline écrivait, Caligula, Néron, Domitien, avaient signalé leur folle passion pour les gladiateurs ou les pantomimes par les excès les plus monstrueux. On pense bien que les jeux donnés par Trajan avaient un autre caractere; et ce morceau du *Panégyrique*, suivi du tableau de la punition des délateurs, est d'une telle beauté, que si Pline avait toujours écrit de ce style, on pourrait peut-être le comparer à Cicéron. Mais je choisis ce qu'il y a de meilleur, et après avoir marqué les défauts dominans, j'aime mieux vous présenter les beautés que les fautes. Celles-ci même, dans un discours latin, tenant en partie à la diction, ne peuvent guere être senties que par ceux qui entendent la langue, et les beautés peuvent l'être par tout le monde.

« Nous avons eu des spectacles, non de mol-» lesse et de corruption, et faits pour énerver les » courages, mais pour inspirer un généreux mé-» pris de la mort, en montrant les blessures hono-» rables, l'amour de la gloire et l'ardeur de vaincre » jusque dans des esclaves fugitifs et des criminels » condamnés. Et quelle noblesse vous avez fait » voir, César, dans ces fêtes populaires ! quelle » justice ! Combien vous avez fait sentir que » toute partialité était au-dessous de vous ! Le » peuple a obtenu en ce genre tout ce qu'il de-» mandait : on lui a même offert ce qu'il ne » demandait pas. Vous l'avez invité vous-même à » desirer et à choisir, et vous avez rempli ses » vœux sans les avoir prévus. Quelle liberté dans » les suffrages des spectateurs ! avec quelle sécu-» rité chacun a pu suivre son goût et ses inclina-» tions ! Personne n'a passé pour impie, n'a été » criminel pour s'être déclaré contre un gladia-

» teur; personne n'a expié par les supplices de
» misérables amusemens, et de spectateur qu'il
» était, n'est devenu lui-même un spectacle. O
» insensé et ignorant du véritable honneur, le
» souverain qui peut chercher jusque dans l'arêne
» des crimes de leze-majesté, qui se croit méprisé
» et avili si l'on ne respecte pas ses histrions, qui
» regarde leurs injures comme les siennes, qui croit
» la Divinité violée dans leur personne, et qui,
» s'estimant autant que les dieux, estime ses gla-
» diateurs autant que lui! Combien ces affreux
» spectacles étaient différens de celui que vous
» nous avez donné? Assez long-tems nous avions
» vu une troupe de délateurs exercer dans Rome
» leurs brigandages : abandonnant les grands che-
» mins et les forêts à des brigands d'une autre
» espece, ceux-là assiégeaient les tribunaux et le
» sénat. Il n'y avait plus de patrimoine assuré,
» plus de testament respecté; qu'on eût des enfans
» ou qu'on en eût pas, le danger était le même,
» et l'avarice du prince encourageait ces ennemis
» publics. Vous avez tourné vos regards sur ce
» fléau de l'Etat, et après avoir rendu la paix et
» la sérénité à nos armées, vous l'avez ramenée
» dans le forum; vous avez extirpé cette peste
» qui le désolait, et votre sévérité prévoyante a
» empêché qu'une République fondée sur les lois
» ne fût renversée par l'abus de ces mêmes lois.
» Aussi, quoique votre fortune et votre généro-
» sité vous aient mis à portée de nous faire voir
» dans le cirque ce que la force et le courage ont
» de plus remarquable; des monstres indompta-
» bles ou apprivoisés, et ces merveilles du Monde
» avant vous rares et cachées, et graces à vous
» devenues communes, rien n'a paru plus agréable
» au peuple romain ni plus digne de votre regne,
» que de voir l'insolent orgueil des délateurs ren-
» versé dans la poussiere. Nous les reconnaissions

» tous, nous jouissions tous en voyant ces victimes expiatoires des alarmes publiques, passer dans le cirque sur les cadavres sanglans des criminels, pour être traînés à un supplice plus grand et plus terrible. Jetés pêle-mêle dans de mauvaises barques, on les a livrés aux flots et aux tempêtes. Qu'ils s'éloignent, qu'ils fuient de ces contrées que désola leur méchanceté. Si les vagues les rejettent sur des rochers, qu'ils habitent des terres sauvages et inhospitalieres; qu'ils y vivent dans les tourmens de l'inquiétude et du besoin, et que pour comble de douleur ils regardent autour d'eux le genre humain qu'ils sont forcés de laisser tranquille. Quel spectacle mémorable que cette flotte chargée de coupables, abandonnée à tous les vents, sans guide et sans secours, et forcée d'obéir aux flots irrités, sur quelque plage inhabitée qu'il plaise à la mer de les porter! Avec quelle joie nous avons vu tous ces frêles bâtimens dispersés en sortant du port, comme si la mer eût voulu rendre graces à l'empereur, qui la chargeait du supplice de ces misérables qu'il dédaignait de punir lui-même! Alors on a pu connaître quel changement s'était fait dans la République quand les méchans n'ont eu pour asyle que ces mêmes rochers sur lesquels auparavant tant d'innocens étaient relégués; quand les déserts, auparavant peuplés de sénateurs, ne l'ont plus été que par leurs délateurs et leurs bourreaux. »

Tout le monde doit reconnaître ici les deux ers de Racine dans *Britannicus* :

Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

C'est une traduction littérale de ce passsage e Pline. Il continue, et félicite Trajan d'avoir oli les accusations de leze-majesté, qui met-

taient le couteau dans la main des plus vils scélérats pour égorger les plus honnêtes gens, et qui grossissaient le trésor impérial de la dépouille des victimes. « Comment se fait-il que vos pré-
» décesseurs, qui dévoraient tout, qui ne lais-
» saient rien à personne, aient été pauvres au mi-
» lieu de leurs rapines, et que vous, qui donnez
» tout et ne ravissez rien, vous soyez riche au
» milieu de vos libéralités? Sans cesse autour d'eux
» des conseillers sinistres veillaient avec un front
» sévere et sourcilleux aux intérêts du fisc; les
» princes eux-mêmes, tout avides, tout rapaces
» qu'ils étaient, et quoiqu'ils eussent si peu besoin
» de pareils maîtres, apprenaient cependant de
» nous tout ce qu'on pouvait faire contre nous.
» Mais vous, César, vous avez fermé votre oreille
» à toute espece d'adulations, et surtout à celles
» qui s'adressent à la cupidité. La flatterie est
» muette, et il n'y a plus personne pour donner
» de mauvais conseils depuis que le prince ne les
» écoute plus; en sorte que nous vous sommes
» également redevables, et pour les mœurs que
» vous avez, et pour le bien que vous avez fait
» aux nôtres. C'était surtout ce crime unique et
» extraordinaire de leze-majesté, inventé pour
» perdre ceux qui étaient exempts de tout crime;
» c'est là ce qui enrichissait le fisc; vous nous
» avez délivrés de cette crainte, content de cette
» grandeur réelle que n'eurent jamais ceux qui
» s'attribuaient une majesté imaginaire. Par-là
» vous avez rendu la fidélité aux amis, la piété
» filiale aux enfans, la soumission aux esclaves.
» Nos esclaves ne sont plus les amis de César:
» c'est nous qui le sommes; et le pere de la pa-
» trie ne croit plus qu'il leur soit plus cher qu'à
» nous. Vous nous avez délivrés tous d'un accu-
» sateur domestique; vous avez élevé un signe
» de salut qui a détruit parmi nous la guerre des

» maîtres et des esclaves ; vous leur avez rendu » un service égal en rendant les uns tranquilles » et les autres fideles. Vous ne voulez cependant » pas qu'on vous loue de cette justice, et peut-» être en effet ne le doit-on pas ; mais du moins » c'est une pensée bien douce pour ceux qui se » rappellent celui de vos prédécesseurs, qui su-» bornait lui-même les esclaves contre les maî-» tres, et leur fournissait des accusations pour » avoir un prétexte de punir les crimes qu'il avait » inventés ; destinée affreuse et inévitable qu'il » fallait subir toutes les fois qu'il se trouvait un » esclave aussi méchant que l'empereur. »

Trajan avait vécu long-tems dans une condition privée : il avait vu le regne abominable et la fin tragique de Domitien. Adopté par Nerva qui avait remplacé Domitien et qui régna peu, il lui avait bientôt succédé. Un homme qui avait autant d'esprit que Pline, ne pouvait manquer de saisir cette circonstance si heureuse et les réflexions qu'elle fait naître.

« Combien il est utile de passer par l'adversité » pour arriver aux grandeurs ! Vous avez vécu » avec nous, vous avez partagé nos périls, vous » avez comme nous vécu dans les alarmes : c'é-» tait alors le sort de l'innocence. Vous avez » su par vous-même combien les méchans princes » sont détestés, même de ceux qui contribuent » à les rendre plus méchans. Vous vous sou-» venez des vœux et des plaintes que vous for-» miez avec nous. Ainsi les lumieres du parti-» culier servent en vous à éclairer le prince, et » vous avez fait plus même que vous n'auriez » desiré d'un autre ; et nous dont tous les vœux » se bornaient à n'avoir pas pour empereur le » pire des hommes, vous nous avez accoutumés » à ne pouvoir en supporter un qui ne serait pas » le meilleur de tous. C'est ce qui fait qu'il n'y

» a personne qui vous connaisse assez peu, et se » connaisse assez peu lui-même pour desirer votre » place. Il est plus aisé de vous succéder que de » s'en croire capable. Qui voudrait en effet sup- » porter le même fardeau? qui ne craindrait pas » de vous être comparé? qui sait mieux que vous » quelle charge on s'impose en remplaçant un » bon prince? et cependant vous aviez l'excuse » de votre adoption. Quel regne à imiter, que » celui sous lequel personne n'ose fonder sa sû- » reté sur son abjection! Nul aujourd'hui ne craint » rien ni pour sa vie ni pour sa dignité, et l'on » ne regarde plus comme un trait de sagesse de » se cacher dans les ténebres. Sous un prince tel » que vous, la vertu a les mêmes récompenses et » les mêmes honneurs que dans un Etat libre, et » ce n'est plus le tems où elle n'avait d'autre prix » que le témoignage de la conscience. Vous aimez » la fermeté dans les citoyens; vous ne cherchez » pas, comme on faisait autrefois, à étouffer le » courage, à intimider la droiture; vous l'exci- » tez, vous l'animez. Ce serait assez qu'il n'y eût » pas de danger à être homme de bien: il y a même » de l'avantage. C'est aux honnêtes gens que vous » offrez les dignités, les sacerdoces, les gouver- » nemens: votre amitié, votre suffrage les dis- » tingue. Les fruits qu'ils recueillent de leur inté- » grité et de leurs travaux encouragent ceux qui » leur ressemblent, et invitent à leur ressembler; » car, il n'en faut pas douter, les hommes sont » bons ou méchans, selon le prix qu'ils en atten- » dent. Il en est peu d'une ame assez élevée pour » ne pas juger par le succès, de ce qui est hon- » nête ou honteux. La plupart, quand ils voient » donner à l'indolence le prix du travail, au » luxe celui de la frugalité, cherchent à se pro- » curer les mêmes avantages par la même voie; » ils veulent être tels que ceux qui les ont obte-

» nus, et dès qu'ils le veulent ils le deviennent.
» Vos prédécesseurs, si l'on excepte votre pere,
» et avant lui un ou deux tout au plus, aimaient
» mieux les vices des citoyens que leurs vertus,
» d'abord parce que chacun est porté à aimer son
» semblable, et de plus parce qu'ils pensaient
» que ceux-là supportaient le plus patiemment la
» servitude, qui étaient en effet dignes d'être es-
» claves. C'est dans leur sein qu'ils déposaient
» tout; quant aux bons citoyens, ils les relé-
» guaient dans l'obscurité et l'inaction, et ce n'é-
» tait que les délations et les dangers qui les fai-
» saient connaître. Vous, César, vous choisissez
» pour amis les hommes les plus estimés; et vé-
» ritablement il est juste que ceux qui étaient
» les plus odieux au tyran, soient les plus chers
» à un bon prince. Vous le savez, César : comme
» rien n'est si différent que l'autorité et la tyran-
» nie, on est d'autant plus attaché à l'une, qu'on
» déteste plus l'autre. C'est donc les bons que
» vous élevez, que vous montrez au reste de
» l'Empire, comme les garans des principes que
» vous avez embrassés, et des choix que vous sa-
» vez faire. »

L'orateur compare l'affabilité de Trajan, tou-
jours ouvert et accessible, à l'effrayante et im-
pénétrable retraite où vivaient les tyrans de
Rome. « Avec quelle bonté vous accueillez, vous
» entendez tout le monde! Comme au milieu de
» tant de travaux vous semblez être presque tou-
» jours de loisir! Nous venons dans votre palais,
» non plus comme autrefois, tremblans d'être
» venus trop tard aux ordres de l'empereur, mais
» joyeux et tranquilles, et à l'heure qui nous
» convient. Il nous est permis, même quand vous
» êtes prêt à nous recevoir, de nous refuser à cet
» honneur si nous avons autre chose à faire. Nous
» sommes toujours excusés à vos yeux, et nous

» devons l'être sans doute ; car vous savez assez » que chacun de nous s'estime d'autant plus qu'il » vous voit, vous fréquente davantage, et c'est » encore une raison pour vous de vous prêter plus » volontiers à ce desir. Ce n'est pas un instant » d'audience suivi de la désertion et de la soli- » tude : nous restons, nous vivons avec vous, » dans ce palais qu'un peu auparavant une bête » féroce environnait de la terreur, lorsque, re- » tirée comme dans une caverne, elle s'abreuvait » du sang de ses proches, ou n'en sortait que » pour dévorer nos plus illustres citoyens. Alors » veillait aux portes la menace et l'épouvante ; » alors tremblaient également ceux qui étaient » admis et ceux qu'on éloignait. Lui-même ne se » présentait que sous un aspect formidable ; l'or- » gueil était sur son front, la fureur dans ses » yeux, personne n'osait l'aborder ni lui parler » dans les ténebres où il se renfermait ; et il ne » sortait de sa solitude que pour la retrouver par- » tout. Mais pourtant dans ces mêmes murailles » dont il se faisait un rempart, il enferma avec » lui la vengeance et la mort, et le dieu qui pu- » nit les crimes. Le châtiment alla jusqu'à lui, à » travers les barrieres dont il s'entourait. Que » lui servit alors sa divinité prétendue, et le se- » cret de cette demeure inaccessible où l'exilait » son orgueil et sa haine pour le genre humain ? » Combien cette même demeure est aujourd'hui » plus assurée et plus tranquille depuis qu'on n'y » voit plus les satellites de la tyrannie et de la » cruauté, depuis qu'elle n'a plus de garde que » notre amour, et de défense que la multitude » qu'elle reçoit! Quel exemple peut mieux vous » convaincre que la garde la plus sûre et la plus » fidelle des princes c'est leur propre vertu, ou » plutôt que jamais ils ne sont mieux défendus » que lorsqu'ils n'ont pas besoin de défense ? »

Il justifie avec beaucoup d'élévation et d'énergie la maniere dont il parle des tyrans qui avaient opprimé Rome avant que Trajan la rendît heureuse. « Tout ce que j'ai dit, peres conscripts, » des autres princes que nous avons eus, n'a d'autre but que de vous faire voir combien notre » pere commun a changé et corrigé l'esprit du » gouvernement, si long-tems corrompu et dé» pravé. Cette comparaison sert à mieux marquer » et le mérite et la reconnaissance. De plus, le » premier devoir des citoyens envers un empe» reur tel que le nôtre, c'est de flétrir ceux qui » ne lui ressemblent pas. On n'aime point assez » les bons princes quand on ne hait pas les mau» vais. Enfin, une des plus grandes obligations » que nous ayons à notre digne empereur, c'est » la liberté de tout dire contre les tyrans. Pour» rions-nous oublier que tout récemment Domi» tien a voulu venger Néron? Est-ce donc le ven» geur de sa mort, qui aurait permis qu'on fît jus» tice de sa vie? Il prendrait pour lui-même » tout ce qu'on dirait contre son modele. Pour » moi, César, je regarde comme un de vos plus » grands bienfaits, que nous puissions à la fois, » et nous venger du passé, et influer sur l'avenir; » qu'il nous soit permis d'annoncer par avance » aux méchans princes, qu'en aucun tems, en » aucun lieu, leurs mânes coupables ne seront à » l'abri des reproches et des exécrations de la » postérité. Croyez-moi donc, peres conscripts; » montrons avec confiance et fermeté nos dou» leurs et notre joie. Gémissons sur ce que nous » avons souffert autrefois; jouissons de ce que » nous voyons aujourd'hui. Voilà ce que nous » devons faire en public comme en secret, dans » des actions de graces solennelles comme dans » les conversations particulieres. Souvenons-nous » que le mal que nous dirons de nos tyrans est

» l'éloge de notre bienfaiteur. Lorsqu'on n'ose » pas parler des mauvais princes, c'est une preuve » que celui qui regne leur ressemble. »

Nous avons de Pline, outre ce *Panégyrique*, un recueil de lettres, composé de dix livres, que l'auteur mit en ordre et publia, nous dit-il, à la priere de ses amis; c'est dire que ces lettres sont un ouvrage, et c'en est un en effet. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver cette aisance familiere, cet épanchement intime, cet abandon qui est du genre épistolaire proprement dit. Ce ne sont point ici des lettres qui n'étaient pas faites pour être lues, et dont le charme tient surtout à cette curiosité naturelle à l'esprit humain, qui aime beaucoup à entendre ceux qui ne croient pas qu'on les écoute. Madame de Sévigné nous plaît dans ses lettres, parce qu'elle donne de l'intérêt aux plus petites choses; Cicéron, parce qu'il révele le secret des grandes. Pline est auteur dans les siennes; mais il l'est avec beaucoup d'agrément et de variété. Tous ses billets sont écrits pour la postérité; mais elle les a lus, et cette lecture fait aimer l'auteur.

Si les lettres de Pline font honneur à son esprit par la maniere dont elles sont écrites, les noms de ceux à qui elles sont adressées suffiraient pour faire l'éloge de son caractere. Ce sont les plus honnêtes gens et les hommes les plus célebres par leurs talens, leur mérite et leurs vertus; et les sentimens qu'il exprime sont dignes de ces liaisons. Il intéresse également, et par les amis dont il regrette la perte, tel qu'un Helvidius, un Arulénus, un Sénecion, les victimes de Domitien, et par ceux qui jouissent avec lui du regne de Trajan, tels que Tacite, Quintilien, Macer, Suétone, Martial, etc. Il ne peut pas nous attacher, comme Cicéron, par le détail des intrigues et des révolutions du siecle le plus orageux de la Républi-

que. Un regne heureux et tranquille ne peut fournir cette espece d'attrait à l'imagination, et cet aliment à la curiosité. En ce genre tout ce qu'on peut faire du bonheur, c'est d'en jouir; car il en est de l'histoire à peu près comme du théâtre, où rien n'intéresse moins que les gens heureux. Mais on trouve du moins dans Pline des traits et des anecdotes qui peignent les mœurs et les caracteres. On y voit particuliérement la malignité cruelle des délateurs sous Domitien, et leur bassesse rampante sous Trajan; car rien n'est si lâche et si vil que le méchant dès qu'il ne peut plus faire du mal; c'est une bête féroce à qui l'on a arraché les griffes et les dents, et qui leche quand elle ne peut plus mordre. Tel étoit un certain Régulus, sur lequel Pline s'exprime ainsi dans une de ses lettres, qui présente un tableau frappant de vérité qu'on voit toujours avec plaisir, celui de l'humiliation d'un méchant homme.

« Avez-vous vu quelqu'un plus humble et plus » timide que Régulus depuis la mort de Domi- » tien, sous lequel il n'a pas commis moins de » crimes que sous Néron, mais avec plus de pré- » caution et de secret? Il a eu peur que je n'eusse » du ressentiment contre lui, et il ne se trompait » pas : j'en avais. Je l'avais vu échauffer la per- » sécution contre Aruléнus, et triompher de sa » mort, au point de réciter et de répandre dans » le public un libelle où il l'appelait *un singe des* » *Stoïciens, qui portait encore les stigmates de* » *Vitellius*. Vous reconnaissez là le style de » l'homme. Il déchire aussi Sénecion et avec » tant de fureur, que Métius Carus (autre homme » de la même trempe) lui dit à cette occasion : » *Quel droit avez-vous sur mes morts? Est-ce* » *que je vais remuer les cendres de votre Cras-* » *sus et de votre Camérinus*, deux victimes des » délations de Régulus sous Néron? »

On est forcé de s'arrêter pour admirer l'énergique impudence et l'atrocité de ce mot : *Mes morts*. Ce sont là de ces expressions de métier, qui en représentent toute l'horreur. Ces misérables regardaient ceux qu'ils avaient fait périr, comme des possessions et des titres : on croirait entendre des fossoyeurs se disputer un cadavre. Poursuivons.

« Régulus craignait donc que sa conduite ne » m'eût vivement blessé ; aussi s'était-il donné de » garde de me mettre au nombre de ses auditeurs lorsqu'il fit la lecture de son libelle. De » plus, il se ressouvenait dans quel péril il m'avait mis moi même devant les centumvirs. Il » n'y allait de rien moins que de ma vie. A la » priere d'Arulénus, j'étais venu témoigner pour » Arionilla, femme de Timon, et j'avais en tête » Régulus. Je m'appuyais, dans un des points de » la défense, sur l'avis de Modestus, alors exilé » par Domitien. Régulus m'interrompt : *Que pensez-vous*, me dit-il, *de Modestus ?* Si j'avais » dit *du bien*, vous voyez quel danger : si j'avais » dit, *du mal*, quelle honte. Tout ce que je puis » dire, c'est que les dieux vinrent à mon secours, » et m'inspirerent. *Je répondrai*, lui dis-je, *à » votre question si les centumvirs la regardent » comme un des points du procès*. Il insiste. *Il » me semble*, poursuivis-je, *que la coutume est » d'interroger les témoins sur les accusés*, *et » non pas sur ceux qui sont déjà condamnés*. » *Je demande*, reprend Régulus, *ce que vous » pensez, non pas précisément de Modestus, » mais de son attachement pour le prince*. *Et » moi*, dis-je alors, *je crois qu'il n'est pas même » permis de faire une question sur ce qui a déjà » été jugé*. Il se tut, et tout le monde me félicita » de ce que, sans rien dire pour ma sûreté qui » pût compromettre mon honneur, je m'étais dé-

» barrassé de son insidieuse interrogation. Aujourd'hui que Régulus ne se sent pas la conscience nette, il a été trouver d'abord Cécilius » Céler et Fabius Justus, pour les prier de le réconcilier avec moi. Non-content de cela, il s'est » adressé à Spurinus, et d'un ton suppliant (vous » savez comme il est bas quand il craint) : *Je* » *vous conjure*, lui a-t-il dit, *de voir Pline demain matin, mais de grand matin; car je ne* » *puis vivre dans l'inquiétude où je suis, et, de* » *quelque maniere que ce soit, faites en sorte* » *qu'il ne soit plus fâché contre moi.* Je venais » de me lever : on vient me dire que Spurinus » envoie chez moi m'annoncer sa visite. *Non*, » dis-je, *je vais chez lui.* Comme nous allions » l'un vers l'autre, je le rencontre sous le portique de Livie. Il m'expose sa commission, et » ajoute quelques prieres, mais avec beaucoup » de réserve, et comme il convient à un honnête » homme parlant pour celui qui ne l'est pas. » *C'est à vous de voir*, lui dis-je, *ce que vous* » *devez répondre à Régulus. Il ne faut pas vous* » *tromper. J'attends Maurice* (il n'était pas encore revenu d'exil) : *je ne peux rien vous dire* » *sans l'avoir vu, ni rien faire sans son consentement. C'est à lui de me guider, et à moi* » *de le suivre.* Quelques jours après, Régulus lui-même vient me trouver dans la salle du préteur; et après m'avoir suivi quelque tems, il » me tire à l'écart. *Je crains*, me dit-il, *que vous* » *n'ayez sur le cœur la maniere dont je me suis* » *expliqué devant les centumvirs lorsqu'en plaidant contre vous et Satrius Rufus, il m'échappa de dire : Satrius Rufus est cet orateur qui se pique d'imiter Cicéron, et qui n'est* » *pas content de l'éloquence de notre siecle.* Je » lui répondis que c'était lui qui m'apprenait qu'il » y avait de la mauvaise intention dans ses pa-

» roles, que sans son aveu j'aurais pu les pren-
» dre pour une louange; *car*, ajoutai-je, *je me*
» *pique en effet d'imiter Cicéron*, *et ne goûte*
» *pas infiniment l'éloquence de notre siecle. Je*
» *crois qu'il est insensé de ne pas se proposer*
» *pour modele en tout genre ce qu'il y a de*
» *mieux. Mais puisque vous vous souvenez si*
» *bien de cette plaidoierie devant les centum-*
» *virs, comment avez-vous oublié celle où*
» *vous m'interrogeâtes sur Modestus?* Ici mon
» homme devint plus pâle encore qu'il n'avait
» coutume de l'être, et tout en balbutiant me dit
» que ce n'était pas à moi qu'il en voulait alors,
» mais à Modestus. Vous voyez le caractere du
» personnage, qui avoue l'envie qu'il a eu de
» nuire à un malheureux exilé. Au surplus, il
» m'en donna une excellente raison : *Modestus*,
» dit-il, *avait écrit de moi, dans une lettre qui*
» *fut lue à Domitien*, *ces propres mots : Régu-*
» *lus*, *le plus méchant des bipedes.* Vous ver-
» rez que Modestus avait grand tort. Ce fut à peu
» près là toute notre conversation : je ne voulus
» pas m'engager plus avant, pour me réserver
» toute ma liberté jusqu'au retour de mon ami
» Maurice. Je sais fort bien qu'un Régulus n'est
» pas un homme aisé à détruire. Il est riche et in-
» trigant; bien des gens le considerent; la plu-
» part le craignent, et la crainte est un sentiment
» souvent plus fort que l'amitié même. Cepen-
» dant il peut arriver que toute cette fortune
» déjà ébranlée tombe entiérement, car le pou-
» voir et le crédit des méchans est aussi trom-
» peur qu'eux-mêmes. Mais, comme je vous le dis,
» j'attends Maurice : c'est un homme de poids,
» un homme de sens, instruit par l'expérience, et
» que le passé peut éclairer sur l'avenir. C'est
» d'après ses conseils que je prendrai le parti d'a-
» gir ou de rester tranquille. Je vous ai fait tout

» ce détail, parce que notre amitié mutuelle exige » que je vous fasse part, non-seulement de mes » actions, mais de mes pensées. »

Dans une de ses lettres à Tacite, il peint avec des traits aussi nobles que touchans l'union qui regne entre eux, et qui devrait régner entre tous ceux que les talens rendent supérieurs aux autres hommes, et ne rendent pas toujours supérieurs à l'envie.

« J'ai lu votre ouvrage, et j'ai marqué avec le » plus de soin qu'il m'a été possible, ce qui m'a » paru devoir être ou changé ou retranché. J'ai » coutume de dire la vérité, et vous aimez à l'en- » tendre; car personne ne souffre plus patiemment » la critique que ceux qui méritent la louange. A » présent c'est votre tour, et j'attends vos remar- » ques sur l'ouvrage que je vous ai confié. O l'ho- » norable et le charmant commerce que cette ré- » ciprocité de lumieres et de secours! Qu'il m'est » doux de penser que si la postérité s'occupe de » nous, on saura à jamais combien il y a eu entre » nous d'union, de confiance et de franchise! Ce » sera un exemple rare et remarquable, que deux » hommes, à peu près du même âge et du même » rang, et de quelque nom dans les lettres (car il » faut bien que je parle modestement de vous, » puisque je parle en même tems de moi), se » soient aidés et soutenus mutuellement dans leurs » études. Dans ma premiere jeunesse, et lorsque » vous aviez déjà de la réputation et de la gloire, » toute mon ambition était de suivre vos traces, » de loin, il est vrai, mais du moins de plus près » que tout autre. Il y avait d'autres hommes célè- » bres par leur génie; mais vous me paraissiez, » par un rapport naturel entre nous deux, celui » que je pouvais et que je devais imiter. C'est ce qui » fait que je m'applaudis tant de ce que mon nom » est cité avec le vôtre lorsqu'il est question des

» gens de lettres, de ce qu'on pense à moi lors-» qu'on parle de vous. Ce n'est pas qu'il n'y ait des » écrivains qu'on nous préfere; mais il m'importe » peu dans quel rang on nous mette ensemble, » parce qu'à mon gré, le premier de tous est celui » qui vient après vous. Il y a plus : vous devez » avoir remarqué que dans les testamens on nous » laisse des legs semblables à l'un et à l'autre, à » moins que le testateur n'ait été l'ami particulier » de l'un des deux. Je conclus que nous devons nous » en aimer davantage, puisque les études, les mœurs, » la réputation et enfin les dernieres volontés des » hommes nous unissent par tant de liens. »

Quelquefois ces lettres ne contiennent que des anecdoctes plaisantes, telles que celle-ci : « Vous » n'avez pas été témoin d'une assez singuliere » aventure, ni moi non plus : mais on m'en a » parlé comme elle venait de se passer. Polliénus » Paulus, chevalier romain des plus distingués » et des plus instruits, compose des élégies; c'est » chez lui un talent de famille; car il est de la » même ville municipale que Properce, et il le » compte parmi ses ancêtres. Il récitait publique-» ment ses élégies, dont la premiere commence » ainsi : *Vous m'ordonnez, Priscus*..... Javo-» lénus Priscus, l'un de ses meilleurs amis, qui » était présent, se mit à dire tout d'un coup : » *Moi, je n'ordonne rien*. Imaginez les ris et les » plaisanteries. Ce Priscus n'a pas la tête bien » saine, mais pourtant il remplit les devoirs pu-» blics, il est admis dans les conseils, il professe » même le droit civil, en sorte que cette saillie » n'en fut que plus ridicule et plus remarquable, » et refroidit beaucoup la lecture de Paulus. » Avouez que ceux qui lisent en public ont bien » des soins à prendre : il faut qu'ils répondent » non-seulement de leur bon sens, mais aussi de » celui de leurs auditeurs. »

Une autre lettre contient un acte de bienfaisance, également honorable pour celui qui en était l'auteur, et pour celui qui en était l'objet. Elle est de la plus grande simplicité, et c'est ce qui en fait le mérite. Pline écrit à Quintilien : « Quoique vous » soiyez très-simple et très-modeste dans votre » maniere de vivre, et que vous aiyez élevé votre » fille dans les vertus convenables à la fille de » Quintilien et à la petite-fille de Tutilius, cepen- » dant aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler, » homme de distinction, et à qui ses emplois et ses » charges imposent la nécessité de vivre dans un » certain éclat, il faut qu'elle regle son train et » ses habits sur le rang de son mari. Ces dehors » n'augmentent pas notre dignité réelle, mais ils » la relevent aux yeux du public. Je sais que vous » êtes très-riche des biens de l'ame, et beaucoup » moins des biens de la fortune. Je prends donc » sur moi une partie de vos obligations, et, comme » un second pere, je donne à notre chere fille 50 » mille sesterces. Je ne me bornerais pas là si je » n'étais persuadé que la modicité du présent sera » pour vous la seule raison de le recevoir. »

Le récit de la mort volontaire de son ami Corellius Rufus offre des circonstances intéressantes, et la peinture d'un caractere mâle et ferme, digne des anciens Romains.

« J'ai fait une cruelle perte, si c'est dire assez » pour exprimer le malheur qui nous enleve un si » grand-homme. Corellius Rufus est mort, et, ce » qui m'accable davantage, il est mort parce qu'il » l'a voulu. Ce genre de mort, que l'on ne peut » reprocher ni à l'ordre de la nature ni au caprice » de la fortune, me semble le plus affligeant de » tous. Lorsque la maladie emporte nos amis, ils » nous laissent au moins un sujet de consolation » dans cette inévitable nécessité qui menace tous » les hommes. Mais ceux qui se livrent eux-mêmes

» à la mort, ne nous laissent que l'éternel regret
» de penser qu'ils auraient pu vivre long-tems.
» Une souveraine raison qui tient lieu de destin
» aux sages, a déterminé Corellius Rufus. Mille
» avantages concouraient à lui faire aimer la vie,
» le témoignage d'une bonne conscience, une
» haute réputation, un crédit des mieux établis,
» une femme, une fille, un petit-fils, des sœurs
» très-aimables, et, ce qui est encore plus pré-
» cieux, de véritables amis. Mais ses maux du-
» raient depuis si long-tems, ils étaient devenus
» si insupportables que les raisons de mourir
» l'emportaient sur tant d'avantages qu'il trouvait
» à vivre. A trente-trois ans il fut attaqué de la
» goutte : je lui ai ouï dire plusieurs fois qu'il l'a-
» vait héritée de son père ; car les maux comme
» les biens nous viennent souvent par succession.
» Tant qu'il fut jeune, il trouva des remedes dans
» le régime et dans la continence ; plus avancé en
» âge et plus accablé, il se soutint par sa vertu et
» par sa constance. Un jour que les douleurs les
» plus aiguës n'attaquaient plus les pieds seuls,
» comme auparavant, mais se répandaient sur tout
» le corps, j'allai le voir à sa maison près de
» Rome : c'était du tems de Domitien. Dès que je
» parus, les valets de Corellius se retirerent : il
» avait établi cet ordre chez lui, que quand un
» ami de confiance entrait dans sa chambre, tout
» en sortait, jusqu'à sa femme, quoique d'ailleurs
» très-capable du secret. Après avoir jeté les yeux
» de tous côtés : *Savez-vous bien,* dit-il, *pourquoi*
» *je me suis obstiné à vivre si long-tems malgré*
» *des maux insupportables ? C'est pour survivre*
» *au moins d'un jour à ce monstre de Domitien.*
» Pour faire lui-même ce qu'il desirait qu'on fît,
» je suis sûr qu'il ne lui manqua que des forces
» égales à son courage. Mais les dieux du moins
» exaucerent son vœu, et le tyran fut tué. Alors,

» satisfait et tranquille, sûr de mourir libre, il fut
» en état de rompre les liens nombreux, mais plus
» faibles, qui l'attachaient encore à la vie. Il avait
» essayé d'adoucir par la diete les douleurs qui
» étaient redoublées; mais comme elles conti-
» nuaient, sa fermeté sut y mettre un terme. Quatre
» jours s'étaient passés sans qu'il prît aucune nour-
» riture, quand Hispala sa femme envoya notre
» ami commun, C. Geminius, m'apporter la triste
» nouvelle que Corellius avait résolu de mourir;
» que les larmes d'une épouse, les supplications
» de sa fille ne gagnaient rien sur lui; que j'étais
» le seul qui pût le rappeler à la vie. J'y cours :
» j'arrivais lorsque Julius Atticus, de nouveau
» dépêché vers moi par Hispala, me rencontre,
» et m'annonce que l'on avait perdu tout espé-
» rance, même celle que l'on avait en moi, tant
» Corellius paraissait affermi dans sa résolution.
» Ce qui désespérait, c'était la réponse qu'il avait
» faite à son médecin, qui le pressait de prendre
» des alimens. *L'arrêt est prononcé* : parole qui
» me remplit tout à la fois d'admiration et de
» douleur. Je ne cesse de penser quel homme,
» quel ami j'ai perdu. Il avait passé soixante et sept
» ans, terme assez long même pour les hommes
» robustes. Il est délivré de toutes les douleurs
» d'une maladie continuelle : il a eu le bonheur
» de laisser florissante, et sa famille, et la Répu-
» blique, qui lui était plus chere encore que sa
» famille. Je me le dis; je le sais, je le sens; ce-
» pendant je le regrette comme s'il m'eût été ravi
» dans la fleur de son âge et dans la plus brillante
» santé. Mais (dussiez-vous m'accuser de faiblesse)
» je le regrette, particuliérement pour l'amour
» de moi. J'ai perdu le témoin, le guide, le juge
» de ma conduite. Vous ferais-je un aveu que j'ai
» déjà fait à notre ami Calvisius dans les premiers
» transports de ma douleur. Je crains de vivre dé-

» sormais avec moins d'attention sur moi-même :
» vous voyez quel besoin j'ai que vous me con-
» soliez. Il ne s'agit pas de me représenter que
» Corellius était vieux, qu'il était infirme. Il me
» faut d'autres consolations; il me faut de ces
» raisons que je n'ai point encore trouvées ni dans
» le commerce du monde ni dans les livres. Tout
» ce que j'ai entendu dire, tout ce que j'ai lu me
» revient assez dans l'esprit; mais mon affliction
» n'est pas d'une nature à se rendre à des consi-
» dérations communes. »

Si cette lettre est triste, en voici une qui peut amuser; car les histoires d'apparitions et de fantômes amusent toujours même ceux à qui elles font peur. Celle du spectre d'Athenes, que Pline rapporte le plus sérieusement du monde, paraît être l'original de tous ces contes de revenans, répétés et retournés en mille manieres, attendu que chacun peut raconter à sa fantaisie ce qui n'est jamais arrivé. Quoiqu'il en soit, les mauvais plaisans ne pourront pas dire cette fois que c'est ici une histoire d'esprit faite par quelqu'un qui n'en a guere. C'est Pline qui parle : écoutons.

« Le loisir dont nous jouissons vous permet
» d'enseigner et me permet d'apprendre. Je vou-
» drais donc bien savoir si les fantômes ont quel-
» que chose de réel, s'ils ont une vraie figure,
» si ce sont des génies ou seulement de vaines
» images qui se tracent dans l'imagination troublée
» par la crainte. Ce qui me ferait pencher à croire
» qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a
» dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le tems
» qu'il était encore sans fortune et sans nom, il
» avait suivi en Afrique celui à qui le gouverne-
» ment en était échu. Sur le déclin du jour, il se
» promenait sous un portique, lorsqu'une femme
» d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine se
» présente à lui : la peur le saisit. *Je suis*, dit-elle,

*l'Afrique; je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite gouverner cette province où tu mourras.* Tout arriva comme elle l'avait prédit. On conte même qu'abordant à Carthage, et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui, et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba malade, et que, jugeant de l'avenir par le passé, et du malheur qui le menaçait par la bonne fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra de sa guérison malgré la bonne opinion que tous les siens en avaient conçue. Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus horrible; je vous la donnerai telle que je l'ai reçue. Il y avait à Athenes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendait un bruit de fer qui se choquait contre du fer, et si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui paraissait d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt on voyait un spectre fait comme un vieillard très-maigre, très-abattu, qui avait une longue barbe, des cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouait horriblement: de là des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison: l'insomnie à la longue amenait la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, était suivie de la mort; car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite le remettait toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnait une nouvelle. A la fin la maison fut abandonnée et laissée toute entiere au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à

» vendre, dans la pensée que quelqu'un peu ins-
» truit d'un inconvénient si terrible, pourrait y
» être trompé. Le philosophe Athénodore vien
» à Athenes : il aperçoit l'écriteau; en demand
» le prix; la modicité le met en défiance. Il s'in
» forme : on lui dit l'histoire, et loin de lui fair
» rompre le marché, elle l'engage à le conclur
» sans remise. Il s'y loge, et sur le soir il ordonn
» qu'on lui dresse son lit dans l'appartement su
» le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, s
» plume et de la lumiere, et que ses gens se re
» tirent au fond de la maison. Lui, de peur qu
» son imagination libre n'allât au gré d'une craint
» frivole se figurer des fantômes, il applique so
» esprit, ses yeux et sa main à écrire. Au com
» mencement de la nuit un profond silence regn
» dans cette maison comme partout ailleurs; en
» suite il entend des fers s'entre-choquer, de
» chaînes qui se heurtent; il ne leve pas les yeux
» il ne quitte point sa plume, ne songe qu'à bie
» affermir son cœur et à se garantir de l'illusio
» de ses sens. Le bruit s'augmente, s'approche : i
» semble qu'il se fasse près de la porte et bientô
» dans la chambre même. Il regarde, il aperçoi
» le spectre, tel qu'on le lui avait dépeint : c
» spectre étoit debout et l'appelait du doig
» Athénodore lui fait signe de la main d'attendr
» un peu, et continue à écrire comme si de rie
» n'était. Le spectre recommence son fracas ave
» ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles d
» philosophe. Celui-ci regarde encore une fois, e
» voit que l'on continue à l'appeler du doig
» Alors sans tarder davantage, il se leve, pren
» la lumiere et suit. Le fantôme marche d'un pa
» lent, comme si le poids des chaînes l'eût acca
» blé. Mais après qu'il est arrivé dans la cour d
» la maison, il disparaît tout à coup et laisse l
» notre philosophe, qui ramasse des feuilles e

des herbes, et les place à l'endroit où il avait été quitté pour le pouvoir reconnaître. Le lendemain il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait : on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes ; le tems avait consumé les chairs. Après qu'on les eut soigneusement rassemblés, on les ensevelit publiquement; et depuis que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison. Ce que je viens de dire, je le crois sur la foi d'autrui; mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. J'ai un affranchi, nommé Marcus, qui n'est point sans instruction. Il était couché avec son jeune frere, il lui sembla voir quelqu'un assis sur le lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête, et même lui coupait les cheveux au dessus du front. Quand il fut jour, on aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après pareille aventure arrivée à un de mes gens ne me permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontait) vinrent par les fenêtres, lui raserent la tête pendant qu'il était couché, et s'en retournerent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés, épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est peut-être que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arriverent. Je ne l'eusse pas échappé s'il eût vécu; car on trouva dans son porte-feuille une requête donnée contre moi par Métius Carus : de là on peut conjecturer que comme la coutume des accusés est de né-

» gliger leurs cheveux et de les laisser croître,
» ceux que l'on avait coupés à mes gens marquaient
» que j'étais hors de danger. Je vous supplie donc
» de mettre ici toute votre érudition en œuvre.
» Le sujet est digne d'une profonde méditation,
» et peut-être ne suis-je pas indigne que vous
» me fassiez part de vos lumieres. Si, selon votre
» coutume, vous balancez les deux opinions con-
» traires, faites pourtant que la balance penche
» de quelque côté pour me tirer de l'inquiétude
» où je suis; car je ne vous consulte que pour n'y
» plus être. »

La premiere réflexion qui se présente sur ce récit (car on ne peut pas entendre des histoires de revenans sans en dire son avis), c'est qu'il n'y a qu'un seul fait, celui des cheveux coupés, dont Pline se rende le garant, sans qu'on sache pourquoi, car il ne le rapporte que sur la foi d'un affranchi et d'un esclave; et quand l'un et l'autre auraient été trompés par la frayeur, ou auraient eux-mêmes trompé leur maître, il n'y aurait rien de merveilleux : cela même est un peu plus facile à supposer, qu'il ne l'est de croire qu'un esprit vêtu de blanc vienne faire l'office de barbier. Il se présente un autre objet de réflexion : la consultation très-sérieuse que Pline demande à son ami, le ton dont il s'exprime, l'apparition du mauvais génie de Brutus rapporté par le grave et judicieux Plutarque, plusieurs endroits du penseur Tacite, nous font voir que de très-grands esprits, des écrivains philosophes, n'ont pas cru les apparitions impossibles. Voilà un beau texte à commenter; mais comme, après avoir parlé long-tems, on pourrait bien n'en pas savoir davantage; comme d'ailleurs ce sujet, selon la maniere dont on l'envisage, peut paraître ou trop frivole pour être mêlé à des objets sérieux, ou trop sérieux pour être traité légérement, ces raisons m'imposent silence, et cet article de Pline

finira comme toutes les conversations sur les esprits, où chacun fait son histoire et écoute celle des autres, sans que personne soit obligé d'en rien croire. J'observerai seulement que, dans une lettre suivante, Pline écrivant à son ami Tacite, commence ainsi : « J'augure (et cet augure-là n'est pas » trompeur) que vos ouvrages seront immortels. » Assurément la prédiction s'est bien vérifiée jusqu'ici. Je serais tenté d'en conclure que Pline raisonnait mieux sur les écrits de Tacite, que sur les histoires de revenans.

Une autre lettre fort courte roule sur une observation morale dont l'application n'est pas si générale, il est vrai, que Pline semble le croire, mais qui le plus souvent est fondée : quiconque a été gravement malade peut en juger.

« Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis » me fit faire cette réflexion, que nous sommes » fort gens de bien quand nous sommes malades ; » car quel est le malade que l'avarice ou l'ambi» tion tourmente ? Il n'est plus enivré d'amour, » entêté d'honneurs ; il néglige le bien ; quelque » peu qu'on en ait, il y en a toujours assez quand » on se croit prêt de le quitter. Le malade croit » des dieux, et se souvient qu'il est homme ; il » n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune » de personne. Les médisances ne lui font ni » impression ni plaisir : toute son imagination » n'est occupée que de bains et de fontaines. Tout » ce qu'il se propose (s'il en peut échapper), c'est » de mener à l'avenir une vie douce et tranquille, » une vie innocente et heureuse. Je puis donc nous » faire ici à tous deux, en peu de mots, une » leçon dont les philosophes font des volumes en» tiers. Persévérons à être pendant la santé ce que » nous nous proposons de devenir quand nous » sommes malades. »

Une lettre à Maxime, qui allait commander

dans la Grece, nous fait connaître combien Pline chérissait cette contrée qui avait été le berceau des arts, et dont le nom seul a dû être cher dans tous les tems à quiconque était né avec le goût des lettres. Ce morceau d'ailleurs montre un homme pénétré de ces principes d'humanité et de douceur qui convenaient à un philosophe, à un ami de Trajan, et qui peuvent servir de leçons à tous ceux que leurs charges et leurs emplois mettent au dessus des autres. Il est peu de lettres où Pline ait fait voir un caractere plus aimable, et où la raison s'exprime avec plus de grâce et de délicatesse.

« L'amitié que je vous ai vouée m'oblige, non » pas à vous instruire (car vous n'avez pas besoin » de maître), mais à vous avertir de ne pas ou- » blier ce que vous savez déjà, de le pratiquer ou » même de le savoir encore mieux. Songez que » l'on vous envoie dans l'Achaïe, c'est-à-dire, » dans la véritable Grece, dans la Grece par excel- » lence, où la politesse, les lettres, l'agriculture » même, ont pris naissance; que vous allez gou- » verner des hommes libres, dont les vertus, les » actions, les alliances, les traités, la religion, » ont eu pour principal objet la conservation du » plus beau droit que nous tenions de la nature. » Respectez les dieux leurs fondateurs, respectez » l'ancienne gloire de cette nation, et cette vieil- » lesse des États qui est sacrée, comme celle des » hommes est vénérable. Faites honneur à leur » antiquité, à leurs exploits fameux, à leurs fables » même. N'entreprenez rien sur la dignité, sur la » liberté ni même sur la vanité de personne. Ayez » continuellement devant les yeux, que nous avons » puisé notre droit dans ce pays; que nous n'a- » vons pas imposé des lois à ce peuple après l'a- » voir vaincu, mais qu'il nous a donné les siennes » après que nous l'en avons prié. C'est Athenes

» où vous allez, c'est à Lacédémone que vous » devez commander. Il y aurait de l'inhumanité, » de la cruauté, de la barbarie à leur ôter l'ombre » et le nom de liberté qui leur restent. Voyez » comme en usent les médecins : quoique par rap- » port à la maladie il n'y ait point de différence » entre les hommes libres et les esclaves, ils trai- » tent pourtant les premiers plus doucement et » plus humainement que les autres. Souvenez- » vous de ce que fut autrefois chaque ville, mais » que ce ne soit point pour insulter à ce qu'elle est » aujourd'hui. Ne croyez point vous rendre mé- » prisable en ne vous montrant pas dur et altier. » Celui qui est revêtu de l'autorité et armé de la » puissance ne peut jamais être méprisé à moins » qu'il ne soit sordide et vil, et qu'il ne se méprise » le premier. C'est faire une mauvaise épreuve de » son pouvoir, que de s'en servir pour offenser. » La terreur est un moyen peu sûr pour s'attirer » la vénération, et l'on obtient beaucoup plus par » l'amour que par la crainte; car pour peu que » vous vous éloigniez, la crainte s'éloigne avec » vous, mais l'amour reste : et comme la premiere » se change en haine, le second se tourne en » respect.... »

Je terminerai cet extrait par l'aventure d'un enfant d'Hippone, fort agréablement racontée, et qui prouve cette inclination que l'on attribue aux dauphins pour l'espece humaine. Pline raconte le fait à un poëte de ses amis, nommé Carinius, parce qu'il croit le sujet susceptible des couleurs de la poésie, et il n'a pas tort.

« J'ai découvert un sujet de poëme : c'est une » histoire, mais qui a tout l'air d'une fable. Il » mérite d'être traité par un homme comme vous, » qui ait l'esprit agréable, élevé, poétique. J'en » ai fait la découverte à table, où chacun contait » à l'envi son prodige. L'auteur passe pour très-

» fidele, quoiqu'à dire vrai, qu'importe la fidélité
» à un poëte ? Cependant c'est un auteur tel que
» vous ne refuseriez pas de lui ajouter foi si vous
» écriviez l'histoire. Près de la colonie d'Hippone,
» qui est en Afrique sur le bord de la mer, on
» voit un étang navigable, d'où sort un canal qui,
» comme un fleuve, entre dans la mer ou retourne
» à l'étang même, selon que le flux l'entraîne ou
» que le reflux le repousse. La pêche, la naviga-
» tion, le bain, y sont des plaisirs de tous les
» âges, surtout des enfans, que leur inclination
» porte au divertissement et à l'oisiveté. Entre
» eux ils mettent l'honneur et le mérite à laisser
» le rivage bien loin derriere eux, et celui qui
» s'en éloigne le plus, et qui devance tous les
» autres, en est le vainqueur. Dans cette sorte de
» combat, un enfant plus hardi que ses compa-
» gnons, s'étant fort avancé, un dauphin se pré-
» sente, et tantôt le précede, tantôt le suit, tantôt
» tourne autour de lui, enfin charge l'enfant sur
» son dos, puis le remet à l'eau, une autre fois le
» reprend et l'emporte tout tremblant, d'abord en
» pleine mer, mais peu après il revient à terre et
» le rend au rivage et à ses compagnons. Le bruit
» s'en répand dans la colonie : chacun y court,
» chacun regarde cet enfant comme une merveille :
» on ne peut se lasser de l'interroger, de l'enten-
» dre, de raconter ce qui s'est passé. Le len-
» demain tout le monde court à la rive; ils ont
» tous les yeux sur la mer ou sur ce qu'ils pren-
» nent pour elle; les enfans se mettent à la nage,
» et parmi eux celui dont je vous parle, mais avec
» plus de retenue. Le dauphin revient à la même
» heure, et s'adresse au même enfant. Celui-ci
» prend la fuite avec les autres : le dauphin, comme
» s'il voulait le rappeler et l'inviter, saute, plonge
» et fait cent tours différens. Le jour suivant, celui
» d'après et plusieurs autres de suite, même chose

» arrive, jusqu'à ce que ces gens nourris sur la » mer se font une honte de leur crainte. Ils approchent du dauphin, ils l'appellent, ils jouent » avec lui, ils le touchent, il se laisse manier. » Cette épreuve les encourage, surtout l'enfant » qui le premier en avait couru le risque; il nage » auprès du dauphin et saute sur son dos. Il est » porté et rapporté; il se croit reconnu et aimé; » il aime aussi, et ni l'un ni l'autre ne ressent ni » n'inspire la frayeur. La confiance de celui-là » augmente, et en même tems la docilité de celui-» ci; les autres enfans l'accompagnent en nageant, » et l'animent par leurs cris et par leurs discours. » Avec ce dauphin on en voyait un autre (et ceci » n'est pas moins merveilleux) qui ne servait que » de compagnon et de spectateur. Il ne faisait, il » ne souffrait rien de semblable, mais il menait » et ramenait l'autre dauphin comme les enfans » menaient et ramenaient leur camarade. L'ani-» mal, de plus en plus apprivoisé par l'habitude » de jouer avec l'enfant et de le porter, avait » coutume de venir à terre; et après s'être séché » sur le sable, lorsqu'il venait à sentir la chaleur, » il se rejetait à la mer. Octavius Avitus, lieu-» tenant du proconsul, emporté par une vaine » superstition, prit le tems que le dauphin était sur » le rivage pour faire répandre sur lui des parfums: » la nouveauté de cette odeur le mit en fuite et » le fit sauter dans la mer. Plusieurs jours s'écou-» lerent depuis sans qu'il parût. Enfin il revint, » d'abord languissant et triste; et peu après ayant » repris ses premieres forces, il recommença ses » jeux et ses tours ordinaires. Tous les magistrats » des lieux circonvoisins s'empressaient d'accourir » à ce spectacle: leur arrivée et leur séjour en-» gageaient cette ville, qui n'est déja pas trop » riche, à de nouvelles dépenses qui achevaient » de l'épuiser. Ce concours de monde y troublait

» d'ailleurs et y dérangeait tout. On prit donc le parti
» de tuer secrétement le dauphin qu'on venait voir.
» Ne pleurez-vous pas son sort? De quelles expres-
» sions, de quelles figures vous enrichirez cette
» histoire, quoiqu'il ne soit pas besoin de votre
» art pour l'embellir, et qu'il suffise de ne rien
» ôter à la vérité ! »

Pline, qu'on a nommé *le naturaliste* pour le distinguer du précédent, appartient plus, comme ce titre l'indique assez, à la physique et aux sciences naturelles, qu'à la littérature; mais à ne le considérer même que comme écrivain, l'éloquence qu'il a répandue dans son ouvrage, l'imagination qui anime et colorie son style, lui donnent une place éminente parmi les auteurs du dernier âge des lettres romaines. On ne peut douter, et c'est son plus grand éloge, qu'il n'ait servi de modele au célebre auteur de notre *Histoire naturelle*, qui, par la noblesse et l'élévation des idées, l'énergie de la diction, la richesse des peintures et la variété des détails, semble avoir voulu lutter contre lui. Lisez dans Pline la description de l'éléphant et du lion, et vous croirez lire Buffon. Mais l'écrivain français l'emporte par la pureté du goût : l'on ne peut lui reprocher, comme à l'auteur latin, de tomber dans la déclamation, et d'être quelquefois dur et obscur en cherchant la précision et la force : ce sont là les défauts de Pline *le naturaliste*. Son livre d'ailleurs est un monument précieux à tous égards, et on l'a nommé avec raison l'*Encyclopédie des Anciens*. Il a servi à marquer pour nous le terme de leurs connaissances. Tout s'y trouve, astronomie, géométrie, physique générale et particuliere, botanique, médecine, anatomie, minéralogie, agriculture, arts mécaniques, arts de luxe. La seule nomenclature des ouvrages que l'auteur cite, le nombre de ceux qu'il dit avoir lus, la plupart perdus aujourd'hui, et qui forment des

milliers de volumes, suffit pour donner une idée effrayante de son travail ; et quand on pense qu'il avait composé une foule d'autres ouvrages que nous n'avons plus, que ce même homme fut toute sa vie occupé des affaires publiques, fit la guerre, fut chargé pendant plusieurs années du gouvernement d'une province, et qu'il mourut à cinquante-six ans, on ne concevrait pas comment il a pu suffire à tant d'objets, de lectures, de recherches et de fatigues, si Pline le jeune, en nous traçant le plan de vie que suivait son oncle, ne nous eût fait voir en lui l'homme le plus laborieux qui ait jamais existé. Il faut jeter les yeux sur ce tableau pour apprendre ce que c'est que le travail, et l'on ne sera pas étonné que celui qui le traçait, s'accusât lui-même de paresse, en comparaison d'un semblable modele. Assurément peu d'hommes seront capables des travaux de l'oncle et des scrupules du neveu. Voici comme ce dernier s'explique dans une de ses lettres.

« Vous me faites un grand plaisir de lire avec » tant de passion les ouvrages de mon oncle, et » de vouloir les connaître tous. Je ne me contenterai pas de vous les indiquer : je vous marquerai encore dans quel ordre ils ont été faits : » c'est une connaissance qui n'est pas sans agrément pour les gens de lettres. Lorsqu'il commandait une brigade de cavalerie, il a composé » un livre *de l'art de lancer le javelot à cheval ;* et dans ce livre l'esprit et l'exactitude se » font également remarquer : deux autres, de *la Vie de Pomponius Secundus*. Il en avait été » singuliérement aimé, et il crut devoir cette » marque de reconnaissance à la mémoire de son » ami. Il nous en a laissé vingt autres des *Guerres d'Allemagne*, où il a renfermé toutes celles » que nous avons eues avec les peuples de ces » pays. Un songe lui fit entreprendre cet ouvrage.

» Lorsqu'il servait dans cette province, il crut
» voir en songe Drusus Néron, qui, après y avoir
» fait de grandes conquêtes, y était mort : ce
» prince le conjurait de ne le pas laisser enseveli
» dans l'oubli. Nous avons encore de lui trois
» livres intitulés *l'Homme de lettres*, que leur
» grosseur obligea mon oncle de partager en six
» volumes : il prend l'orateur au berceau, et ne
» le quitte point qu'il ne l'ait conduit à la plus
» haute perfection ; huit livres sur *les façons de*
» *parler douteuses :* il fit cet ouvrage pendant
» les dernieres années de l'empire de Néron, où
» la tyrannie rendait dangereux tout genre d'é-
» tude plus libre et plus élevé ; trente-un pour
» servir de suite à l'histoire qu'Aufidius Bassus
» a écrite ; trente-sept de *l'Histoire naturelle*.
» Cet ouvrage est d'une étendue et d'une érudition
» infinie, et presque aussi varié que la nature
» elle-même. Vous êtes surpris qu'un homme
» dont le tems était si rempli, ait pu écrire tant
» de volumes, et y traiter tant de différens su-
» jets, la plupart si épineux et si difficiles.
» Vous serez bien plus étonné quand vous saurez
» qu'il a plaidé pendant quelque tems, et qu'il
» n'avait que cinquante-six ans quand il est mort.
» On sait qu'il en a passé la moitié dans les tra-
» vaux que les plus importans emplois et la con-
» fiance des princes lui ont imposés. Mais c'était
» une pénétration, une application, une vigilance
» incroyables. Il commençait ses veilles aux fêtes
» de Vulcain, dans le mois d'août, non pas pour
» chercher dans le ciel des présages, mais pour
» étudier. Il se mettait à l'étude, en été, dès qu'il
» était nuit close ; en hiver, à une heure du matin,
» au plus tard à deux, souvent à minuit. Il n'était
» pas possible de moins donner au sommeil, qui
» quelquefois le prenait et le quittait sur ses li-
» vres. Avant le jour il se rendait chez l'empe-

» reur Vespasien, qui faisait aussi un bon usage » des nuits : de là il allait s'acquitter de tout ce » qui lui avait été ordonné. Ses affaires faites, il » retournait chez lui, et ce qui lui restait de tems » était encore pour l'étude. Après le dîner (tou- » jours très-simple et très-léger, suivant la cou- » tume de nos peres), s'il se trouvait quelques » momens de loisir, en été, il se couchait au » soleil. On lui lisait quelques livres : il en tirait » des remarques et des extraits ; car jamais il n'a » rien lu sans extraire. Aussi avait-il coutume de » dire qu'il n'y a si mauvais livre où l'on ne » puisse apprendre quelque chose. Après s'être » retiré du soleil, il se mettait le plus souvent dans » le bain d'eau froide. Il mangeait un morceau et » dormait très-peu de tems. Ensuite, et comme » si un nouveau jour eût recommencé, il repre- » nait l'étude jusqu'au souper. Pendant qu'il sou- » pait, nouvelle lecture, nouveaux extraits, » mais en courant. Je me souviens qu'un jour le » lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de » ceux qui étaient à table l'obligea de recom- » mencer. *Quoi! ne l'avez-vous pas entendu?* » (dit mon oncle). *Pardonnez-moi* (reprit » son ami). *Et pourquoi donc* (reprit-il) *le* » *faire répéter? Votre interruption nous coûte* » *plus de dix lignes*. Voyez si ce n'était pas être » bon ménager du tems. L'été, il sortait de table » avant que le jour nous eût quittés ; en hiver, » entre sept et huit ; et tout cela, il le faisait au » milieu du tumulte de Rome, malgré toutes les » occupations que l'on y trouve, et le faisant » comme si quelque loi l'y eût forcé. A la cam- » pagne, le seul tems du bain était exempt d'é- » tude ; je veux dire le tems qu'il était dans l'eau ; » car pendant qu'il en sortait et qu'il se faisait » essuyer, il ne manquait pas de lire ou de dic- » ter. Dans ses voyages, c'était sa seule applica-

» tion : comme si alors il eût été plus dégagé de
» tous les autres soins, il avait toujours à ses
» côtés son livre, ses tablettes et son copiste. Il
» lui faisait prendre ses gants en hiver, afin que
» la rigueur même de la saison ne pût dérober
» un moment à l'étude. C'était par cette raison
» qu'à Rome il n'allait jamais qu'en chaise. Je
» me souviens qu'un jour il me reprit de m'être
» promené. *Vous pouviez* (dit-il) *mettre ces*
» *heures à profit;* car il comptait pour perdu
» tout le tems que l'on n'employait pas aux
» sciences. C'est par cette prodigieuse assiduité
» qu'il a su achever tant de volumes, et qu'il m'a
» laissé cent soixante tomes remplis de ses re-
» marques, écrites sur la page et sur le revers en
» très-petits caracteres; ce qui les multiplie beau-
» coup. Il me contait qu'il n'avait tenu qu'à lui,
» pendant qu'il était procurateur en Espagne, de
» les vendre à Lartius Licinius quatre cent mille
» sesterces, et alors ces mémoires n'étaient pas
» tout-à-fait en si grand nombre. Quand vous
» songez à cette immense lecture, à ces ouvrages
» infinis qu'il a composés, ne croiriez-vous pas
» qu'il n'a jamais été ni dans les charges ni dans
» la faveur des princes? Et quand on vous dit
» tout le tems qu'il a ménagé pour les belles-let-
» tres, ne commencez-vous pas à croire qu'il n'a
» pas encore assez lu et assez écrit? Car, d'un
» côté, quels obstacles les charges et la cour ne
» forment-elles point aux études; et de l'autre,
» que ne peut point une si constante application?
» C'est donc avec raison que je me moque de
» ceux qui m'appellent studieux, moi qui en
» comparaison de lui suis un vrai fainéant. Ce-
» pendant je donne à l'étude tout ce que les de-
» voirs et publics et particuliers me laissent de
» tems. Et qui, parmi ceux même qui consacrent
» toute leur vie aux belles-lettres, pourra soute-

» nir cette comparaison et ne pas rougir, comme » si le sommeil et la mollesse partageaient ses » jours? Je m'aperçois que mon sujet m'a em- » porté plus loin que je ne m'étais proposé. Je » voulais seulement vous apprendre ce que vous » desiriez savoir, quels ouvrages mon oncle a » composés. Je m'assure pourtant que ce que je » vous ai mandé ne vous fera guere moins de plai- » sir que leur lecture. Non-seulement cela peut » piquer encore davantage votre curiosité, mais » vous piquer vous-même d'une noble émula- » tion. »

Nous avons une traduction complete de l'*Histoire naturelle* de Pline, traduction médiocre en elle-même, mais précieuse par les recherches d'érudition et de physique dont elle est accompagnée, et qui sont en partie le fruit des veilles de plusieurs savans, encouragés, il y a environ trente ans, à cette tâche pénible par un de nos plus respectables magistrats (1), qui, chargé alors de présider à la littérature, semblait être placé dans le département que son goût aurait choisi et que la nature lui aurait indiqué, et qui, appelé aux grandes places par la renommée et par le choix du monarque, leur a préféré ce loisir noble et studieux, cette liberté à la fois paisible et active, qui, pour les ames douces et pures, sensibles à l'amitié, à la nature et aux arts, est la source de jouissances que rien ne peut corrompre, et d'un bonheur que rien ne peut troubler,

Cette traduction, en douze vol. in-4°., est plus faite pour les savans et les littérateurs, que pour les gens du monde. Mais heureusement c'est à ceux-ci qu'on a songé lorsqu'on nous a donné un volume composé des morceaux les plus curieux de Pline *le naturaliste*, choisis avec goût, classés

(1) M. de Malesherbes.

avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage, qui est un véritable service rendu aux amateurs, est de M. l'abbé Guéroult, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, et fait honneur à l'université, qui compte l'auteur parmi ses membres les plus distingués. On y trouve cette foule de détails instructifs sur les mœurs domestiques des Romains, sur leurs arts, sur leur luxe, et cette multitude de particularités historiques qui donne un si grand prix à ce vaste monument que Pline nous a transmis. Les bornes qui me sont prescrites, ne permettent pas d'en rien citer; je ne puis que renvoyer à l'abrégé dont je viens de parler, les curieux d'antiquités, et je me contenterai de transcrire un ou deux morceaux, qui peuvent donner quelque idée des beautés de Pline et en même tems de ses défauts; car ceux-ci se trouvent quelquefois à côté des beautés mêmes, et le traducteur n'a pas dû les faire disparaître. Je choisis, par exemple, l'endroit du premier livre, où Pline parle de la terre.

« La terre est le seul des élémens à qui nous » aiyons donné, pour prix de ses bienfaits, un » nom qui offre l'idée respectable de la maternité. » Elle est le domaine de l'homme, comme le ciel » est le domaine de Dieu. Elle le reçoit à sa nais- » sance, le nourrit quand il est né, et du moment » où il a vu le jour, elle ne cesse plus de lui servir » de soutien et d'appui; enfin, nous ouvrant son » sein quand déjà le reste de la nature nous a re- » jetés, mere alors plus que jamais, elle couvre » nos dépouilles mortelles, nous rend sacrés, » comme elle l'est elle-même; et c'est surtout » à ce titre qu'elle est pour nous un objet saint » et vénérable. Elle fait plus encore; elle porte » nos titres et nos monumens, étend la durée de

» notre nom, et prolonge notre mémoire au-delà » des bornes étroites de la vie. C'est la derniere » divinité qu'invoque notre colere : nous la prions » de s'appesantir sur ceux qui ne sont plus, comme » si nous ne savions pas qu'elle seule ne s'irrite » jamais contre l'homme. Les eaux s'élevent pour » retomber en pluies orageuses; elles se durcissent » en grêle, se gonflent en vagues, se précipitent » en torrens; l'air se condense en nuées, se dé- » chaîne en tempêtes; mais la terre est bienfai- » sante, douce, indulgente, toujours empressée à » servir les mortels. Que de tributs nous lui arra- » chons! que de présens elle nous offre d'elle- » même! quelles couleurs! quelles saveurs! quels » sucs! quels touchers! quelles odeurs! Comme » elle est fidelle à payer l'intérêt du dépôt qu'on » lui confie! combien d'êtres elle nourrit pour » nous! S'il existe des animaux venimeux, l'air » qui leur donne la vie en est seul coupable. Elle » est contrainte d'en recevoir le germe, et de les » soutenir lorsqu'ils sont éclos; mais elle répand » en tous lieux les herbes salutaires : toujours » elle est en travail pour l'homme, et peut-être » les poisons mêmes sont-ils un don de sa pitié. »

Ce morceau est d'un ton absolument oratoire et même poétique. Il est brillant; mais toutes les idées en sont-elles bien justes? Est-il vrai que la terre (en lui attribuant tout le pouvoir que l'auteur lui donne figurément) ne fasse jamais de mal à l'homme? Et quand les volcans ouvrent leur sein pour y engloutir des villes entieres? quand les tremblemens de terre bouleversent un royaume? De plus, tout le bien qu'elle fait lui appartient-il exclusivement? Sans ces pluies dont parle Pline pour s'en plaindre fort injustement, sans le soleil dont il ne parle pas, que deviendrait cette terre si bienfaisante? Avouons-le : il fallait laisser aux poëtes exalter la divinité de la terre aux dépens

de quelques autres ; mais un philosophe devait plutôt nous faire voir cette harmonie des élémens, qui, ne pouvant rien pour nous l'un sans l'autre, se combinent pour nous être utiles, et dont la concorde éternelle produit l'éternelle fécondité. Je n'étendrai pas plus loin la critique sur ce morceau qui a de l'intérêt et de l'éclat, mais qui n'est pas exempt, comme on le voit, de déclamation; car on appelle ainsi tout ce qui tend à agrandir les objets aux dépens de la vérité.

Cicéron nous a fait tant de plaisir, que nous devons en trouver aussi à voir quel hommage lui a rendu Pline, lorsqu'en parlant des honneurs que les lettres et les talens de l'esprit ont reçus des Romains, il lui adresse cette éloquente apostrophe: « Pourrai-je, sans crime, passer ton nom sous si» lence, ô Cicéron ? Que célébrerai-je en toi » comme le titre distinctif de ta gloire ? Ah ! sans » doute, il suffira d'attester cet hommage flatteur » qu'un peuple entier, qu'un peuple tel que celui » de Rome rendit à tes sublimes talens, et de » choisir dans toute la suite d'une si belle vie les » seules actions qui signalerent ton consulat. Tu » parles, et les tribus romaines renoncent à la loi » agraire, à cette loi qui leur assurait les premiers » besoins de la vie. Tu conseilles : elles pardon» nent à Roscius, auteur de la loi qui réglait les » rangs au spectacle, et consentent à une distinc» tion injurieuse pour elles. Tu persuades, et les » enfans des proscrits se condamnent eux-mêmes » à ne plus prétendre aux honneurs. Catilina fuit » devant ton génie : c'est toi qui proscris Marc » Antoine. Reçois mon hommage, ô toi qui le » premier fus nommé Pere de la patrie, toi qui le » premier méritas le triomphe sans quitter la toge, » et le premier obtint les lauriers de la victoire » avec les seuls armes de la parole ; toi, le pere » de l'éloquence et des lettres latines; toi enfin,

» pour me servir des expressions de César, autre-
» fois ton ennemi, toi qui remportas le plus beau
» de tous les triomphes, puisqu'il est plus glo-
» rieux d'avoir étendu pour les Romains les limites
» du génie, que d'avoir reculé les bornes de leur
» Empire. »

FIN DU SECOND LIVRE.

# ANCIENS.

## LIVRE TROISIEME.

## HISTOIRE, PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE MÊLÉE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Histoire.*

### SECTION PREMIERE.

### *Historiens grecs et romains de la premiere classe.*

L'HISTOIRE, dans les premiers tems, paraît n'avoir été confiée qu'à la poésie, qui parlait à l'imagination et se gravait dans la mémoire, ou aux monumens publics, qui semblaient propres à perpétuer le souvenir des grands événemens. On les déposait sur l'airain, sur la pierre, sur les statues, sur les tombeaux, sur les médailles; et c'est ce qui fait que ces dernieres, dont un grand nombre a échappé aux ravages du tems, sont devenues un objet de recherche pour les curieux d'antiquité, et ont servi souvent à éclaircir ou à constater les faits et les époques des siecles les plus reculés. L'ouvrage le plus anciennement rédigé en forme d'histoire, que la littérature grecque nous ait transmis (car il n'est ici question ni des livres sacrés, ni des écrivains orientaux), est celui

d'Hérodote, nommé par cette raison *le Pere de l'Histoire.*

C'est à lui que l'on doit le peu que nous connaissons des anciennes dynasties des Medes, des Perses, des Phéniciens, des Lydiens, des Grecs, des Egyptiens, des Scythes. Il vivait environ cinq siecles avant l'ere chrétienne, et avait voyagé dans l'Asie mineure, dans la Grece et dans l'Egypte. Les noms des neuf Muses, donnés par ses contemporains aux neuf livres qui composent son histoire, sont un témoignage de l'estime qu'en faisaient les Grecs, à qui l'auteur en fit la lecture dans l'assemblée des jeux olympiques; et cet honneur qu'on lui rendit, doit aussi leur donner un caractere d'autorité, non qu'il faille en conclure que tous les faits qu'il rapporte sont incontestables. Puisque nos histoires modernes ne sont pas elles-mêmes à l'abri de la critique, à plus forte raison ce qui n'est fondé que sur des traditions si éloignées, est-il soumis à la discussion et susceptible de laisser des doutes. D'ailleurs, le goût si connu des Grecs pour le merveilleux et pour les fables, goût qui leur a été si souvent reproché par les écrivains latins, peut rendre suspecte leur véracité. Mais aussi on est tombé dans un autre excès en rejetant trop légérement tout ce qui ne nous a pas paru conforme à des regles de vraisemblance qu'il n'est pas possible de déterminer d'une maniere bien positive; car dans l'histoire, comme dans le drame,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Nous sommes trop portés à régler la mesure des probabilités sur celles de nos idées communes et de nos connaissances imparfaites. La distance des tems et des lieux, et la diversité des religions, des mœurs, des coutumes et des préjugés, ont placé les Anciens et les Modernes à un si grand

éloignement les uns des autres, que les derniers ne doivent prononcer qu'avec beaucoup de précaution quand il s'agit de se rendre juges de ce que les premiers ont pu faire ou penser. L'expérience doit ici, comme en tout, servir de leçon : plus d'une fois elle a démontré réel ce qui ne semblait pas croyable, et en dernier lieu des voyageurs très-instruits ont vérifié sur les lieux ce qu'Hérodote avait écrit de l'Egypte, et ce qu'on avait regardé comme fabuleux. Il peut y avoir autant d'ignorance à tout rejeter qu'à tout croire, et la différence alors n'est que de la simplicité à la présomption. Il faut se défier également de toutes deux : celui qui sait beaucoup doute souvent, et le doute conduit à l'examen et à l'instruction ; celui qui sait peu est prompt à nier, et manque l'occasion de s'instruire. Au reste, cet examen n'est pas de mon sujet, et je dois surtout considérer les historiens comme écrivains et hommes de lettres. Je ne puis donc offrir qu'un aperçu très-rapide sur ceux des historiens de la Grece et de Rome, que le suffrage de tous les siecles a mis au nombre des auteurs classiques.

Après Hérodote, dont on estime la clarté, l'élégance et l'agrément, mais en qui l'on desirerait plus de méthode, plus de développemens, plus de critique, parut Thucydide, qui a écrit cette fameuse guerre du Péloponese, entre Athenes et Lacédémone, qui dura vingt-sept ans. Il en a rapporté la plus grande partie comme témoin et même comme acteur ; car il fut chargé d'un commandement, et les Athéniens, qui le bannirent pour avoir mal fait la guerre, honorerent ensuite et récompenserent comme historien celui qu'ils avaient puni comme général. On lui reproche deux défauts assez opposés l'un à l'autre : il est trop concis dans sa narration, et trop long dans

ses harangues. Il a beaucoup de pensées, mais elles sont quelquefois obscures; il a dans son style la gravité d'un philosophe, mais il en laisse un peu sentir la sécheresse. Aussi le lit-on avec moins de plaisir que Xénophon, qui écrivit quelque tems après lui, et qu'on a surnommé *l'Abeille attique*, pour désigner la douceur de son style. Ce fut lui qui publia et continua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept livres. Il avait été disciple de Socrate, et commandait dans cette mémorable *Retraite des dix mille*, l'une des merveilles de l'antiquité, et dont il était digne d'écrire l'histoire. Il fut, comme César, l'historien de ses propres exploits: comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les exécuter: comme lui, il mérite une entiere croyance, parce qu'il avait des témoins pour juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la *Cyropédie*, dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a moins consulté la vérité historique, que le desir de tracer le modele d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait. Si les gens de l'art étudient comme général dans la *Retraite des dix mille*, on l'admire comme philosophe et comme homme d'Etat dans ce livre charmant de la *Cyropédie*, qu'on peut comparer à notre *Télémaque*. On a dit de Xénophon, que les Grâces reposaient sur ses levres: on peut ajouter qu'elles y sont près de la Sagesse.

Depuis lui jusqu'à Fénélon, nul homme n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable. Les Anciens ne parlent de lui qu'avec vénération, et l'on sait que Scipion et Lucullus faisaient leurs délices de ses ouvrages. Cet homme, qui eut dans ses écrits tout le charme de l'éloquence attique, avait dans l'ame la force d'un Spartiate. Il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs: tout à coup on vient lui apprendre que son fils a été tué à la bataille de Mantinée. Il ôte

ses couronnes et verse des larmes ; mais lorsqu'on ajoute que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé mortellement le général ennemi, il reprend ses couronnes : *Je savais*, dit-il, *que mon fils était mortel, et sa gloire doit me consoler de sa mort*.

Nous avons de lui beaucoup d'autres ouvrages, entre autres un *Eloge d'Agésilas*, roi de Lacédémone; un *Recueil des paroles mémorables de Socrate, et l'Apologie* de ce philosophe. Mais ses deux chefs-d'œuvre sont la *Retraite des dix mille* et la *Cyropédie*.

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide. Je serais tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature grecque, qui avait servi de modele à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans cet avis de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres Modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont bien plus grands coloristes et meilleurs orateurs que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces ; celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante, l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait, que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. « Sa narration, dit-il, est » singuliérement agréable et de la clarté la plus » pure. Ses harangues sont d'une éloquence au » dessus de toute expression. Tout y est parfaite- » ment adapté aux personnes et aux circonstances. » Il excelle surtout à exprimer les sentimens

» doux et touchans, et nul historien n'est plus » pathétique. »

Cet éloge est juste dans tous les points, et l'on peut ajouter que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travail ni l'effort, paraît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur romaine. Il n'est jamais au dessus ni au dessous de ce qu'il raconte. Ses harangues, que les Anciens admiraient et que les Modernes lui ont reprochées, sont si belles, que leur censeur le plus sévère regretterait sans doute qu'elles n'existassent pas; et je prouverai tout-à-l'heure que ce n'était pas des beautés hors de place, et qu'on ne peut pas lui appliquer le bon-mot si connu de Plutarque : *Tu as tenu hors de propos un très-beau propos.*

Sa réputation s'étendit fort loin, même de son vivant, s'il est vrai, comme on le dit, qu'un habitant de Cadix, qui dans ce tems était pour les Romains une extrémité du Monde, partit de son pays pour voir Tite-Live, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. Saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Paulin, dit très-heureusement à ce sujet : « C'était sans doute une chose bien extraordinaire, qu'un étranger entrant dans une ville telle que Rome, y cherchât autre chose que Rome même. »

On sait que dans son ouvrage, composé de cent quarante livres, il avait embrassé toute l'étendue de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste. Il ne nous en reste que trente-cinq livres, et le tems n'a pas épargné davantage Tacite et Salluste. Ces pertes, si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur, ne seront probablement jamais réparées.

Il fut très-aimé d'Auguste; ce qui ne l'empêcha pas de donner dans ses écrits les plus grandes louanges au parti républicain, à Brutus, à Cassius,

et particuliérement à Pompée, au point qu'Auguste l'appelait le *Pompéien*. Sous Tibere, l'historien Crémutius Cordus fut accusé devant le sénat du crime de leze-majesté, pour avoir appelé Brutus *le dernier des Romains*, et fut obligé de se donner la mort. On peut juger par ce seul trait, quels progrès d'un regne à l'autre avait fait la servitude.

L'abbé Desfontaines a reproché à Tite-Live de s'être laissé trop éblouir par la grandeur de Rome, et d'avoir parlé de cette ville naissante comme de la capitale du Monde : je ne crois pas ce reproche fondé. Rome n'eut jamais plus de véritable grandeur que dans ses premiers siecles, qui furent ceux de la vertu, du courage et du patriotisme ; et ce n'est pas quand son empire fut le plus étendu qu'elle eut plus de gloire réelle. C'est en effet lorsqu'elle combattait pour ses foyers contre Pyrrhus et contre Carthage, que le peuple romain se montra le premier peuple de l'Univers et ce grand caractere qui annonçait ce qu'il devin dans la suite, c'est-à-dire, le dominateur des nations, devait se retrouver sous la plume de Tite-Live.

On l'accuse de faiblesse et de superstition, parce qu'il rapporte très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il faut en conclure qu'il les croyait. Le plus souvent il ne les donne que pour des traditions reçues, et il ne pouvait se dispenser d'en parler. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire, dans un Empire où tout était présage et auspice, où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer l'heure du jour et l'état du ciel. Je crois bien que du tems d'Auguste, et même avant lui, on commençait à être moins superstitieux ; mais le peuple l'était toujours, et la politique savait et devait tirer part de ce puissant ressort de la croyance générale dont les effets sont généralement bons dans tou

;ouvernement, même quand la croyance est erro-
iée. Il n'y a que l'irreligion qui soit essentielle-
nent ennemie de tout ordre social et moral. Aussi
le tout tems le sénat avait plié la religion et les
uspices aux intérêts publics. Les livres des Si-
yylles que l'on ouvrait de tems en tems, étaient
évidemment comme les centuries de Nostradamus,
où l'on trouve tout ce que l'on veut : mais on se
noque de Nostradamus, et l'on révérait les Si-
yylles. Ces notions suffisent pour nous persuader
que Tite-Live et les autres historiens se croyaient
obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient
le ces prodiges, et se souciaient fort peu de dé-
romper personne. Ce n'est pas pourtant que je
voulusse assurer que Tite-Live n'eût sur ce point
aucune crédulité : je dis simplement que ce qu'il
a écrit ne peut pas être regardé comme une preuve
le ce qu'il pensait. Il est très-possible qu'avec un
beau génie on croie à la fatalité et à la divination.
On soupçonnerait volontiers, en lisant Tacite,
qu'il croyait à l'une et à l'autre.

Salluste paraît s'être proposé pour modele la
précision et la gravité de Thucydide, et l'on dit
nême qu'il avait beaucoup emprunté de cet au-
eur. Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit
lu grec. Il faut apparemment que ce soit dans les
autres ouvrages qu'il avait composés, et que nous
avons perdus; car on ne voit aucune trace de ces
raductions dans ce qui nous est resté. Il avait
écrit une grande partie de l'histoire romaine; mais
en imitant la briéveté de Thucydide, il lui donna
encore plus de nerf et de force : un passage de
Séneque fait sentir cette différence. « Dans l'au-
» teur grec (dit-il), quelque serré qu'il soit,
» vous pourriez encore retrancher quelque chose,
» non pas sans rien diminuer du mérite de la
» diction, mais du moins sans rien ôter de la
» plénitude des pensées. Dans Salluste, un mot

» supprimé, le sens est détruit; et c'est ce que » n'a pas senti Tite-Live, qui lui reprochait de » défigurer les pensées des Grecs et de les affai- » blir, et qui lui préférait Thucydide, non qu'il » aimât davantage ce dernier, mais parce qu'il » le craignait moins, et qu'il se flattait de se » mettre plus aisément au dessus de Salluste, s'il » mettait d'abord Salluste au dessous de Thu- » cydide. »

Ce morceau fait voir que Tite-Live, dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, était pourtant capable des injustices de la jalousie, tant il est vrai que, pour se mettre au dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas d'un grand talent qui est rare; il faut une grande ame, qui est plus rare encore.

Aulu-Gelle appelle Salluste un auteur *savant en briéveté, un novateur en fait de mots;* ce qui ne veut pas dire qu'il inventait de nouveaux termes, mais qu'il en faisait un usage nouveau. « L'élégance de Salluste, dit-il ailleurs, la beauté » de ses expressions et son application à en cher- » cher de nouvelles, trouverent beaucoup de » censeurs, même parmi des hommes d'une classe » distinguée; mais dans un grand nombre de » remarques critiques qu'ils ont faites sur ses ou- » vrages, on en trouve quelques-unes de bien « fondées, et beaucoup où il y a plus de mali- » gnité que de justesse. »

Il ne faut pas compter Lénas, affranchi de Pompée, qui appelait Salluste *un très-mal-adroit voleur des expressions de Caton l'ancien:* ce n'était qu'une injure grossiere d'un ennemi et d'un ennemi vil. Mais d'ailleurs ce n'étaient pas en effet des hommes médiocres qui reprochaient à Salluste de l'obscurité dans le style, et l'affectation de rajeunir de vieux termes, c'était Jules-César qui l'aimait et qui fit sa fortune; c'était

le célebre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin et si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il était homme de lettres lui-même. Il avait eu le même maître que Salluste : ce maître étoit un grammairien nommé Prétextatus, qui, voyant que son éleve Salluste montrait de la disposition pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'histoire romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voudrait traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, et ensuite celle de Jugurtha; il avait été témoin de la premiere. Il composa l'histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, et des troubles passagers excités par Lépide après la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau, qui sans doute était précieux, a péri presque entiérement : il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Si les censeurs ont poussé trop loin la critique à l'égard de Salluste, d'autres ont exagéré la louange. Martial l'appelle le premier des historiens romains (1), et il n'est pas le seul de cet avis. J'avoue que je lui préférerais Tite-Live et Tacite, l'ùn pour la perfection du style, l'autre pour la profondeur des idées. Sans vouloir prononcer sur le choix de ses termes, dont nous ne sommes pas juges assez compétens, on ne peut se dissimuler qu'il y a quelque affectation dans son style, et toute affectation est un défaut. On ne peut excuser non plus ses longs préambules et ses digressions morales, qui ne tiennent pas assez au sujet principal, et dont l'objet est vague et le fond trop commun. Il s'en faut bien que sa morale et sa politique vaillent celle de Tacite, qui dans ce genre n'a rien au dessus de lui. Un autre grief contre Salluste, c'est sa partialité à

---

(1) *Crispus, romanâ primus in historiâ.*

l'égard de Cicéron. Ce grand-homme a marqué les deux principaux devoirs de l'historien, de ne rien dire de faux et de ne rien omettre de vrai. Salluste est irréprochable sur le premier article; et comment ne le serait-il pas? Il parlait d'événemens publics dont tous ses lecteurs avaient été témoins. Mais il est une autre espece de mensonge très-familier à la haine, le mensonge de réticence; et celui-là, moins choquant que l'imposture formelle, est aussi coupable et plus lâche, parce que la méchanceté se cache pour ne pas rougir. Le sénat décerne des actions de graces à Cicéron, conçues dans les termes les plus honorables, pour avoir délivré la République du plus grand danger sans effusion de sang. C'est un acte public et solennel, dont tous les historiens font mention : Salluste n'en parle pas. Catulus et Caton, dans une assemblée du sénat, donnent à Cicéron le nom glorieux de Pere de la patrie, que Pline, Juvénal et tant d'autres écrivains ont rappelé, et que la postérité lui a conservé: Salluste n'en parle pas. Les magistrats de Capoue, la premiere ville municipale d'Italie, décernent à Cicéron une statue pour avoir sauvé Rome pendant son consulat : Salluste n'en parle pas. Enfin le sénat lui accorde un honneur dont il n'y avait point d'exemple; il ordonne ce qu'on appelait des *supplications* dans les temples, et ce qui n'avait jamais lieu que pour les triomphateurs. Cette distinction inouie est assez remarquable : Salluste n'en parle pas. Il y a plus : qu'on lise son histoire de la guerre de Catilina : tout y est parfaitement détaillé, excepté ce que fit Cicéron, sans lequel rien ne se serait fait. Est-ce là la fidélité de l'histoire? Est-ce là remplir son objet le plus utile et le plus respectable, celui de montrer la punition du crime et la récompense de la vertu? Mais comme la passion raisonne mal! Comment

Salluste n'a-t-il pas senti que ce silence, qui, dans un homme indifférent, serait une omission condamnable, dans un ennemi était une bassesse odieuse? En se taisant sur des faits publics, croyait-il les faire oublier? Croyait-il que d'autres ne les écriraient pas? N'a-t-il pas dû prévoir que ces réticences perfides n'auraient d'autre effet, si ce n'est qu'on saurait à jamais que ces honneurs avaient été décernés à Cicéron, et que Salluste n'en avait rien dit?

Au reste, le caractere d'un ennemi tel que tous les Anciens nous ont peint Salluste, fait honneur à Cicéron. Les témoignagnes sont aussi unanimes sur la perversité de ses mœurs, que sur la supérioté de ses talens. Il fallait que le déréglement de sa conduite, dont parle Horace dans ses Satyres, allât jusqu'à l'infamie, puisqu'il fut chassé du sénat par le préteur Appius Pulcher, dans un tems où la censure, autrefois sévere comme les mœurs publiques, s'était relâchée elle-même, et corrompue comme tout le reste. Des auteurs dignes de foi s'accordent à dire qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs, et tromper la postérité en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austere, et en étalant une morale qui n'était pas celle de son cœur; qu'il ne recherchait les expressions anciennes que pour faire croire que ses principes se sentaient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la République; qu'enfin il n'empruntait les termes dont Caton le censeur s'était servi dans son livre *des Origines*, que pour paraître ressembler en quelque chose à ce modele de vertu, que d'ailleurs il était si loin d'imiter.

Il dut son élévation et sa fortune à César, qui, en qualité de chef de parti, ne pouvait pas être délicat sur le choix des hommes : c'est un principe et un malheur de l'ambition de se servir des

vices d'autrui. Ce fut César qui le fit rentrer dans le sénat, et lui procura par son crédit la dignité de préteur. Salluste le servit bien dans la guerre d'Afrique, et après la victoire il obtint pour récompense le gouvernement de Numidie, avec le titre de propréteur. C'est là que, par toutes sortes de brigandages, il amassa des richesses immenses, dont il jouit avec d'autant plus de plaisir, que la dissipation de son patrimoine l'avait réduit à la pauvreté. Il acheta ces jardins fameux connus depuis sous le nom de *Jardins de Salluste*, et une maison de campagne délicieuse auprès de Tivoli. Le cri fut général, et les peuples de sa province l'accuserent de concussion auprès de César, alors dictateur. Mais comment celui qui, aux yeux de tous les Romains, avait enlevé le trésor public du temple où il était renfermé, pouvait-il punir un concussionnaire ? La guerre civile n'est pas le tems de la justice. Salluste fut dispensé de répondre, en donnant au maître, qu'il avait servi, une partie de l'argent qu'il avait volé, et s'assura une possession paisible pour le reste de sa vie. Tel est l'homme qui, dans ses écrits, invective contre la dépravation générale et rappelle sans cesse les mœurs antiques.

On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu : il la fait respecter à ses lecteurs, parce que lui-même paraît la sentir. Sa diction est forte comme son ame, singuliérement pittoresque sans jamais être trop figurée, précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue. Il parle à la fois à l'ame, à l'imagination, à l'esprit. On pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun y pénetre plus ou moins, selon le degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé

que Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini. Le secret de son style, qu'on n'égalera peut-être jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux circonstances où il s'est trouvé.

Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au sortir de l'enfance, se fixerent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius et les brigandages d'Othon, qui respira ensuite un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé, dans sa maturité, de supporter la tyrannie ombrageuse et hypocrite de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit, pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, et dont tous les siens devaient partager les avantages. Il fut contraint de plier la hauteur de son ame et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espere, et qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter sa haine, étouffer une partie des talens et du mérite d'un sujet, pour ne pas effaroucher la jalousie du maître; faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abstenir même de cet extérieur de tristesse qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et toujours suspect à un mauvais prince, qui sait trop que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression, Tacite, obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'in-

dignation dont il ne pouvait autrement se soulager ; voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur : un homme profondément affecté ne peut pas l'être ; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu ; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte un sentiment dans l'ame : il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs mêmes attachent au point qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance, et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience des méchans.

On a dit qu'il voyait partout le mal, et qu'il calomniait la nature humaine ; mais pouvait-il calomnier le siecle où il a vécu ? Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus, de Baréa, de Thraséas, qui a fait le panégyrique d'Agricola, ne voyait pas la vertu où elle était ? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola, est le désespoir des biographes ; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un tems de calme et de bonheur. Le regne de Nerva qui le fit consul, et ensuite celui de Trajan, le consolaient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant : on voit qu'il commence à pardonner. C'est là qu'il donne cette leçon si belle et si utile à tous ceux qui peuvent être condamnés à vivre dans des tems malheureux. « L'exemple d'Agricola (dit-il) nous » apprend qu'on peut être grand sous un mauvais

» prince, et que la soumission modeste, jointe aux » talens et à la fermeté, peut donner une autre » gloire que celle où sont parvenus des hommes » plus impétueux, qui n'ont cherché qu'une mort » illustre et inutile à la patrie. »

Il n'y a pas bien long-tems que le mérite supérieur de Tacite a été senti parmi nous. Les Modernes ne lui avaient pas rendu d'abord toute la justice que lui rendaient ses contemporains. Des écrivains philosophes ont fait revenir la multitude des préjugés de quelques rhéteurs outrés dans leurs principes, et d'une foule de pédans scholastiques, qui, ne voulant reconnaître d'autre maniere d'écrire que celle de Cicéron, comme si le style des orateurs devait être celui de l'histoire, nous avaient accoutumés dans notre jeunesse à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre et d'une latinité suspecte, comme un auteur obscur et affecté. C'est à de pareilles gens qu'il faut citer Juste-Lipse, un des critiques du seizieme siecle, que d'ailleurs je n'aurais pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style, mais fort sensément. « Chaque page, chaque ligne de Tacite, est un » trait de sagesse, un conseil, un axiôme. Mais il » est si rapide et si concis, qu'il faut bien de la » sagacité pour le suivre et pour l'entendre. Tous » les chiens ne sentent pas le gibier, et tous les » lecteurs ne sentent pas Tacite. »

Si quelque chose peut faire voir combien, avant l'invention de l'imprimerie, toutes les précautions possibles étaient peu sûres pour garantir des injures du tems les plus beaux ouvrages de l'esprit humain, c'est ce qui est arrivé à ceux de Tacite. Plusieurs siecles après lui, un homme de son nom fut élevé au trône des Césars, et se glorifiant de lui appartenir, quoiqu'on en doutât, il fit transcrire avec le plus grand soin tout ce qui était sorti de la plume de cet inimitable historien, et le fit

déposer dans les bibliotheques publiques. Il ordonna de plus que tous les dix ans on en renouvelât les copies. Tous ces soins n'ont pu nous conserver ses écrits, dont la plus grande partie est encore l'objet de nos regrets.

Parmi les historiens de la premiere classe, on peut encore placer Quinte-Curce, quoiqu'inférieur à ceux dont je viens de parler. On ne sait pas bien précisément dans quel tems il a écrit : il est très-vraisemblable que c'était sous Vespasien. Il a renfermé dans un volume assez court la vie d'Alexandre, divisée en dix livres. Freinshemius a suppléé les deux premiers et une partie du dernier. Le style de Quinte-Curce est très-orné et très-fleuri; mais il convient à son sujet : il écrivait la vie d'un homme extraordinaire. Il excelle dans les descriptions des batailles : sa harangue des Scythes est un morceau fameux. Il a de la noblesse et du feu quand il raconte; mais lorsqu'il fait parler ses personnages, il laisse trop paraître l'auteur. On l'accuse aussi, et avec raison, de plusieurs erreurs de dates et de géographie, et en tout il est beaucoup moins exact qu'Arrien, qui a servi à le rectifier. Mais je ne sais si l'on est bien fondé à croire qu'il s'est permis, dans l'histoire de son héros, beaucoup d'embellissemens romanesques. Alexandre, chez les autres historiens qui ont parlé de lui, ne paraît pas moins singulier, moins outré que dans Quinte-Curce, et il y a des hommes dont l'histoire véritable ressemble fort à un roman, seulement parce que ces hommes-là ne ressemblent pas aux autres. Dans ce siecle même, Charles XII l'a suffisamment prouvé. Quinte-Curce ne dissimule et n'a aucun intérêt de dissimuler aucune des fautes ni des mauvaises qualités d'Alexandre. Il dit le bien et le mal, et n'a point le ton d'un enthousiaste ni même d'un panégyriste. Quant à la vérité des faits, si l'on consulte une

dissertation de Tite-Live sur le succès qu'aurait pu avoir Alexandre s'il eût porté ses armes en Italie, on verra que les Romains s'étaient procuré de très-bons mémoires sur ce prince, lorsqu'ils conquirent la Macédoine.

## SECTION II.

### *Des harangues, et de la différence de systême entre les histoires anciennes et la nôtre.*

Il me reste à justifier les Anciens sur ces harangues, que l'on regarde comme des efforts de l'art oratoire, plutôt que comme des monumens historiques. Il se peut en effet que Fabius et Scipion n'aient pas dit dans le sénat précisément les mêmes choses que Tite-Live leur fait dire; mais s'il est très-probable qu'ils ont dû et qu'ils ont pu parler à peu près dans le même sens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien. En ce genre, ce me semble, il est permis d'embellir sans être accusé de controuver. Si l'auteur faisait parler avec éloquence des hommes qui n'eussent pas été faits pour en avoir, qui n'eussent jamais eu aucune habitude du talent de la parole, c'est alors que l'historien ferait le rôle de romancier. Mais c'est ici qu'il faut se rappeler l'observation que j'ai déjà eu lieu de faire, que nos mœurs et notre éducation ne sont pas à beaucoup près celles des anciennes républiques. Il est reconnu qu'Athenes était gouvernée par ses orateurs; que rien d'important ne se décidait sans eux; que dans toute la Grece, excepté peut-être Lacédémone, l'art de parler était une des connaissances les plus essentielles, les plus nécessaires à un citoyen, une de celles que l'on cultivait avec le plus de soin dans la premiere jeunesse, et la partie la plus importante des études. A Rome, quiconque aspirait aux charges, devait être en

état de s'énoncer avec facilité et avec grâce devant trois ou quatre cents sénateurs, de savoir motiver et de soutenir un avis que l'on attaquait avec toute la liberté républicaine, quelquefois de pérorer devant l'assemblée du peuple romain, composée d'une multitude innombrable et tumultueuse. Les accusations et les défenses judiciaires étant un des grands moyens d'illustration, les membres les plus considérables de l'État cherchaient à se signaler en dénonçant des coupables ou en les défendant. Leur but était de se faire connaître au peuple, et l'ambition cherchait des inimitiés éclatantes. Toutes les petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes, tel que celui du préteur et des centumvirs; mais toutes les grandes causes se plaidaient devant un certain nombre de chevaliers romains choisis par la loi, et assujettis à un serment, dans un vaste forum rempli d'une foule attentive; et celui qui s'exposait à cette périlleuse épreuve devait être bien sûr de ses talens et de sa fermeté. C'était là qu'un homme était jugé pour la vie : ses espérances et son élévation dépendaient de l'opinion qu'il donnait de lui en se montrant dans cette lice aussi brillante que dangereuse. Les enfans de famille y assistaient assidûment, et c'est ce qu'on appelait les exercices du forum : c'étaient ceux de toute la jeunesse, ainsi que les travaux du champ de Mars.

Il n'est donc pas étonnant que des hommes élevés ainsi haranguassent beaucoup plus souvent et plus facilement que nous ne l'imaginons. L'éloquence, qui dans nos monarchies semble n'être le partage que de ceux qui par état doivent en avoir fait une étude particuliere, était, chez les Grecs et les Romains, une des qualités communes, dans un degré plus ou moins éminent, à tout homme public, à tout citoyen constitué en

dignité. Les Gracches, César, Caton, Scipion, étaient de très-grands orateurs, c'est-à-dire, dans la langue républicaine, de très-grands-hommes d'État. Dans le pays de la liberté, la persuasion est un genre de puissance qu'on ne soupçonne pas dans les pays où il ne doit y en avoir d'autre que l'autorité.

On peut donc croire, sur ce que je viens d'exposer, que les grands-hommes que Tite-Live et Salluste font parler dans leurs histoires, ont souvent puisé dans leur ame d'aussi beaux traits que ceux que leur attribue l'historien, et ont dû même produire de plus grands effets de vive voix, qu'il n'en produit sur le papier; et ce qui prouve encore l'importance qu'on attachait à ces discours, c'est que la plupart du tems on en conservait des copies. Cicéron cite à tout moment des harangues prononcées dans le sénat plus d'un siecle avant lui, par des hommes qui ne les gardaient pas comme des monumens littéraires, mais comme des pieces justificatives de leur conduite et de leurs travaux dans l'administration des affaires publiques.

Il se présente une autre différence dans la maniere dont nous considérons aujourd'hui l'histoire, et dont les Anciens la considéraient. Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce, croyaient avoir rempli tous leurs devoirs quand ils étaient éloquens et vrais. Nous nous plaignons de ne pas trouver chez eux assez de lumieres et de détails sur les mœurs publiques et particulieres, sur la police intérieure, sur les lois, sur les finances, sur les impôts, sur les subsistances, sur l'art militaire, etc. C'est dans des traités faits exprès, dans des ouvrages d'une autre espece que nous allons chercher sur tous ces points, la connaissance de l'antiquité. Depuis que les esprits se sont tournés parmi nous vers la législation et l'économie

politique, ce qui nous paraît le plus important dans l'histoire, c'est la recherche de ces deux grands objets, et la comparaison de ce qu'ils étaient autrefois et de ce qu'ils sont aujourd'hui. Cette comparaison est vraiment intéressante; mais pourquoi ne trouvons-nous pas, à cet égard, à satisfaire entiérement notre curiosité dans les historiens grecs et romains les plus célebres? Et, d'un autre côté, pourquoi ce genre d'histoire philosophique nous paraît-il aujourd'hui nécessaire dans les annales de l'Europe moderne? En voici peut-être la raison. Nous avons été long-tems barbares; long-tems nous n'avons su ni ce que nous étions ni ce que nous devions être. L'Europe entiere, livrée au mélange bizarre des constitutions féodales interprétées par la tyrannie, et de quelques lois romaines interprétées par l'ignorance, l'Europe n'offre, jusqu'au seizieme siecle, qu'un chaos, un labyrinthe où se perd cette foule de nations échappées aux fers des Romains, pour tomber dans ceux des Barbares du Nord, devenues aussi grossieres que leurs nouveaux vainqueurs, et sur lesquelles l'œil de la raison ne se fixe qu'avec peine, jusqu'au moment où la lumiere des arts vient les éclairer. La curiosité de ces nations est donc aujourd'hui de connaître leurs ancêtres, dont elles n'ont rien conservé; de chercher des traces de ce qui n'est plus; de voir à quel point elles sont différentes de leurs peres. Mais les Romains, mais les Grecs, ont toujours été, à la corruption près, ce que leurs peres avaient été. Les lois des Douze-Tables étaient en vigueur sous Auguste, comme au tems des guerres des Samnites; la distribution des tribus romaines était la même; les magistratures étaient les mêmes. Le sénat, pendant sept cents ans, avait eu la même forme, depuis les premiers consuls, jusqu'aux premiers Césars. La discipline militaire, la tactique, la légion, subsisterent sans aucun

changement considérable, depuis Pyrrhus jusqu'à Théodose. Le luxe augmentait sans doute avec les richesses, et la table de Lucullus n'était pas celle de Numa ni de Fabricius; mais la robe consulaire de Cicéron était la même que celle de Brutus; il avait les mêmes droits, les mêmes prérogatives; au lieu qu'aujourd'hui l'habillement de ce qu'on appelle un grand seigneur dans les monarchies de l'Europe, ne ressemble pas plus à celui de ses aïeux, que son existence civile et politique ne ressemble à celle des leudes de Charlemagne et des barons de Philippe-Auguste, et qu'un régiment d'infanterie ne ressemble à une compagnie d'hommes d'armes de Charles V.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait beaucoup à nous apprendre sur nos ancêtres, et que les Romains et les Grecs ne voulussent savoir de leurs peres que leurs exploits : tout le reste leur était suffisamment connu. Tout citoyen, se promenant à Rome sur la place publique du tems des Césars, pouvait montrer la tribune aux harangues où avait parlé le premier tribun du peuple. S'il prétendait au même honneur, il lui fallait faire les mêmes démarches, et obtenir les mêmes suffrages. Mais un brave homme qui chercherait aujourd'hui quelqu'un qui l'armât chevalier, ou une belle dame qui lui ceignît l'épée et lui chaussât les éperons, paraîtrait aussi fou que Don Quichotte.

Je ne dirai qu'un mot des historiens qui n'ont pas été des écrivains éloquens. Nous trouvons d'abord parmi les Grecs, Polybe et Denys d'Halycarnasse : l'un précieux pour ceux qui étudient l'art militaire, et se plaisent à comparer ce qu'il est parmi nous et ce qu'il était chez les Anciens, a le mérite particulier de nous avoir donné dans ce qui nous reste de lui, les meilleurs instructions sur la tactique romaine et sur l'art de la guerre en général, avec la supériorité de lumieres qu'on peut

attendre d'un éleve de Philopémen, et de l'un des meilleurs officiers du second des Scipions : l'autre nous a laissé son *Recueil d'antiquités romaines*, le livre où l'on trouve le plus de ces détails de mœurs et de coutumes dont nous sommes devenus avides, et qui, paraissant aux historiens latins un objet d'érudition plus que de talent, tiennent beaucoup moins de place chez eux que chez les écrivains grecs, pour qui c'était un objet de recherche et de curiosité. Diodore de Sicile, Appien, Arrien, Dion Cassius, sont au rang de ces écrivains médiocres qu'on ne laisse pas de lire avec quelque plaisir, seulement pour la connaissance des faits; car l'histoire, a fort bien dit Cicéron, de quelque maniere qu'elle soit écrite, nous amuse toujours. *Historia, quoquo modo scripta, delectat.* Diodore de Sicile a écrit sur les anciens Empires; Appien, les guerres civiles de Rome; Arrien, celles d'Alexandre. Le moindre de tous est Dion, auteur d'une histoire romaine, où la narration n'est pas sans agrément, mais où les harangues sont aussi prolixes que faibles, et les préventions de toute espece extrêmement marquées. Son acharnement contre tous les hommes célebres, et particuliérement contre Cicéron, a beaucoup infirmé son autorité. Il est naturellement détracteur, et pourtant peu lu et peu connu; ce qui suffit pour apprécier et son caractere, et son talent.

Parmi la foule des historiens du Bas-Empire, ou de ceux dont les écrits sont connus sous le nom d'*Historiæ Augustæ*, on a distingué Ammien Marcellin et Hérodien; l'un estimable par son impartialité, et assez instructif dans le récit des faits pour faire pardonner la dureté rebutante de son style à peine latin; l'autre remarquable par une élégance qui déjà devenait rare chez les Grecs, même avant la translation de l'Empire à Constantinople.

## SECTION III.

### *Historiens de la seconde classe.*

Venons aux historiens de la seconde classe, les abréviateurs et les biographes. Les trois plus distingués dans le premier genre sont Justin, Florus et Patercule : je cite Justin le premier, à cause de l'étendue et de l'importance de son ouvrage. Il vivait sous les Antonins. Nous avons de lui l'abrégé d'une *Histoire universelle* de Trogue-Pompée, qui est perdue, et qui, si nous l'avions, nous apprendrait comment les Anciens concevaient le plan d'une histoire universelle. A n'en juger que par cet abrégé, ce n'est pas ce que nous voudrions aujourd'hui. Justin n'est pas un peintre de mœurs, mais c'est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair et naturel, sans affectation, sans enflure, et semé de morceaux fort éloquens. Il n'y faut pas chercher beaucoup de méthode ni de chronologie : c'est un tableau rapide des plus grands événemens arrivés chez les nations conquérantes, ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau sont d'une grande beauté, et peuvent donner une idée de cette maniere antique, de ce ton de grandeur si naturel aux historiens grecs et romains, et de l'intérêt de style qui anime leurs productions. Citons quelques exemples. Il s'agissait de peindre le moment où Alcibiade, long-tems exilé de sa patrie, y rentre enfin après avoir été tour-à-tour la terreur et l'appui, le vainqueur et le sauveur de ses concitoyens.

« Les Athéniens se répandent en foule au devant » de cette armée triomphante : ils regardent avec » admiration tous les guerriers qui la composent, » et surtout Alcibiade ; c'est sur lui que la République a les yeux, que tous les regards s'atta-

» chent avidemment : ils le contemplent comme » un envoyé du ciel, comme le dieu de la victoire. » On se rappelle avec éloge tout ce qu'il a fait pour » sa patrie, et même ce qu'il a fait contre elle. Ils » se souviennent de l'avoir offensé, et ils excusent » ses ressentimens. Tel a donc été, disent-ils, l'as- » cendant de cet homme, qu'il a pu lui seul ren- » verser un grand Empire et le relever; que la » victoire a toujours passé dans le parti où il était, » et qu'il semble qu'il y ait eu un accord inviola- » ble entre la fortune et lui. On lui prodigue tous » les honneurs, même ceux qu'on ne rend qu'à la » Divinité. On veut que la postérité ne puisse déci- » der s'il y a eu dans son bannissement plus d'igno- » minie, que d'éclat dans son retour. On porte » au-devant de lui, pour orner son triomphe, ces » mêmes dieux dont on avait autrefois appelé la » vengeance sur sa tête dévouée. Athenes voudrait » placer dans le ciel celui à qui elle avait fermé » tout asyle sur la terre. Les affronts sont réparés » par les honneurs, les pertes compensées par les » largesses, les imprécations expiées par les vœux. » On ne parle plus des désastres de Sicile qu'il a » causés, mais des succès qui l'ont signalé dans la » Grece. On oublie les vaisseaux qu'il a fait per- » dre, pour ne se souvenir que de ceux qu'il vient » de prendre sur les ennemis. Ce n'est plus Syra- » cuse que l'on cite, c'est l'Ionie, l'Hellespont, » tant il était impossible à ce peuple de se modé- » rer jamais à l'égard d'Alcibiade, ou dans sa » haine, ou dans son amour. »

Je citerai encore le portrait de Philippe de Macédoine, et le parallele de ce prince avec son fils Alexandre.

« Philippe mettait beaucoup plus de recherche » et de plaisir dans les apprêts d'un combat, que » dans l'appareil d'un festin. Les trésors n'étaient » pour lui qu'une arme de plus pour faire la guerre.

» Il savait mieux acquérir les richesses que les gar-
» der, et fut toujours pauvre en vivant de brigan-
» dages. Il ne lui en coûtait pas plus pour pardon-
» ner que pour tromper, et il n'y avait point pour
» lui de maniere honteuse de vaincre. Sa conver-
» sation était douce et séduisante : il était prodigue
» de promesses qu'il ne tenait pas, et soit qu'il fût
» sérieux ou gai, il avait toujours un dessein. Il
» eut des liaisons d'intérêt et aucun attachement.
» Sa maxime constante était de caresser ceux qu'il
» haïssait, de brouiller ceux qui s'aimaient, et de
» flatter séparément ceux qu'il avait brouillés;
» d'ailleurs éloquent, donnant à tout ce qu'il disait
» un tour remarquable, plein de finesse et d'esprit,
» et ne manquant ni de promptitude à imaginer,
» ni de grâce à s'énoncer. Il eut pour successeur
» son fils Alexandre, qui eut de plus grandes ver-
» tus et de plus grands vices que lui. Tous deux
» triompherent de leurs ennemis, mais diverse-
» ment : l'un n'employait que la force ouverte;
» l'autre avait recours à l'artifice : l'un se félicitait
» quand il avait trompé ses ennemis; l'autre quand
» il les avait vaincus. Philippe avait plus de poli-
» tique, Alexandre plus de grandeur; le pere savait
» dissimuler sa colere, et quelquefois même la sur-
» monter; le fils ne connaissait dans ses vengeances
» ni délais ni bornes. Tous deux aimaient trop le
» vin; mais l'ivresse avait en eux différens effets.
» Philippe, au sortir d'un repas, allait chercher
» le péril, et s'y exposait témérairement. Alexan-
» dre tournait sa colere contre ses propres sujets :
» aussi l'un revint souvent du champ de bataille,
» couvert de blessures; l'autre se leva de table
» souillé du sang de ses amis. Ceux de Philippe n'é-
» taient point admis à partager son pouvoir; ceux
» d'Alexandre sentaientle poids de sa domination :
» le père voulait être aimé; le fils voulait être craint.
» Tous deux cultivaient les lettres; mais Philippe

» par politique, Alexandre par penchant. Le pre-
» mier affectait plus de modération avec ses enne-
» mis; l'autre en avait réellement davantage, et met-
» tait dans sa clémence plus de grâce et de bonne
» foi. C'est avec ces qualités diverses que le pere
» jeta les fondemens de l'Empire du Monde, et que
» le fils eut la gloire d'achever ce grand ouvrage. »

Nous avons d'aussi beaux paralleles dans nos orateurs; mais pour en trouver de semblables dans nos historiens, il faut ouvrir l'histoire de Charles XII, l'un des morceaux de notre langue le plus éloquemment écrit, et lire les portraits du roi de Suede et du czar mis en opposition.

Florus, qui a composé l'abrégé de l'histoire romaine, jusqu'au regne d'Auguste, sous lequel il vivait, a le mérite d'avoir resserré en un très-petit volume les annales de sept siecles, sans omettre un seul fait important. Il y a dans son style quelques traces de déclamation, mais en général de la rapidité et de la noblesse. La conjuration de Catilina est racontée en deux pages, et rien d'essentiel n'y est oublié. Patercule, qui a comme lui le mérite de la briéveté, et qui, en traitant le même sujet, s'est renfermé dans des bornes non moins étroites, a plus de génie que lui et que Justin; mais il est plus souvent rhéteur, et toujours adulateur. Il ne parle de la maison des Césars qu'avec le ton d'une admiration passionnée. Ce n'est pas un Romain qui écrit, c'est l'esclave de Tibere : il lui prodigue les louanges les plus exagérées; il insulte à la mémoire de Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux par le style, et par le talent de semer des réflexions rapides et des pensées fortes dans le tissu de sa narration. Le président Hénault l'a nommé avec justice le modele des abréviateurs. Il y a dans son abrégé beaucoup plus d'idées et d'esprit que dans celui de Florus, et ses portraits

surtout, tracés en cinq ou six lignes, sont d'une force et d'une fierté de pinceau qui le rendent en ce genre supérieur à tous les Anciens, peut-être même à Salluste, si admirable en cette partie. « Mithridate (dit-il), qu'il n'est pas permis de » passer sous silence, mais dont il est difficile de » parler dignement, infatigable dans la guerre, » terrible par sa politique autant que par son » courage, toujours grand par le génie, quelque- » fois par la fortune, soldat à la fois et capitaine, » et pour les Romains un autre Annibal : » et ailleurs : « Caton, l'image de la vertu, qui fut en » tout plus près de la Divinité que de l'homme, » qui jamais ne fit le bien pour paraître le faire, » mais parce qu'il n'était pas en lui de faire autre- » ment; qui ne croyait raisonnable que ce qui est » juste, qui n'eut aucun des vices de l'humanité, » et fut toujours supérieur à la fortune. »

Quoique l'abrégé de Paterculc n'ait que deux livres, une grande partie du premier nous manque : ce qui regarde les Romains commence à la guerre de Persée, et l'auteur avait commencé son ouvrage à la fondation de Rome, en remontant même aux tems antérieurs, et résumant en quelques pages l'histoire de l'Asie et de la Grece. A la naissance de Romulus s'offre une lacune qui n'a pas été remplie, et tout l'intervalle entre cette époque et la conquête de la Macédoine par Paul Emile est resté vide. Une circonstance particuliere distingue cet abrégé. L'auteur y adresse souvent la parole à Vinicius son parent, et paraît avoir écrit pour lui. Cette forme, peu usitée dans l'histoire, a été suivie par Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, adressé à une femme célebre que son esprit et ses connaissances rendaient très-digne de cet hommage.

Parmi les biographes latins, on distingue Cornelius Nepos et Suétone. Le premier écrit avec

autant d'élégance que de précision. *Les Vies des hommes illustres* qu'il nous a laissées, sont, à proprement parler, des sommaires de leurs actions principales, semés de réflexions judicieuses. Mais en rapportant les événemens, il a négligé les détails qui peignent les hommes, et ces traits caractéristiques dont la réunion forme leur physionomie. Rome n'a point eu de Plutarque.

Suétone s'est jeté dans l'excès contraire. Il est exact jusqu'au scrupule, et rigoureusement méthodique : il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie ; il rapporte tout, mais il ne peint rien. C'est proprement un anecdotier, si l'on peut se servir de ce terme, mais fort curieux à lire et à consulter. On rit de cette attention dont il se pique dans les plus petites choses ; mais souvent on n'est pas fâché de les trouver. D'ailleurs, il cite des ouï-dire et ne les garantit pas. S'il abonde en détails, il est fort sobre de réflexions. Il raconte sans s'arrêter, sans s'émouvoir : sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé bien fondé en faveur de son impartialité. Il n'aime ni ne hait personnellement aucun des hommes dont il parle ; il laisse au lecteur à les juger. Suétone était secrétaire de l'empereur Adrien.

Mais le plus justement estimé, le plus relu et le meilleur à relire, parmi les biographes de tous les pays, c'est sans contredit Plutarque. D'abord le plan de ses *Vies paralleles*, établi sur le rapprochement de deux personnages célebres chez deux nations qui ont donné le plus de modeles au Monde, Rome et la Grece, est en morale et en histoire une idée de génie. Aussi l'histoire n'est-elle nulle part aussi essentiellement morale que dans Plutarque. Si l'on peut desirer quelque chose dans sa narration, qui n'est pas toujours aussi claire, aussi méthodique qu'elle pourrait l'être, il

faut se souvenir d'abord qu'elle suppose toujours la connaissance antérieure de l'histoire générale. C'est de l'homme qu'il s'occupe, plus que des choses : son sujet est particuliérement l'homme dont il écrit la vie, et sous ce point de vue il le remplit toujours aussi bien qu'il est possible, non pas en accumulant les détails, comme Suétone, mais en choisissant des traits. Quant aux *Paralleles* qui en sont le résultat, ce sont des morceaux achevés; c'est là surtout qu'il est supérieur, et comme écrivain, et comme philosophe. Jamais personne ne s'est montré plus digne de tenir la balance où la justice des siecles pese les hommes, et leur assigne leur véritable valeur. Personne ne s'est moins laissé séduire ou éblouir par ce qu'il y a de plus éclatant, et n'a mieux saisi et même fait valoir le solide. Il examine et apprécie tout, et confronte le héros avec lui-même, ses actions avec les motifs, le succès avec les moyens, les fautes avec les excuses; et la justice, la vertu, l'amour du bien, sont toujours ce qui détermine son jugement, qu'il prononce toujours avec autant de réserve que de gravité. Ses réflexions sont d'ailleurs un trésor de sagesse et de vraie politique : c'est la meilleure école pour ceux qui veulent diriger leur vie publique et même privée sur les regles de l'honnêteté.

Ce n'est pas qu'on ne lui ait fait quelques reproches plus ou moins fondés. Je ne sais si nous sommes assez savant en grec pour censurer son style aussi durement que l'a fait Dacier, qui apparemment a craint pour cette fois de donner dans l'excès de complaisance attribué aux traducteurs, et qui peut-être est tombé dans l'excès contraire. Il le trouve dépourvu de *toutes les grâces de sa langue, de nombre, d'harmonie, d'arrangement, de regle dans ses périodes*. C'est beaucoup : je ne suis pas assez helléniste pour être si sévere, mais

je doute que Dacier ait été assez mesuré dans sa critique. Je suis sûr au moins qu'il en est de Plutarque, pour la diction, comme des autres auteurs grecs, qui tous ont des tournures et des constructions qu'ils affectionnent, et qui sont comme les élémens de leur style, de façon qu'en passant d'un auteur à l'autre, il faut dans les vingt premieres pages faire une sorte d'apprentissage des tours de phrase qui sont familiers à chacun. Il se peut aussi que le béotien Plutarque n'ait pas la pureté attique ; mais il m'a paru que son style, autant que je puis le juger, ne manque ni de dignité, ni de force, ni même de clarté. Il y a des endroits obscurs; et où n'y en a-t-il pas? L'altération inévitable dans les anciens manuscrits suffit pour faire comprendre que ces obscurités ne sont pas de l'auteur lui-même, quand sa pensée est ordinairement claire, ainsi que son expression.

On a pu lui reprocher avec plus de justice des endroits trop poétiques et trop figurés, qui ne sont pas du ton de l'histoire, et l'espece de bigarrure que forment quelquefois les fragmens des poëtes et des philosophes qu'il insere dans son texte sans en avertir. Lui-même se laisse aller aussi de tems en tems à des excursions philosophiques, trop étendues et trop abstraites, suite naturelle de son goût dominant pour les recherches et les réflexions en tout genre. Il porte cet esprit dans l'érudition historique, et l'on se passerait bien du travail qu'il prodigue un peu en dissertations mythologiques, géographiques, généalogiques, critiques, qui seraient mieux dans Pausanias que chez lui. On voit qu'en total ce n'est pas un écrivain d'un goût pur. Mais sans vouloir dire, avec Dacier, que la plume de Plutarque *est toujours trempée dans le bon sens*, je mettrai volontiers cette plume au premier rang parmi celles des biographes, parce qu'elle est tou-

jours celle de la raison, et que, dans ses *Paralleles* des grands-hommes, elle est non-seulement sage, mais éloquente.

A l'égard de son autorité dans le détail des faits, elle est plus sûre dans la vie des Grecs, que dans celle des Romains, non pas qu'il veuille jamais tromper ; mais lui-même nous a indiqué d'avance la cause de quelques erreurs dont il a été notoirement convaincu. Il avoue avec candeur, qu'il n'a qu'une très-médiocre connaissance du latin ; aussi lui arrive-t-il de traduire mal les auteurs qu'il cite, d'après le texte de cette langue, et de là viennent les méprises évidentes qu'on a relevées dans ses écrits, et qui, par cela même, n'étaient pas d'une dangereuse conséquence.

Maintenant je croirais n'avoir pas achevé l'apologie de ces harangues dont on a fait un sujet de reproche, si je ne faisais voir qu'elles ne doivent être qu'un sujet de gloire, en montrant, par quelques exemples, combien elles sont parfaitement adaptées aux caracteres et aux circonstances, et avec quelle habileté les historiens ont su se mettre à la place des personnages qu'ils faisaient parler. L'étendue qu'il convenait de donner à ces citations, aurait interrompu l'examen critique qui nous occupait : c'est par-là que je le terminerai. Je vous rapporterai une harangue de Tite-Live, une de Salluste, une de Tacite, une de Quinte-Curce : c'est un moyen de plus de comparer la maniere et le génie de chacun d'eux.

Je choisis dans Tite-Live le discours que Quintius Capitolinus, un des plus grands-hommes de son tems, et, ce qui alors signifiait la même chose, un des meilleurs citoyens, adressa au peuple romain dans un de ces momens où la discorde et l'animosité réciproque des deux Ordres de l'État

faisait oublier les intérêts et les dangers communs pour ne s'occuper que des dissentions domesti ques. Les peuples ennemis de Rome avaient pro fité de l'occasion favorable pour s'avancer jus qu'aux portes, sans que personne se mît en devoi de les repousser. Le consul Quintius monte à l tribune et parle ainsi :

« Quoique je ne me sente coupable d'aucun
» faute, Romains, je me sens pénétré de hont
» en paraissant devant vous. Quoi ! vous savez
» et la postérité l'apprendra, que les Eques e
» les Volsques, qui tout-à-l'heure pouvaient à
» peine résister aux Herniques, sont venus en
» armes jusqu'aux portes de Rome, sous le qua-
» trieme consulat de Quintius, et y sont venus
» impunément ! Quoique dès long-tems les choses
» en soient au point de ne présager rien que d
» triste, cependant si j'avais cru que cette anné
» dût être l'époque d'une semblable ignominie
» je m'y serais dérobé par l'exil, ou par la mor
» même, si c'eût été le seul moyen de sauver
» mon honneur. Donc si vos ennemis avaient ét
» vraiment des hommes, si des guerriers dignes
» de ce nom avaient eu entre les mains ces armes
» qui ont menacé nos remparts, Rome pouvait
» être prise lorsque Quintius était consul ! Ah ! j'a-
» vais assez d'ans et d'honneurs : je devais mourir
» dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches
» ennemis ont-ils méprisé ? Est-ce nous, consuls ?
» Est-ce vous, Romains ? Si la faute est à nous,
» ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas,
» et si ce n'est pas assez, ajoutez-y des punitions :
» si la faute est à vous seuls, que les dieux et les
» hommes ne vous en punissent jamais : il suffit
» de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont
» pas compté sur leur courage, encore moins sur
» votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en
» fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs

biens, passés sous le joug, ils vous connaissent assez; ils se connaissent eux-mêmes. La division des deux Ordres, les querelles du sénat et du peuple, voilà la maladie de l'Etat, voilà le poison qui nous dévore et nous consume. Tandis que nous ne pouvons nous accorder ensemble ni sur les bornes de l'autorité ni sur celles de la liberté, que vous ne pouvez souffrir la magistrature patricienne, ni le sénat les magistrats du peuple, le courage est revenu à nos ennemis. Mais par les dieux immortels! que vous faut-il encore? Vous avez voulu des tribuns: pour avoir la paix, nous y avons consenti. Vous avez desiré qu'on élût des décemvirs; ils ont été créés: les décemvirs vous ont déplu, nous les avons forcés d'abdiquer. Devenus particuliers, votre ressentiment les a poursuivis: nous avons laissé condamner à l'exil et à la mort les plus nobles et les plus distingués des citoyens. Vous avez redemandé vos tribuns; ils vous ont été rendus. Vous avez prétendu au consulat, et quoique cette prétention nous parût contraire à nos droits, nous avons laissé passer au peuple les distinctions patriciennes. Le droit de protection accordé à vos tribuns, l'appel au peuple, la loi qui soumet le sénat aux plébiscites; tous nos priviléges détruits sous le prétexte de rétablir l'égalité, nous avons supporté, nous supportons tout: quel sera le terme de ces longs débats? Quand pourrons-nous avoir une commune patrie et ne faire qu'un seul et même peuple? Vaincus, nous sommes plus patiens et plus paisibles que vous qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour vous de nous avoir réduits à vous craindre? C'est contre nous qu'on s'empare du Mont-Aventin; contre nous que l'on se saisit du Mont-Sacré! Mais quand le Volsque était prêt à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur

» nos remparts, personne ne l'a repoussé. Vous
» n'avez des armes, vous n'avez des forces que
» contre nous. Eh bien donc ! quand vous aurez
» assiégé le sénat, quand vous aurez rempli la
» place publique de vos fureurs séditieuses, rempli
» les prisons de sénateurs, allez donc avec ce
» même emportement et cette même fierté, allez
» jusqu'à la porte Esquiline, sortez de vos murs.
» ou, si vous ne l'osez pas, regardez du haut des
» remparts, regardez vos campagnes ravagées par
» le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées
» par l'ennemi; voyez fumer vos toits embrasés;
» et dans ce désordre commun, quand Rome
» est menacée, quand l'ennemi triomphe, en
» quel état croyez-vous que soient vos fortunes
» particulieres ? Encore un moment, et chacun
» de vous apprendra les pertes qu'il a faites.
» Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage ?
» Vos tribuns peut-être vous rendront ce que
» vous aurez perdu. Oui, sans doute, en décla-
» mations, en invectives, en accumulant les lois
» sur les lois, les harangues sur les harangues.
» En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux;
» mais quelqu'un de vous en est-il revenu plus
» riche chez lui ? En a-t-il rapporté à sa femme
» et à ses enfans autre chose que des haines,
» des animosités, des querelles publiques et par-
» ticulieres, dont les suites vous auraient déjà
» été funestes si la sagesse d'autrui ne vous
» défendait de vos propres fautes. Ah ! quand
» vous serviez sous vos consuls et non pas sous
» vos tribuns, dans les camps et non pas dans
» le forum; quand vos cris faisaient frémir l'en-
» nemi dans les batailles, et non pas le sénat
» romain dans vos assemblées, alors, chargés de
» butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches
» de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'Etat
» et de la vôtre, vous retourniez triomphans

» dans vos foyers. Mais aujourd'hui c'est vous, » vous, Romains, qui laissez l'ennemi emporter » vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous » le voulez; restez ici pour écouter vos harangueurs; passez votre vie dans la place publique. » Vous croyez vous dérober à la nécessité des » combats; elle vous poursuit : vous n'avez pas » voulu vous mettre en campagne contre les Eques » et les Volsques; ils sont au pied des murs. Si » vous ne les en chassez pas, tout-à-l'heure ils » seront dans cette enceinte, ils monteront au » Capitole, ils vous suivront jusque dans vos » maisons. Deux ans sont écoulés depuis que le » sénat ordonne de lever des troupes, et de conduire une armée au Mont-Algide; et cependant nous restons oisifs, occupés à nous quereller comme des femmes, et jouissant de notre » loisir, sans songer que ce loisir d'un moment » va multiplier les guerres et les dangers. Je sais » qu'on peut vous tenir des discours plus agréables; » mais quand mon caractere ne me porterait pas » à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt » que des choses flatteuses, la nécessité m'en ferait une loi. Je voudrais vous plaire, Romains, » mais j'aime encore mieux vous sauver, et à » ce prix je n'examine pas même si vous m'en » saurez gré. Il est dans la nature, que celui qui » ne songe qu'à son propre intérêt en parlant à » la multitude, trouve le moyen de paraître plus » populaire que celui qui ne voit rien que l'intérêt de l'État. Vous imaginez peut-être que » tous ces flatteurs du peuple, ces harangueurs » éternels qui ne vous permettent ni de combattre au dehors ni d'être tranquilles au dedans, » sont fort occupés de vos intérêts. Quelle erreur! » Leur élévation et leur profit, voilà ce qu'ils » cherchent en vous soulevant contre nous. Ils » sont nuls quand nous sommes tous d'accord;

» ils sont puissans dans le trouble et le désordre, » et ils aiment encore mieux faire le mal, que » de ne pouvoir rien. Mais si vous pouvez enfin » vous lasser de tant de discordes, vous dégoûter » de ces mœurs nouvelles, et redevenir semblables » à vos ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage » (et si je manque à cet engagement je dévoue » ma tête à tous les supplices), je m'engage à » vous venger dans peu de jours de ces dépréda- » teurs de vos campagnes, à les mettre en fuite, » à m'emparer de leur camp, et à reporter jusque » dans leurs villes cette terreur de la guerre qui » est venue jusqu'à nos portes, et ce bruit des » armes qui retentit autour de nous. »

On remarque dans ce discours l'art vraiment oratoire de rassembler tous les motifs de persuasion, de s'insinuer dans les esprits, d'échauffer les ames : le ton en est noble et pathétique, le style plein de mouvement, la diction élégante et nombreuse. En voici un d'une tournure toute différente. Salluste avait à faire parler Marius, qui faisait gloire de n'être que soldat et de n'avoir aucune teinture des lettres. Il fallait une éloquence inculte, agreste et militaire. Marius, homme sans naissance, élevé par son seul mérite, ennemi des nobles, et nommé malgré eux pour commander en Afrique et faire la guerre à Jugurtha, remercie en ces termes le peuple romain.

« Je n'ignore pas, Romains, que la plupart de » ceux qui briguent les honneurs, se montrent, » quand ils les ont obtenus, bien différens de ce » qu'ils étaient lorsqu'ils les ont demandés ; d'a- » bord actifs, modestes, supplians, ensuite indo- » lens et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes prin- » cipes : la République est plus que le consulat, » et il convient de mettre plus de soin à servir » l'une, qu'à obtenir l'autre. Je n'ignore pas non » plus que j'ai reçu de vous un grand bienfait,

» vous m'avez chargé d'un grand fardeau. Pour-
» voir aux dépenses de la guerre en ménageant le
» trésor public, forcer les citoyens au service sans
» se faire d'ennemis, veiller à tout au dedans et
» au dehors, et tout cela, au milieu des obsta-
» cles, de l'envie et des factions, est plus difficile
» qu'on ne l'imagine. D'autres, s'ils commettent
» des fautes, ont pour eux leur ancienne noblesse,
» la gloire de leurs ancêtres, le crédit de leurs
» parens et de leurs alliés, l'appui de nombreux
» cliens. Je n'ai pour moi que moi seul : toutes
» mes ressources sont dans moi-même, dans mon
» courage, dans ma conduite irréprochable : tout
» le reste me manquerait. Je vois que tout le
» monde a les yeux sur moi, que les bons citoyens
» me sont favorables, parce que mes actions sont
» utiles à la République, mais que les nobles
» n'attendent que l'occasion de m'attaquer. Je
» dois donc redoubler d'efforts pour qu'ils ne
» puissent pas vous en imposer, et pour ne pas
» donner prise sur moi. Je me suis comporté, de-
» puis mon enfance jusqu'à ce jour, de maniere à
» être accoutumé à tous les travaux, à tous les
» dangers : si je me suis conduit ainsi de moi-même
» avant de vous être redevable, je n'ai pas envie
» de changer ma conduite après que vous m'en
» avez payé le prix. Que ceux à qui l'ambition
» apprit à se contrefaire, aient de la peine à ré-
» gler l'usage de leur pouvoir, cela doit être :
» pour moi, qui ai passé ma vie à remplir mes
» devoirs, l'habitude de bien faire m'est devenue
» naturelle. Vous m'avez chargé de faire la guerre
» à Jugurtha, et la noblesse en murmure. C'est
» à vous de voir si un autre choix serait préfé-
» rable ; s'il vaut mieux envoyer à cette expé-
» dition quelqu'un choisi dans cette foule de
» nobles, quelque homme de vieille race, qui
» compte beaucoup d'ancêtres et point d'années

» de services, à qui la tête tourne dans un com-
» mandement si considérable, et qui soit réduit
» à chercher dans ce même peuple un subalterne
» qui lui apprenne son métier, car c'est ce qui
» arrive le plus souvent, vous le savez, et celui
» que vous avez choisi pour général s'en choisit
» un autre pour lui-même. J'en connais, Ro-
» mains, qui, parvenus au consulat, ont com-
» mencé à se faire lire les actions de leurs ancê-
» tres et les livres des Grecs sur l'art militaire,
» fort mal-à-propos, ce me semble; car si dans
» l'ordre des choses on est élu avant de com-
» mander, dans l'ordre de la raison il faut
» apprendre à commander avant d'être élu. Com-
» parez à ces anciens nobles si altiers un homme
» nouveau tel que moi. Ce qu'ils lisent ou ce
» qu'ils entendent dire, je l'ai vu ou je l'ai fait.
» Ce que l'étude leur apprend, je le sais par
» l'expérience : lequel vaut le mieux, des paroles
» ou des actions? Je vous en fais juges, Romains.
» Ils méprisent ma naissance, et moi leur lâcheté.
» Ils me reprochent la faute de la fortune : je
» leur reproche leurs vices, ou plutôt je pense
» que tous les hommes sont égaux par la nature;
» mais que celui-là est le plus noble qui est le
» meilleur et le plus brave. Demandez aux parens
» d'un Albinus, d'un Bestia, s'ils aiment mieux
» être les peres de pareils fils, que d'un Marius :
» ils vous répondront qu'ils voudraient avoir pour
» fils celui qui a le plus de mérite. Si les nobles
» ont raison de me mépriser, qu'ils méprisent
» donc leurs ancêtres qui ont commencé comme
» moi, par n'avoir d'autre noblesse que la vertu.
» Ils m'envient mes honneurs; qu'ils m'envient
» donc aussi mes fatigues, mes périls, ma pro-
» bité; car c'est l'un qui m'a valu l'autre. Mais
» ces hommes, corrompus par l'orgueil, vivent
» comme s'ils méprisaient les honneurs, et les

» demandent comme s'ils les avaient mérités.
» Certes, ils s'abusent beaucoup, de prétendre
» à la fois à deux choses si opposées, aux plaisirs
» de l'oisiveté et aux récompenses du courage.
» Ces mêmes hommes, quand ils parlent dans
» le sénat ou devant vous, élevent jusqu'aux cieux
» le mérite de leurs ancêtres, et croient par-là
» s'agrandir dans l'opinion : c'est tout le con-
» traire ; leur lâcheté paraît d'autant plus cou-
» pable, que les actions de leurs aïeux ont été
» plus éclatantes. La gloire des peres éclaire la
» honte des enfans. Je ne veux pas, comme eux,
» citer ce qu'ont fait les autres ; mais, ce qui vaut
» beaucoup mieux, je puis dire ce que j'ai fait ; et
» cependant, voyez comme ils sont injustes. Ils
» ne me permettent pas de m'applaudir de ce qui
» m'appartient, tandis qu'ils se vantent de ce qui
» ne leur appartient pas, apparemment parce que
» je n'ai pas comme eux des portraits de famille à
» étaler devant vous, et que ma noblesse ne date
» que de moi ; comme s'il ne valait pas mieux
» s'en faire une à soi-même, que de flétrir celle
» dont on a hérité. Je sais que, s'ils veulent me
» répondre, ils ne manqueront pas de paroles élo-
» quentes et bien arrangées ; mais, comblé de
» vos bienfaits, et tous les jours, ainsi que vous,
» outragé par leur haine, je n'ai pas cru devoir
» me taire, de peur qu'on ne prît le silence de la
» modestie pour un aveu de la conscience ; car
» d'ailleurs je ne crois pas pouvoir être blessé par
» leurs discours. S'ils sont vrais, ils doivent me
» rendre justice ; s'ils sont faux, ma conduite les
» réfute. Mais puisqu'ils accusent votre choix,
» qui m'a chargé d'une commission également
» importante et honorable, voyez encore une
» fois si vous devez vous en repentir. Je ne saurais
» vous donner pour mes garans les triomphes et
» les consulats de mes peres ; mais s'il le faut, je

» puis montrer les décorations militaires que j'ai
» reçues, les enseignes que j'ai prises à l'ennemi,
» les cicatrices dont je suis couvert. Romains,
» voilà mes titres de noblesse : ils ne me sont pas
» venus par succession; ils sont le prix des fati-
» gues, des services et des dangers.

» Je ne parle pas bien; je ne suis pas éloquent,
» je le sais : c'est un art dont je fais peu de cas.
» Je le laisse à ceux qui en ont besoin pour couvrir
» par de belles paroles des actions qui ne le sont
» pas; mais la vertu, quand elle se montre, n'a
» besoin que d'elle-même. Je n'ai pas étudié les
» lettres grecques : j'ai cru cette étude bien inu-
» tile, puisqu'elle n'a pas servi à rendre meilleurs
» ceux qui nous les ont enseignées. J'ai appris ce
» qui importe davantage à la République, à frap-
» per l'ennemi, à défendre mes compatriotes, à
» ne rien craindre que l'infamie, à souffrir le froid
» et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter
» la soif et la faim. Voilà ce que j'enseignerai à
» mes soldats. Je ne me traiterai pas délicatement
» en les traitant avec rigueur : je ne veux pas que
» ma gloire ne soit que le fruit de leurs peines :
» c'est ainsi que l'on commande à des citoyens;
» c'est ainsi qu'il est utile de commander. Vivre
» soi-même dans la mollesse, et faire vivre son
» armée dans les privations, est d'un maître et
» non pas d'un général. C'est en pensant, en agis-
» sant comme moi, que nos peres ont été grands
» et ont illustré la République. La noblesse d'au-
» jourd'hui, qui ne leur ressemble guere, nous
» insulte, parce que nous voulons leur ressembler;
» elle brigue les honneurs comme s'ils lui étaient
» dus. Ils se trompent, ces hommes superbes :
» leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils pou-
» vaient leur transmettre, des richesses, des ti-
» tres, un grand nom : ils ne leur ont pas laissé la
» vertu; ils ne le pouvaient pas. Ce n'est pas un

» présent qu'on puisse faire ni qu'on puisse rece-» voir. Ils disent que je suis grossier et sans édu-» cation, parce que je n'entends rien à préparer » un festin, parce que je ne paie pas un cuisinier, » un histrion plus cher qu'un fermier. J'en con-» viens, Romains. J'ai appris de mon pere, et j'ai » entendu dire aux honnêtes gens, que le luxe est » pour les femmes, et le travail pour les hommes; » qu'il faut à un bon citoyen plus de gloire que » de richesse; que les ornemens d'un guerrier, ce » sont ses armes et non pas ses meubles. Quant à » eux, qu'ils s'occupent des seules choses dont ils » fassent cas, des plaisirs et de la table; qu'ils » passent leur vieillesse comme ils ont passé leurs » premieres années, dans les festins, dans les dé-» bauches et la dissolution, et qu'ils nous laissent » la sueur et la poussiere des camps, à nous qui » en faisons plus de cas que de leurs voluptés. » Mais non : quand ils se sont déshonorés par » toutes sortes d'infamies, ils viennent ravir les » récompenses des honnêtes gens. Ainsi, par la » plus criante injustice, le luxe, la mollesse, les » vices, ne nuisent pas à ceux qui en sont cou-» pables, et nuisent à la République, qui en est » innocente. Maintenant que je leur ai répondu, » non pas en proportion de leur indignité, mais » convenablement à mes mœurs, je dirai un mot » de la chose publique. D'abord, pour ce qui re-» garde la Numidie, soyez tranquilles, Romains, » vous avez écarté tout ce qui jusqu'à présent » avait défendu Jugurtha : l'avarice, l'ignorance, » l'orgueil de vos généraux. Vous avez sur les lieux » une armée qui connaît le pays, mais jusqu'ici » plus brave qu'heureuse, et affaiblie en grande » partie par l'avidité et la témérité de ses chefs. » Vous tous donc qui êtes en état de porter les » armes, préparez-vous à défendre la République » avec moi. Que le malheur passé et la dureté

» des commandans ne vous effraient plus ; vous » avez un général qui dans les marches et les » combats sera votre guide et votre compagnon, » et qui ne s'épargnera pas plus que vous. Avec » le secours des dieux, vous pouvez tout vous » promettre : la victoire, le butin, l'honneur. Et » quand tous ces avantages seraient douteux ou » éloignés, il conviendrait encore que les bons » citoyens vînssent au secours de la République ; » car la lâcheté ne sauve personne de la mort, » et jamais pere n'a desiré que ses enfans vécus- » sent toujours, mais qu'ils fussent estimés et » honorés. J'en dirais davantage, Romains, si les » paroles donnaient du courage à ceux qui n'en ont » pas ; mais pour les braves, j'en ai dit assez. »

A cette vigueur mâle et guerriere, à cette austérité brusque, à cette âpreté de style, à cette jactance soldatesque, tous ceux qui ont lu l'histoire, ne reconnaissent-ils pas Marius ? Ne croient-ils pas l'entendre lui-même ? Qu'on lise les lettres et les mémoires du grand Villars ; qu'on voie de quelle maniere il parle de lui et de ceux qu'il appelle des *généraux de cour*, et on s'apercevra qu'aux formes près, nécessairement différentes dans un consul romain et dans un général français, les hommes, placés dans les mêmes situations, ont dans tous les tems à peu près le même langage. C'est dire assez combien Salluste connaissait les hommes ; et quand on les connaît bien, on a le droit de les faire parler.

Les harangues dans Tacite sont ordinairement courtes, mais toujours substantielles, et dans sa précision il ne manque point de mouvement, quoiqu'il en ait moins que Tite-Live dans son abondance. Je prends chez Tacite le discours de Crémutius Cordus, accusé dans le sénat, sous le regne de Tibere, d'avoir appelé dans ses écrits Brutus et Cassius *les derniers des Romains*.

« On m'inculpe dans mes paroles, peres cons- » cripts, tant je suis innocent dans mes actions. » Cependant mes paroles mêmes n'ont attaqué ni » César ni ses parens, les seuls qui soient com- » pris dans les accusations de leze-majesté. On » me reproche d'avoir loué Brutus et Cassius : » beaucoup d'auteurs en ont écrit l'histoire, aucun » ne les a nommés sans éloges. Tite-Live, dis- » tingué entre tous les écrivains par son éloquence » et sa véracité, a donné tant de louanges à Pom- » pée, qu'il en eut d'Auguste le nom de *Pom-* » *péien*, sans en être moins aimé. Nulle part chez » lui, Scipion, Afranius, ni ce même Cassius, ni » ce même Brutus, ne sont traités de brigands et » de parricides, comme on les appelle aujour- » d'hui, et souvent il les appelle de grands- » hommes. Asinius Pollion, dans ses écrits, rend » hommage à leur mémoire : Messala Corvinus, » dans les siens, célébrait Cassius comme son » général, et tous les deux furent en crédit et en » honneur auprès d'Auguste. Quand Cicéron pu- » blia l'ouvrage (1) où il éleve Caton jusqu'aux » cieux, le dictateur César lui répondit-il autre- » ment qu'en le réfutant comme il aurait fait » devant des juges ? Les lettres d'Antoine, les » harangues de Brutus, sont remplies de reproches » contre Auguste, injustes, il est vrai, mais très- » amers ; et on lit encore les vers de Bibaculus » et de Catulle, pleins de satyres contre les Cé- » sars. Mais Jules-César et le divin Auguste les » souffrirent et les oublierent avec autant de » modération que de prudence ; car les satyres » s'effacent si on les méprise ; mais si l'on s'en » irrite, on paraît s'y reconnaître. Je ne parle pas » des Grecs, chez qui non-seulement la liberté,

(1) Celui qui avait pour titre *Cato*, auquel César ré- pondit par l'*Anti-Cato* : tous les deux sont perdus.

» mais même la licence des paroles n'a jamais été
» punie ; ou n'a été repoussée qu'avec les mêmes
» armes. Mais surtout il a toujours été libre et
» innocent de dire sa pensée sur les morts : pour
» eux, il n'y a plus ni faveur ni haine. Mes écrits
» sont-ils des harangues incendiaires, des trom-
» pettes de guerre civile en faveur de Brutus et de
» Cassius, armés dans les champs de Philippes?
» Il y a soixante et dix ans qu'ils ne sont plus ;
» et comme on les retrouve dans leurs images
» que le vainqueur lui-même n'a pas détruites,
» leur mémoire garde sa place dans l'histoire.
» La postérité rend à chacun l'honneur qui lui
» est dû ; et s'il faut que je sois condamné, il ne
» manquera pas d'écrivains qui se souviendront,
» non-seulement de Brutus et de Cassius, mais
» aussi de moi. »

J'ai déjà cité la harangue des Scythes à Alexandre, comme un des morceaux qu'on a le plus remarqués dans Quinte-Curce. On a su gré à l'auteur d'y avoir parfaitement saisi le ton sentencieux et figuré de l'éloquence propre à ces peuples, qui s'énoncent volontiers en maximes et en paraboles, comme on a toujours fait dans l'Orient et dans le Nord.

« Si les dieux avaient proportionné ta stature
» à ton ambition, le Monde ne te contiendrait
» pas. Tu toucherais l'Orient d'une main, le Cou-
» chant de l'autre, et tu voudrais encore savoir
» où vont s'ensevelir les feux de l'astre divin qui
» nous éclaire. C'est ainsi que tu desires toujours
» plus que tu ne peux embrasser. Tu passes d'Eu-
» rope en Asie, tu repasses d'Asie en Europe,
» et si tu avais soumis tout le genre humain,
» tu ferais la guerre aux forêts, aux montagnes,
» aux fleuves et aux bêtes sauvages. Quoi donc !
» ignores-tu que les grands arbres sont long-tems
» à croître, et sont déracinés en un moment?

» Insensé celui qui ne regarde que leurs fruits
» sans mesurer leur hauteur. Prends garde, en
» voulant parvenir au sommet, de tomber avec
» les branches que tu auras saisies. Quelquefois le
» lion a servi de pâture aux plus petits oiseaux,
» et la rouille consume le fer. Il n'y a rien de
» si fort qui ne puisse craindre même ce qui est
» faible. Qu'y a-t-il entre toi et nous? Nous n'a-
» vons jamais approché de ton territoire. Dans
» les vastes forêts où nous vivons, ne nous est-il
» pas permis d'ignorer qui tu es et d'où tu viens?
» Nous ne pouvons pas servir, et nous ne voulons
» pas commander. Veux-tu connaître la nation
» des Scythes? Un attelage de bœufs, une char-
» rue, une fleche, une coupe, voilà ce qui nous a
» été donné, ce qui est à notre usage pour nos
» amis et contre nos ennemis. A nos amis nous
» donnons les fruits de la terre, produits par le
» travail de nos bœufs, et ces amis partagent le
» vin dont nous faisons avec eux des libations.
» Pour nos ennemis, nous les combattons de loin
» avec la fleche, et de près avec la pique. C'est
» avec ces armes que nous avons battu le roi de
» Syrie, celui des Perses et des Medes, et le che-
» min nous a été ouvert jusqu'en Egypte. Mais
» toi, qui te vantes de faire la guerre aux brigands,
» es-tu autre chose que le voleur de tant de pays
» usurpés? Tu as pris la Lydie, la Syrie; tu t'es
» emparé de la Perse et de la Bactriane; tu as
» attaqué l'Inde, et voilà enfin que tu étends tes
» mains avares et insatiables jusqu'à nos troupeaux.
» Et qu'as-tu besoin de tant de richesses, pour
» n'y trouver que la disette? Tu es le premier
» pour qui la satiété ait produit la faim, puisqu'à
» mesure que tu as plus, tu desires davantage.
» Mais ne vois-tu pas depuis combien de tems la
» Bactriane seule te tient arrêté? Pendant que tu
» la soumets, la Sogliane s'arme contre toi, et

» pour toi la guerre naît de la victoire; car que
» tu sois plus grand et plus vaillant que tout
» autre, personne cependant ne veut souffrir un
» maître étranger. Passes seulement le Tanaïs, tu
» verras jusqu'où s'étendent les Scythes, et tu ne
» les atteindras pas. Notre pauvreté sera plus
» agile que l'opulence de ton armée, qui traîne la
» dépouille de tant de nations : et lorsqu'ensuite
» tu nous croiras bien loin, tu nous verras aux
» portes de ton camp; car nous fuyons et pour-
» suivons l'ennemi avec la même vitesse. On dit
» que dans vos adages grecs on se moque des
» solitudes des Scythes; mais nous aimons mieux
» des déserts incultes, que des villes et de riches
» campagnes. Pour toi, serre à deux mains ta
» fortune : elle glisse, et on ne la retient pas en
» dépit d'elle. C'est l'avenir plus que le présent
» qui donne un bon conseil. Mets un mors à ton
» bonheur, tu le maîtriseras plus aisément. On
» dit chez nous que la fortune est sans pieds : elle
» n'a que des mains et des ailes; et quand elle
» nous présente les unes, elle ne laisse pas prendre
» les autres. Enfin, si tu es un dieu, tu dois faire
» du bien aux hommes, et non pas leur ravir le
» leur : si tu n'es qu'un homme, songe toujours
» que tu es un homme. Il y a de la folie à ne se
» souvenir que de ce qui nous porte à nous ou-
» blier. Tu n'auras pour vrais amis que ceux à
» qui tu n'auras point fait la guerre ; car entre
» égaux l'amitié est ferme, et ceux-là sont censés
» égaux qui n'ont point mesuré leurs forces.
» Quant aux vaincus, garde-toi de les prendre
» pour des amis : point d'amitié entre le maître
» et l'esclave : la paix même est entre eux un état
» de guerre. Au reste, ne crois pas que les Scy-
» thes jurent l'amitié : notre serment, c'est le
» respect pour notre parole. Nous laissons aux
» Grecs ces précautions de signer des pactes et

» d'attester les dieux : pour nous, nous mettons » notre religion dans notre fidélité. Ceux qui ne » respectent pas les hommes, trompent les dieux ; » et l'on n'a pas besoin de l'ami dont la volonté » est suspecte. Il ne tient qu'à toi de nous avoir » pour gardiens de tes limites d'Europe et d'Asie. » Nous ne sommes séparés des Bactriens que par » le Tanaïs : au-delà, du côté opposé, nous tou- » chons à la Thrace, qui confine, dit-on, à la » Macédoine. Placés aux deux extrémités de ton » Empire, nous veux-tu pour amis ou pour enne- » mis ? Choisis. »

---

# CHAPITRE II.

## PHILOSOPHIE ANCIENNE.

### *Idées préliminaires.*

Il ne faut plus s'attendre ici à ces analyses détaillées qui ont paru nous attacher si vivement à la poésie et à l'éloquence des Anciens, et que j'ai tâché de proportionner à l'importance des sujets et à la mesure d'intérêt qu'ils pouvaient comporter. La philosophie qui va nous occuper n'a pas le même attrait pour tout le monde, et n'est pas à beaucoup près si familiere à tous les esprits, et si rapprochée de tous les goûts. Elle commande une attention plus laborieuse par le sérieux des objets, et ne la soutient pas par les mêmes agrémens. Quand l'instruction s'adresse à l'imagination et au cœur, autant qu'à l'esprit et au goût, on vole pour ainsi dire au-devant d'elle : quand elle ne s'adresse qu'à la raison, il lui faut des auditeurs déterminés à s'instruire. Mais pourtant la raison a aussi son intérêt propre, et peut plaire

à l'esprit en l'exerçant. Elle ne peut d'ailleurs aller ici jusqu'à la contention et à la fatigue de tête que nous laissons aux érudits et aux savans de profession, avec les dédommagemens qu'ils y trouvent. C'est à eux de rapprocher Platon et Aristote, Epicure et Zénon, le portique et l'académie, de les opposer l'un à l'autre, ou de les concilier et de chercher à les entendre partout, quand ils ne se seraient pas entendus eux-mêmes. Bruker et Deslandes, et une foule d'autres écrivains, ont passé leur vie à errer dans ce labyrinthe semblable à ces châteaux enchantés, où l'Arioste nous représente les paladins armés, courant les uns après les autres, se combattant toujours sans se reconnaître jamais, et après qu'ils sont enfin sortis de ce séjour d'illusions, se retrouvant tels qu'ils étaient entrés, et avouant tous qu'ils avaient long-tems rêvé les yeux ouverts.

Tel est en général, il est vrai, le résultat de cette multitude de systêmes nés dans les écoles anciennes, et tous depuis long-tems abandonnés. Il n'y a rien à en conclure contre les Anciens, si ce n'est qu'ils sont beaucoup plus excusables que les Modernes, d'avoir entrepris plus qu'ils ne pouvaient. L'erreur la plus naturelle à l'esprit humain, dès qu'il veut atteindre à l'origine des choses, c'est-à-dire, chercher ce qu'il ne trouvera jamais, a toujours été de se mettre tout uniment à la place de l'Auteur des choses, et de refaire en imagination l'ouvrage de la pensée divine. Il est donc tout simple que chaque philosophe ait fait son Monde, l'un avec le feu, l'autre avec l'eau; celui-ci avec l'éther, celui-là avec des atômes. Je ne vous entretiendrai sûrement pas de toutes ces cosmogonies que les curieux trouveront partout: heureusement chacun a pu donner la sienne sans le moindre inconvénient, et celles de Descartes et de Leibnitz n'ont pas été plus dangereuses.

Ceux-ci pourtant avaient moins d'excuse, puisque tant de siecles d'expérience auraient dû leur faire sentir que nous devions nous borner à l'étude des faits et à l'observation des phénomenes, sans prétendre deviner les causes premieres, dont le secret appartient à Dieu aussi nécessairement que l'ouvrage même, puisque l'un et l'autre supposent l'infini en sagesse comme en puissance.

Si l'on a renoncé enfin à expliquer la théorie et les moyens de l'Architecte éternel, c'est depuis que deux génies puissans, l'un en mathématiques, l'autre en métaphysique, Newton et Locke, parvenus à démontrer le plus clairement qu'il était possible, celui-là les lois du mouvement, celui-ci les opérations de l'entendement humain, ont en même tems avoué tous les deux l'impossibilité de connaître la cause qui meut les corps, et l'action de la faculté pensante pour mouvoir le corps humain. Alors d'autres *philosophes* (car les athées s'appellent aussi de ce nom, et même exclusivement) se sont retournés d'un autre côté, et ont fait de gros livres, tels que le *Systéme de la Nature*, pour nous apprendre comment le Monde pouvait se passer d'une cause, comment tout existait *par soi-même*, et se maintenait *par soi-même* dans un ordre nécessaire et éternel; et avec un long amas de mots et de raisonnemens absolument inintelligibles, ils ont conclu par cette grande découverte : *Tout est ainsi, parce que tout est ainsi*; ce qui est profond et lumineux, et ce qui heureusement encore laisse le Monde comme il est. Ce n'est pas sous ce rapport que les rêveries de nos *philosophes* ont pu être pernicieuses : il ne leur est pas plus donné de déranger le monde physique que de le comprendre ; mais vous pouvez juger de ce qu'ils en auraient fait, si le Créateur avait pu permettre qu'ils en disposassent un moment, comme il a permis qu'ils

fissent un moment l'essai de leur monde moral et politique.

Malgré le vice radical de tous les systêmes de l'ancienne philosophie sur les premiers principes des choses, si la physique entrait dans notre plan, il ne serait pas difficile de faire voir que les Anciens ont eu du moins des aperçus justes, ingénieux, étendus sur beaucoup de points de physique générale et particuliere, mais des aperçus toujours plus ou moins défectueux et stériles, par deux raisons: d'abord, par le défaut de progrès assez grands dans les mathématiques, où ils ne paraissent avoir été loin que dans la mécanique, qui fit la gloire d'Archimede, ensuite par le défaut de cette méthode, qui consiste dans une analyse exacte et complete, et dans une dialectique sévere : par l'une, on embrasse un objet dans toutes ses parties; par l'autre, on se défend de laisser rien sans preuve, et l'on ne bâtit jamais sur une hypothese comme sur une base. Cette méthode n'a été connue que des Modernes, et c'est ce qui a surtout affermi leurs pas dans la carriere des connaissances naturelles, et ce qui les a conduits si loin dans tout ce qui est du ressort de la physique et des mathématiques. C'est pourtant à un Ancien que nous sommes redevables d'avoir fait de la logique une science; et du raisonnement un art, comme nous l'avons vu dans le précis sur Aristote. Mais lui-même, non-seulement n'a pas tiré de cette découverte tout le fruit qu'on en devait attendre, mais encore a frayé la route de l'erreur aux scholastiques qui l'ont suivi, en abusant de ces abstractions connues sous le nom de catégories et d'universaux, et en rangeant parmi les êtres ce qui n'existe que dans l'entendement. Sa dialectique ne servit donc qu'à confondre par une argumentation invincible les paralogismes de mots et les puériles subtilités des sophistes, dont Socrate et Platon s'étaient tant

moqués, comme nous le verrons tout-à-l'heure, et c'était sûrement un service rendu à l'esprit humain; mais ce moyen qu'il trouva pour combattre l'erreur, ici ne lui servit pas à établir la vérité. Sa métaphysique se réduisit à une longue suite de divisions et de subdivisions très-méthodiques, mais dont les conséquences sont absolument vides et illusoires; et sa physique générale n'offre partout que des *formes substantielles et des qualités occultes*, c'est-à-dire, des mots mis à la place des choses, et qui ont le plus grand de tous les inconvéniens, celui d'ouvrir un champ immense à la controverse sans pouvoir obtenir un résultat; en sorte qu'ici les erreurs mêmes devaient être perdues, comme elles l'ont été pendant si long-tems, au lieu qu'en disputant du moins sur les choses, l'erreur même n'est pas sans quelque fruit, parce qu'enfin l'examen amene des vérités de fait, et qu'on finit par s'entendre et s'accorder.

Je n'en suis pas moins disposé à me ranger à l'avis de ceux qui regardent Aristote comme un esprit plus solide et plus profond que Platon. Vous en avez vu la raison lorsque j'ai parlé des ouvrages où il a procédé d'une maniere plus sûre et plus heureuse, c'est-à-dire, dans sa *Poétique* et dans sa *Rhétorique*, dans sa *Morale* et dans sa *Politique* même, quoique celle-ci ne soit pas au nombre des objets qui doivent nous occuper. C'est là qu'il a su appliquer cet esprit d'analyse et cette rare justesse de vues qui l'ont caractérisé parmi les Anciens comme parmi nous, et qui lui firent donner par l'antiquité le titre de *Prince des philosophes*. C'est là que son excellente méthode lui sert à classer, à définir, à spécifier les choses, et qu'il s'est garanti de l'abus des abstractions, qui en d'autres genres l'a souvent égaré. Quand il parle d'éloquence, de poésie, de mœurs, de gouvernement, il considere sans cesse la nature

de l'homme telle qu'elle est ; il s'appuie de l'expérience, et c'est ce qui le mene à des résultats judicieux et féconds. Il ne bâtit pas en l'air, comme Platon a bâti sa *République*, qui est restée où elle devait rester, dans ses livres ; mais il démêle avec beaucoup de sagacité les causes de l'ordre et du désordre dans les différentes sortes de gouvernemens ; aussi a-t-il été étudié par tous les bons publicistes, qui en ont profité plus que de Platon, dont on n'a pu recueillir que des idées partielles et des vérités détachées, qui ne sont jamais d'un aussi grand usage que les théories générales, quand celles-ci sont bien conçues.

Mais aussi, en métaphysique et en morale, aucun des Anciens ne s'est élevé aussi haut que Platon. L'on ne peut douter qu'il n'ait dû à Socrate, son maître, la gloire d'avoir donné le premier à la morale la seule base solide qu'elle puisse avoir, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, et les peines et les récompenses dans une autre vie. C'est ordinairement Socrate qui, dans les *Dialogues* de Platon, développe ces dogmes fondamentaux ; et quoiqu'il ne paraisse pas avoir rien écrit, si ce n'est quelques lettres (1), on sait, par le témoignage de toute l'antiquité, que ces dogmes étaient les siens, ceux qu'il enseignait publiquement, et c'est surtout par les écrits du disciple que nous est connue la sagesse du maître. Mais on ne peut guere penser que ce soit Socrate qui ait fourni à Platon ses idées sur la nature du Monde et sur l'espece d'hiérarchie qu'il établit entre les êtres divers qui le gouvernent ou qui l'habitent : il paraît au contraire que toute cette philosophie, purement conjecturale, n'a jamais été du goût de Socrate, qui n'approuvait pas que

(1) Il s'amusa aussi, dans les derniers jours de sa vie, à mettre en vers les fables d'Esope.

l'on s'égarât dans ces spéculations ambitieuses sur des objets dont l'homme ne peut jamais savoir que ce qu'il aura plu à Dieu de lui apprendre. Aussi n'est-ce pas Socrate, mais Timée de Locres (1), qui porte la parole dans le dialogue intitulé de son nom ; et l'on peut d'ailleurs conjecturer que quand Platon a mis dans la bouche de Socrate des idées du même genre, c'est d'abord pour s'appuyer de l'autorité d'un homme reconnu dans la Grece pour le plus sage des hommes, ensuite pour se mettre à couvert lui-même sous la sauve-garde d'un nom devenu plus respectable depuis que le repentir des Athéniens avait consacré sa mémoire pour réparer l'injustice de sa condamnation. Nous apprenons même d'un Ancien, que Socrate ayant entendu la lecture du dialogue intitulé *Lysis*, l'un des ouvrages de la jeunesse de Platon, et où celui-ci le fait parler *sur les causes d'amour et*

(1) Ce Timée, disciple de Pythagore, était certainement antérieur à Socrate, et Platon en a fait le principal personnage du dialogue dont nous allons bientôt rendre compte, et qu'il ne faut pas confondre avec un ouvrage particulier, intitulé *de la Nature et de l'Ame du Monde*, qui ne fut publié que dans le second siecle de notre ere, sous le nom de ce Timée de Locres. Ce petit traité contient à peu près tout le systême que l'on voit dans Platon, et l'on a cru d'abord que c'était de ce Timée que Platon avait emprunté sa cosmogonie ; mais il a paru depuis beaucoup plus probable que ce traité est l'ouvrage de quelque platonicien du second siecle, qui crut fortifier les idées de Platon par une plus grande antiquité : c'est l'opinion des meilleurs critiques. On ne peut douter, il est vrai, d'après le témoignage de Plutarque qui cite ce Timée, qu'il n'y ait eu quelque rapport entre sa philosophie et celle de Platon ; mais si cette derniere n'eût été qu'un plagiat, et n'eût pas appartenu au disciple de Socrate, on ne lui en aurait pas fait honneur dans tous les siecles, et cette espece de vol lui eût été reprochée par les critiques anciens, très-curieux de ces sortes de découvertes, et l'école de Platon se serait appelée celle de Timée.

*d'amitié entre les hommes*, il s'écria : *Que de belles choses me fait dire ce jeune homme, sans que jamais j'y aie pensé !* Si Platon risqua ce genre de supposition du vivant même de Socrate, il est extrêmement vraisemblable qu'il n'eut pas plus de scrupule après sa mort, surtout quand il traita des matieres qui n'étaient pas sans danger chez un peuple aussi ombrageux que celui d'Athenes, sur tout ce qui touchait à la religion, comme on le voit par plus d'un exemple avant et après Platon.

C'est par lui que je commencerai cet exposé succinct de ce que nous pouvons recueillir de plus profitable de la philosophie des Anciens sous un double aspect, celui des choses où ils se sont le plus approchés de la vérité par les lumieres naturelles, et celui des erreurs les plus remarquables où les a fait tomber l'inévitable imperfection de ces mêmes lumieres. C'est le seul ordre que je crois devoir suivre dans ce précis, destiné seulement à donner des notions claires, et, si je le puis, utiles à ceux qui n'iront pas s'enfoncer dans la lecture d'une quantité d'auteurs tant anciens que modernes, qui suppose beaucoup de curiosité, d'étude et de loisir, sans beaucoup d'utilité. Ensuite viendront Plutarque, Cicéron et Séneque, qui contiennent, avec Platon, tout le fond de la philosophie des Grecs ; car celle des Latins est toute entiere d'emprunt. D'ailleurs, ces quatre philosophes sont aussi des écrivains renommés, et par-là ils appartiennent plus particuliérement encore à nos séances, et y seront aussi considérés sous ce point de vue, qui est en général celui d'un Cours de littérature, mais qui dans cette partie n'est pas, comme dans les autres, le premier.

## SECTION PREMIERE.

### *Platon.*

Tous les anciens philosophes ont cru la matiere éternelle, et différaient seulement sur la maniere dont s'était formé l'ordre universel des choses physiques qu'on appelle le Monde. Les uns l'attribuaient à une force motrice répandue partout, et qu'ils nommaient l'ame du Monde; les autres, au mouvement même, qui dans la succession des tems avait opéré la combinaison des divers élémens suivant leur nature et leurs rapports; ceux-ci à tel ou tel élément en particulier, comme l'eau ou le feu, dont ils faisaient un principe générateur et conservateur; ceux-là, à une sorte d'attraction sympathique des parties similaires; et quelques-uns ont appelé Dieu le Monde lui-même, *le Grand-tout,* comme disaient les Stoïciens. Il serait superflu de répéter ici ce qui a été démontré tant de fois, combien toutes ces hypotheses étaient absurdes et contradictoires en elles-mêmes, quoiqu'il n'y en ait pas une qui ne se retrouve plus ou moins dans les nouveaux traités de matérialisme, dont les auteurs n'ont paru rajeunir un fonds d'extravagance usé depuis tant de siecles, que parce que les dernieres acquisitions de la physique et de la chimie les ont mis à portée de se servir de termes nouveaux pour reproduire de vieilles folies. Il est à remarquer que les poëtes, naturellement disposés à se rapprocher en tout des opinions communes, ont été ici beaucoup plus près de la raison que tous ces fabricateurs de Mondes. Frappés comme tous les hommes en général, de cette harmonie de l'Univers, qui montre à notre esprit une suprême intelligence, comme le soleil montre le jour à nos yeux, les poëtes anciens ont tous représenté les dieux, non pas, il est vrai, comme

créateurs, mais du moins comme ordonnateurs du Monde, et auteurs de l'ordre qui a remplacé le chaos ; et l'on ne peut nier que cette espece de cosmogonie antique, chantée par Hésiode et Ovide, ne soit beaucoup plus sensée que celle des Thalès et des Anaxagore.

Platon lui-même ne conçut pas la création telle qu'elle est dans la Genese, c'est-à-dire, l'acte de la Puissance suprême, tirant tout du néant par sa volonté, et ce n'est pas un reproche à faire à Platon, car cette idée est au dessus de l'homme, et cette création ne pouvait être que révélée. Seulement la métaphysique a compris et démontré depuis, que cette création, quoique incompréhensible pour nous, appartenait nécessairement à la Puissance éternelle et infinie, à Dieu seul. Mais Platon reconnut du moins que le Monde avait eu un commencement, et que Dieu seul en était le créateur. C'est surtout dans son *Timée* qu'il développe cette doctrine; car dans quelques autres il ne s'explique pas si positivement, et semble laisser en doute si le Monde est éternel ; mais son doute ne se trouve que dans ceux de ses écrits où cette question se présente comme en passant ; au lieu que dans le *Timée*, où elle est expressément traitée, il montre Dieu partout comme l'éternel et suprême architecte. Selon lui, Dieu a tout fait, parce qu'il est bon ; il a formé l'Univers sur le modele qu'il avait dans sa pensée, et ce modele était nécessairement le meilleur possible, en raison de la puissance, de la sagesse et de la bonté de son auteur. L'on voit déjà que Platon est le premier qui ait fait de la bonté essentielle à la nature divine, la cause de la création, et le premier aussi qui ait posé en principe ce que les Modernes ont appelé l'*Optimisme*, et ce qui n'a été le sujet de tant de controverses, que parce qu'on a toujours confondu plus ou moins deux

choses très-différentes, la bonté relative et la bonté absolue, dont l'une appartient aux idées humaines, et l'autre aux idées divines : c'est une méprise très-grave en métaphysique, et dont les conséquences sont très-importantes, mais dont la discussion ne saurait trouver ici une place qu'elle doit avoir ailleurs.

Platon n'a pas vu moins juste quand il a dit que Dieu ne pouvait pas être l'auteur du mal moral ou du *péché :* ce sont ses expressions ; car le mot de *péché,* qui parmi nous n'est plus que du style religieux, était chez les Anciens de la langue philosophique. Mais Platon n'a pas été et ne pouvait guere aller plus loin ; d'abord, parce qu'il ne paraît pas avoir connu la théorie métaphysique de la liberté essentielle à la substance intelligente, liberté dont il n'a parlé nulle part ; ensuite, parce qu'il se contente d'attribuer le désordre moral à la résistance de la matiere, c'est-à-dire, au déréglement des passions qui appartiennent à l'ame sensitive ; car on verra tout-à-l'heure qu'il distingue, comme presque tous les Anciens, des ames spirituelles et matérielles ; ce qui est par soi-même une grande erreur, et ce qui serait encore très-insuffisant pour résoudre les objections sur le mal moral, dont la solution n'est due qu'à la bonne philosophie des Modernes, et surtout à celle des Chrétiens.

Platon distingue en général deux sortes de substances, la substance intelligente, immuable, éternelle, incorruptible, et la substance matérielle, dépourvue de toutes ces qualités. Il range dans la premiere classe Dieu, et ce qu'il appelle en grec *les Démons,* nom qui ne signifie point, dans sa langue comme dans la nôtre, des esprits malfaisans et réprouvés, mais des divinités secondaires qui reviennent à peu près à ce qu'on entend par des Génies dans les écrits des Païens, et par les

Anges chez les Chrétiens. A ces dieux du second rang, il joint dans la même classe, mais au-dessous d'eux, l'ame raisonnable qui anime et régit le corps de l'homme; et comme elle est, ainsi qu'eux, d'origine divine, il en conclut qu'elle doit se conformer en tout à ce premier modele de perfection, par l'amour du beau et de l'honnête, et de là dérivent ses devoirs pendant la vie, et ses destinées après sa mort.

Ce philosophe est aussi le premier qui ait fait Dieu auteur du mouvement, et qui ait fait du mouvement la mesure du tems. C'est une de ses plus belles idées, et personne avant lui n'avait rien conçu d'aussi sublime et d'aussi vrai que ce qu'il dit du tems et de l'éternité. « L'éternité est » immobile dans l'unité d'être, c'est-à-dire en » Dieu, et n'admettant ni changement ni succes- » sion. Il y a plus : la réalité de l'être n'est qu'en » Dieu : c'est le seul dont on ne puisse pas dire » proprement : Il a été ou il sera, mais seulement » *il est.* Il a créé le tems en créant le Monde ; et » cette durée successive, marquée par les révolu- » tions des corps célestes, est une image mobile » de l'éternité, et passera comme le Monde, » quelle que soit la fin qu'il doit avoir. » Toutes ces conceptions sont grandes, et sans contredit supérieures de beaucoup à toutes celles de l'antiquité païenne. Vous reconnaissez ici (pour le dire en passant) deux vers fameux du premier de nos lyriques :

Le tems, cette image mobile
De l'immobile éternité.

C'est une traduction littérale de Platon, dont l'imagination brillante était faite pour inspirer la poésie même, et n'a servi cette fois à la philosophie, qu'à rendre plus sensible et plus frappante une vérité métaphysique. C'est encore un emprunt

fait à Platon, que ces vers d'une ode de Thomas *sur le Tems*, l'une des meilleures de ce siecle, malgré quelques fautes :

Dieu dit au mouvement : Du tems sois la mesure.
Il dit à la Nature :
Le tems sera pour vous, l'éternité pour moi.

Ces deux passages prouvent que la lecture du *Timée* n'avait pas été inutile à Rousseau et à Thomas.

La pureté et la sublimité de ces notions ont fait dire aussi à un docteur de l'Église, S. Clément d'Alexandrie, que les livres de Platon avaient servi à préparer les Païens à l'évangile, comme ceux de Moïse à préparer à la foi les Juifs que l'évangile avait convertis. On sait en effet que la philosophie platonicienne était extrêmement en vogue dans les premiers siecles de l'Église ; et de là les efforts que l'on fit alors pour concilier en quelque sorte l'école d'Alexandrie avec le christianisme, et pour trouver dans Platon ce qui n'y était pas. C'était une erreur du zele ; et ce qui fait voir que toutes les erreurs sont dangereuses, c'est qu'en même tems que des Chrétiens trompés croyaient tirer avantage de l'autorité de Platon, et tâchaient d'attirer le platonisme à la révélation, les ennemis du christianisme naissant prétendirent, pour en infirmer la divinité, en retrouver les principaux dogmes dans Platon. On alla jusqu'a y voir le Verbe et la Trinité, et cette supposition a passé jusque dans ces derniers tems. Mais il suffit d'ouvrir Platon pour se convaincre qu'il n'y a ici qu'une pure confusion de mots. Le mot grec qui répond à celui de verbe, *λόγος*, ne signifie pas seulement en grec *la parole*, mais aussi *la raison*, *ratio*, d'où vient le mot *logique*, et n'est pris chez Platon que dans ce sens. Il n'est jamais dit que cette *raison*, cette *sagesse* de Dieu, soit une émanation

de l'essence divine, encore moins que ce soit une des trois personnes de la Trinité; et celle de Platon n'est autre chose que Dieu, l'ame du Monde et le Monde lui-même, dont il fait l'animal par excellence, contenant en lui toutes les especes possibles d'animaux. Il est clair que rien de tout cela ne ressemble à nos mysteres; et il ne l'est pas moins que ces mysteres, que Dieu seul a pu révéler, n'ont pu en aucune maniere être devinés ni même entrevus par la raison humaine, puisqu'ils sont au dessus d'elle, même depuis qu'ils ont été révélés. Quant à la prééminence qu'il attache à son *ternaire*, que l'on a voulu confondre avec notre Trinité, elle tient à ces idées chimériques sur la puissance des nombres, que Platon emprunta des Pythagoriciens, ainsi que beaucoup d'autres erreurs mêlées avec les siennes. Il faut à présent dire un mot des principales, et voir la faiblesse de l'esprit humain, après avoir vu sa force.

Platon a beaucoup écrit, beaucoup pensé, puisque ses ouvrages embrassent toutes les connaissances naturelles, et non-seulement toutes les parties de la philosophie spéculative, mais encore la physiologie et l'anatomie; mais il faut avouer aussi qu'il a beaucoup rêvé. On lui doit pourtant cette justice, que, fidele imitateur de la réserve de son maître, il se préserva toujours de cette affirmation tranchante qui caractérisait l'orgueil dogmatique de tant de sectes de philosophes, dont chacun se prétendait exclusivement en possession de la vérité. Socrate et Platon donnaient toujours leurs opinions seulement comme probables : nous verrons à l'article de Cicéron, que ce probabilisme, qui devint le point de ralliement des différentes écoles de l'académie fondée par Platon, avait aussi ses inconvéniens et ses abus. Mais ce fut du moins dans l'origine une sorte d'excuse

pour cette foule d'hypotheses plus ou moins erronées, qu'il débitait avec d'autant moins de scrupule, qu'il ne demandait pour elles que cette espece d'assentiment qu'on peut accorder à ce qui n'est que probable, et non pas cette conviction, qui ne peut naître que de l'évidence.

Mais cette probabilité même se trouve-t-elle à l'examen, dans la plupart des théories de Platon? Nullement : il a trop peu de méthode et de logique; il abonde en suppositions gratuites : rien n'arrête l'essor de son imagination. Il semble toujours avoir devant les yeux ce Monde *intelligible*, ces idées *archétypes*, où tout est disposé dans un ordre parfait de rapports infaillibles et éternels. Cela est en effet et doit être ainsi dans la sagesse divine, et la plus grande gloire de Platon est de l'y avoir vu : c'est sûrement le plus grand pas de l'ancienne métaphysique, et qui suffirait seul pour mettre Platon au rang des plus beaux génies. Mais il n'a pas compris que si ce modele idéal et parfait était nécessairement dans l'intelligence infinie quand elle a produit le Monde, de là même il s'ensuit qu'il ne saurait se retrouver dans l'intelligence humaine, qui elle-même n'a l'idée de l'infini que parce qu'elle trouve partout des bornes qui ne sont pas celles des choses, mais de ses conceptions; car si l'infini est dans les idées de Dieu parce qu'elles embrassent tout, il n'est dans les nôtres que parce qu'elles n'embrassent rien, et que nous voyons toujours au-delà de nous et bien loin au-delà, le réel et le possible, sans aucun moyen d'y atteindre. Il n'y a pas une science qui n'atteste que tout est partiel dans nos conceptions, et que nous ne pouvons rien classer parfaitement, parce que non-seulement nous ne connaissons en rien les premiers principes, mais que nous ne connaissons pas même, à beaucoup près, tous les effets et tous les accidens. La modestie de Platon, au lieu de

lui interdire toute affirmation, ce qui est un excès et une erreur, aurait été mieux entendu si elle l'eût empêché de donner même comme probable ce qui n'était appuyé sur rien.

Que signifie cette ame du Monde, qui n'est pas Dieu, et qui pourtant est une substance divine, comme s'il pouvait y avoir deux substances dans la Divinité, dont Platon lui-même a compris l'unité nécessaire? Quelle contradiction! et que de contradictions semblables dans tout le systême de Platon! Qu'est-ce que ce *monde animal*, la troisieme partie de son *ternaire*, et qui a fourni à Spinosa la premiere base de son incompréhensible athéisme?

Mais que dire surtout de la maniere dont Platon explique la nature et la formation de l'ame humaine? Selon lui, elle est double et même triple, et voici comment, autant du moins qu'il est possible de le comprendre à travers les obscurités de ses termes arbitraires et vagues, et de ses définitions subtiles. Le premier ouvrier, après avoir formé les astres et tous les corps célestes, et leur avoir promis l'immortalité, non pas qu'elle appartienne à leur nature, mais comme un pur don de ses bontés; après avoir donné au Monde une ame composée de la substance immuable, indivisible et incorruptible, et de la substance matérielle, divisible et muable, et encore d'une troisieme substance mixte qui résulte des deux autres (inexplicable composé, qui pourtant, comme je l'ai dit, s'appelle chez lui un Dieu, ainsi que le Monde lui-même), s'adresse à ces dieux secondaires, à ces *démons*, qui ne sont ni plus clairement définis ni mieux expliqués que tout le reste, et les charge de former tous les animaux, dont l'existence est comprise dans l'idée du grand animal qui est le Monde; et s'il s'en remet à eux pour cette création, c'est, dit-il, que s'il faisait lui-même ces

animaux, ils seraient immortels. Mais c'est de lui que ces agens inférieurs doivent recevoir les semences du seul animal qui sera participant de l'immortalité, et doué de raison ; en un mot, de l'homme. Alors il fait lui-même un mélange des élémens ou principes qui lui ont servi à produire les astres ou l'ame du Monde, de façon pourtant qu'ils n'aient pas dans l'homme la même perfection et la même pureté. Les agens du grand ouvrier joignent ensuite à cette partie immortelle de l'ame une autre espece d'ame mortelle, susceptible de toutes les affections sensuelles, d'où naît le plaisir et la douleur, et de toutes les passions qui naissent du desir ou de la crainte. Voilà bien jusqu'ici deux ames très-distinctes ; mais de peur que la plus mauvaise n'ait trop d'empire sur la meilleure, ils placent celle-ci dans la partie supérieure du corps humain, dans la tête, et l'autre dans la poitrine ; et cette seconde ame se divise encore en deux, l'*irascible* et la *concupiscible*, que nos agens logent de maniere que le diaphragme en fait la séparation. L'*irascible* a son siége dans le cœur, afin qu'elle soit plus près du siége de la raison, qui doit tempérer ses mouvemens : la *concupiscible* est située plus bas, entre le diaphragme et le nombril, afin que dans cet éloignement de la tête elle excite le moins de troubles et de tempêtes qu'il est possible dans le domaine de la partie divine, de la raison.

Si Platon n'eût donné toute cette fabrique que comme une allégorie, un emblême des deux puissances qui se disputent l'empire sur nous, la raison et la passion, ce genre d'apologue ne laisserait pas d'être ingénieux, et aurait du moins un dessein assez clair, quoique toujours mêlé d'inconséquences ; car pourquoi les mouvemens de la colere et de la vengeance auraient-ils plus besoin du secours prochain et du frein de la raison, que les mouve-

mens du desir et de la volupté? Ces deux ames, comme Platon les appelle, qui passerent depuis dans l'école de son disciple Aristote et chez tous les scholastiques modernes, jusqu'à ces derniers tems, mais sous un autre nom, celui d'*appétit irascible* et d'*appétit concupiscible*, ces deux ames ou ces deux *appétits* ne sont ni moins indociles ni moins funestes l'un que l'autre; et l'on ne voit pas d'ailleurs ce que la distance plus ou moins grande de ces ames à celle de la tête, peut ôter ou ajouter à leur action ou à leur résistance réciproque. Mais ce qu'il est absolument impossible de concevoir, c'est ce que Platon dit du foie, qui, étant un corps spongieux, est placé tout près de l'ame *concupiscible* comme un miroir destiné à lui représenter les lois de l'ame souveraine, de la raison. C'est une étrange idée, que de faire du foie un miroir moral; et l'usage des figures et des comparaisons, qui est en généial un des agrémens du style de ce brillant philosophe, est aussi un des écueils de son jugement, et le jette dans des écarts bien extraordinaires.

Vous sentez que je ne m'amuse pas à relever tout ce qu'il y a d'incohérent et d'incompréhensible dans ce mal-adroit assemblage de métaphysique et d'anatomie. Je ne fais guere que marquer de préférence les erreurs qui se sont propagées des Anciens jusqu'à nous, pour vous faire voir qu'en ce genre les différens siecles n'ont guere fait que se copier les uns les autres avec plus ou moins de variations, et que le principe est toujours et sera toujours le même, la présomptueuse curiosité de ce que nous ne pouvons pas savoir, et de ce que nous voulons toujours deviner. L'erreur se legue ainsi d'un âge à l'autre dans la race humaine comme un héritage de famille, tantôt grossi, tantôt diminué, éprouvant divers changemens selon les mains où il tombe et enrichissant les uns et ruinant les autres,

selon l'usage qu'on en fait. Le faible pour la divination, par exemple, qui est celui de Platon comme de tous les Anciens, a fait de ses ouvrages le premier répertoire des illuminés et des théosophes, et des cabalistes de tous les genres. C'est lui qui nous dit très-sérieusement que cette ame matérielle et sensuelle, toute grossiere qu'elle est, n'est pourtant pas inhabile à la connaissance de toutes sortes de vérités, et lui attribue particuliérement la faculté de deviner et de prophétiser, ce qui n'arrive, dit-il, que dans le sommeil, par le moyen des songes, ou dans cet état d'enthousiasme que les Anciens appelaient fureur, aliénation, tel qu'était celui des sibylles et des prêtresses; et voilà nos *somnambuliste* et nos *convulsionnaires*. Les beaux moyens de vérité, que les rêves et la démence! C'est aussi par les écrits de Platon que s'est le plus répandue la chimérique doctrine des *nombres*, qui joue un si grand rôle dans la cabale; car quoique cette doctrine fût de Pythagore, comme nous n'avons aucun de ses ouvrages, nous ne la connaissons guere que par ceux de Platon, qui fréquenta long-tems ses disciples en Sicile, et emprunta beaucoup de leur philosophie, qu'il fondit dans la sienne. Ce n'est pas qu'il ait jamais été aussi fou que les cabalistes sur les merveilleuses propriétés des nombres; mais un ton souvent exalté ou mystérieux, qui est un des caracteres de ses traités métaphysiques, a donné en effet lieu de croire qu'il voyait dans les nombres ce que jamais le bon sens n'y verra. S'il y a quelque chose au Monde d'évident, c'est que les propriétés des nombres sont purement mathématiques, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent s'étendre en aucun sens au-delà de la sphere des calculs et des mesures, sans que jamais il en puisse résulter un effet quelconque sur les objets calculés ou mesurés, ni sur l'intelligence qui calcule ou qui mesure. Il n'est pas moins certain que cette ténébreuse folie

est encore aujourd'hui une science dans toute l'Europe, c'est-à-dire, la science des insensés.

Platon n'a-t-il pas pris à Pythagore sa métempsycose, qui ne lui sert qu'à gâter le dogme salutaire des peines et des récompenses à venir? Écoutez-le, et il vous dira, ou plutôt il fera parler Dieu même, pour vous dire avec l'autorité d'un suprême législateur : « Que les ames qui auront surmonté la colere, la volupté, la cupidité, et vécu dans la justice, soient heureuses après la mort; que celles qui auront mal vécu deviennent *femmes* dans une seconde génération, et *bêtes* dans une troisieme si elles ne sont pas amendées, et qu'elles ne cessent de parcourir les différentes espèces de bêtes, jusqu'à ce qu'elles aient appris à se soumettre en tout à la raison. » Platon, qui s'était fait législateur dans sa *République*, c'est-à-dire, dans son cabinet, ce qui est permis à tout le monde, aurait pu du moins faire de même dans sa *Théodicée* (1), et ne pas promulguer ses lois par l'organe de la sagesse éternelle. Je ne parle pas de cette singuliere progression de peines, qui place la bête immédiatement au dessous de la femme : j'imagine que vous n'aurez fait qu'en rire, et si Platon peut devenir une occasion de scandale, c'est quand il statue longuement et dissertement dans sa *République*, que toutes les femmes seront communes à tous les citoyens. Ce n'est pas sans quelque répugnance que je mets sous vos yeux ce monstrueux délire d'un des plus illustres philosophes de l'antiquité : le scandale est ici d'autant plus réel, que le même dogme a été renouvelé plus d'une fois, et même de nos jours. Mais il est juste d'ajouter que cette immoralité, qui à la vérité est forte, est du moins la seule qui se rencontre dans Platon, dont

(1) Ce mot veut dire *justice de Dieu :* c'est le titre d'un ouvrage de Leibnitz.

les écrits respirent d'ailleurs la morale, non seulement la plus pure, mais la plus élevée, et qui n'est jamais plus éloquent que quand il appelle l'ame de l'homme à la contemplation de ce modele parfait dont elle porte en elle l'image, et de ces idées éternelles qui sont pour elle les miroirs de l'honnêteté et de la vertu. Lui-même eut une conduite conforme à ces principes; et s'il s'est une fois égaré à ce point dans ses spéculations politiques, tout ce qu'il y a de meilleur à en conclure, c'est que la raison humaine sans guide est capable, même en morale, et même dans le plus honnête homme, des plus honteuses illusions.

Je laisse de côté ses *Androgynes*, autrement Hermaphrodites, fable cependant aussi ingénieuse qu'aucune de celles des Grecs, et qui a fourni à nos poëtes la matiere de petits contes assez gais et assez connu pour me dispenser d'en parler ici. Mais je puis ajouter à ce que vous avez entendu de sa métempsycose, une autre distribution qui vous paraîtra plus plausible comme allégorie morale, et qui lui sert à rendre compte, à sa maniere, de l'origine des diverses especes d'animaux. Le premier, l'homme, fut d'abord créé mâle dans tous les individus; mais ceux qui furent méchans ayant été à la seconde période changés en femmes comme il avait été prescrit, alors les individus de l'un et de l'autre sexe qui n'avaient pas bien vécu, subirent à une troisieme époque les métamorphoses suivantes : les philosophes d'un esprit léger, qui avaient cru pouvoir, par le secours des sens, atteindre à la connaissance des choses intellectuelles, furent changés en oiseaux : ceux qui, négligeant l'étude des choses célestes, ne s'occuperent que des objets terrestres, devinrent des quadrupedes, et parmi eux les plus mauvais devinrent des reptiles; enfin les plus stupides furent condamnés à être poissons, comme indigne de

respirer le même air que nous. Sans nous arrêter à ces transformations successives et sans cesse renouvelées, qui n'ont d'autre fondement que des analogies plaisamment morales, observons le seul résultat sérieux qu'on en peut tirer : c'est que, dans le système de Platon, l'ame humaine, telle qu'il la suppose, mi-partie de la substance immortelle et de la substance mortelle, est incessamment répandue dans toutes les especes animales, qui par conséquent ne different de l'homme que par la forme. Ce dogme est pris tout entier de l'école de Pythagore, et n'en est pas moins une des plus choquantes absurdités où puisse tomber la philosophie, et l'une des contradictions les plus manifestes dans un philosophe qui nous avait d'abord dit de si belles choses sur l'origine de notre ame et sur sa destination.

L'ordre et la méthode ne sont sûrement pas pour Platon au nombre des mérites et des devoirs ; car sa métaphysique, et sa physique, et sa musique, et sa physiologie, et ses mathématiques, sont indifféremment semées dans ses livres *de la République* et *des Lois*. Tout est pêle-mêle dans ses ouvrages ; ce qui n'empêche pas que la lecture n'en soit agréable, parce qu'il jette sur tous les objets une étonnante profusion d'idées, la plupart très-hasardées et souvent même fausses, mais toujours plus ou moins séduisantes, ou par une imagination qui exerce celle du lecteur, ou par l'attrait d'un style orné et fleuri, ou par le piquant de la controverse et du dialogue. C'est peut-être le plus bel esprit de l'antiquité, et celui qui a parlé de tout avec le plus de facilité et d'agrément. Aussi les poëtes et les orateurs les plus célebres chez les Grecs et les Romains avaient sans cesse dans les mains ses nombreux écrits, et ne se cachaient pas, ou se glorifiaient même du profit qu'ils en tiraient. On sait qu'elle vénération avait pour lui Cicéron,

qui le traite toujours d'homme divin, et qui ne connaît pas de plus grande autorité que la sienne ; et nous apprenons de Plutarque, que ce fut la lecture de Platon qui détermina Démosthene au genre d'éloquence politique qu'il adopta, celui qui consiste à préférer en toute occasion ce qui est honnête et glorieux ; et tel est en effet, si vous vous en souvenez, le principe de toutes ses harangues. Si l'on cherche ce qui put donner à Platon cette puissante influence qu'il exerça long-tems sur les plus grands esprits, on verra que ce ne pouvait être que la partie morale de sa philophie sans comparaison la meilleure de toutes, parce qu'elle est noble, insinuante, persuasive, accommodée à la nature humaine, et la dirigeant toujours vers le bien dont elle est capable, sans le rebuter par la morgue et la roideur du stoïcisme. Personne, parmi les Païens, n'a mieux parlé de la Divinité et de nos rapports avec elle. On croit à la vérité que les livres des Hébreux, qui font une partie de nos livres saints, ne lui ont pas été inconnu, et ce qui peut appuyer cette conjecture, c'est qu'ils étaient assez répandus en Égypte lorsque Platon y voyagea, puisqu'il ne s'écoula guere qu'un siecle depuis lui jusqu'à Ptolémée Philadelphe, que la célébrité des écrits de Moïse et le desir d'enrichir la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, formée par son pere, engagerent à faire traduire en grec les livres sacrés des Hébreux. Ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est la conformité frappante des idées de Platon avec celles de l'Écriture sur l'inévitable jugement de Dieu, sur sa présence à toutes nos actions et à toutes nos pensées ; conformité qui va même jusqu'à celle des expressions et des phrases, témoin ce passage des pseaumes, « Si je m'éleve jusqu'aux cieux, vous y êtes ; si » je descends dans les profondeurs de la terre, je » vous y trouve ; » et celui de Platon, dans le

dixieme livre des *Lois* : « Quand vous seriez assez » petit pour descendre dans les profondeurs de la » terre, ou assez haut pour monter dans le ciel » avec des ailes, vous n'échapperez pas aux regards » de Dieu. » Il est possible que Platon et le psalmiste se soient rencontrés ; mais la rencontre est remarquable. Au reste, c'est dans ce même livre des *Lois* que Platon établit et justifie la Providence par des moyens puisés dans la plus saine philosophie. Il prouve très-bien que l'indifférence ou l'impuissance, à l'égard des choses humaines, sont également incompatibles avec la nature divine : et il est le premier chez lequel on trouve cet argument invincible ; que l'homme qui ne peut jamais voir que les accidens de l'individu et du tems, c'est-à-dire, ce qui est partiel et passager, ne saurait être juge compétent du dessein de Dieu, qui doit nécessairement rapporter et subordonner le particulier au général, et le tems à l'éternité.

Il n'y a en philosophie aucune réponse possible à cette démonstration ; il n'y en a que dans l'athéisme qui n'est point une philosophie, et l'on s'attend bien que Platon ne doit pas aimer les athées. Il est même, dans sa législation, très-sévere à leur égard, et d'autant plus que la justice divine est la premiere base de toutes ses lois criminelles et civiles, et que le sacerdoce et le culte sont chez lui au premier rang dans l'ordre politique ; en quoi Platon ne differe d'aucun législateur ni d'aucun gouvernement connu depuis l'origine des sociétés : ce n'est pas en ce point qu'on peut le trouver novateur ou romanesque. Quant aux athées, voici ses paroles à l'article des lois contre l'impiété : « Parmi ceux qui nient la » Divinité, il en est qui, par une suite de leur » bon naturel, s'abstiennent de mal faire et vivent » bien : il en est qui ne cherchent dans cette opi-

» nion qu'une sauve-garde à leurs passions et à » leurs vices. Les uns et les autres sont plus ou » moins nuisibles à l'ordre public. Les premiers » seront punis de cinq ans de détention ; et pendant ce tems ils ne verront que les magistrats » chargés de l'inspection des prisons, et qui les » exhorteront à rentrer en eux-mêmes et à revenir » au bon sens. Ils seront ensuite mis en liberté ; » mais s'ils se rendent de nouveau coupables du » même crime, ils seront mis à mort. Les autres » seront condamnés à une prison perpétuelle, et » après leur mort ils seront privés de sépulture et » jetés hors du territoire de la République. » L'on ne sera pas surpris de cette rigueur, si l'on se rappelle combien tous les gouvernemens de la Grece étaient ennemis de l'irréligion, et que les deux ou trois sophistes qui manifesterent une opinion contraire à l'existence des dieux, n'éviterent le supplice que par un exil volontaire. Les Romains, encore fort étrangers à toute espece de philosophie lorsqu'ils firent leurs lois, ne supposerent pas apparemment que l'on pût nier l'existence de la Divinité, puisqu'en ordonnant des peines capitales contre le sacrilége et l'impiété, ils ne firent aucune mention de l'athéisme, qui pourtant vers les derniers tems de la république, et à l'époque de l'extrême dépravation des mœurs, devint commun chez eux comme chez les Grecs, mais de la même maniere que parmi nous, c'est-à-dire que la Divinité était plutôt oubliée ou méconnue par inconsidération, que niée par conviction. Il y eut pourtant cette différence, que Rome n'eut point de professeurs d'athéisme proprement dit, et que la France et l'Europe en ont eu, dont plusieurs même, dans les deux derniers siecles, périrent du dernier supplice. Malgré ces exemples et l'autorité de Platon, qui en toute autre chose est fort loin d'une rigueur outrée, mon avis, si

j'étais obligé d'en avoir un, ne serait jamais pour une peine capitale; mais il me semble que l'on pourrait dire à celui qui professe ouvertement l'athéisme : Votre doctrine est contraire à tout ordre social, et vous êtes par conséquent très-coupable de n'avoir pas du moins gardé pour vous seul une opinion qui ne peut faire que du mal. Dès que vous l'avez fait connaître, vous ne pouvez plus vivre sous nos lois, dont vous méconnaissez le premier principe. Retirez-vous donc de notre territoire, et allez vivre là où l'on voudra vous souffrir.

« Toute impiété, dit Platon, a l'erreur pour « principe. » C'est directement l'opposé de la doctrine de nos jours, qui tient pour premier axiôme, que *toute religion est une erreur*. Il paraît que Platon, d'ailleurs si doux et si indulgent, ne pouvait tolérer l'irréligion. On s'en aperçoit au commencement de son dixieme livre des *Lois*, où il se propose de convaincre l'impiété comme absurde, avant de la condamner comme criminelle. « Quoiqu'il ne soit pas possible (dit-il) » de ne pas haïr les impies, et de ne pas s'élever » contre eux avec véhémence, tâchons cependant » de contenir notre indignation, et de raisonner » avec eux le plus paisiblement qu'il nous sera » possible. » Et c'est ce qu'il fait; mais plus ses raisonnemens sont plausibles, plus on en peut conclure qu'on n'eut pas ainsi laissé raisonner de nos jours un si grand ennemi de l'irreligion, et que, s'il fut assez heureux pour échapper aux deux tyrans de Syracuse, il n'aurait pas échappé aux tyrans de notre révolution.

L'article des femmes est toujours celui où Platon est le plus malheureux. Il veut les faire élever dans les mêmes exercices que les hommes, et qu'elles portent les armes comme eux. Sa raison, c'est qu'il n'y a de différence d'un sexe à l'autre

que celle de la force, en quoi d'abord il se trompe beaucoup ; mais en admettant même cette assertion dont on prouverait aisément la fausseté, comment un philosophe tel que lui n'a-t-il pas fait attention aux conséquences aussi nombreuses qu'importantes qui résultent de cette seule disparité de constitution physique ? Comment n'a-t-il pas vu qu'il serait inconséquent et absurde dans l'ordre naturel, que cette disparité si marquée fût un accident isolé, et qui ne tînt pas à une disparité bien plus étendue de moyens, de fonctions et de devoirs, qui enrichissent à la fois les deux sexes, précisément par l'opposition et la compensation de ce qui manque à chacun des deux? Ce qui lui manque à lui, c'est la liaison des idées : s'il l'avait consultée avec plus d'attention, et s'il eût rempli ce premier devoir du philosophe, d'analyser d'abord parfaitement le réel avant de chercher le possible, d'où il résulte le plus souvent que ce qui n'est autre chose que ce qui doit être ; s'il eût suivi cette marche dans l'examen des différences spécifiques des deux sexes, et de l'action réciproque du physique et du moral dans tous les deux, il aurait bien autrement encore adoré cette Providence bienfaitrice dont il parle d'ailleurs si bien, mais qu'il était loin d'avoir assez étudiée. Cette étude au reste devait être un des grands avantages de ceux qui ont eu le secours inappréciable de la révélation : eux seuls peuvent savoir qu'il n'y a ici de vraie philosophie (pour parler humainement), ou pour mieux dire qu'il n'y a de vraie sagesse que dans ces simples paroles du Créateur, lorsqu'il voulut faire une compagne pour Adam, et que pour la lui donner il la tira de sa propre chair : *il n'est pas bon que l'homme soit seul ;* et Platon ne s'aperçoit pas que dans son système, l'homme, avec une femme, serait encore *seul.* Heureusement ce système est tota-

lement impraticable; aussi un philosophe révolutionnaire (1) s'est-il empressé de l'adopter, il y a quelques années. Il n'a pas fait plus de fortune chez lui que chez Platon; mais je suis fâché que ce soit Platon qui le lui ait fourni.

On a emprunté de ses traités des *Lois* deux autres articles fort différens, et qui font partie de la derniere constitution française; l'un fort sensé, la justice arbitrale, dont je crois que Platon est le premier auteur, mais qui a été rarement usitée; l'autre encore très-problématique, la révision décennale des lois: celui-là pourrait être le sujet d'une discussion qui n'a rien de commun avec les matieres qui nous occupent.

Au reste, si l'on veut une preuve du peu d'accord qui regne dans la politique de Platon, bien plus encore que dans sa métaphysique, il suffira de remarquer ce qu'il dit dans son Dialogue intitulé l'*Homme politique*, et ce qu'il prescrit ensuite dans sa *république* et dans les *lois* qu'il lui donne. Voici les propositions qu'il établit dans son Dialogue: « La politique est l'art de commander aux hommes, de conduire la chose publique: cet art est une science, et une science très-rare et très-difficile, qui ne peut appartenir, dans chaque Etat, qu'à un homme ou deux, ou du moins à très-peu d'hommes. C'est donc une science qu'on peut appeler royale, d'où il suit que le meilleur de tous les gouvernemens est la monarchie, et le plus mauvais de tous la démocratie, comme étant le plus éloigné du premier. Quant à celui qui est entre les deux, et qu'on nomme aristocratique, c'est-à-dire le gouvernement des meilleurs ou du très-petit nombre, il ne vaut pas le monarchique, mais il vaut mieux que le démocratique. » Platon déve-

(1) Condorcet.

loppe ensuite avec une très-grande force tous les vices et tous les dangers du pouvoir de la multitude, et refuse même le nom de politique à toute administration qui n'est pas celle d'un seul, parce que l'administrateur, à moins d'être roi, est plus ou moins subordonné aux caprices de ceux qu'il gouverne. Sans entrer dans un examen qui nous serait ici étranger, j'observerai seulement que les conséquences de Platon ne découlent point du tout de ses principes, et que quand la science de gouverner ne pourrait résider que dans un seul gouvernant, ce qui est très-faux, il ne s'ensuivrait point du tout que le gouvernant dût avoir cette science, qui certainement n'est ni une attribution ni un héritage. Il n'est pas plus vrai que la politique appartienne exclusivement ni même éminemment à celui qui gouverne seul, sous quelque nom que ce soit, et ici les faits parlent plus haut que toutes les théories; car, à ne consulter que l'histoire, je ne sais si au jugement des connaisseurs on trouverait dans quelque monarque que ce soit, à plus forte raison dans une suite de monarques, une politique plus admirable que celle du sénat romain, jusqu'au tems des Gracches, ou du sénat de Venise jusqu'au dernier siecle. Que serait-ce si je faisais entrer ici en ligne de compte les ministres, qui non-seulement ne gouvernaient pas seuls, mais qui avaient à combattre à la fois, et le roi, et la nation, tels, par exemple, que Richelieu et Ximenez, regardés universellement comme deux politiques du premier ordre? Toutes ces méprises font assez voir que ce n'est pas sans fondement que j'ai reproché à Platon le défaut de logique, qui en effet tient de fort près pour l'ordinaire à la vivacité d'imagination. Il pose beaucoup trop légérement ses principes, et les conséquences deviennent ensuite ce qu'elles peuvent; et comme elles ne le font jamais revenir

sur ses pas, du moins dans un même ouvrage, il s'en tire par des subtilités qui à la fin le menent très-loin du point d'où il était parti.

Mais ce qui est le plus étonnant, c'est qu'immédiatement après ce traité où il vient de faire un éloge exclusif de la monarchie, viennent les livres de sa *république*, qui n'est autre chose qu'un mélange de beaucoup d'aristocratie et d'un peu de démocratie, et pour tout dire, une espece de communauté philosophique, comme Sparte était une communauté militaire, avec cette différence que Sparte, au moyen de l'injure faite à l'humanité dans ses esclaves appelés Ilotes, et de son empire tyrannique sur ses sujets qu'elle appelait alliés, pouvait subsister par la force de ses institutions guerrieres, et qu'au contraire la *république* de Platon, ne donnant des armes qu'à une partie des citoyens qu'il appelle *les gardiens*, et s'en rapportant d'ailleurs à leur éducation et à leur sagesse, sans donner au reste du peuple aucun contre-poids contre leur puissance, il était plus que probable que *les gardiens* pourraient, quand ils le voudraient, devenir des loups, et dévorer le troupeau au lieu de le garder. Je ne me pique nullement de connaissances en ce genre; mais toutes les fois que je lis des philosophes qui se font législateurs, je me rappelle toujours ce vers d'une de nos comédies :

Je vois qu'un philosophe est mauvais politique;

et je serai toujours porté à croire qu'il en est de cette science, comme de toutes les autres qu'on appelle pratiques, pour les distinguer de celles qui se bornent à la spéculation : je veux dire que comme il faut avoir manié l'instrument pour être artiste, il faut (qu'on me passe le terme) avoir manié des hommes pour être politique. La machine du gouvernement, la plus compliquée de

toutes, est encore, bien plus que les autres, sujete à l'épreuve des frottemens et des résistances, pour être bien connue, parce que les frottemens et les résistances ne se trouvent ni sous la plume ni sous le crayon. Aussi, pour peu qu'on veuille étudier l'histoire, on verra que nul homme, excepté Lycurgue, n'a fait un gouvernement; et l'on pourrait assigner les motifs de cette exception, qui sont connus, et ajouter que ce gouvernement n'était pas bon, puisqu'il ne l'était que pour quelques milliers de Spartiates. Et qui donc a fait tous les autres gouvernemens, et les a maintenus plus ou moins de tems, au milieu de leurs inévitables variations? Les deux seuls législateurs du Monde, le tems et l'expérience, ou en d'autres termes la force réunie des choses et des hommes, qui, dans l'ordre moral comme dans le physique, tendent toujours, malgré des oscillations et des secousses, à se reposer dans l'équilibre.

C'est dans les deux Dialogues qui ont pour titre *Alcibiade*, que l'on remarque les rapports les plus prochains de l'école de Platon avec celle des moralistes chrétiens. C'est là que Socrate donne les premieres leçons de conduite à ce jeune Athénien, à peine sorti de l'adolescence, et déjà rempli d'espérances présomptueuses. Il lui démontre que la haute opinion qu'il paraît avoir de lui-même, fondée sur sa naissance, sa beauté, ses richesses, son esprit, n'est qu'une illusion et un danger. Il lui enseigne à regarder la vertu, non-seulement comme le premier des devoirs, mais comme le premier des moyens, ou plutôt comme le seul qui peut faire employer utilement tous les autres. Pour arriver à la vertu, le premier pas est la connaissance de soi-même, c'est-à-dire, des défauts et des vices de la nature humaine, qui sont la source de tous ses maux; et ces vices sont principalement l'ignorance et l'orgueil; et comme la

source de toute vérité et de tout bien est en Dieu; c'est de la maniere d'honorer et de prier Dieu que Socrate fait dépendre cette sagesse qui consiste à se connaître soi-même. Il importe d'observer ici que dans ces deux Dialogues, c'est toujours de Dieu qu'il parle, et non pas des dieux : il établit que ce qui est agréable à Dieu, ce n'est pas la multitude et la pompe des sacrifices, mais la disposition du cœur, et la pureté des vœux qu'il forme ; qu'il faut surtout bien prendre garde à ce qu'on demande à Dieu, parce qu'il nous punit souvent, en exauçant nos vœux, de l'offense que nous lui faisons en les lui adressant. En conséquence il approuve cette formule de priere à Dieu, comme la meilleure de toutes (1) : « Donnez-nous ce qui nous est bon, même quand nous » ne le demanderions pas; et refusez-nous ce qui » est mauvais, même quand nous le demande- » rions. » Enfin, sur ce qu'Alcibiade lui dit qu'il espere acquérir la sagesse si Socrate le veut, il répond : « Vous ne dites pas bien : dites, si » Dieu le veut : » et en effet c'était une des phrases qu'on entendait le plus souvent dans la bouche de Socrate, et qui est la phrase des chrétiens, *s'il plaît à Dieu.* Dans un autre Dialogue intitulé *Ménon*, il établit que ce n'est pas l'étude de la philosophie qui peut donner la vertu, mais que la vertu ne peut venir que de Dieu seul.

C'est dans ce même Dialogue qu'il soutient que notre esprit, en apprenant, ne fait que se ressouvenir ; et il devait être d'autant plus attaché à ce dogme, que c'était une conséquence de celui de la transmigration successive des ames. Mais c'était une erreur née d'une erreur : ce qui pouvait la rendre spécieuse, surtout pour un homme d'une

(1) Cette priere est d'un ancien poëte grec, et se trouve dans l'*Anthologie*.

conception aussi prompte que Platon, c'est cette avidité du vrai, et cette vivacité du plaisir que ressent notre ame par l'apercevance de la vérité, sentimens naturels à l'homme, quoiqu'ils aient plus ou moins de force dans chacun, suivant la différence des facultés morales, et qui ont servi un moment à mettre en crédit les idées innées dans la philosophie moderne, qui bientôt y a renoncé à mesure qu'elle s'est perfectionnée. Pour prouver cette prétendue réminiscence, l'interlocuteur Socrate interroge un esclave qui n'a aucune connaissance de la géométrie, et le conduit de questions en questions à résoudre le problême du carré double, ce qui peut être une fort bonne méthode pour enseigner de façon à donner de l'exercice à l'esprit, mais ce qui ne prouve nullement que l'esprit se ressouvient de ce qu'il découvre. Platon ne s'est pas aperçu que cette découverte n'est pas un souvenir de l'esprit, quoiqu'elle en soit l'ouvrage, mais qu'elle est le produit du rapport exact des idées, considérées attentivement par la faculté pensante qui procede du connu à l'inconnu. C'est ainsi que, sans connaître aucune méthode algébrique, on résout de petits problêmes d'algebre, seulement en combinant de différentes manieres la quantité qu'on cherche avec les quantités données. A mesure que vous écartez les résultats faux, vous approchez du véritable, que vous trouvez un peu plus tard que vous n'auriez fait par les procédés de la science, à peu près comme Pascal devina par ses propres calculs les premieres propositions d'Euclide.

Cette subtilité d'argumentation qui nuit à la justesse, est une des causes principales des fréquentes erreurs de Platon. Ainsi, par exemple, pour faire voir que la faculté intelligente a la prééminence dans l'homme, et que l'ame doit commander au corps, il se laisse aller à un flux

de dialectique, qui le mene jusqu'à conclure que l'homme n'est rien qu'une ame; ce qui est évidemment faux, car alors il serait une intelligence pure; et l'homme est un animal, dans lequel le corps même a ses lois comme l'ame, et la dépendance mutuelle de l'un et de l'autre est même une des merveilles de la sagesse créatrice, et aussi l'une de celles que les Anciens ont le moins approfondies. Cette erreur n'a pas, il est vrai, des suites graves dans la doctrine de Platon, où elle n'aboutit pour ainsi dire qu'à une figure de style, à une exagération oratoire pour exalter l'ame et déprimer le corps. Mais c'est toujours un mauvais moyen, même avec une bonne intention; et c'est surtout en philosophie que qui prouve trop ne prouve rien, d'autant plus qu'en partant d'un faux principe, vous tombez aussitôt dans le filet des fausses conséquences, dont vous ne pouvez plus sortir avec tout adversaire qui saura vous y envelopper. Un interlocuteur habile, qui en réfutant ici Platon dans la personne de Socrate, lui aurait démontré non-seulement que l'homme est un composé de corps et d'ame; mais même que les besoins du corps, dont la conservation est confiée à l'ame, sont par conséquent des lois pour elle-même, qu'elle ne peut violer sans attenter à la nature de l'homme, qui est celle d'un animal, et par conséquent sans désobéir à Dieu, qui en est l'auteur, aurait pu rétorquer contre Socrate ses propres argumens, jusqu'à l'embarrasser beaucoup, même sur cette excellence de la substance pensante, qui est pourtant une vérité et une vérité nécessaire. Aussi tout ce que je prétends inférer de cette observation, c'est que dans des matieres si importantes il n'y a point d'erreur indifférente, et qu'il faut se garder soigneusement de l'enthousiasme, même en morale comme en toute autre chose. La mesure du bien est ce qu'il y a de plus essentiel dans le

bien; et le siecle qui va finir fera époque dans tous les siecles, pour leur avoir enseigné par un mémorable exemple, que l'enthousiasme de la *philosophie*, le fanatisme de la *raison*, sont capables de faire plus de mal que tout autre enthousiasme et tout autre fanatisme, précisement parce que la raison et la philosophie sont en elles-mêmes de très-bonnes choses, et que l'abus du très-bon, suivant un vieil axiôme, est très-mauvais.

Mais rien n'a fait plus d'honneur à Socrate et à Platon, que la guerre opiniâtre qu'ils déclarerent tous deux aux sophistes de leur tems, et que le disciple poursuivit avec courage, quoiqu'elle eût coûté la vie au maître. Ces sophistes, tels que nous les voyons aujourd'hui dans les écrits de Platon, ne nous paraissent qu'impudens et ridicules; mais la vogue et le crédit qu'ils eurent un certain tems, prouvent que leur charlatanisme ne laissait pas d'être contagieux, surtout chez un peuple qui, entre autres rapports avec le peuple français, avait particuliérement celui de se piquer d'esprit par-dessus tout, et de mettre ainsi au premier rang dans l'opinion, ce qui dans les choses et dans les hommes ne doit jamais être qu'au second, puisque l'honnêteté doit être partout au premier. On peut juger de la jactance d'un Protagoras, d'un Gorgias et d'une foule d'autres qui se vantaient d'être prêts à répondre sur le champ à toutes sortes de questions, de soutenir le pour et le contre sur toutes sortes de sujets, et de fournir des argumens pour démontrer le faux et infirmer le vrai en tout genre. Il fallait bien que cette grande science, qui en bonne police n'est qu'un grand scandale, et aux yeux du bon sens une grande ineptie, ne fût pas sans attrait, au moins pour les jeunes gens, puisque ceux qui la professaient y gagnerent de la célébrité et des richesses, quoiqu'elle ne fut

pas sans inconvénient pour les professeurs eux-mêmes, puisque plusieurs furent mis en justice et condamnés à des amendes ou à l'exil, et que les livres de Protagoras, qui avait mis la Divinité en problême, furent brûlés sur la place publique d'Athenes. Mais cette animadversion des magistrats n'avait lieu que sur les matieres qui touchaient à la religion, la seule chose que les Grecs ne permissent pas de tourner en controverse. Du reste, les sophistes avaient toute liberté, et l'on conçoit sans peine que des leçons de cette nature pouvaient être du goût de la jeunesse, toujours si disposée à regarder toute nouveauté comme un bien, et toute espece de frein comme un mal. Aussi courait-elle en foule à la suite des sophistes, qui, allant de ville en ville, mettaient partout à contribution la curiosité et la crédulité. L'on sait que c'est là le fonds sur lequel les charlatans en tout genre ont placé leur revenu, dans tous les lieux et dans tous les tems; et c'est peut-être le seul qu'on n'ait jamais pu appeler un fonds perdu. Il était très-fructueux pour ces maîtres nouveaux, d'autant plus courus qu'ils se faisaient payer plus cher, comme c'est la coutume, mais qui pourtant, s'ils faisaient des dupes, l'étaient quelquefois eux-mêmes de leurs disciples, tant ceux-ci profitaient bien de leurs leçons. Aulu-Gelle en rapporte un exemple que je crois pouvoir citer comme assez amusant pour égayer un peu le sérieux continu des matieres que nous traitons.

Un jeune homme nommé Evathle, qui se destinait au barreau, avait fait marché avec Protagoras pour apprendre de lui toutes les finesses de la plaidoierie et de la chicane, moyennant une certaine somme, mais sous la condition qu'il n'en paierait d'abord qu'une moitié, et ne serait tenu de payer l'autre qu'après le gain de la premiere cause qu'il plaiderait. Le jeune avocat bien endoc-

triné ne se hâte pourtant pas de mettre ses talens à l'épreuve ; et quoique pressé par son maître, qui avait le double intérêt de faire briller son disciple et d'en être payé, il differe toujours d'entrer en lice, jusqu'à ce qu'enfin le sophiste impatienté le fait assigner sur sa promesse écrite, et se croyant sûr de son fait, débute ainsi devant les juges, d'un ton triomphant et avec l'assurance d'un maître qui va confondre un écolier. « De quelque ma-» niere que cette affaire soit jugée, mon débi-» teur ne peut manquer d'être obligé au paiement, » car de deux choses l'une : ou il perdra sa cause, » et en conséquence de votre arrêt il faut qu'il » me paie ; ou il la gagnera, et dès-lors sa pre-» miere cause étant gagnée, il s'ensuit encore » qu'il doit me payer. » Grandes acclamations : le jeune homme se leve à son tour, et du ton le plus tranquille : « J'accepte, dit-il à son maître, » cette même alternative comme le vrai fon-» dement de toute cette cause, et comme un » moyen péremptoire en ma faveur ; car de deux » choses l'une : ou la sentence me sera favorable, » et dès-lors je ne vous dois rien ; ou elle me sera » contraire, et dès-lors ma premiere cause est » perdue, et je suis quitte. » Le rhéteur resta muet, et les juges interdits trouverent la cause si épineuse et si équivoque, qu'ils refuserent de prononcer.

J'ai conté ce trait pour vous donner une idée, non-seulement de cet art sophistique, mais de ce qui le fit valoir chez les Grecs : c'était surtout le faible qu'ils eurent en tout tems pour les arguties, pour tout ce qui est subtil et délié, pour tout ce qui brille et s'échappe à l'esprit comme l'éclair aux yeux. Ce goût est d'autant plus à remarquer en eux, qu'ils ne le porterent point dans l'éloquence ni dans la poésie, chez eux recommandable surtout par une saine simplicité ; mais

il dominait dans l'esprit social et dans le commerce de la vie civile. On en a des preuves sans nombre dans tout ce que les lettres anciennes nous ont transmis. Ici, par exemple, il est clair qu'on abusait de part et d'autre d'une équivoque qui tombait sur-le champ, en distinguant ce que le bon sens devait distinguer. Il était clair que le procès pour le paiement devait être séparé de cette *premiere cause*, dont le gain éventuel devait motiver ce paiement même; sans quoi l'engagement réciproque n'aurait eu aucun sens : aucun des contractans n'aurait rien stipulé d'obligatoire : chacun des deux aurait promis le oui et le non; ce qui répugne. Il s'ensuivait que jusqu'à cette *premiere cause* qui ne pouvait pas être celle du paiement, le jeune homme en aucun cas ne devait rien, graces à la négligence du maître, qui en acceptant un paiement conditionnel, n'avait pas eu la précaution nécessaire de fixer l'époque où cette condition devait être réalisée, sous peine de payer dans le cas même où elle ne le serait pas. Faute de cette clause, le jeune homme n'était tenu à rien; et tout restait égal, attendu qu'en ne faisant point usage des leçons qu'il avait reçues, s'il gagnait d'un côté la moitié de la somme promise, de l'autre il perdait ce qu'il aurait pu gagner dans les tribunaux; et comme cette seconde moitié devait être, du consentement du maître, le prix du succès de ses leçons, rien ne lui était dû dès que ce succès n'avait pas lieu, puisque lui-même avait consenti que l'un fût le prix de l'autre.

Ce qu'il y a de bon, c'est que les juges, quoiqu'ils n'eussent pas su écarter un dilemme également sophistique des deux parts, et qui ne pouvait pas être la solution du procès, puisque c'était le procès même qui faisait du dilemme un argument contradictoire dans les termes, au fond cependant jugerent comme nous jugeons; car en ne rendant

aucune sentence, ils donnaient par le fait gain de cause au jeune homme, puisque ne rien prononcer sur une demande en paiement, c'est dispenser de paiement celui qui est actionné comme débiteur.

Cette historiette a pu vous divertir, parce qu'ici du moins le sophisme est lié à quelque chose de réel; mais vous ne verriez qu'un excès de sottise d'autant plus digne de mépris, qu'elle affiche plus de prétention dans cette foule de subtilités puérilement captieuses, qui faisaient le fond de la doctrine de ces sophistes qui figurent dans les Dialogues de Platon. Ce n'est que chez lui qu'on peut les entendre avec quelque plaisir, parce qu'il a eu l'art de les présenter avec des formes comiques, comme les casuistes des *Provinciales* de Pascal. C'est précisément leur sérieux qui les rend plus fous, et il n'est pas douteux que le Moliere de Port-Royal n'ait pris pour modeles les Dialogues de Platon sur les sophistes, d'autant qu'il n'y avait pas d'auteur ancien qui fût alors lu, cité et célébré autant que Platon, dans la bonne littérature française. Un des premiers essais de Racine fut la traduction d'un morceau de cet illustre Grec, et Lafontaine en était naïvement enthousiaste, comme de Baruch. Il est certain que cette ironie de Socrate, qu'on n'a pas vantée sans raison, joue ici un rôle très-avantageux. Il commence toujours avec ses sophistes, comme il faut commencer avec les sots glorieux et les bavards importans dont on veut tirer parti dans la société. Il a l'air et le ton d'un humble écolier qui veut s'instruire; et pour les rassurer contre son nom et mettre à l'aise toute leur impertinence, il feint d'abord une sorte d'étonnement qu'ils ne manquent pas de prendre pour de l'admiration, quoique pour tout autre qu'eux il laisse percer un mépris froid et piquant, qui bientôt devient

très-gai à mesure que nos rhéteurs encouragés débitent plus librement toutes les inepties de leur science. Alors Socrate usant de la permission de les interroger, et argumentant sur leurs réponses avec cette finesse qu'on peut se permettre dans des questions frivoles, pour confondre la vanité et l'ignorance de docteurs de cette espece, les fait tomber à tout moment dans les contradictions les plus absurdes et les conséquences les plus folles, jusqu'à ce qu'enfin ils se sentent assez humiliés par les rires des auditeurs pour prendre de l'humeur contre lui, et que se taisant de confusion, ils lui laissent la parole : il ne s'en sert que pour ramener la philosophie à son véritable but, à des vérités utiles et morales; car c'est toujours là qu'il en revient, et il ne veut décrier ces sophistes devant la jeunesse, que pour la garantir de leurs séductions et lui inspirer le goût des bonnes études et l'amour du devoir et de la vertu. Mais on ne peut rien détacher de ces Dialogues : c'est un tissu où tout se tient, et pour en sentir l'adresse et l'heureux artifice il faut le suivre d'un bout à l'autre; et je ne sache pas que cette partie des ouvrages de Platon, qui pour être bien rendue en français, demanderait beaucoup de facilité, de précision et de grâce, ait jamais été parmi nous traduite comme elle devait l'être. Ce ne sont guere que des savans qui ont travaillé sur Platon, et pour le traduire il faut plus que de la science : celle-ci même n'a réussi que fort médiocrement à faire passer dans notre langue les morceaux les plus sérieux des écrits de Platon, ceux qui regardent la politique et la métaphysique.

C'est en effet dans la partie sérieuse et didactique, et dans les résumés moraux des Dialogues de Platon que l'on peut plus convenablement prendre quelques morceaux qui justifient ce que j'ai

dit de cette surprenante conformité de sa morale avec celle des Chrétiens. Ainsi, par exemple, lorsque dans son *Gorgias* il a mis à bout ce vieux rhéteur, et son jeune admirateur Calliclès, dont l'un fait de la rhétorique un art d'imposture, et l'autre confond absolument le pouvoir et l'autorité avec la tyrannie, Socrate termine ainsi de maniere à ce que vous croirez presque entendre un prédicateur de l'Église, si ce n'est que le ton de l'un est plus oratoire et l'autre plus philosophique; mais les idées sont les mêmes.

« Pour moi, Calliclès, je considere comment » je pourrai, devant le souverain Juge, lui présenter mon ame dans l'état le plus sain. Méprisant les honneurs populaires et attentif à la vérité, je tâcherai, le plus qu'il m'est possible, de » vivre et de mourir honnête homme, et c'est à » quoi j'exhorte aussi les autres, autant qu'il est » en moi. Je vous y invite vous-même, et vous » rappelle à cette vie qui doit être ici-bas celle de » l'homme, et à cette espece de combat qui est » vraiment celui de la vie humaine et celui que » l'homme doit soutenir de préférence à tous les » autres. C'est là-dessus que je vous réprimande (1), » vous qui oubliez que vous ne pourrez vous se- » courir vous-même quand vous serez jugé, et » quand la sentence, dont je vous parlais tout-à » l'heure, vous menacera de près. Lorsque vous » serez saisi et amené devant ce tribunal (2), vous

(1) Sur cette expression qui est littérale, il faut se souvenir de l'autorité que donnait la vieillesse chez le Anciens, et du respect inviolable que les jeunes gens étaient tenus de lui porter.

(2) C'est ici celui de Minos, parce que dans ce Dialogue il y a un auditoire, et que Socrate se faisait un devoir de respecter le culte de son pays, et de se conformer en public au langage commun. Mais dans les Traités particuliers où Socrate et Platon parlent librement, ils disent

» serez tremblant et muet : c'est là que vous » essuierez de véritables affronts, et que vous » serez véritablement humilié et maltraité (1), » réellement frappé et souffleté. Peut-être ceci » vous paraît-il un conte de vieille et des paroles » dignes de mépris, et ce mépris ne m'étonnerait » pas si vous étiez en état d'opposer à ce que je » dis quelque chose de meilleur et de plus vrai. » Mais vous l'avez cherché et vous ne l'avez pas » trouvé, et vous venez de voir qu'entre trois » personnages tels que vous, qui passez pour les » plus éclairés des Grecs, Polus, Gorgias et vous, » vous n'avez pu prouver qu'il fallût vivre d'une » autre maniere que de celle que j'ai démontrée » être la plus avantageuse pour paraître à ce der- » nier jugement. En effet, de toutes nos discus- » sions, qui est-ce qui est resté sans réponse et » reconnu irréfragable ? Cela seul, qu'il faut se » donner de garde de faire du mal plus que d'en » souffrir ; qu'il faut travailler avant tout, non pas » à être tenu pour honnête homme, mais à l'être » en effet, soit dans le public, soit dans le parti- » culier ; que si l'on a fait le mal on doit en être » puni, et que si le premier bien est d'être juste » et irréprochable, le second est de recevoir ici la

---

d'ordinaire Dieu, *Théos*, et rarement les dieux, si ce n'est quand la controverse les y force.

(2) Socrate venait de soutenir que les mauvais traitemens qu'on essuie des tyrans et des hommes injustes, ne sont en effet des injures et de vrais maux que pour celui qui les fait, et non pas pour celui qui les souffre ; ce qui avait d'abord causé une étrange surprise à Gorgias et à Calliclès, mais ce qu'il avait démontré de maniere à les réduire à l'absurde ou au silence par les aveux qu'il leur avait successivement arrachés, comme il va le rappeler ici. Ces notes au reste prouvent ce que je disais tout-à-l'heure de la difficulté d'extraire d'un écrit où tout se tient.

» peine du mal qu'on a fait, et de devenir bon par
» le châtiment et le repentir ; qu'il faut éviter
» d'être flatteur ni pour soi-même, ni pour les par-
» ticuliers, ni pour la multitude ; et qu'enfin la
» rhétorique, comme toute autre chose, ne doit
» servir que pour la justice. Croyez-moi donc,
» Calliclès, et marchez avec moi vers ce but : si
» vous y parvenez, vous serez heureux, et dans
» cette vie et après votre mort. A ce prix, laissez-
» vous traiter d'insensé, et ne regardez pas comme
» un affront si quelqu'un vous injurie ou vous
» frappe ; car vous n'éprouverez jamais rien qui
» soit véritablement à craindre tant que vous serez
» juste, honnête et attaché à la pratique de la
» vertu. »

Après ces échantillons de la philosophie de Socrate et de son disciple, j'aurais quelque peine et même quelque honte à vous en donner de celle dont ils s'étaient déclarés les ennemis, et qui était si loin d'en mériter le nom. Mais comme il convient pourtant d'en faire apercevoir la distance, je me bornerai, ne fût-ce que pour varier, à vous citer un des argumens de ces écoles, entre mille autres tout semblables, qui en étaient l'exercice habituel. On se proposait, par exemple, de prouver qu'il était faux qu'un rat pût manger des livres, ou du lard, ou du fromage ; et voici comme on s'y prenait. « N'est-il pas vrai qu'un » *rat* est une syllabe ? » On accordait cette majeure, et le maître alors reprenait : « Or une syl-» labe ne mange ni livres, ni lard, ni fromage : » donc, etc. » Cela est sans doute prodigieusement ridicule, vous vous tromperiez cependant si vous pensiez que les Grecs, quoiqu'ils ne fussent pas sots, eussent en général pour ces sottises le dédain et la pitié qu'elles méritaient, et qu'elles trouverent à Rome quand elles y furent transportées dans les derniers tems de la République.

Il y eut toujours dans ce caractere des Grecs un fonds de frivolité que les Romains appelaient *græcam levitatem*, et dont leur sévérité naturelle ne put jamais s'accommoder, du moins jusqu'à l'époque de l'entiere dégradation de l'esprit public. C'est ce qui fit chasser de Rome les philosophes grecs dans les plus beaux siecles de la République, non pas qu'ils fussent tous si décidément frivoles, mais tous donnaient plus ou moins dans le sophistique, c'est-à-dire, dans l'argumentation des mots, sans en excepter même les plus graves de tous, des Stoïciens. S'ils furent bannis pareillement sous Domitien, l'on comprend bien que ce ne pouvait pas être pour la même raison; mais c'est que les philosophes étaient aussi mathématiciens, et que les mathématiciens étant en même tems astrologues et devins, ils étaient suspects et odieux aux tyrans, qui veulent bien qu'on raisonne mal, mais qui ne sauraient souffrir qu'on prédise, de peur que tout le monde ne croie ce qu'ils savent que tout le monde souhaite.

Ne vous imaginez pas d'ailleurs que ces ineptes sophismes se renfermassent dans des jeux d'esprit: non, ils s'étendaient aux matieres les plus importantes, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre judiciaire; et avec ces abus de mots, rien n'était plus ni faux, ni vrai, ni juste, ni injuste; ce qui convient toujours merveilleusement à une certaine classe d'hommes, et alors la déraison passe à la faveur de la perversité. On en voit la preuve dans les livres de Platon, où les sophistes mettent en avant les propositions les plus immorales, toujours en jouant sur les mots. On demandera peut-être comment il y avait quelque embarras à pulvériser ces niaiseries scholastiques, qui devaient s'évanouir devant la simple définition des termes et la distinction naturelle des idées. Mais d'abord la logique d'Aristote, qui est là-dessus d'un grand

secours, n'était pas encore connue, et ne le fut qu'après Platon, dont Aristote fut le disciple. Jusque-là l'on ne savait guere attaquer les mauvais raisonnemens par le vice de forme, qui se trouvait en effet dans la plupart de ces sophismes dont on fit tant de bruit dans les écoles, qui dès-lors tombaient d'eux-mêmes, au point de dispenser de toute réponse, puisqu'un raisonnement vicieux par la forme est nécessairement faux, non pas qu'il ne puisse y avoir du vrai dans les propositions, mais parce que la démonstration entiere est nécessairement mauvaise, faute de cohérence dans les parties qui la composent. De plus, il était reçu dans les écoles des sophistes ( et ils avaient bien leur raison pour cela ), qu'il fallait se tirer d'un argument tel qu'il était, sous peine de paraître vaincu, et c'est ce qui favorisait le plus cette lutte méprisable, où l'on n'était armé que de l'équivoque des termes. Aussi que faisait-on ? Souvent l'on retorquait l'argument par une autre équivoque, c'est-à-dire, l'absurde par l'absurde. Ainsi pour achever le peu de détails que je me permets sur ces miseres de l'esprit humain, et dont je demande pardon à la curiosité même, quoique voulant à un certain point la satisfaire, il y avait deux manieres d'évincer le bel argument qui tout-à-l'heure vous a fait rire. La premiere et la bonne était de distinguer la majeure en définissant les termes : « Le mot *rat* est une » syllabe? oui : la chose *rat* est une syllabe? » non; » car un rat est un animal, et dès-lors il n'y a pas même de sens dans tout le reste, qu'on ne peut répéter qu'en éclatant de rire aux dépens du raisonneur. Mais cela était trop simple et trop sensé pour contenter des sophistes ; et pour ne pas demeurer court, on leur répondait dans leur genre : « Un rat est une syllabe : or un rat mange des li» vres : donc une syllabe mange des livres : » et

les deux argumens sont de la même force : l'un vaut l'autre. Rien ne ressemble plus à ce faussaire normand, à qui un autre faussaire montrait en justice une obligation où l'écriture du premier était si parfaitement contrefaite, que les experts même n'osaient pas le démentir. *Nieras-tu ton écriture?* disait le démandeur. *Je m'en garderai bien*, répondit l'autre; *je suis trop honnête homme pour cela. Mais apparemment tu ne nieras pas non plus la tienne*, *et voici ta quittance*; et en effet la quittance valait l'obligation.

En voilà bien assez et même trop sur cette matiere, et je terminerai cet article en m'arrêtant un moment aux deux morceaux de Platon les plus renommés peut-être, ou du moins les plus généralement connus, *l'Apologie de Socrate*, ou le discours qu'il prononça devant l'Aréopage, et *le Phédon*, Dialogue fameux où, quelques heures avant de boire la ciguë, le sage d'Athenes entretient de l'immortalité de l'ame ses amis qui l'admirent et qui pleurent. Ces deux morceaux se retrouvent partout dans nos livres d'histoire et de philosophie : on les a même transportés sur la scene, quoique ce ne fût pas là leur place, comme on s'en est bien vîte aperçu. Je dois donc dire peu de chose de ce qui est partout; et j'observerai d'abord que dans ces ouvrages, les plus purs qui nous restent de l'auteur, il se rencontre pourtant quelques erreurs dont les unes tiennent à son pythagoréisme, c'est-à-dire, à ses chimeres sur la transmigration des ames, et les autres à ces illusions brillantes qui devaient plaire à son imagination. Je voudrais retrancher du *Phédon* cette argumentation subtilement erronée, qui a pour objet de prouver que le *vivant naît du mort*, ce qui est également faux dans l'ordre physique et dans l'ordre intellectuel; car pour ce qui est des corps, rien ne peut naître sans germes; et pour ce qui

regarde les ames, il est prouvé en métaphysique, qu'elles ne peuvent devoir leur origine qu'à Dieu même. Platon en convenait, puisqu'il les regardait, ainsi que nous, comme des émanations de la substance divine, mais il abusait des termes pour prouver que l'ame immortelle passant d'un corps à un autre, chaque naissance était ainsi le produit d'une mort. On excusera plus aisément ce qu'il dit du cygne, et la comparaison qu'il fait de lui-même avec cet oiseau. Comme ses amis s'étonnent de son inaltérable tranquillité, et de la hauteur et de la force de ses pensées à l'approche du moment fatal, il tire de ce qui les étonne, un nouvel appui pour la these qu'il soutient, que l'ame, en quittant le corps dont elle n'a pas été l'esclave, ne fait autre chose qu'être rendue à sa pureté originelle; qu'en conséquence il est tout simple qu'à l'instant de rompre ses chaînes corporelles, elle paraisse s'épurer et se fortifier d'autant plus qu'elles est plus près de sa délivrance. C'est là-dessus qu'il ajoute qu'on se trompe beaucoup en prenant pour une plainte funebre le chant du cygne, qui devient plus mélodieux quand l'oiseau va mourir; qu'au contraire cet oiseau étant consacré à Apollon et aux Muses, la beauté de ses derniers accens est un espece d'oracle divin qui fait l'éloge de la mort, et nous apprend à n'y voir que l'entrée dans une meilleure vie. Tout ce passage serait charmant dans un poëte, mais l'est un peu trop pour un philosophe, qui, vouant à la vérité le dernier reste d'une belle vie et l'autorité d'une belle mort, n'y doit rien mêler de fictif et de fabuleux; et l'on sait que tout ce qu'on a dit du cygne est une fable. Mais il fallait bien que l'imagination de Platon, qu'on pouvait appeler lui-même le cygne de la philosophie, en adoptant ses fictions et son langage, se montrât partout et se servît de tout, quelque sujet qu'il traitât. Il ne

s'en est abstenu que dans *l'Apologie*, que l'on croit avec raison être à peu près le discours même de Socrate; discours qui avait eu un trop nombreux auditoire, pour que Platon se permît d'en altérer en rien le caractere et les expressions; en sorte qu'il fut cette fois comme enchaîné, et par le respect pour son maître; et par le respect pour le public.

On ne peut attribuer qu'à cette même effervescence d'esprit, un Dialogue ( celui qui a pour titre *Ion* ) destiné tout entier à prouver que la poésie n'est point un art, parce qu'elle ne peut être que l'effet de l'inspiration et de l'enthousiasme, et que les poëtes ne peuvent faire des vers que quand ils sont hors d'eux-mêmes. On voit que l'auteur a outré beaucoup trop une vérité commune, et que son opinion favoriserait trop aussi ceux qui veulent à toute force que tous les poëtes soient des fous; ce qui n'est pas plus vrai, qu'il ne l'est que tous les fous sont poëtes. C'est comme si l'on disait qu'un athlete ou un danseur de corde n'est pas fait comme un autre homme, parce que les mouvemens de l'un et les efforts de l'autre vont au-delà des facultés communes. Mais l'un et l'autre, hors de la lutte ou du théâtre, rentrent dans la classe générale, et la facilité même qu'ils ont à en sortir quand ils exercent leur art, prouve que c'en est un réellement, et qui ne s'acquiert, comme tous les autres, que par une méthode et un travail qui se joignent aux dispositions naturelles.

Les discours de Socrate dans le *Phédon* seraient d'ailleurs admirables partout, mais le sont encore plus là où ils sont; car il n'est pas douteux que si Platon les a écrits, c'est Socrate qui les a tenus, et il ne paraît pas qu'il ait été donné à aucun homme de voir plus loin par ses propres lumieres, ni de monter plus haut par l'essor de son ame. Si l'on se rappelle que dans ce siecle un philosophe,

d'ailleurs très-estimable (1), a condamné la salutaire pensée de la mort, qui est le plus grand frein de la vie, on en sera que plus frappé de ces paroles de *Phison*, les premieres de ce genre qu'on trouve dans toute l'antiquité. « Voulez-vous que » je vous explique pourquoi le vrai philosophe » voit la mort prochaine avec l'œil de l'espérance, » et pourquoi il est fondé à croire qu'elle sera » pour lui le commencement d'une grande félicité? La multitude l'ignore, et je vais vous le » dire : c'est que la vraie philosophie n'est autre » chose que l'étude de la mort, et que le sage apprend sans cesse dans cette vie, non-seulement à » mourir, mais à être déjà mort; car qu'est-ce que » la mort? N'est-ce pas la séparation de l'ame d'avec » le corps? Et ne sommes-nous pas convenus que » la perfection de l'ame consiste surtout à s'affranchir le plus qu'il est possible du commerce » des sens et des soins du corps, pour contempler » la vérité dans Dieu? Ne sommes-nous pas convenus que le plus grand obstacle à cet exercice » de l'ame est dans les objets terrestres et dans les » séductions des sens? N'est-il pas démontré que » si nous pouvons avoir ici quelque connaissance » du vrai, c'est en le considérant avec les yeux de » l'esprit, et en fermant les yeux du corps et les » portes des sens? Donc si jamais nous pouvons » parvenir à la pure compréhension du vrai, ce » ne peut être qu'après la mort, et vous avez reconnu avec moi dans le cours de cet entretien, » qu'il n'y a de bonheur réel pour l'homme, que » dans la connaissance de la vérité; que Dieu en » est le principe et la source, et que cette connaissance ne peut être parfaite qu'en lui. N'avons-« nous donc pas droit d'espérer que celui qui a

(1) Vauvenargues.

» fait de cette recherche la grande affaire de sa vie, » et dont le cœur a été pur, pourra s'approcher » après sa mort de cette vérité éternelle et céleste, » car assurément ce qui est impur ne peut approcher ce qui est pur? Voilà pourquoi le sage vit » en effet pour méditer la mort, et pourquoi il » n'en est pas effrayé quand elle approche : voilà » le fondement de cette confiance heureuse que » j'emporte avec moi, au moment de ce passage » qui m'est prescrit aujourd'hui, confiance que » doit avoir comme moi quiconque aura préparé » de même et purifié son ame. »

Quand on entend ce langage, qui est d'un bout à l'autre celui du *Phédon*, l'on excuse cette singuliere saillie de l'un des plus spirituels écrivains du seizieme siecle, Erasme, qui s'écrie quelque part: *Saint-Socrate, priez pour nous;* et en effet, il n'y a rien là qui ne soit parfaitemet d'acord avec ce que les Saints ont écrit et pratiqué.

Une similitude n'est pas une preuve; mais je vous ai déjà prévenus que Platon ne se fait pas scrupule d'employer l'une pour l'autre; et ce même endroit m'en offre un exemple, où vous ne serez pas fâchés de retrouver encore l'imagination du disciple de Socrate. « Quoi donc! (fait-il dire à » son maître) l'art des Égyptiens conserve les » corps pendant des siecles, avec des préparations » aromatiques, et vous croiriez que la substance » qui est par elle-même incorruptible, que l'ame » en un mot pourrait mourir, au moment où elle » se dégage de la contagion du corps, pour s'élever » jusqu'à la demeure de l'Être éternel, qui est le » seul bon et le seul sage? »

Cette idée si purement métaphysique, que Dieu seul est vraiment bon et vraiment sage, c'est-à-dire, que la sagesse et la bonté, également infinies en lui, sont des attributs essentiels de son être, est en effet de Socrate, et se représente sous les mêmes

termes dans l'*Apologie*. Ce précieux monument de l'antiquité grecque est peut-être encore plus singulier que le *Phédon;* car c'est le seul exemple parmi les Anciens, qu'un accusé ait parlé de ce ton à ses juges. Ce n'est rien moins qu'un plaidoyer : le celebre orateur Lysias en avait fait un pour Socrate, qui le refusa : *Il est fort beau* (lui dit-il), *mais il ne me convient pas.* Le sien, s'il est permis de l'appeler ainsi, ressemble parfaiment à une leçon de philosophie, du même genre que celles qu'il donnait habituellement à la jeunesse d'Athenes. Il ne justifie point sa conduite, il rend compte de ses principes avec un calme imperturbable, et tel qu'il ne pouvait l'avoir qu'en parlant pour lui-même; car il n'aurait pas pu l'avoir en parlant pour un autre. Mais s'il est sans trouble, il est aussi sans orgueil, quoiqu'il ne cache pas le mépris pour ses accusateurs : il le montre même d'autant plus, qu'il n'y mêle aucune indignation, pas le plus léger mouvement de colere, comme il convient quand le méchant ne fait de mal qu'à nous, et quand il n'est que notre ennemi particulier, sans être un ennemi public. Socrate, qui d'ailleurs sentait bien que son danger venait surtout de l'envie que lui attirait cette haute réputation de sagesse, confirmée par un oracle, apprécie cet oracle suivant ses principes, qui sont encore ici entierement conformes à ceux de la philosophie chrétienne, et qui font un devoir, non pas seulement de la modestie que tous les sages ont recommandée, mais de l'humilité dont Socrate seul parait avoir eu quelque idée avant les Chrétiens. Voici ses paroles : « On m'appelle sage, » parce qu'on s'imagine que je suis savant dans les » choses sur lesquelles je prouve aux autres qu'ils » sont ignorans : on se trompe, Athéniens : Dieu » seul est sage; et tout ce que signifie l'oracle » rendu en ma faveur, c'est que la sagesse humaine

» est peu de chose, ou plutôt n'est rien. Si l'oracle » m'a nommé sage, c'est qu'il s'est servi de mon » nom, comme d'un exemple; c'est comme s'il » eût dit aux hommes : Apprenez que celui-là est » le plus sage de tous, qui sait qu'en effet sa sa- » gesse n'est rien. »

On ne peut mieux dire; et quant à ce courage tranquille, qui ne va pas chercher le danger, mais qui ne le regarde pas quand il le rencontre dans la route du devoir, il ne peut s'exprimer avec plus de simplicité, c'est-à-dire, avec plus de grandeur que dans cette déclaration de Socrate à ses juges : « Si vous me promettiez de m'absoudre, » sous la condition que je ne m'occuperais plus » de l'étude et de l'enseignement de la philoso- » phie, je vous répondrais : Athéniens, je vous » aime et vous chéris, mais j'aime mieux obéir à » Dieu qu'à vous, et tant qu'il me laissera la vie » et la force, je ne cesserai pas de faire ce que j'ai » fait jusqu'ici, c'est-à-dire, d'exhorter à la vertu » tous ceux qui voudront bien m'écouter. »

Tout cela ne saurait être trop loué; mais il fallait bien que l'imperfection humaine se montrât ici comme ailleurs; et si, comme je le disais tout-à-l'heure, Socrate a du moins aperçu la théorie de l'humilité, il fit voir une fois qu'il n'en soutenait par la pratique, ni même celle de la modestie, telle que l'enseignent les bienséances fondées sur la nature de l'homme. Jamais la raison n'approuvera que dans cette même *Apologie*, où il a si bien prouvé que l'homme doit faire peu de cas de sa propre sagesse, il réponde aux juges, que puisqu'ils lui ordonnent de statuer lui-même sur la peine qu'il mérite, il ne croit pas en mériter d'autre que celle d'être nourri dans le Prytanée, ce qui était le plus honorable tribut de l'estime publique. Ici l'orgueil humain est pris sur le fait, et dans la personne d'un sage. Assurément il lui

suffisait de répondre que, ne se croyant pas coupable, il était dispensé de prononcer contre lui-même aucune peine : cela était conséquent et irréprochable, et même suffisamment courageux; car il était d'usage de ne déférer ainsi à l'accusé la faculté d'arbitrer lui-même la peine, que quand elle devait se borner à une amende, et lorsque cette faculté lui fut accordée, le parti qui voulait le sauver avait prévalu dans l'Aréopage, et sa vie était en sûreté. L'orgueil de sa réponse révolta la plus grande partie des juges : ce qui n'empêchait pas qu'ils ne fussent très-injustes en le condamnant; car l'orgueil n'est pas un délit dans les tribunaux, mais c'est une tache dans l'homme, et c'était de plus dans Socrate une contradiction.

Mais ce qui n'en était pas une, et ce qui faisait voir au contraire un accord très-réel entre sa doctrine et sa conduite, c'est que dans toute cette affaire on voit clairement le mépris de la vie et la détermination à saisir dans cet odieux procès une belle occasion de bien mourir. Il est évident qu'il ne voulut pas la perdre, et qu'il refusa deux fois sa vie; d'abord à ses juges, qui la lui offraient visiblement, ensuite à ses amis mêmes qui lui offraient toutes les facilités possibles pour sortir sans obstacle et sans danger, et de la prison, et de sa patrie. Ici le sage d'Athenes autorisa ses résolutions sur des principes très-beaux et très-vrais, mais qui ne sont pas encore sans mélange d'erreur, de façon pourtant que les vérités sont d'un grand usage, et l'erreur du peu de conséquence. Quand il ne voulut point consentir à se donner la mort à lui-même pour échapper à ce qu'on appelait la honte du supplice, il eut toute raison; et ses argumens contre le suicide lui font d'autant plus d'honneur, qu'il est le premier, et je crois même le seul parmi les Païens, qui ait osé condamner, non pas seulement comme une faiblesse, mais comme

un délit, ce qui était reçu dans toute l'antiquité, et dans l'opinion, et dans l'usage. On peut dire que la philosophie avait deviné la religion en ce point, quand elle décida par la bouche de Socrate, que l'homme qui a reçu de Dieu la vie, ne doit pas la quitter sans son ordre, et qu'il n'a pas le droit de disposer de ce qui n'est pas à lui. Socrate semble avoir aussi aperçu le premier ce principe social et politique qui fait de l'obéissance aux lois un devoir fondé sur un pacte tacite, par lequel tout homme, en naissant, est censé appartenir à sa patrie, et tenu d'obéir à l'autorité qui le protege, tant que cette autorité est en effet protectrice; car on sent bien qu'un pays où il n'y aurait plus ni lois ni garantie de la sûreté commune, ne serait plus une patrie pour personne, et remettrait chacun dans l'état de nature; ce qui n'était nullement le cas d'Athenes et de Socrate. Dans tous ces points il a devancé de fort loin tous les philosophes des âges suivans. Mais il va trop loin, quand il prétend qu'il n'est pas permis de se soustraire par la fuite à une condamnation injuste, en vertu de cette regle; qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal, ni à sa patrie ni aux particuliers. La regle est juste et certaine, mais ici mal appliquée; elle serait violée sans doute si vous opposiez la force à l'injustice publique, ce qui ne pourrait se faire sans révolte, et dès-lors vous rendriez en effet le mal pour le mal, ce qui est défendu; et vous feriez même à votre patrie un mal plus grand que celui qu'elle pourrait se faire par une sentence inique. Mais en vous y dérobant, vous ne lui en faites aucun; vous suivez une loi naturelle sans renverser les lois positives, dont aucune ne vous ordonne d'abandonner sans nécessité le soin de votre conservation; et de plus, vous servez la patrie loin de lui nuire, puisque vous lui épargnez un crime. Au reste, il n'y a là dans Socrate et dans Platon

qu'un excès de scrupule, sorte d'excès aussi peu dangereux que peu commun.

Cicéron disait que si les dieux voulaient parler la langue des hommes, ils parleraient celle de Platon; ce qui sans doute ne se rapportait pas seulement à l'élégance de son élocution, mais aussi à la nature de ses conceptions philosophiques, qui sont d'un ordre très-élevé. C'est sans contredit de tous les philosophes anciens celui qui a le plus brillé par le talent d'écrire : sans parler de cette pureté de diction qu'on appelait atticisme, et que tous les critiques anciens lui accordent dans le plus haut degré, il a su concilier la sévérité des matieres les plus abstraites avec les ornemens du langage, et l'on voit que celui qui conseillait à Xénocrate de sacrifier aux Grâces, n'avait pas négligé leur culte et avait profité de leur commerce. Il n'est pourtant pas exempt de défauts dans son style, non plus que dans sa composition et dans sa méthode. S'il a communément de l'éclat et de la richesse, il a aussi quelquefois du luxe et de la recherche, et très-souvent de la diffusion et du désordre. Il se répete beaucoup, et ne se suit pas toujours. Quant à l'obscurité qu'on peut lui reprocher en beaucoup d'endroits, elle n'est pas dans sa maniere d'écrire, mais dans sa maniere de philosopher. Architecte d'un monde intellectuel et hypothétique, il bâtit dans le possible avec une confiance égale à la facilité, comme on dessinerait sur le papier un magnifique édifice, sans songer aux matériaux et aux fondemens. Il est certain que ceux du monde de Platon sont en grande partie chimériques; et comme il suppose des êtres de sa façon, sans prouver leur existence, il en arrange les rapports aussi gratuitement qu'il en a créé la substance, et au lieu d'idées qu'il puisse communiquer à ses lecteurs, il entasse des dénominations métaphysiques dont

on peut d'autant moins se rendre compte, que lui-même, au besoin, varie sur leur acception. Il ne faut donc pas aspirer à rendre son système intelligible dans toutes ses parties; mais il n'y en a pas une qui ne présente des notions et des idées d'une tête très-philosophique, qui conçoit trop vîte pour s'assurer de ses conceptions, mais qui dans cette science des propriétés générales de l'être qu'on appelle ontologie, fait comme en courant des découvertes rapides et lumineuses, dont elle laisse à d'autres les conséquences et le profit. C'est ainsi, par exemple, qu'il a marqué le premier, avec la plus grande sagacité, le principe universel du plaisir et de la douleur, dont l'un consiste dans ce qui est analogue au maintien de la constitution organique des corps animés, et l'autre dans ce qui lui est contraire; et l'on peut appeler cette définition un excellent aphorisme de physiologie. Ainsi, dans un autre genre, il a conçu le premier, que l'ame, séparée du corps, arrive à une autre vie, dans le même état moral où l'a laissée le moment de la mort, c'est-à-dire avec les affections vicieuses ou vertueuses qui lui ont été habituelles dans son union avec le corps; ce qu'il n'a pas développé suffisamment, à beaucoup près, mais ce qui, par une suite de conclusions philosophiques, conduit à infirmer la grande erreur de ceux qui, pour nier les peines et les récompenses à venir, soutiennent que l'ame, dégagée des sens, ne peut rien conserver des habitudes d'être qui ne tenaient qu'aux objets sensibles.

Je crois devoir rappeler en finissant, comme objet de remarque et de curiosité, que c'est dans Platon que les Modernes ont trouvé les plus anciennes traditions de cette grande île de l'Océan Atlantique, appelée Atlantide, qui a donné lieu à tant de discussions et de conjectures dans ces derniers tems, où l'on a soutenu que cette île

prétendue devait tenir autrefois au continent de l'Amérique, dont une des révolutions du globe l'avait détachée, ou du moins qu'elle n'en était pas éloignée, et qu'elle y avait porté tous les arts dont nous avons trouvé des vestiges au Mexique et au Pérou. Je laisse aux savans ces controverses, et renvoie à Platon même ceux qui voudront voir tout ce qu'il raconte de cette Atlantide, sur la foi des prêtres égyptiens. Mais il est bon d'observer que si Platon lui-même n'a pas fait son île comme il a fait un monde, il ne faut pas croire sur sa parole tout ce qu'il fait dire à ses Égyptiens, qui font remonter à huit mille ans l'existence et la disparition de cette Atlantide, aussi grande, selon leur rapport, que l'Europe et l'Afrique ensemble. Platon et beaucoup d'autres Anciens ont voulu accréditer de prétendus livres des sages d'Égypte, qui devaient contenir une foule de merveilles que l'on cachait au vulgaire; mais il est extrêmement probable que ces livres n'ont jamais existé. Il n'est guere possible qu'ils se fussent entiérement perdus dans un pays où les rois en avaient rassemblé si soigneusement un si grand nombre, ou que du moins il n'en fût pas demeuré quelque trace certaine, soit dans les écrits, soit dans les traditions de l'antiquité. Les seuls qu'on ait cités en ce genre, sont ceux qu'on attribuait à Hermès; mais ces livres, qui ne renferment ni secrets ni merveilles, sont très-certainement apocryphes; et quand ils furent imprimés dans le dernier siecle, on prouva qu'ils ne pouvaient pas être plus anciens que le second âge de l'ere chrétienne, et que l'auteur, qui montre partout une grande horreur de l'idolatrie, ne pouvait pas être cet Hermès contemporain d'Osiris, et regardé comme un des auteurs de la philosophie égyptienne, la plus idolatrique de toutes, mais bien quelque platonicien de l'école d'Alexandrie.

## SECTION II.

### *Plutarque.*

Plutarque aussi paraît avoir été un des hommes de l'antiquité, qui eut le plus de connaissances variées, et qui traita le plus facilement différens genres de philosophie et d'érudition. Nous l'avons déjà vu dans un rang distingué parmi les historiens, et au premier des biographes; mais ses autres écrits, qu'on peut appeler une véritable polyergie, font voir que s'il fut homme de grand sens, il fut aussi écrivain de grand travail, et que s'il jugeait bien les hommes, il ne savait pas moins apprécier les choses, à commencer par la plus précieuse de toutes, le tems. Ce n'est pas que dans cette multitude de petits traités, tout soit en général suffisamment approfondi ou même assez choisi : on voit seulement que, toujours curieux et studieux, il aimait à se rendre compte de tout, et à jeter sur le papier toutes les idées qui l'occupaient, et tous les résultats de ses lectures. Ainsi les *Questions physiques* ou *metaphysiques* ne sont guere que des extraits raisonnés d'Aristote, de Platon et des autres philosophes, plus ou moins d'accord avec ces deux coryphées des écoles, et n'offrant conséquemment que le même mélange de vérités et d'erreurs. Autant il goûtait la doctrine de ces deux grands-hommes, autant il avait d'aversion pour celle des Stoïciens, dont il a réfuté les paradoxes. Ses *Questions de table* roulent souvent sur des points d'érudition historique assez frivoles, et ressemblent beaucoup à quelques morceaux de nos Mémoires de l'Académie des belles-lettres, où l'utilité des recherches ne semble pas proportionnée à ce qu'elles ont coûté; ce qui n'empêche pas qu'en total cette collection, peut-être trop négligée par les lit-

térateurs, ne soit un très-bon répertoire de science, quoiqu'on y desirât un peu plus de cet agrément dont tous les sujets sont jusqu'à un certain point susceptibles, et que les Anciens ont rarement négligé. La forme du dialogue que Platon mit à la mode, soit qu'il en ait été le premier auteur d'après les leçons de Socrate, ou seulement le modele d'après son talent, cette forme heureuse, adoptée par Cicéron et Plutarque, a contribué plus que tout le reste à rendre agréable par la forme ce qui n'est pas toujours fort attachant ou fort instructif pour le fond. Le *Banquet des sept Sages* et les *Questions de table* en sont un exemple : dans ces dernieres surtout, la matiere est souvent assez futile ; mais l'entretien est amusant, parce que les interlocuteurs ont une physionomie, et que cet assemblage de raisonnement sans aigreur et de gaîté sans bouffonnerie, de saillies et de sentences, d'historiettes et de discussions, forment un tout qui ne fatigue pas plus l'esprit qu'une conversation d'honnêtes gens.

Je ne vois dans Plutarque qu'un seul ouvrage où il ait montré de l'humeur, et c'est celui qui a pour titre *De la malignité d'Hérodote*, que pourtant, de l'aveu de Plutarque lui-même, on n'aurait pas cru fort malin, et qui en effet ne paraît pas l'avoir été, même dans les endroits où Plutarque l'a convaincu de méprise ; et quel historien ne s'est jamais trompé? L'on convient assez que, dans ce qui regarde les anciennes dynasties de l'Orient et des siecles reculés, Hérodote, en s'approchant de l'époque et du pays des fables, ne pouvait guere y trouver les monumens authentiques de l'histoire, quand presque tout était tradition. Il ne pouvait guere avoir de mauvaise volonté contre les Assyriens et les Scythes, et l'on ne voit pas même pourquoi, dans les tems

postérieurs et plus voisins de lui, il en aurait eu contre les Béotiens et les Corinthiens. C'est pourtant là le procès que lui intente Plutarque; mais il faut savoir aussi que jamais personne ne fut plus attaché que lui à sa patrie, et ne porta plus loin l'amour du sol natal. Ce sentiment est naturel à tous les hommes; mais c'était chez lui une passion, et l'on peut dire à son honneur, que c'en était pour lui une fort belle, par les idées qu'elle lui inspira, et l'influence qu'elle eut sur sa vie entiere. Ses talens et sa réputation le mirent à portée de choisir son séjour où il aurait voulu, et particuliérement dans quelqu'une de ces cités célebres, qui étaient un théâtre pour les hommes supérieurs, dans Rome même, sans comparaison la premiere de toutes, et où l'on avait voulu le fixer quand il y fut député par ses concitoyens. Mais il ne voulut jamais quitter sa petite ville de Béotie, où il avait pris naissance, Chéronée, où il renferma tous ses desirs et toute son ambition, et dont il rempli toutes les charges municipales. On lui remontrait en vain que, dans cette vaste étendue de la domination romaine, Chéronée était un petit coin fort obscur, imperceptible aux yeux de la renommée. Il répondait que si Chéronée n'avait jusque-là aucun lustre, il lui donnerait du moins celui qu'elle pouvait tenir de lui, quel qu'il fût, et lui ferait tout le bien qu'il lui pourrait faire. C'est là sans doute la plus louable de toutes les ambitions, et la meilleure preuve du bon esprit de Plutarque, dans ses actions comme dans ses écrits. Vous lui pardonnerez sans doute, d'après ces dispositions, sa colere contre Hérodote, qui, selon lui, n'avait pas rendu justice aux peuples du Péloponese; et sur le Péloponese, le bon Plutarque ne trouvait rien d'indifférent pour lui. Il aurait dû pourtant être d'autant plus indulgent sur les inexactitudes

de faits, de dates et de noms, que lui-même, comme j'ai dû le dire à l'article des historiens, en est moins exempt que personne; et les raisons que j'en ai données, et que tout le monde connaît, attestent aussi qu'il n'y avait dans ses erreurs aucune mauvaise intention, non plus que dans Hérodote, et encore moins d'inconvéniens, parce qu'elles étaient beaucoup plus faciles à rectifier.

Mais en morale, je ne sais si parmi les Anciens quelqu'un est préférable à Plutarque, au moins dans cette morale usuelle, accommodée à toutes les conditions et à toutes les circonstances. Ce n'est pourtant pas qu'il manque d'élévation et de noblesse : vous en verrez des traits dans mes citations, et ce ne sont pas à beaucoup près les seuls qu'offrent ses écrits. Mais son caractere particulier, c'est de rapprocher toujours ses idées de la pratique, plutôt que de les étendre en spéculations; et de là, non-seulement son mérite propre, mais aussi les défauts qui s'y mêlent. C'était peut-être l'esprit le plus naturellement moral qui ait existé, et c'est la base de ses admirables *Paralleles;* mais c'est aussi la cause de ses fréquentes excursions, qui n'ont pas toujours assez de mesure et de motif. De même, dans ses ouvrages philosophiques, il ramene tout à ce qui est de tous les hommes et de tous les jours; il veut tout rendre sensible, et abonde en comparaisons physiques, au point que la pensée ne marche presque jamais seule chez lui, et qu'on peut toujours s'attendre à voir arriver à sa suite une similitude quelconque : méthode agréable par elle-même, il est vrai, et chez lui le plus souvent très-ingénieuse, mais qui a quelque chose aussi de trop uniforme en soi, et ressemble quelquefois chez lui à l'envie de mettre en avant tout ce qu'il sait, abus assez commun et peut-être endémique chez les Grecs. Joignez-y de tems en tems le défaut de choix ou

même de justesse dans les comparaisons, et vous aurez à peu près tout ce qui se mêle de défectueux à l'excellente morale de Plutarque, et ce que la réflexion aperçoit, sans presque rien ôter au plaisir et à l'instruction.

Dans cette multitude de petits traités, tous utiles et estimables, on peut distinguer ceux-ci : *Sur la maniere de lire les poëtes ; sur la maniere d'écouter ; sur la distinction entre l'ami et le flatteur ; sur l'utilité qu'on peut retirer de ses ennemis ; sur la curiosité ; sur l'amour des richesses ; sur l'amour fraternel ; sur les babillards ; sur la mauvaise honte ; sur les occasions où il est permis de se louer soi-même ; sur les délais de la justice divine, par rapport aux méchans.* Tout est généralement sain et substantiel dans ces morceaux d'élites, et il serait bien à souhaiter que quelque bonne plume se chargeât, en faveur de la jeunesse, d'en composer un petit volume à part, en laissant à un âge plus avancé ce qui n'est pas aussi pur ou ce qui est hors de la portée des adolescens.

Je vous ai promis quelques maximes de Plutarque, et en voici qui sont prises à l'ouverture du livre, et qui peuvent faire desirer d'en voir davantage.

« Les enfans ont plus besoin de guides pour » lire, que pour marcher. »

« La perfection de la vertu se forme de trois » choses, du naturel, de l'instruction et des habi- » tudes. »

« C'est dans l'enfance que l'on jette les fonde- » mens d'une bonne vieillesse. »

« Se taire à propos vaut souvent mieux que de » bien parler. »

« Il n'y a d'homme libre que celui qui obéit » à la raison. »

« Celui qui obéit à la raison, obéit à Dieu. »

« L'homme ne saurait recevoir, et Dieu ne » saurait donner rien de plus grand que la vé- » rité. »

« L'autorité est la couronne de la vieillesse. »

« Un ennemi est un précepteur qui ne nous » coûte rien. »

« Le silence est la parure et la sauve-garde de » la jeunesse. »

« Pour savoir parler, il faut savoir écouter. »

« Sachez écouter, et vous tirerez parti de ceux » même qui parlent mal. »

« Ceux qui sont avares de la louange, prouvent » qu'ils sont pauvres en mérite. »

« Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du » miel des fleurs, que de la femme qui en fait » des bouquets. »

« Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est » pas sur moi qu'il frappe : il en est de même » de celui qui me reproche les accidens de la » nature et de la fortune. »

« Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase; » il ne faut pas le remplir jusqu'aux bords. »

« L'équitation est ce qu'un jeune prince ap- » prend le mieux, parce que son cheval ne le » flatte pas. »

« Celui qui affecte de dire toujours comme » vous dites, et de faire toujours comme vous » faites, n'est pas votre ami; c'est votre ombre. »

« Le caméléon prend toutes les couleurs, » excepté le blanc : le flatteur imite tout, excepté » ce qui est bien. »

« Le flatteur ressemble à ces mauvais peintres » qui ne savent pas rendre la beauté des traits, » mais saisissent parfaitement les difformités. »

« Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs » ou le feu, se jettent dans un précipice : il en » est de même de ceux qui, pour éviter la supers- » tition, se jettent dans le triste et odieux sys-

» tême de l'athéisme, passant ainsi d'un extrême » à l'autre, et laissant la religion qui est au » milieu. »

« L'endurcissement dans le crime pourrit le » cœur, comme la rouille pourrit le fer. »

Malgré cette aptitude marquée à donner à sa pensée un tour précis et nerveux, l'affectation du style sentencieux lui est entièrement étrangere. Vous sentez que ces passages détachés ici sont répandus chez lui dans divers traités, et jamais accumulés nulle part. Sa diction même est habituellement liée et périodique, et sa composition progressive; mais il connaît l'usage et la variété des mouvemens, et atteint même le style sublime, soit par la grandeur des idées et des rapports, soit par l'énergie des tournures et des expressions; témoins ces deux passages sur le flatteur : « Il dit à » la colere, venge-toi; à la passion, jouis; à la » peur, fuyons; au soupçon, crois tout. »

« Patrocle, en se couvrant des armes d'Achille, » n'osa pas prendre sa lance, qu'Achille seul pou- » vait manier. Ainsi la flatterie emprunte tout » ce qui est de l'amitié, hors la sincérité coura- » geuse; celle-ci est une armure trop pesante; » l'amitié seule peut la porter. »

Quand il se rencontre dans la poésie épique ou dramatique des maximes perverses ou des sentimens vicieux, Plutarque veut qu'on inspire aux jeunes gens qui les lisent, encore plus d'horreur de ces paroles, que des choses même qu'elles expriment. Il a raison, et ce précepte est d'un moraliste profond: car un mauvais principe fait plus de mal qu'une mauvaise action : d'abord, parce qu'il y a une foule de mauvaises actions renfermées dans un mauvais principe, et de plus, parce que les mauvaises actions admettent le repentir, et qu'un mauvais principe le repousse. Vous apercevez ici le motif de cette inexprimable

horreur qui se perpétuera dans toutes les générations futures pour la doctrine *révolutionnaire*, qui avait mis en axiômes de morale et de législation beaucoup plus que les poëtes n'avaient osé mettre en imitation ou en invention théâtrale dans la bouche des tyrans et des scélérats.

Vous croirez sans peine que la doctrine de Plutarque sur la Divinité et la Providence est absolument la même que vous avez vue dans Platon, et que vous retrouverez dans Cicéron. Voici comme il prouve, par cette méthode comparative qui lui est si familiere, que nous devons nous abstenir de juger les desseins de la Providence, et qu'il faut s'en remettre à elle de la disposition des choses de ce monde. « Celui qui ne sait pas » la médecine, ne saurait assigner les raisons qu'a » pu avoir le médecin pour employer tel remede » plutôt que tel autre, et aujourd'hui plutôt que » demain. De même il ne convient pas à l'homme, » dont la justice est si imparfaite et la législation » si défectueuse, de rien prononcer sur la con» duite de Dieu à notre égard, hors cela seul que » lui seul sait parfaitement en quel tems il faut » appliquer la punition comme on applique un » remede. Il se sert des méchans pour en punir » d'autres; il s'en sert comme de ministres publics » et d'exécuteurs de sa justice, et ensuite les écrase » et les anéantit.... Quand les peuples ont besoin » de frein et de châtiment, il leur envoie des » princes cruels ou des tyrans impitoyables, et il » ne détruit ses instrumens d'affliction et de déso» lation que quand le mal qu'il fallait guérir est » extirpé. C'est ainsi que le regne de Phalaris fut » proprement une médecine pour les Siciliens, » comme le regne de Marius en fut une pour les » Romains. »

Il cite avec applaudissement un passage de Pindare, qui fait voir que les grands poëtes ont

pensé là-dessus comme les grands philosophes. « Dieu, l'auteur et le maître de tout, est aussi » l'auteur et le maître de la justice : à lui seul » appartient de statuer quand, comment et jus- » qu'où, chacun doit être puni du mal qu'il a » fait. »

Mais je vous disais que ces comparaisons, souvent si belles, ne sont pas toujours justes; comme lorsqu'il compare l'ami généreux et délicat, qui oblige sans vouloir être connu, à la Divinité qui aime à faire du bien aux hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, parce qu'elle est bienfaisante de sa nature. Or, il est bien vrai que nous ne savons ni ne pouvons savoir tout le bien que nous fait Dieu ; mais bien loin qu'il veuille que nous ne nous en apercevions pas autant qu'il nous est possible, il veut au contraire que nous sentions les biens que nous recevons de lui, et nous en fait un devoir comme il nous en fait un de l'aimer, non pas en effet qu'il ait aucun besoin de notre amour et de notre reconnaissance, mais parce que cet amour et cette reconnaissance nous rendent meilleurs; et Plutarque pouvait aller jusque-là, puisqu'il cite avec éloge ce mot de Pythagore : « Quand nous approchons de Dieu par la priere, » nous devenons meilleurs. »

Mais s'il n'a pas été toujours aussi loin qu'il pouvait aller, il a plus d'une fois devancé les Modernes, de maniere à les faire rougir d'avoir préféré les vieilles erreurs de quelques rêveurs décriés, à des vérités reconnues par les hommes les plus sages de tous les tems. Le paradoxe renouvelé de nos jours, et dont il sera question dans la suite de nos séances, que l'homme n'était le plus intelligent des animaux que parce qu'il avait des mains, n'appartient pas même à Helvétius, comme on l'a cru : il est d'Anaxagore l'athée; et Plutarque qui le cite, répond judicieusement que

la proposition d'Anaxagore est l'inverse de la vérité; que c'est précisément parce que l'homme est doué de raison, que la Nature lui a donné des mains, qui sont des instrumens proportionnés à son intelligence.

Il se trouva aussi à Rome, du tems de Plutarque, un homme qui se prétendait philosophe, et qui, raisonnant comme Helvétius et nos autres matérialistes, n'attachait aucune conséquence morale aux liens de la nature et du sang, et n'y reconnaissait que des relations purement physiques. Comme le bon Plutarque l'en réprimandait fortement, et d'autant plus qu'il voulait le réconcilier avec un frere envers qui ses mauvais procédés étaient conséquens à ses principes; comme il lui alléguait les droits sacrés naturellement inhérens à la paternité, à la maternité, à la fraternité: *Allez*, lui dit cet homme, *allez prêcher votre doctrine à des ignorans; quant à moi, je ne vois pas ce que je puis devoir à un autre homme, parce que lui et moi nous sommes sortis du sein d'une même femme*. C'est absolument le même abus de l'analyse métaphysique que l'on trouve dans les mêmes termes en vingt ouvrages de ce siecle. Plutarque, indigné qu'on se servît si insidieusement d'une partie de la philosophie pour détruire l'autre, et qu'on abusât à ce point de la métaphysique pour sapper la morale, se contenta de lui répliquer, sans raisonnér davantage. *Et moi, je vois fort bien que vous ne comprenez pas même la différence qu'il peut y avoir à être né d'une femme ou d'une chienne*. Cet homme, au reste, était philosophe comme il était frere.

Un de ses écrits le plus spirituel et le plus piquant, c'est celui *Sur les babillards*. Jamais ce vice de l'esprit n'a été mieux combattu, et c'est là surtout que l'on s'aperçoit que les poëtes comi-

ques pourraient aussi lire Plutarque avec fruit; car ce n'est pas le seul endroit où il soit pittoresque et dramatique, à la façon de notre Labruyere. Il a saisi toutes les habitudes des babillards, et les peint avec une vivacité de couleurs qui ferait croire que sa sagesse avait rencontré en son chemin cette espece de folie, et en avait été heurtée. Vous concevez que parmi les babillards, il comprend, comme de raison, les nouvellistes; car l'un ne va pas sans l'autre, et tout nouvelliste est babillard, comme tout babillard est nouvelliste. Plutarque, pour caractériser cette passion (car c'en est une), rapporte deux aventures très-avérées, qui en marquent si bien la force impérieuse, et qui sont par elles-mêmes si amusantes, que sans doute vous ne me saurez pas mauvais gré de les reproduire ici. Voici d'abord la plus gaie; je la raconterai dans les termes de l'auteur.

« Les barbiers sont l'espece la plus bavarde de » toutes : comme les plus grands bavards affluent » chez eux, et y tiennent leurs séances, il faut » que les barbiers le deviennent par imitation et » par habitude. Le roi Archélaüs, ayant eu besoin » d'un barbier, celui-ci, en lui arrangeant la ser- » viette au cou, lui demanda comment il voulait » être rasé : *Sans rien dire*, répondit le prince. » Ce fut aussi un barbier qui répandit le premier » dans Athenes la nouvelle de la grande défaite » de Nicias en Sicile. Il la tenait d'un esclave dé- » barqué au Pyrée avec quelques autres fugitifs. » Mon homme quitte aussitôt sa boutique, et » court à toutes jambes à la ville, pour ne pas » laisser à un autre l'honneur de lui enlever sa » nouvelle. Grande rumeur : on s'assemble dans » la place, et le peuple veut savoir quel est l'au- » teur d'un bruit de cette nature. On traîne dans » l'assemblée notre barbier, qui ne peut pas même » dire de qui venait son rapport; car il ne s'était

» pas donné le tems de s'informer du nom de l'es-
» clave. Le peuple irrité, s'écrie : *C'est une in-
» vention de ce misérable. Quel autre que lui a
» entendu rien de semblable? Qu'on le mette à
» la question.* On l'attache aussitôt sur une roue;
» mais en ce même moment le fait se confirmait
» de tous côtés par ceux qui arrivaient du Pyrée,
» et chacun occupé des siens, court pour en savoir
» des nouvelles. La place est bientôt déserte, et le
» malheureux barbier y reste seul sur la roue ; il
» y reste jusqu'au soir : enfin pourtant le bourreau
» vient le délier. Mais devinez quelle fut sa pre-
» miere parole pendant qu'on le déliait? *Et Ni-
» cias, sait-on comment il a péri?* C'est ainsi
» qu'il était corrigé, tant le babil du nouvelliste
» est une maladie incurable. »

L'autre aventure est plus sérieuse : le dénoûment en est très-moral, et peut se joindre à tant d'exemples du même genre, qui prouvent que la Providence se sert des moyens les plus inattendus pour conduire les criminels à se trahir eux-mêmes et à devenir les instrumens de leur perte. « A Lacédémone, on trouva un jour que le temple de » Pallas venait d'être pillé, et que les voleurs y » avaient laissé une bouteille récemment vidée. » On s'assemble sur le lieu, et l'on s'épuise en » conjectures sur cette bouteille. *Si vous le vou-» lez,* dit un de ceux qui étaient présens, *je vous » dirai bien, moi, ce que j'en pense. Je crois » que les sacriléges n'ont osé s'exposer à un si » grand péril qu'après avoir, à tout événement, » avalé de la ciguë, et qu'ils ont apporté du vin » pour en boire tout de suite, dans le cas où » ils auraient fait leur coup sans être vus, at-» tendu que le vin est un antidote contre la » ciguë, et en détruit l'effet; au lieu que s'ils » avaient été pris, la ciguë aurait agi assez à » tems pour les dérober aux tortures et au sup-*

» *plice.* Cette explication parut trop ingénieuse » pour n'être qu'une conjecture, et l'on conclut » que celui qui venait de parler n'avait rien de- » viné, mais savait tout. Chacun l'interroge : » *Qui es-tu? d'où tiens-tu ce que tu viens de* « *dire, et de qui es-tu connu ici?* On le presse, » et il finit par avouer qu'il est un des au- » teurs de ce vol sacrilége. » Ainsi la tentation de parler et de montrer de l'esprit le conduisit au supplice.

Au reste, personne n'ignore que les écrits de Plutarque sont un magasin d'histoires, et de contes et d'apologues, où tout le monde s'est approvisionné; et Lafontaine entre autres en a tiré plusieurs de ses fables.

Après avoir donné des exemples de la démangeaison de parler, il en donne aussi de l'exactitude à se taire; et le plus singulier est celui d'un esclave qui sut la porter jusqu'à confondre son maître, et tourner contre lui ses ordres d'une maniere très-piquante. « Le rhéteur Pison, ne pouvant souffrir » d'être interrompu dans ses pensées, avait dé- » fendu à ses esclaves de lui parler jamais sans être » interrogés. Quelque tems après il fait apprêter » un festin splendide pour traiter un de ses amis, » Clodius, qui venait d'être nommé à une magis- » trature, et il l'envoie prier à souper. A l'heure » marquée, les autres convives arrivent tous, et » Clodius seul se fait attendre. Pison envoie coup » sur coup au-devant de lui pour voir s'il venait, » et le faire hâter. Cependant l'heure se passe, la » nuit vient, et l'on se met à table. *N'es-tu pas* » *allé inviter Clodius de ma part?* dit Pison à » son esclave. — *Oui.* — *Pourquoi donc ne vient-* » *il pas?* — *C'est qu'il a dit qu'il ne pouvait* » *pas venir.* — *Et pourquoi ne me l'as-tu pas* » *dit?* — *C'est que vous ne me l'avez pas de-* » *mandé.* Le maître resta la bouche close; mais

» aussi cet esclave était Romain : un esclave grec » n'en ferait jamais autant. »

Plutarque distingue trois manieres de répondre, la réponse de nécessité, la réponse de politesse, la réponse de babil ; et c'est un des endroits où il peint très-comiquement celui des Athéniens. « Socrate y est-il ? L'esclave de mauvaise humeur » dira : Il n'y est pas ; ou même, s'il se pique de » laconisme, il dira simplement : Non ; comme » les Lacédémoniens, qui, recevant de Philippe » une grande lettre pour les engager à le laisser » entrer dans leur ville, lui envoyerent en réponse » une grande pancarte où il n'y avait que ce monosyllabe, mais en lettres énormes : NON. Si » l'esclave est plus poli, il dira : Socrate n'y est » pas, il est allé chez son banquier ; et s'il veut » montrer encore un peu plus de courtoisie, il » ajoutera : parce qu'il y attend des hôtes qui lui » arrivent. Mais l'Athénien jaseur dira : Socrate » est chez le banquier, où il attend des hôtes » d'Ionie, sur la recommandation d'Alcibiade, » qui lui a écrit de Milet, où il est auprès de Tissapherne ; oui, Tissapherne, le satrape du grand » roi, auparavant l'ami et l'allié des Lacédémoniens ; mais Alcibiade l'a retourné, et à présent » il est tout athénien ; car Alcibiade meurt d'envie » de revenir, etc. Et il lui récitera de suite tout » ce que nous voyons dans le huitieme livre de » Thucydide : il inondera son homme d'un déluge de paroles, et ne le laissera pas aller que » Milet ne soit pris et Alcibiade exilé une seconde » fois. »

On ne peut rien lire de plus instructif que les leçons de Plutarque, pour apprendre à écouter, à se taire et à ne parler qu'à propos ; et cette science n'est ni petite ni commune. Les conseils qu'il donne et les moyens qu'il prescrit montrent une connaissance réfléchie de nos diverses habitudes, et de la

maniere dont elles se forment ou se réforment. On reconnaît en lui un esprit observateur, à ce qu'il vous rappelle souvent ce que vous aviez vu sans l'observer, et ce qui se trouve à l'examen d'accord avec ses remarques. Il s'est aperçu, par exemple, que les gens curieux ne vont guere à la campagne, ou s'y ennuient bientôt. « Il leur faut toute une » ville, des théâtres, des tribunaux, des lieux » publics, un port de mer. » Rien n'est plus vrai, et rien n'explique mieux ce que nous avons souvent ouï dire de certaines personnes, qu'*elles ne pouvaient se passer de Paris.*

Je ne puis me refuser à citer encore un de ces traits historiques dont Plutarque est plein, dussiez-vous dire que je me laisse aller avec lui à l'habitude facile de conter. Elle est facile sans doute, mais très-morale quand elle a un but, et que les faits sont bien choisis. Celui-ci est tel que je n'en connais pas de plus frappant ni même de plus extraordinaire sur la puissance du remords. D'ailleurs, je ne dois pas dissimuler ce qui n'est que trop vrai et trop attesté depuis long-tems, que si le goût de la lecture est plus général que jamais, il est plus que jamais frivole. *On ne lit point*, disait Voltaire, et il avait raison; car il voulait dire qu'on ne lit guere ce qu'il faut lire et comme il faut lire. Je viens à mon histoire, et ce sera la derniere, au moins dans cet article; car je ne veux pas trop m'engager pour le reste.

« Bessus le Péonien avait tué son pere, et son » crime fut long-tems caché. Un jour qu'il allait » souper chez un de ses hôtes avec quelques amis, » il entend crier des petits d'hirondelle; et avec » une pique qu'il tenait à la main, il abat le nid » et écrase les petits oiseaux. On s'étonne, comme » de raison, d'une action si brutale, et on lui en » demande le motif. *Quoi!* répond-il, *vous ne* » *voyez pas que ce sont de faux témoins? vous*

» *ne les entendez pas crier à mes oreilles, que* » *j'ai tué mon pere.* On alla sur-le-champ rendre » compte du fait au roi, qui le fit arrêter; il fut » bientôt convaincu et supplicié. »

Je ne saurais me résoudre à mettre au rang des ouvrages philosophiques de Plutarque ses deux morceaux, l'un *Sur la fortune des Romains*, l'autre *Sur la fortune d'Alexandre*, qui ne me paraissent autre chose que des essais d'un jeune homme dans le genre oratoire, tels que ceux que nous appelons dans nos classes *amplifications*, et que les Anciens appelaient *déclamations*. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup d'esprit, et même assez d'éloquence proprement dite, pour faire voir que Plutarque aurait pu briller, s'il l'eût voulu, parmi les orateurs. C'est surtout une idée très-brillante, que de personnifier la Vertu et la Fortune disputant à qui des deux a plus fait pour la grandeur des Romains; et les détails de la discussion n'ont pas moins d'éclat et de pompe que cette prosopopée. Mais c'est précisément tout cet appareil, non-seulement oratoire, mais presque poétique, et fort étranger au goût de l'auteur comme aux convenances des sujets qu'il traite, et au ton habituel qu'il y prend; c'est cette disparate vraiment étrange qui seule me persuaderait que ce n'est pas là une composition de Plutarque, historien et philosophe, mais un des cahiers de sa rhétorique; et cette opinion approche de la certitude, si l'on considere le fond d'un de ces morceaux, celui qui regarde Alexandre. Comment concevoir qu'un esprit si sage et si éloigné de la manie du paradoxe et du besoin de la singularité ait entrepris de prouver que toute l'expédition d'Alexandre n'était qu'un système de civilisation générale? qu'il n'avait d'autre but que de faire adopter dans tout l'Orient les mœurs, les lois et les lettres grecques? qu'en un mot toute son ambi-

tion ne fut que de la philosophie ? C'est là évidemment un jeu d'esprit que Plutarque n'a pu se permettre que comme un amusement de jeunesse. Celui qui a écrit si judicieusement la vie d'Alexandre, et qui ne dissimule ni ses fautes, ni ses passions, ni ses vices, n'a sûrement pas voulu le flatter si grossièrement, ni inventer un genre de flatterie si maladroit et si ridicule. De plus, il était lui-même trop bon philosophe pour ne pas savoir que le projet de ranger tous les gouvernemens du Monde sous un même niveau, et de donner à tous les peuples de tous les climats les mêmes habitudes politiques et sociales, ne pouvait entrer que dans la tête d'un fou, et même d'un fou tel qu'il ne s'en est jamais rencontré, puisque parmi les conquérans, qui ne sont pas les plus sages de tous les hommes, il n'y en eut jamais un qui ait songé à un pareil nivellement, et que tous au contraire ont eu assez de sens commun pour laisser à chaque peuple ce qu'on ne saurait jamais lui ôter par la force, ses mœurs, ses coutumes, ses opinions, qui ne peuvent jamais être changées que par le pouvoir insensibble du tems, qui change tout. S'il était possible que Plutarque eût écrit cela sérieusement, on ne pourrait décider s'il aurait voulu, dans cette supposition, faire l'éloge ou la satyre d'Alexandre. Heureusement l'un n'est pas plus vraisemblable que l'autre; mais j'ai cru cette remarque nécessaire pour faire voir que dans la lecture des Anciens il faut distinguer avec attention, non-seulement ce qui est reconnu pour leur appartenir, ou ce qui leur a été attribué sans preuve et sans authenticité, mais encore dans ce qui est réellement sorti de leur plume, le tems où ils ont écrit, et la nature et l'époque de leurs ouvrages, qui n'ont pas toujours été recueillis avec assez de précaution et de discernement.

## SECTION III.

### *Cicéron.*

Cicéron, dans les dernieres années de sa vie, éloigné du gouvernement par les guerres civiles, qui avaient substitué le pouvoir des armes à celui des lois, ne crut pas pouvoir employer mieux le loisir de sa retraite qu'en remplaçant les travaux de l'éloquence et de l'administration par ceux de la philosophie. Il l'avait toujours aimée et cultivée, comme on l'aperçoit dans tous ses ouvrages; mais il n'avait pu y donner que le peu de momens que lui laissaient les affaires publiques, où nous l'avons vu jouer un si grand rôle, comme orateur et comme magistrat, jusqu'au moment où la guerre éclata entre César et Pompée. C'est depuis cette époque jusqu'à sa mort, qu'il composa tous ses écrits philosophiques, dont une partie a péri par l'injure des tems. Ils formaient un cours complet de la philosophie des Grecs, et furent achevés dans l'espace de cinq ans, malgré les troubles et les orages qui se mêlerent encore aux dernieres occupations qu'il avait choisies, et le rejeterent plus d'une fois dans le flot des discordes civiles, qui finirent par l'engloutir lui-même avec la liberté romaine.

Cette philosophie des Grecs avait à Rome des sectateurs et des amateurs depuis Lélius; mais peu de Romains avaient écrit sur ces matieres jusqu'à Brutus et Varron, et c'est au premier que Cicéron adressa le plus souvent ses traités de philosophie et d'éloquence; car Brutus était également versé dans l'une et dans l'autre. Mais Cicéron seul eut assez d'étendue de génie pour embrasser toutes les parties de la philosophie grecque, et assez de confiance dans ses forces pour entreprendre de faire passer dans la littérature latine tout ce qui dans ce genre était sorti des plus célebres écoles de la

Grece. Ce fut la derniere espece de gloire qu'il ambitionna; et le plan qu'il conçut, et dont lui-même nous rend compte à la tête de son second livre *Sur la Divination*, prouve la variété de ses connaissances et la facilité de son talent. Ces matieres étaient encore si neuves à Rome, que les Latins n'avaient pas même de termes pour rendre les abstractions de la métaphysique des Grecs, et ce fut lui qui créa pour les Romains la langue philosophique, transportée depuis dans nos écoles modernes, qui jusqu'ici n'en ont pas connu d'autre.

Il commença par le livre intitulé *Hortensius*, que nous avons perdu, et où il faisait à la fois l'éloge de la philosophie et sa propre apologie, contre ceux qui lui reprochaient ce genre d'étude et de composition, comme au dessous de sa dignité personnelle. Il revient ailleurs, et à plus d'une reprise sur ce reproche, qu'il n'a pas de peine à détruire; et il se fonde non-seulement sur ce que cette étude est très-digne en elle-même d'occuper l'esprit humain, mais sur ce qu'il n'y a donné que le tems où il ne pouvait rien faire de mieux, et qu'il n'a rien pris sur ses devoirs de citoyen et d'homme public. Il ajoute qu'il est aussi de l'honneur des lettres latines de n'avoir rien à envier aux Grecs en cette partie, depuis qu'elles sont entrées en concurrence pour l'éloquence et la poésie; et il trouve flatteur pour lui qu'elles lui soient redevables de ce nouvel honneur. Enfin, il se félicite de ce dernier moyen d'être utile à la jeunesse romaine dans des tems corrompus, où elle a plus que jamais besoin des secours de l'instruction et du frein de la morale. « Mes concitoyens, dit-il, » me pardonneront, ou plutôt ils me sauront gré, » quand la République est asservie, de n'avoir » montré ni la faiblesse et l'abattement qui abandonnent tout, ni le ressentiment qui se refuse à » tout, ni la complaisance adulatrice qui flatte la

» la puissance absolue, faute de pouvoir soutenir » une condition privée. »

Après l'*Hortensius*, il donna les *Académiques*, dont nous n'avons qu'une partie, et où il se propose de défendre la doctrine qu'il avait embrassée, celle de l'académie de Platon, qui, d'après Socrate, n'admettait rien que de probable, et ne reconnaissait ni évidence ni certitude. Cette doctrine, quelques efforts qu'il fasse pour la justifier, n'est pas soutenable en rigueur : aussi la réduit-il, à mesure qu'il est pressé, à peu près à ce qu'elle a de raisonnable quand elle est restreinte, c'est-à-dire qu'il la borne à ce qui est véritablement inaccessible à l'intelligence humaine, et ne permet que les conjectures. Les exemples qu'il cite sont presque tous de ce genre; mais en général il ne renonce jamais formellement à ce principe de sa secte, *qu'on ne peut dire d'aucune chose qu'elle est vraie, au point que le contraire soit nécessairement faux*. Ce sont ses termes, et c'est une absurdité : c'est même un assemblage d'inconséquences visibles, car en voulant bien laisser de côté une preuve de fait, tirée des connaissances mathématiques, dont il ne parle jamais ou dont il semble ne tenir aucun compte, il y a une contradiction métaphysique qu'auraient dû apercevoir Socrate, Platon et leurs disciples : c'est qu'il n'est pas possible que l'intelligence, émanée, dans leur propre système, de la Divinité, ait été donnée à l'homme comme une faculté tellement illusoire, qu'elle ne pût avoir de notions évidentes ni arriver à un résultat certain sur quoi que ce soit. Qui veut la fin, veut les moyens : or, la fin de la créature raisonnable est, de leur aveu, la connaissance de la vérité, sans laquelle l'homme n'aurait aucun guide. Il s'ensuit que si Dieu lui a refusé la connaissance de ce qui est au dessus de lui, et de ce qui par conséquent ne lui est pas nécessaire, il a

dû lui donner la perception entiere des idées dont il a besoin pour se conduire et se déterminer, sans quoi Dieu ne serait ni juste ni bon envers sa créature, ce qui répugne et ne serait pas d'accord avec lui-même; car il voudrait et ne voudrait pas, ce qui ne répugne pas moins. Cicéron a beau dire, pour échapper à des conséquences qui détruiraient toute morale, que cette probabilité qu'il substitue à la certitude, est cependant assez forte pour produire une détermination suffisante, et servir de mobile à toutes les actions et à tous les devoirs de la vie. Non, ce n'est pas là raisonner conséquemment; et avec son probabilisme il restera toujours sans défense contre celui qui, le serrant de près, lui soutiendra, non sans raison, qu'il ne se croit obligé à rien quand rien ne lui est prouvé; que si rien n'est évident en principe, rien n'est évidemment bon ou mauvais dans l'application, et il serait curieux alors de savoir de Cicéron lui-même ce que deviendrait son *Traité des Devoirs*. Comment, lui dira-t-on, me prescrirez-vous pour regle inviolable, pour premier intérêt, pour souverain bien, ce qui est honnête et vertueux, quand vous-même ne pourriez pas affirmer que ce qui vous paraît le contraire de l'honnête ne soit pas l'honnête en effet? car voilà ce qui résulte rigoureusement de la théorie du probabilisme, et ce dont la secte académique, à cela près la plus raisonnable de toutes, n'a pas vu tout le danger. Cicéron, d'après ses maîtres, se rejette toujours sur les hypotheses physiques ou métaphysiques; mais il semble éviter le fond de la question, sans doute parce qu'il n'ose pas y entrer. Il importe fort peu en effet que nous soiyons sûrs de la grosseur du soleil ou de la maniere dont l'ame agit sur le corps, et nous pouvons rire indifféremment de ceux qui ne croyaient pas le Soleil plus gros en réalité qu'en apparence, ou de ceux qui le croyaient plus gros que la Terre,

seulement d'un dix-huitieme. Mais il est de la plus haute importance que l'homme soit sûr de ses devoirs et de sa fin. Quoi ! le méchant est assez corrompu pour décliner le jugement de sa conscience et de celle de tous les hommes, quoique reconnu pour certain, et vous ne craignez pas qu'il ne se serve des armes que vous lui fournissez vous-même pour révoquer en doute ou plutôt pour rejeter loin de lui des lois que vous dépouillez de toute sanction ! Vous pouvez croire qu'il lui suffira d'une probabilité pour préférer le devoir qui lui semblera difficile, au crime qui lui paraîtra aisé et avantageux ! Non, ce système est aussi mauvais dans la pratique que dans la spéculation : cette réserve du doute académique, qu'ils se piquaient d'opposer à la présomption dogmatique, n'est qu'un excès opposé à un excès, et retombe de son poids dans l'absurde du pyrrhonisme, dont eux-mêmes sentaient tout le ridicule. Affirmer tout est une illusion de l'orgueil; mais douter de tout est une arme pour la perversité.

Ce doute absolu sur ce qui se perçoit par le rapport des idées intellectuelles, n'est pas même admissible sur ce qui se perçoit par les sens. C'est là-dessus que les académiciens triomphaient le plus, parce que les erreurs des sens sont nombreuses et avouées; mais ils triomphaient fort mal-à-propos, et seulement à la faveur de paralogismes dont ils ne s'apercevaient pas. D'abord ce qu'ils appelaient erreurs des sens prouvait contre eux qu'il y avait des sensations certaines; car l'erreur n'est que la négation de la vérité; et l'on ne peut dire que telle sensation est erronée, qu'en supposant soi-même que la sensation contraire est réelle, sans quoi l'on ne dirait rien qui eût du sens. De plus, ce ne sont pas les sens qui se trompent, car les sens ne jugent point : c'est

l'ame seule, c'est la faculté pensante qui forme des jugemens sur les objets transmis par les sens; et Cicéron lui-même le dit très-clairement dans ses *Tusculanes.* Enfin, si les sens nous trompent souvent, nous connaissons les causes de l'erreur et les moyens de la rectifier dans tout ce qui est à la portée de nos sens. Les expériences physiques en sont la preuve, et les effets de la pression, et de la pesanteur, et de l'élasticité de l'air, effets qui certainement n'arrivent que par les sens à l'intelligence qui les juge, nous sont aussi démontrés que des corollaires mathématiques. En un mot, cette incertitude générale ferait de notre existence et du Monde une espece de rêve; ce qui ne peut se soutenir qu'en rêvant ou en plaisantant, et ce qui serait même un fort triste rêve et une fort inepte plaisanterie.

Cicéron a suivi partout la méthode de Platon, celle du Dialogue, mais rarement celle de l'argumentation socratique par demandes et par réponses, qui est par elle-même subtile et seche, et convenait peu au génie de Cicéron et à sa maniere d'écrire plus ou moins oratoire dans tous les genres. Il se rapproche beaucoup plus de cette partie des Dialogues de Platon, dans laquelle chaque interlocuteur expose tour-à-tour son opinion raisonnée et développée; ce qui donne beaucoup plus de champ à l'élocution, et Cicéron avait trop d'intérêt à n'y pas renoncer. On retrouve partout dans la sienne l'élégance et la richesse qui ne l'abandonnent jamais, et, ce qui est encore plus important en philosophie, la clarté et la méthode; deux choses qui manquent à Platon. Cicéron ne s'est pas borné non plus à l'exposé et à la discussion des différentes doctrines : on croira sans peine qu'il y met du sien, et qu'il tâche dans chaque cause d'être aussi bon avocat qu'il est possible, par l'usage qu'il fait des moyens qu'on

lui a fournis. Dans les cinq livres *Sur la nature du bien et du mal*, on peut dire de lui ce que Voltaire disait de Bayle, qu'il s'était fait l'avocat-général des philosophes, mais non pas ce que Voltaire ajoute de Bayle, qu'il ne donne jamais ses conclusions : car on connaît très-bien celles de Cicéron, soit qu'il parle lui-même, comme lorsqu'il défend le probabilisme académique et attaque les dogmes d'Epicure et de Zénon, soit qu'il donne la parole à quelqu'un des personnages qu'il introduit, et qui sont la plupart au nombre des plus considérables de son temps et des plus distingués de ses amis, tels que Lucullus, Catulus, Cotta, Caton, Torquatus et autres, comme vous avez entendu Crassus et Antoine dans les Dialogues sur l'éloquence.

Il s'agit ici de la grande question du *souverain bien;* et si l'on ne trouve nulle part un résultat entièrement satisfaisant, c'est qu'il était impossible d'en obtenir sur ce qui n'existe pas. C'est le premier inconvénient (et il est capital) de ces interminables controverses des Anciens. Aucun ne s'était aperçu qu'ils cherchaient tout ce qu'on ne peut pas trouver, puisqu'il est de toute impossibilité que le souverain bien soit dans un ordre de choses où tout est nécessairement imparfait. Cela nous paraît aujourd'hui si simple, que personne ne s'avise plus d'en douter; mais il est très-commun d'ignorer ce qui est pourtant une vérité de fait, que si les Modernes ont absolument renoncé à cette question qui n'a cessé d'agiter pendant tant de siecles les écoles anciennes, c'est depuis que le Législateur de l'Evangile eut appris à l'homme que le bonheur n'était point de ce monde, et qu'il ne fallait pas l'y chercher. Cette vérité, quoique révélée, a paru si sensible, que tout le monde en a profité, même lorsque par suite l'Evangile perdit beaucoup de disciples; et ce n'est pas à

beaucoup près la seule vérité qu'en ait empruntée, sans s'en apercevoir, la philosophie moderne, ni le seul avantage qu'aient conservé des lettres chrétiennes ceux même qui d'ailleurs se sont déclarés contre la religion.

En quoi consiste le souverain bien? C'était là ce qu'on demandait à tous les philosophes, comme on leur demandait à tous : Comment le Monde a-t-il été fait? Il n'y en avait pas un qui ne se crût en état de répondre sur les deux questions : et de là autant de systêmes sur l'une que sur l'autre. Épicure et Aristippe répondaient, dans le plaisir : Hyéronime, dans l'absence de la douleur : Zénon, dans la vertu; et ces trois systêmes étaient simples et absolus : Platon, dans la connaissance de la vérité, et dans la vertu qui en est la suite : Aristote, Carnéade et les Péripatéticiens, à vivre conformément aux lois de la nature, mais non pas indépendamment de la fortune; et ces deux systêmes étaient complexes, et l'Académie que Cicéron faisait profession de suivre, se rapprochait du dernier en le commentant et l'expliquant. Du reste, les choses et les mots se confondaient tellement dans l'exposition et la discussion de chaque doctrine, que souvent l'une rentrait en partie dans l'autre; et même Cicéron prétend que Zénon et tout le Portique ne s'étaient séparés des Péripatéticiens que par une ambition mal entendue; qu'ils étaient d'accord sur le point principal, où ils ne différaient que dans les termes, mais qu'ils avaient rendu ce même fonds vicieux et insoutenable en le rendant exclusif. Vivre conformément aux lois de la nature était, selon les Péripatéticiens, la même chose que vivre honnêtement; et par-là ils rentraient dans le souverain bien de Zénon, qui était l'honnêteté ou la vertu (mots synonymes dans la langue philosophique); mais Zénon allait jusqu'à ne reconnaître aucune espece

de *bien* que la vertu, aucune espece de *mal* que le vice; et c'est là-dessus que les Péripatéticiens et les Académiciens se réunissaient contre lui, admettant également comme *biens* l'usage légitime des choses naturelles et l'éloignement des maux physiques; et ils avaient raison.

Epicure était à la fois attaqué par tous, surtout par Cicéron, qui détestait sa doctrine, quoiqu'estimant sa personne; car toute l'antiquité convient que cet homme qui s'était fait l'apôtre de la volupté, vécut toujours très-sagement, et fort éloigné de tout excès et de tout scandale. Il n'en est pas moins prouvé que ceux qui ont voulu expliquer et justifier sa philosophie en rapportant à l'ame tout ce qu'il disait de la volupté, se sont entiérement abusés. Nous n'avons plus ses écrits, il est vrai; mais du tems de Cicéron ils étaient entre les mains de tout le monde; et quand Cicéron en cite souvent des passages entiers comme textuels, en présence d'un Epicurien qu'il défie de nier le texte, on ne peut penser que Cicéron ait voulu mentir gratuitement ni citer à faux quand il eût été si facile de le démentir. Il est bien vrai qu'Epicure, comme s'il eût été honteux et embarrassé lui-même de sa doctrine (ce qui est assez croyable), l'embrouille en quelques endroits, au risque de ne pouvoir plus ni s'entendre ni s'accorder; et ceux de ses disciples qui ne voulaient pas être, selon l'expression d'Horace, *des pourceaux du troupeau d'Epicure* (1), profitaient de ces obscurités pour crier à la calomnie, et se plaindre sans cesse qu'on ne blâmait cette philosophie que parce qu'on ne l'entendait pas. Ce n'est pas la seule fois qu'on a eu recours au même artifice en pareille occasion pour repousser ou l'odieux ou le danger d'une doctrine perverse, et se conserver le droit et les

(1) *Epicuri de grege porcum.*

moyens d'en répandre la contagion : artifice frivole et misérable ; car si ce que vous dites est tel qu'il ne soit bon que de la maniere dont vous seul l'entendez, et mauvais de la maniere dont tout le monde l'entend et doit l'entendre, il est clair que vous ne devez pas le dire. D'ailleurs, les mêmes termes ont et doivent avoir nécessairement la même signification pour tous ceux qui parlent la même langue, sans quoi il faudrait renoncer au commerce du langage et à la communication de la pensée. Mais il vaut mieux écouter là-dessus Cicéron lui-même, qui emploie ici une dialectique irrésistible et une démonstration qui peut servir de réponse péremptoire à tous les écrivains qui de nos jours se sont efforcés fort mal-à-propos de réhabiliter Epicure.

Cicéron s'adresse en ces termes à l'épicurien Torquatus, qui vient de faire l'apologie de ce philosophe en présence de Triarius. « Epicure dit que » le souverain bien consiste dans la volupté, et le » souverain mal dans la douleur, par la raison des » contraires. Or, le mot qui dans sa langue ré» pond à celui de volupté dans la nôtre *(édoné)*, » ne signifie absolument, chez les Grecs comme » chez nous, que les plaisirs des sens ; et Epicure » lui-même ne lui donne pas une autre significa» tion, puisqu'il dit en propres termes que *le* » *plaisir et la douleur n'appartiennent qu'au* » *corps, et que les sens en sont les seuls juges*. Cela » est-il positif? Il dit en propres termes qu'il ne » conçoit même pas quel *bien* peut exister sans la » volupté, ni ce que peuvent entendre les Stoïciens » par *leur souverain bien qui est dans l'honné*» *teté, et où la volupté n'est pour rien*. Il affirme » que ce sont là *des mots vides de sens :* il spé» cifie lui-même comme *volupté* les sensations » agréables qu'on peut recevoir par le goût, par » le tact, par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, et

» enfin il ajoute ce qu'on ne peut pas même énon-
» cer sans blesser la décence. Il est bien vrai qu'en
» d'autres endroits, comme s'il rougissait lui-
» même de sa morale ( tant est grande la force (1)
» des sentimens naturels ! ), il dit qu'on ne saurait
» vivre agréablement sans vivre honnêtement;
» mais il ne s'agit pas ici de ce qu'il dit dans
» quelques endroits. Il s'agit de savoir comment
» on peut concilier ces endroits avec son système
» entier, tel qu'il se montre partout, tel que
» tout le monde l'entend. Ce n'est pas notre faute
» s'il a méprisé la logique, parce qu'il n'en avait
» pas, et s'il n'entend rien en définitions. Nous
» définissons tous l'*honnête*, ce qui est juste et
» louable en soi, desirable en soi, indépen-
» damment de tout intérêt particulier, de toute
» louange étrangere, de toute jouissance sensible.
» Cela est clair, et Epicure répond qu'il lui est
» impossible de comprendre quel bien nous
» voyons dans l'*honnête, à moins* (dit-il) *que*
» *nous n'entendions ce qui est glorieux dans*
» *l'opinion populaire; ce qui en effet* (ajoute-t-il)
» *est souvent plus agréable que certains plaisirs,*
» *mais ce qu'on ne desire encore qu'en vue du*
» *plaisir* (2). Voilà donc un philosophe fameux
» qui a mis en rumeur la Grece et l'Italie, et qui
» connaît si peu l'*honnête*, qu'il le fait dépendre
» de l'opinion de la multitude !..... Je sais aussi
» tout ce qu'il débite sur cette *douce tranquillité*
» *d'ame (euthumia)* qu'il vante et recommande
» sans cesse, au point (dit-il) *que le sage de son*
» *école s'écriera dans le taureau de Phalaris :*
» *Que cela est doux!* Voilà qui est plus que stoï-
» cien; car le Stoïcien dira seulement que la dou-
» leur n'est point un *mal*, et il sera du moins

(1) *Tanta est vis naturæ !*

(2) C'est mot à mot ce que dit Helvétius sur la gloire.

» conséquent, puisqu'il n'appelle *mal* que ce qui » est *vicieux et honteux*. Mais à qui Epicure » fera-t-il comprendre comment les sens, *seuls* » *juges du plaisir et de la douleur*, trouveront, » graces à *la tranquillité d'ame*, du plaisir à être » déchirés et brûlés? Si ce n'est pas là une vaine » jactance de mots, qu'est-ce que c'est? Enfin, » voulons-nous connaître le fond de la morale » d'Epicure? Ouvrons le livre par excellence, celui » où il a renfermé ces principaux dogmes comme » les oracles de la sagesse et les leçons du bon- » heur; en un mot, ce qu'il appelle *les sentences* » *souveraines (kurias doxas)*. Qui de vous ne les » sait pas par cœur? Ecoutez donc, et dites-moi » si ma version est infidelle : *Si ce qui fait les* » *plaisirs des hommes les plus voluptueux leur* » *ôte en même tems la superstition pusillanime*, » *la crainte de la mort et de la douleur*, *et leur* » *apprend à mettre de la mesure dans leurs pas-* » *sions*, *nous n'avons rien à reprendre en eux ;* » *car d'un côté ils sont comblés de voluptés*, *et* » *de l'autre il n'y a en eux rien qui souffre*, » *rien de malade*, *c'est-à-dire*, *aucun mal.*

» ( Ici (1) Triarius ne peut se tenir, et se tour- » nant vers Torquatus : Sont-ce là, dit-il, les » paroles d'Épicure? (Il le savait bien, mais il » voulait en entendre l'aveu.) Oui, répondit » Torquatus avec assurance : ce sont ses propres » paroles; mais vous n'entendez pas sa pensée.) » S'il dit une chose (repris-je alors) et en pense » une autre, c'est une raison pour que je ne sache » pas ce qu'il pense, mais ce n'en est pas une pour » que je n'entende pas ce qu'il dit, et il dit une » absurdité; car ces paroles signifient que les

(1) C'est toujours Cicéron qui continue de rendre compte de son entretien.

ommes les plus voluptueux ne sont pas à blâ-
ner s'ils sont sages, *s'ils apprennent à régler
eurs passions*; et n'est-il pas plaisant qu'un
hilosophe suppose que la volupté puisse *ap-
rendre à régler les passions?* Selon lui, il ne
agit ici que de *la mesure!* Ainsi la cupidité
ura *sa mesure*, l'adultere *sa mesure*, la dé-
auche *sa mesure!* Quelle philosophie que
elle qui ne s'occupe pas à détruire le vice,
ais seulement à le *régler!* Quoi! Épicure,
ous ne trouvez pas *la luxure* (1) *répréhen-
ble* en elle-même! vous en voulez seulement
parer les craintes superstitieuses et la peur
la mort! Mais en ce cas vous pouviez avoir
ntentement : il y a tel débauché si supers-
tieux, qu'il mangera dans les plats de sacri-
e; et d'autres craignent si peu la mort, que
ous les entendez chanter :

» Six mois, six mois de bonne vie,
» Et donnons le reste à Pluton.

u fond, Torquatus, je suis de l'avis de votre
vere philosophe, en ce qu'il demande des
rnes *à la volupté*; car dans son hypothese,
e *la volupté est le souverain bien*, je crois

---

( C'est le mot du texte latin, et il a fallu s'en servir
uoique l'usage l'ait relégué dans la morale religieuse.
je n'ai pas voulu risquer plus haut les *luxurieux*,
*iosi*, qui est aussi dans le texte, et que j'ai traduit
*es plus voluptueux*.
voit à quel point la pensée d'Epicure est en effet
de et contradictoire dans les termes; car *luxure*
aut à *débauche*, et toute *débauche* est un *excès*,
te qu'il suppose *la mesure* dans *l'excès*. Voilà
uoi le mot *luxure*, *luxuria*, qui chez les Latins
t métaphoriquement à tout ce qui offre l'idée
s, était si nécessaire pour rendre sensible la démons-
n de Cicéron.

» bien qu'il n'entend pas parler de ceux q
» vomissent sur la table, qu'il faut emporter a
» lit, et qui recommencent le lendemain; q
» n'ont jamais vu, comme on dit, le soleil
» coucher ni se lever, et qui finissent par manqu
» de tout, parce qu'ils ont tout mangé. Nor
» parlez-moi de ces voluptueux de bon ton et c
» bon goût, qui ont le meilleur cuisinier,
» meilleur pâtissier, la meilleure marée, la mei
» leure volaille, le meilleur gibier, le meille
» vin; en un mot, toutes les choses sans les
» quelles Épicure ne connaît pas de bonheu
» joignez-y, si vous voulez, des esclaves jeun
» et beaux pour servir à table, la plus bel
» vaisselle d'argent et le plus bel airain de C
» rinthe, et le plus magnifique logement. Il s'e
» suivra seulement que ceux qui vivent ains
» vivent *bien*, selon vous, puisqu'ils vivent da
» la *volupté*, qui est selon vous le *bien*; m
» il ne s'ensuivra nullement que la volupté s
» en effet le bonheur, soit le *souverain bie*
» La volupté par elle-même ne sera jamais q
» la volupté et pas autre chose; et tout ce q
» je vois de clair dans la doctrine d'Épicure, c'
» qu'il ne cherche des disciples que pour le
» apprendre que ceux qui veulent être volu
» tueux, doivent d'abord devenir philosophes

Voilà, ce me semble, le procès d'Épicure f
et parfait. Cicéron vient ensuite à celui des St
ciens, qui d'abord ont dans Caton un robuste
fenseur et un digne représentant du Portique.
m'étendrai peu sur cette philosophie jugée
puis long-tems, et d'autant plus facilement ab
donnée, que l'excès dans la vertu est le mo
séduisant de tous. Aussi Épicure a-t-il trouvé d
ce siecle une foule de partisans et d'apologist
et Zénon pas un. Vous avez déjà vu dans le pl
doyer pour Muréna, les dogmes follement out

ı stoïcisme, fournir matiere à une raillerie douce
fine, telle que la comportait l'éloquence judi-
aire. Ici l'on s'attend bien que Cicéron procede
us sévérement, mais néanmoins sans se refuser
espece de force que peut prêter au raisonnement
plaisanterie délicate qui naît des choses même
n'offense pas les personnes. Cicéron ne pouvait
ıs se priver de cette partie de la discussion qu'il
anie aussi bien qu'aucune autre, et l'une de celles
ıi forment chez lui comme l'assaisonnement de
s banquets philosophiques. Il tâche de faire sen-
r à Caton même, et fait très-aisément compren-
re à quiconque n'est pas Stoïcien, que Zénon
ses disciples ont méconnu la nature humaine en
oulant trop l'élever; que d'ailleurs leur philoso-
hie a un double inconvénient, d'abord en ce
u'ils se sont fait un langage d'école tellement
onventionnel, que leurs termes, souvent dé-
urnés de leur acception propre, ne peuvent être
ntendus de personne; de plus, en ce que, se
efusant tout moyen de persuasion dans la chose
ù il est le plus important de persuader, dans
morale, ils lui ôtent son plus grand charme
son pouvoir le plus universel, et ne disent
mais rien au cœur, pour s'adresser toujours à
raison. En effet, tout le stoïcisme était resserré
ans une suite de formules exiguës, d'argumen-
ıtions abstraites, et, comme dit Cicéron, de
etites *conclusiuncules* (car l'expression me paraît
ssez heureuse pour passer du latin en français)
ui dessechent et exténuent tellement la morale,
ue, n'ayant plus ni suc, ni mouvement, ni
ouleur, elle est comme réduite en squelette, et
ue quand j'entends les aphorismes stoïqués tels
u'ils sont, par exemple, dans le manuel d'É-
ictete, je crois entendre un cliquetis de petits
ssemens. Ce n'est pas que cette secte n'ait compté
armi ses disciples de très-grands hommes; mais

il ne faut pas s'y tromper : ce n'est pas parce qu'ils étaient Stoïciens qu'ils furent grands ; mais la hauteur de leur caractere se trouva au niveau des principes du Portique dans ce qu'ils ont de beau et de bon, c'est-à-dire, dans la prééminence donnée à la vertu sur toute chose ; et ils ne compterent le reste que pour un assortiment scholastique, qui était pour ainsi dire le protocole de la secte.

Cicéron leur reproche avec justice de n'avoir rien produit qu'on puisse opposer pour l'utilité générale, à ce qu'avaient écrit Platon et Aristote et plusieurs de leurs disciples, sur les mœurs et la législation. « Cléante et Chrysippe, poursuit-il, ont pourtant essayé de faire une rhétorique ; mais ils s'y sont pris de façon qu'il n'y a rien de meilleur à lire pour apprendre à ne jamais parler ; et cependant quel faste et quelle prétention ! A les entendre ils vont enflammer les ames ; et comment ? C'est que l'*Univers est la cité de l'homme*. Fort bien : voilà donc les habitans de Pouzoles, dont le Monde est la ville municipale ! C'est avec ces mots d'invention qu'ils prétendent *mettre le feu aux ames !* Ils l'éteindraient, s'il y était. S'ils parlent de la puissance de la vertu, ils vous pressent avec de petites questions comme avec des aiguilles, et quand vous avez dit oui, l'ame n'a rien entendu ; il n'y a rien de changé en nous, et l'on s'en va comme on était venu. Est-ce donc que la nouveauté des termes change la nature des idées et des sentimens ? Je viens vous demander comment il se peut que la douleur ne soit pas *un mal ;* et vous me répondez que la douleur est une chose fâcheuse, incommode, odieuse, difficile à supporter. Eh bien ! vous avez mis une définition à la place du mot : soit ; mais pourquoi cette chose fâcheuse, incommode, odieuse, etc. n'est-elle

» pas un mal? — C'est que dans tout cela il n'y » a ni malice, ni fraude, ni méchanceté, ni faute, » ni honte, et par conséquent point de *mal*. » Supposons que je puisse m'empêcher de rire » en apprenant qu'il n'y a pas de malice, ni » de fraude, ni de honte dans la douleur; me » voilà bien avancé! et comment cela m'apprendra-t-il le moyen de supporter courageusement » la douleur? — C'est que l'homme qui regarde » la douleur comme un *mal*, ne saurait être » courageux. Soit; mais comment le sera-t-il » davantage en la regardant seulement comme » une chose fâcheuse, incommode, odieuse et » difficile à supporter? Je vous défie de me le » dire; car le courage et la faiblesse assurément » tiennent aux choses mêmes, et non pas aux » différens noms qu'on leur donne. »

Vous voyez avec quelle grâce et quelle légéreté d'escrime Cicéron ne laisse pas de porter de rudes atteintes; et si vous étiez curieux d'entendre au moins quelqu'un des paradoxes stoïques dont il se divertit si gaîment, permettez que je me borne à un seul, qui suffira, parmi cent autres, à faire voir jusqu'où l'on peut, avec de bonnes intentions, pousser l'extravagance philosophique. Les Stoïciens tenaient *que tous ceux qui n'étaient pas parfaitement sages, étaient également misérables; celui qui avait tué son pere n'était pas plus misérable que celui qui, vivant d'ailleurs en honnête homme, n'était pas encore parvenu à la parfaite sagesse;* et cette sagesse, comme on peut le penser, ne se trouvait que dans le Stoïcien, et en vérité elle ressemble fort à la parfaite folie. Mais au ridicule de l'assertion, il faut joindre celui de la comparaison dont ils l'appuyaient. *De deux hommes qui se noient,* disaient-ils, *celui qui est près de la superficie de l'eau ne respire pas plus que celui qui est*

*au fond :* donc, etc. Vous en riez comme Cicéron; mais c'est au moins ici un ridicule innocent; et il faut avouer que les Stoïciens, généralement probes dans leur conduite, étaient dans leur doctrine les plus honnêtes et les meilleurs de tous les fous.

L'objet des cinq Dissertations en dialogue, qu'on appelle *les Tusculanes*, parce qu'elles eurent lieu à la maison de campagne qu'avait Cicéron à Tusculum (1), est de chercher les moyens les plus essentiels pour le bonheur; et l'auteur en marque cinq, le mépris de la mort, la patience dans la douleur, la fermeté dans les différentes épreuves de la vie, l'habitude de combattre les passions, enfin la persuasion que la vertu ne doit chercher sa récompense qu'en elle-même. Toute cette théorie, qui ne mérite que des éloges, est plus ou moins empruntée de ce que l'Académie et le Portique avaient de meilleur, et toujours ornée, corrigée et enrichie par Cicéron, qui la professe en personne d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Tout ce que la philosophie naturelle a de plus beau en métaphysique et en morale est ici embelli par l'éloquence; et ce qu'il peut y avoir de défectueux ou d'incomplet ne doit pas être imputé à l'auteur, puisque la révélation seule l'a suppléé pour nous. Il prouve très-bien que, dans toutes les hypotheses, la mort n'est point un mal en elle-même, puisque, dans le cas où tout l'homme périrait, le néant est insensible; que si l'ame est immortelle, comme il le pense et l'établit de toute sa force, ce n'est pas la mort même qui est un mal pour le méchant, mais seulement les peines qui la suivront, et qui ne sont que la suite de ses fautes; que pour l'homme de bien

(1) Aujourd'hui Frescati.

elle est plutôt à desirer qu'à craindre, puisqu'elle lui ouvre une meilleure vie. Il appuie d'argumens très-plausibles l'immortalité de l'ame, et la mémoire surtout lui paraît en nous une faculté merveilleuse, qui ne peut appartenir à la matiere. Quant à ceux qui nient l'immortalité de l'ame, parce qu'ils ne conçoivent pas ce que peut être l'ame séparée du corps, il leur répond fort à propos : « Et concevez-vous mieux ce » qu'elle est dans son union avec le corps? » Réponse très-digne de remarque; car elle fait voir qu'il avait du moins aperçu ce genre de démonstration, dont la bonne philosophie moderne a tiré et peut tirer encore un si grand avantage, et qui consiste à se servir de ce qui est reconnu certain et pourtant inexplicable, pour renverser la dialectique très-commune et très-fausse, qui nie d'autres faits tout aussi certains et tout aussi démontrés, seulement parce que l'intelligence humaine ne peut pas les expliquer.

Cicéron a très-bien senti tout le faux de cette maniere de raisonner, en usage de son tems comme du nôtre, et qui n'a d'autre effet qu'une ignorance volontaire de ce qu'on peut savoir, très-misérablement fondée sur l'ignorance invincible de ce qui est au dessus de nous. Voici, à ce sujet, un échantillon de sa logique. « L'origine de notre » ame ne saurait se trouver dans rien de ce qui est » matériel; car la matiere ne saurait produire la » pensée, la connaissance, la mémoire, qui n'ont » rien de commun avec elle. Il n'y a rien dans » l'eau, dans l'air, dans le feu, dans ce que les » élémens offrent de plus subtil et de plus délié, » qui présente l'idée du moindre rapport quelconque avec la faculté que nous avons de percevoir » les idées du passé, du présent et de l'avenir. » Cette faculté ne peut donc venir que de Dieu » seul : elle est essentiellement céleste et divine.

» Ce qui pense en nous, ce qui sent, ce qui veut,
» ce qui nous meut, est donc nécessairement in-
» corruptible et éternel; et nous ne pouvons pas
» même concevoir l'essence divine autrement que
» nous ne concevons celle de notre ame, c'est-à-
» dire, comme quelque chose d'absolument séparé
» et indépendant des sens, comme une substance
» spirituelle, qui connaît et qui meut tout. Vous
» me direz : Et où est cette substance qui connaît
» et meut tout, et comment est-elle faite ? Je vous
» réponds : Et où est votre ame, et comment se
» la représenter? Vous ne sauriez me le dire, ni
» moi non plus. Mais si je n'ai pas pour compren-
» dre, tous les moyens que je voudrais bien avoir,
» est-ce une raison pour me priver de ce que j'ai ?
» L'œil voit et ne se voit pas : ainsi notre ame,
» qui voit tant de choses, ne voit pas ce qu'elle
» est elle-même, mais pourtant elle a la conscience
» de sa pensée et de son action (1). — Mais où
» habite-t-elle, et qu'est-elle ? — C'est ce qu'il ne
» faut pas même chercher..... Quand vous voyez
» l'ordre du Monde et le mouvement réglé des
» corps céleste, n'en concluez-vous pas qu'il y a
» une intelligence suprême qui doit y présider,
» soit que cet Univers ait commencé et qu'il soit
» l'ouvrage de cette intelligence, comme le croit
» Platon, soit qu'il existe de toute éternité, et que
» cette intelligence en soit seulement la modé-
» ratrice, comme le croit Aristote? Vous recon-
» naissez un Dieu à ses œuvres et à la beauté du
» Monde, quoique vous ne sachiez pas où est Dieu
» ni ce qu'il est : reconnaissez de même votre ame
» à son action continuelle, et à la beauté de son
» œuvre, qui est la vertu. »

D'après la vénération profonde qu'il eut toujours pour le divin Platon ( car c'est le nom que

(1) Je pense : donc je suis, disait Descartes.

lui donne toute l'antiquité), vous ne serez pas surpris de retrouver chez lui ce que vous avez entendu du philosophe grec sur l'étude de la mort; et si j'en fais ici mention, c'est pour constater une opinion qui a été la même dans ces deux grands hommes, sur un point de morale que l'on imagine communément tenir à un abus de spiritualité ou d'austérité, dont on a fait à la philosophie chrétienne un reproche très-mal fondé. Vous voyez que là-dessus Platon et Cicéron, qu'on n'a jamais accusé de rigorisme, ont parlé comme les Chrétiens; et il est d'autant plus singulier qu'ils aient mis en avant ce principe, qu'ils n'avaient pas pour l'appuyer, les motifs puissans que notre religion seule y a joints. Que faisons-nous, dit Ci-
» céron quand nous séparons notre ame des objets
» terrestres, des soins du corps et des plaisirs sen-
» sibles, pour la livrer à la méditation? Que fai-
» sons-nous autre chose qu'apprendre à mourir,
» puisque la mort n'est que la séparation de l'ame
» et du corps? Appliquons-nous donc à cette
» étude, si vous m'en croyez; mettons-nous à
» part de notre corps, et accoutumons-nous à
» mourir. Alors notre vie sur la terre sera sem-
» blable à la vie du ciel; et quand nous serons au
» moment de rompre nos chaînes corporelles,
» rien ne retardera l'essor de notre ame vers les
» cieux. »

Dans l'excellent traité *sur la Nature des Dieux*, Cicéron paraît s'être proposé surtout de prouver et de justifier la Providence. Il introduit d'abord un Épicurien qui déraisonne contre elle, d'après les dogmes qui semblent appartenir particulièrement au maître de cette école; car pour son atomisme, on sait qu'il l'avait pris tout entier de Démocrite, quoiqu'il le traitât fort mal dans ses livres. Cicéron voit là une sorte d'ingratitude: c'était plutôt, ce me semble, un petit artifice de

la vanité d'Épicure, qui affectait de déprécier celui dont il avait emprunté son système physique, afin de faire croire qu'il n'y avait de bon que ce qu'il y avait mis ou paru mettre du sien. Pour ce qui est de l'obligation, elle était mince, et les atomes, tant ceux de Démocrite que ceux d'Épicure, n'avaient pas fait assez de fortune pour valoir la peine qu'on se les diputât, quoique Lucrece ait pris celle de les mettre en vers; car rien n'empêche d'habiller l'erreur aussi poétiquement que la vérité, comme on peut parer la laideur aussi bien que la beauté. Cicéron, qui d'ailleurs paraît faire cas du personnel d'Épicure, dit en termes exprès, que toute sa *philosophie était universellement méprisée des hommes instruits*. « Je ne sais com» ment il se fait, dit à ce propos Cicéron, qu'il n'y » a rien de si absurde qui n'ait été avancé et sou» tenu par quelque philosophe. » Épicure en ce genre ne fut pas mal partagé, et ses dieux étaient encore bien plus ridicules que son Monde d'atomes, car après tout, nous n'avons aucune idée de la maniere dont le Monde a été fait; mais la métaphysique, analysant les notions du plus simple bon sens, avait, dès le tems d'Épicure, reconnu les attributs nécessairement renfermés dans l'idée de la Divinité. Il n'en fallait pas davantage pour rire de pitié du beau loisir, et de la belle indolence, et de la bienheureuse insouciance dont Épicure gratifiait ses dieux, qui ne devaient se mêler de rien de peur de se fatiguer, qui ne devaient s'offenser de rien de peur de se chagriner, ni s'intéresser à rien de peur de troubler cette parfaite tranquillité qu'Épicure devait attribuer à ses dieux comme à son sage; car Épicure était un raisonneur si conséquent! Vous pouvez imaginer que le stoïcien Balbus, que Cicéron met en tête de l'Épicurien, a beau jeu contre tant d'inepties; car si les Stoïciens déliraient en voulant faire de

leur sage un dieu, ils avaient de la Divinité des idées très-saines, et Balbus s'amuse beaucoup de son Épicurien, qui, ne soupçonnant aucune différence entre la nature divine et la nature humaine, semble persuadé que l'action de Dieu est un travail comme celle de l'homme, que Dieu ne saurait bâtir sans instrumens et sans outils, non plus que l'homme; qu'il ne saurait veiller sur son ouvrage sans se tourmenter, non plus que l'homme, ni même punir sans être blessé, quoique les juges mêmes de la Terre punissent le crime sans trouble et sans colere.

Il faut ici rendre justice aux Anciens : toute cette théologie d'Épicure, qui a été renouvelée de nos jours avec les mêmes argumens et presque avec les mêmes termes (1), fut parmi eux si généralement bafouée, qu'enfin un de ses disciples n'imagina d'autre moyen, pour soustraire à tant de ridicule la mémoire de son maître, que de publier, comme un fait dont il était confident, qu'au fond Épicure n'avait jamais cru à l'existence de la Divinité, et que c'était uniquement pour voiler son athéisme, et se dérober à l'animadversion des lois, qu'il avait eu recours à cette impertinente doctrine, qui, sans anéantir expressément la Divinité, du moins en fabriquait une assez oiseuse pour être sans conséquence, ou assez méprisable pour en dégoûter.

Il prétendait entre autres folies, que les dieux étaient nécessaierment de forme humaine, attendu qu'ils devaient avoir la plus belle de toutes, et qu'il n'y en avait point de plus belle que celle de l'homme. L'interlocuteur, qui est ici son adversaire, le réfute avec beaucoup de gaîté; mais je ne sais si le sérieux soutenu dont l'Épicurien débite les cahiers de sa secte, et qui ressemble fort à

---

(1) Notamment dans le *Code de la Nature*, de Diderot.

celui des matérialistes modernes, n'est pas encore plus plaisant. Avec quelle noble fierté il se glorifie des grandes lumieres apportées par Épicure, des grands services qu'il a rendus à l'humanité! On croit entendre un des professeurs de nos jours: « Vous avez mis au dessus de nos têtes, dit-il, un » despote éternel qu'il faut craindre jour et nuit; » car qui ne redouterait pas un Dieu qui veille à » tout, qui pense à tout, qui observe tout, qui se » croit chargé de tout; en un mot, un Dieu tou- » jours occupé et affairé? Épicure nous délivre de » toutes ces craintes, comme il délivre les dieux » de tout embarras. Il vous remet en liberté; il » vous apprend à ne rien appréhender d'un être » qui n'est pas plus coupable de faire le moindre » chagrin à personne, que d'en prendre lui-même. » C'est là la véritable idée que l'on doit avoir d'une » nature excellente et parfaite, et *le culte saint et* » *pieux* que nous lui rendons. »

Une des difficultés qu'il éleve contre la création, et qui a été aussi fort répétée parmi nous, c'est de demander ce que faisait Dieu avant de faire le Monde, et comment et pourquoi il l'a fait dans un tems plutôt que dans un autre. Il ne peut se figurer Dieu sortant tout à coup de son repos éternel pour produire tant de choses, après avoir été si long-tems sans rien faire. « Et pour qui tout » cela? Pour les hommes. Mais la plupart des » hommes sont fous, et Dieu, qui ne saurait tra- » vailler pour les fous, a donc travaillé pour un » bien petit nombre! »

Comme cette objection a été cent fois rebattue de notre tems, et que ce n'est pas ici le lieu d'approfondir des théories métaphysiques, je me bornerai à observer que si quelque chose pouvait encore étonner dans l'extravagance de l'orgueil humain, ce serait de l'entendre dire à Dieu: Je ne concevrai jamais que tu aies fait tout ce que nous

voyons, à moins que je ne sache pourquoi tu ne l'as pas fait plutôt, et ce que tu faisais auparavant; et je ne puis croire que tu aies jamais rien produit, à moins que tu ne me rendes compte de tout l'emploi de ton éternité.

Cicéron traite fort légérement les futiles chicanes de nos Épicuriens; mais il est très-grave et très-sévere sur les conséquences désastreuses de ces systêmes irreligieux, qui ne vont à rien moins qu'à renverser les fondemens de la société; et là-dessus il parle comme tous les hommes sages et honnêtes ont parlé depuis Cicéron jusqu'à nous. Vous ne doutez pas non plus qu'il ne soit très-éloquent dans la description des beautés, des richesses et de l'harmonie du Monde physique : c'est un des morceaux où il semble avoir mis le plus de soin et d'étendue, et avoir pris le plus de plaisir. Mais il faudrait aussi tant de soins pour lutter en français contre ce chef-d'œuvre d'élocution latine (1), que je suis obligé de me refuser ce plaisir, qui en serait un pour moi si je n'étais entraîné plus loin par la multitude des objets, et resserré par la nécessité de les borner.

Mais toujours fidele à la méthode accadémique de plaider également le pour et le contre, Cicéron, après que Balbus a comme préludé par une légere escarmouche contre l'épicuréisme, oppose au défenseur de la Providence l'académicien Cotta, qui engage un combat plus sérieux, et déduit avec beaucoup de force les difficultés réelles sur la question du mal moral, et si réelles, que la révélation seule a pu en donner l'entiere solution. Cependant Cicéron, trop sensé et trop judicieux pour ignorer que des difficultés même insolubles

(1) *Voyez* le second livre *de Naturâ Deorum*, paragraphe 39 et suivans : *Ac principio Terra universa*, etc. Cicéron n'a jamais rien écrit de plus élégant.

ne décident rien contre des preuves positives qui forcent l'assentiment de la raison, et qu'il ne résulte rien de ces difficultés, si ce n'est qu'en ces matieres nous n'en savons pas assez pour répondre à tout ; Cicéron, qui sentait que l'idée de la Providence était en elle-même inséparable de l'idée de la Divinité, au point que l'une ne peut exister sans l'autre, et que toutes les deux sont aussi démontrées que nécessaires ; que si la démonstration ne détruit pas toutes les objections, les objections peuvent encore moins détruire les preuves admises, ce qui est reçu partout en logique, Cicéron conclut, pour ce qui le concerne, en faveur de Balbus dont l'opinion lui paraît approcher le plus de cette probabilité, le seul résultat admis dans l'Académie, et dont vous avez vu que les conséquences équivalaient dans le fait à celles de la certitude.

Il avait fait un ouvrage fort considérable en six livres, dans le même genre et avec le même titre que celui de Platon, *de la République*. Nous l'avons perdu, et il le fit suivre aussi d'un autre *sur les Lois*, qui ne nous est parvenu que fort mutilé. La partie qui nous en reste, est moitié morale et religieuse, moitié politique. Il met, comme Platon, Aristote et tous les Anciens, une importance majeure à la religion et au culte, qui tiennent une très-grande place dans les trois livres qui nous restent de son traité *sur les Lois*. C'est lui-même qui porte la parole devant Quintus son frère, et son ami Atticus, qui l'écoutent beaucoup plus qu'ils ne le contredisent. On voit à peu près par cet ouvrage, quel était le fond de celui dont il était la suite, et que son plan de gouvernement était *le pouvoir* du peuple, toujours dirigé par l'*autorité* du sénat : et dans ce mot d'*autorité* était contenue, dans la langue latine dont nous l'avons pris, lidée d'une puissance de raison, différente de celle

du peuple, qui n'est qu'une puissance de force. C'est la distinction reconnue par tous les bons latinistes entre les mots *potestas* et *auctoritas*, dont le premier se dit indifféremment en bien et en mal, et dont le second ne s'emploie jamais qu'en éloge, et emporte toujours une idée de respect. C'est pour cela que les Romains disaient dans tous leurs actes : *Senatus populusque romanus*, mettant toujours le sénat au premier rang. De même par le mot de *citoyens*, ils n'entendaient que ceux qui jouissaient des droits de cité; ce qui demandait beaucoup de conditions, et ce qui fut longtems très-restreint. Ils ne se rendaient pas moins difficiles sur la profession de soldat, et ne confiaient la défense de l'État qu'à ceux dont les propriétés étaient le garant de leur intérêt à la chose publique. Il fallait donc un certain revenu pour servir dans les armées, et avant tout il fallait être de condition libre. Marius, qui le premier arma les esclaves, ce que n'avait jamais fait Rome dans ses plus grands dangers, donna un scandale extraordinaire et nouveau. Des lois *populaires* étendirent ensuite le droit de cité jusqu'à un excès qui accéléra la chute de la République, quoique jamais il n'ait été poussé jusqu'à devenir universel. Les seuls citoyens de Rome eurent aussi le droit de suffrage pendant six cents ans; et quand les tribus de l'Italie y furent admises, au tems des guerres de Marius, la République croulait de toutes parts. Il ne faut donc pas s'étonner que Cicéron, dans ses livres de politique et de philosophie, témoigne partout un si profond mépris pour la multitude : c'étaient les principes de l'aristocratie romaine, dont je ne dois être ici que l'historien et non pas le juge. On sait assez que ces questions seraient ici d'autant plus oiseuses, qu'elles ne se décident point par le raisonnement, et ne sont qu'une perte de tems et de paroles.

Cicéron s'étend beaucoup et très-disertement sur la justice naturelle, comme étant la régulatrice de toutes les lois ; et il la fait dépendre elle-même de la justice divine, qu'il établit comme la seule sanction de la justice humaine. Voici ses termes : « Que le premier fondement de tout soit » cette persuasion générale, que les dieux sont les » maîtres et les modérateurs de tout ; que toute » administration est subordonnée à leur pouvoir » et à leur providence ; qu'ils sont les bienfaiteurs » du genre humain ; qu'ils observent ce qu'est en » lui-même chaque individu, ce qu'il fait, ce qu'il » se permet, dans quel esprit et avec quelle piété » il pratique le culte public, et qu'ils font le dis- » cernement des gens de bien et des impies. Voilà » ce dont il faut que tous les esprits soient péné- » trés pour avoir la connaissance de l'utile et du » vrai. »

S'il attache tant de prix à la religion, ce n'est sûrement pas qu'on puisse le taxer de la moindre teinte de superstition et de crédulité. Jamais homme n'en fut plus éloigné : il suffirait pour s'en convaincre, si là-dessus sa réputation n'était pas faite, de lire son traité *de la Divination*. C'est là qu'il a passé en revue tous les genres de charlatanismes en général, tous les prestiges, toutes les impostures, toutes les rêveries qui composaient la prétendue science des oracles, des prodiges, des auspices, des prophéties sibyllines, etc. Jamais la raison n'a été plus sévere à la fois et plus gaie : il ne fait grace à rien, et donne même les meilleures explications naturelles de quelques faits avoués de son tems, et que son frere Quintus, très-entêté de la divination, lui cite comme merveilleux, et qui en ont en effet l'apparence. Cicéron lui répond, entre autres choses aussi justes qu'ingénieuses, qu'il ne prétend pas non plus que les devins soient assez malheureux pour qu'une chose n'arrive jamais par

hasard, parce qu'ils l'auraient prédit à tout hasard. Il conclut de tout son ouvrage, que l'homme raisonnable doit respecter la religion et mépriser la superstition. Il était augure, et son frere lui demande s'il parlerait dans le sénat ou devant le peuple comme il vient de parler dans son jardin, entre un frere et un ami, sur cette partie de la divination qui tient au culte public, comme les auspices de l'expiation des prodiges. Il répond fort sensément que tout ce que les lois ont consacré comme police religieuse n'a rien de commun avec la philosophie, et que l'homme public et le citoyen doivent alors respecter comme police ce que les lois ont fait entrer dans l'ordre politique, parce que le mépris des lois est toujours un mauvais exemple et un délit; mais que le langage public de l'augure n'oblige à aucune croyance la raison du philosophe, pas plus que le citoyen n'est obligé à croire bonnes toutes les lois auxquelles il est pourtant tenu d'obéir. Cette distinction est très-bien fondée, et un Païen ne pouvait faire une meilleure réponse. En total, sur cette matiere que Cicéron semble avoir épuisée, les Modernes qui se sont le plus moqués de la superstition n'ont pu que le répéter.

Parmi les anciens livres de morale, je ne pense pas qu'il y en ait un meilleur à mettre entre les mains de la jeunesse, que le *Traités des Devoirs* (1) de Cicéron. Il roule entiérement sur la comparaison et la concurrence de l'honnête et de l'utile, qui est en effet pour l'homme social

---

(1) On le faisait lire aux écoliers dans toutes les maisons d'éducation publique; mais autant que je m'en souviens, on s'occupait trop exclusivement du style, et pas assez des choses mêmes, qui pourtant ne sont point au dessus de la portée de cet âge, et peuvent être des semences d'honnêteté et de vertu.

l'épreuve de tous les momens et la pierre de touche de la probité. Il écarte les arguties des Stoïciens, mais il s'approprie leurs principes généralement bons à cet égard; il en sépare ce qui est outré, et adapte à leurs dogmes toujours secs, même quand ils sont vrais, sa diction attrayante et persuasive. Il entre, sans diffusion et sans superfluité, dans tous les détails des devoirs de la vie, et donne une grande force à la liaison réelle, et beaucoup plus étroite et plus essentielle qu'on ne pense communément, entre les devoirs de rigueur et les devoirs de bienséance. Il est triste et honteux d'être obligé d'avouer que, sur ce point important, les Anciens étaient plus séveres et par conséquent plus judicieux que nous. Ils avaient senti combien c'est une grande loi morale et sociale que de se respecter soi-même devant les autres, et de respecter les autres à cause de soi, dans les paroles et dans tous les dehors dont l'homme est le juge et le témoin, quand Dieu seul est le juge de l'intérieur. L'histoire de la censure romaine, tant que les mœurs publiques la soutinrent en même tems qu'elle les soutenait, fournit des exemples de cette observation, trop connus pour les rappeler ici. L'indécence et la corruption qui suivirent, trouverent une justification dans la doctrine des Cyniques, et il n'y a rien d'étonnant : leur nom (1) même était celui de l'impudence; mais il est plus fâcheux que la grossiéreté et le scandale aient eu des patrons au Portique, au moins dans les paroles. C'était la suite de ces généralités mal entendues, qui ne sont qu'un abus de la méta-

---

(1) *Cynique* vient d'un mot grec qui signifie *chien*. On appela ainsi cette secte, parce qu'elle faisait profession d'aboyer après tout le monde, et de n'avoir honte d'aucune indécence.

physique mal appliquée. La métaphysique devient folie dès qu'elle sort des choses purement intellectuelles, comme tout ce qui est déplacé devient mauvais. C'est la pire espece d'erreur philosophique, dangereuse dans tous les tems, mais qui chez les Anciens ne s'étendit guere au-delà des écoles comme autorité, et n'alla guere, comme exemple, au-delà des ridicules et des vices; au lieu que dans nos jours elle a produit des scandales atroces et des crimes publics; progrès déplorable, mais assez naturel, en ce que la démence des imitateurs va toujours au-delà de celle des modeles, et que l'excès dans l'imitation est un des caracteres ou de notre vivacité ou de notre vanité.

Cicéron, qui adresse son ouvrage à son fils alors étudiant à Athenes, l'averti de ne pas en croire les Cyniques, ni même les Stoïciens, sur cet article presque cynique, qui ont beaucoup argumenté contre la pudeur et la décence, sous prétexte que ce qui n'est pas honteux en soi, ne l'est pas non plus à dire ou à faire en présence d'autrui. Il réfute aisément ce sophisme en puisant ses raisonnemens dans la nature même, dont les indications impérieuses et générales ont été le premier type des lois de la société. « Suivons » la nature (conclut-il), et évitons tout ce qui » blesse la modestie des oreilles et des yeux. »

Aucun Ancien n'a mieux vu ni mieux développé l'accord des principes de la raison avec ceux de l'ordre social, et c'est un des plus puissans moyens dont il se sert pour rectifier cette fausse notion et même cette fausse dénomination d'*utile*, vulgairement attribuée par chacun à son intérêt particulier. Il démontre lumineusement que ce qui tend à détruire l'harmonie du corps social dont nous sommes membres, ne peut en effet nous être *utile*; et cette théorie, qui est indiquée par

Platon, est si puissamment conçue et éclairée par Cicéron, qu'on peut dire qu'elle lui appartient. Nous lui avons donc l'obligation d'avoir affermi plus que personne cette seconde base de la morale : elle est liée chez lui comme chez Platon, à la premiere, qui est la loi divine; mais celle-ci est la seule que Platon semble avoir bien connue, il n'a fait qu'entrevoir l'autre. Et j'observerai par avance à quelques hommes que je vais combattre tout-à-l'heure, panégyristes de Séneque au point d'être contempteurs de Cicéron, qu'en fait de vues vraiment philosophiques, celle-ci est bien autrement importante, bien autrement étendue que toutes les sentences de Séneque. C'est déjà un très-grand avantage de Cicéron; et combien il en a d'autres! Combien cette maniere de sanctionner l'honnêteté et de décréditer l'intérêt privé est supérieure sous tous les rapports aux subtilités et aux exagérations stoïciennes, qui sont tout le fond de la philosophie de Séneque!

Jamais d'ailleurs Cicéron ne tombe dans les conséquences outrées; ce qui est encore un vice capital du Portique et de son éleve Séneque. Après qu'il a fait valoir, comme il le doit et comme il le peut, cette loi sainte du maintien de l'ordre social, il se demande s'il sera quelquefois permis de sacrifier à la chose publique la modération et la modestie (1). Il répond décidément, non. « Jamais l'homme sage et vertueux ne fera des actions honteuses et criminelles en elles-mêmes. Jamais, *pas même pour le salut de la patrie*; et pourquoi? C'est que la patrie elle-même ne le veut pas; et la meilleure réponse à cette question, c'est qu'il ne

(1) Il ne faut pas oublier que ces mots ont ici toute l'étendue que doit leur donner le langage philosophique, qui comprend tout ce qui est renfermé dans l'idée du mot.

» peut jamais arriver de conjoncture telle, qu'il » soit de l'intérêt de la chose publique, qu'un » honnête homme fasse rien de coupable et de » honteux. »

Si vous vous rappelez à ce sujet tout le mal qu'on a fait avec les mots de *civisme* et de *modéré*, vous en conclurez que les *révolutionnaires* qui se disaient *philosophes*, ne l'étaient sûrement pas à la maniere des Anciens, ou plutôt qu'ils n'avaient pas plus de philosophie, que de politique et d'humanité.

Vous n'avez pas besoin de Cicéron pour détester la doctrine de ceux qui ordonnaient qu'un fils *accusât* son pere, ou un pere son fils, et *qu'il le traînât lui-même au supplice*, non pas seulement pour des actes quelconques, mais pour des opinions ou avouées ou mêmes intérieures supposées ou présumées. Ce n'est donc que pour vous donner le plaisir de respirer au sein de la nature, que je vous citerai encore un vrai philosophe, qui connaît assez bien la politique pour ne la mettre jamais en contradiction avec la nature. Il parcourt une foule de ces cas possibles où un devoir semble contredire l'autre ; et il entre dans tous ces détails, d'abord parce qu'il traite de cette partie de la morale, qui consiste dans les différens degrés du devoir, ensuite parce que cette espece d'opposition apparente se rencontre fréquemment dans le cours de la vie civile. Il ne se borne point aux cas les plus communs; il suppose les plus rares, et se sert en exemple de ce qui était le plus énorme attentat chez les Romains, le sacrilége. « Si vous » savez que votre pere a pillé un temple, qu'il a » pratiqué des souterrains pour voler le trésor » public (toujours renfermé dans un temple), » devez-vous le dénoncer aux magistrats? Ce serait » un crime. Il y a plus : s'il est accusé dans les » tribunaux ; vous devez le défendre autant qu'il

» vous sera possible.—Quoi ! l'intérêt de la chose
» publique n'est donc pas avant tout ? —Avant
» tout assurément ; mais le premier intérêt de la
» chose publique est que les devoirs de la nature
» soient observés, et que la piété filiale ne soit
» pas violée.—Mais si mon pere veut s'emparer
» de la tyrannie ou trahir la patrie, garderai-je
» le silence ? — Ce cas unique est différent. Vous
» devez alors mettre tout en usage pour détourner
» votre pere du crime qu'il médite. S'il persiste,
» vous devez alors préférer le salut de la patrie
» à celui de votre pere. »

Cicéron est conséquent. Le vol du trésor public ou la profanation d'un temple ne va pas au renversement du corps politique et de l'ordre social, et dès-lors le respect pour les lois de la nature est toujours la premiere des lois. Mais s'il s'agit d'un cas où la chose publique est évidemment menacée de sa ruine, son intérêt est avant tout autre devoir, puisque tous les devoirs ne vont qu'à la conserver. Tel est l'avantage d'une morale dont les fondemens sont si bien posés, que vous y trouvez la solution de tous les problêmes ; et c'est conformément à ces principes que Brutus fit mourir ses deux fils, et ne fit que son devoir.

Cicéron est d'accord avec tous les moralistes, mais non pas avec tous les politiques, sur le choix des meilleurs moyens de maintenir le pouvoir, ceux de l'amour ou de la crainte : il prononce sans balancer : « Rien de plus favorable au maintien
» du pouvoir, que l'amour : rien de plus contraire
» que la crainte. Il n'y a point de pouvoir qui ré-
» siste à la haine universelle. Au reste (ajoute-t-il),
» on conçoit très-bien que la domination fondée
» sur la force, croit se soutenir par la cruauté, et
» ce peut être la politique du despote ; mais cette
» politique, dans un Etat libre, est ce qu'il y a
» de plus insensé. »

Il trace la regle des intérêts pécuniaires et mercantiles, dont la discussion est d'autant plus instructive, que ceux-là sont de tous les hommes et de tous les momens. Il décide toujours conformément à son principe, qu'il est contraire à la nature de l'homme et des choses, c'est-à-dire, à ce qui fonde l'ordre social, d'ôter rien à personne de ce qui lui appartient, de lui causer le plus petit dommage directement ou indirectement, par action ou par omission, de nuire de paroles ou de réticence ; et il résulte de tous les exemples qu'il propose, cette grande vérité usuelle et pratique, que la probité, pour être complette, doit aller jusqu'à la délicatesse, ou, en d'autres termes, que la délicatesse n'est autre chose que la parfaite probité. « La disette est extrême à Rhodes, et le » blé par conséquent très-cher. Un marchand » d'Alexandrie en apporte, et en raison du besoin » le vendra ce qu'il voudra ; mais en partant » d'Alexandrie, il a vu une foule d'autres vais- » seaux chargés de grains, et prêts à mettre à » la voile pour Rhodes. Le marchand honnête » homme est-il tenu de le dire aux Rhodiens? » Cicéron cite les avis opposés de deux philosophes fort austeres et fort éclairés, et le pour et le contre est parfaitement discuté. Il décide pour l'affirmative, fondé sur cette regle, que l'acheteur ne doit rien ignorer de ce que sait le vendeur, sans quoi le marché n'est pas égal, et il doit l'être dans les principes de la société humaine. « Le silence du » vendeur, en pareil cas, est-il d'un homme franc, » droit, juste? Non. Il n'est donc pas d'un hon- » nête homme. »

J'ai toujours été étonné qu'en fait de commerce l'intérêt même n'ait pas fait un calcul, qui serait l'éloge le plus efficace de la probité. Je suppose qu'un marchand, après avoir évalué ce que doit légitimement lui rapporter son commerce, se bor-

nât au profit qui est le juste salaire de son travail et la subsistance légitime de sa famille (comme, par exemple, un intérêt de quinze pour cent, qu'on dit être celui du commerce), se défendît d'ailleurs de jamais y rien ajouter, de jamais surfaire, de jamais donner une qualité de marchandises pour une autre, d'en jamais cacher les défauts ; en un mot, qu'il vendît toujours comme il voudrait acheter. Je mets en fait que cet homme, une fois connu pour tel (et il le serait bientôt), deviendrait dans un tems donné le plus riche de son état, et qu'il n'aurait pas de plus grand embarras que de suffire à la foule des acheteurs. Je sais bien que quelques-uns se sont piqués de n'avoir qu'un prix ; mais cela est très-insuffisant et même très-insidieux : l'expérience l'a bientôt fait voir. Ce que je propose est tout autre, et l'homme dont je parle serait tel qu'on pourrait envoyer chez lui un enfant, pourvu qu'il sût dire ce qu'il faut, et qu'on pourrait prendre sa marchandise les yeux fermés. Je ne craindrais pour lui qu'une tentation, très-prochaine et très-forte, il est vrai, celle de faire de la confiance, une fois bien établie, un moyen de tromperie très-lucrative, au moins jusqu'à ce qu'elle fût reconnue ; car le gain fait naître la soif du gain, et la fortune allume la cupidité. Mais ici encore la cupidité calculerait mal ; car à peine la fraude serait-elle publique, qu'il ne vendrait plus rien ; il serait le seul à qui l'on ne passât pas d'être fripon, et alors ce qu'il aurait gagné pendant un certain tems et gagné mal, vaudrait-il ce qu'il aurait pu bien gagner tout le reste de sa vie ?

Mais voici des problêmes tout autrement épineux ; aussi ne devaient-ils pas, selon moi, être même proposés. Au milieu d'un naufrage deux hommes se jettent sur une planche qui n'en peut sauver qu'un ; lequel des deux doit céder à l'autre?

Cicéron décide qu'elle appartient à celui qui est le plus utile à la chose publique. Et qui en sera juge ? Et quand l'un des deux jugerait en faveur de l'autre contre lui-même ( ce qui serait déjà beaucoup ), cela suffirait-il pour vaincre le sentiment naturel et légitime de sa conservation ? Cicéron prononce de même que s'il s'agit de mourir de faim ou de froid, et qu'il y ait un aliment ou un vêtement disputé entre deux personnes, celle qui est la plus nécessaire à ses concitoyens, a droit de s'emparer du pain ou de l'habit, au préjudice de l'autre. Remarquez qu'il s'agit de deux personnes égales d'ailleurs en tout le reste ; car les exemples de Cicéron ne sont pas de ceux qu'offre assez fréquemment l'histoire, comme des soldats qui font à peu près de semblables sacrifices à leur général, ou des sujets à leur souverain ; encore n'est-ce pas dans cette extrémité de besoin physique, où l'homme n'a plus guere qu'un mouvement machinal ; et l'on pourrait douter, dans tous les cas, si ce qui est cité comme trait d'héroïsme et de dévoûment, peut être prescrit comme devoir. Mais en total, mon avis serait que ces sortes d'hypotheses sortent de la sphere des devoirs, et doivent être en conséquence étrangers à un traité de morale. La morale suppose nécessairement l'homme jouissant de ses facultés morales ; or, dans les exemples allégués, où un homme est prêt à se noyer ou à périr de faim et de froid ( et ce sont les termes de Cicéron ) (1), l'homme n'est plus qu'animal (2), et ce n'est plus le moment de

---

(1) *Si fame aut frigore conficiatur.*

(2) Il est de fait qu'une faim extrême, un froid extrême ôte la raison. Dans nos lois, un homme qui, mourant de faim, prendrait un pain chez un boulanger, ne serait pas puni comme voleur. Il importe de prendre garde que je

lui tracer des devoirs quand il ne peut en sentir qu'un, le premier alors pour tous les êtres animés, celui de se conserver; et en supposant même qu'il y eût en ce genre des phénomenes de magnanimité (ce qui est possible), on ne pourrait pas faire une regle de ce qui n'est qu'une exception.

Cicéron paraîtra moins rigoriste sur le serment, matiere aussi souvent agitée qu'aucune autre. Il se range à l'opinion généralement reçue, non-seulement que si l'on a juré de mal faire, le serment est nul, mais que tout serment imposé par la force n'est point obligatoire. « Le serment (dit-il) tient » à la conscience, et dès que vous n'avez pas juré » selon votre conscience, *ex animi sententiâ;* il » n'y a point de parjure. » Mais il ne touche pas la question la plus délicate, si l'honnête homme peut jurer, par la crainte d'un danger quelconque, ce qu'il ne croit pas devoir tenir par respect pour son devoir. Je ne la traiterai pas non plus, parce qu'elle dépend d'un grand nombre de circonstances qui peuvent changer les obligations, au point qu'il n'est guere possible là-dessus de fixer une loi générale.

Les traités *de la Vieillesse et de l'Amitié,* naturellement moins abstraits que tous les autres, ont été si souvent traduits, et sont si connus de toutes les classes de lecteurs, que je me crois dispensé de tout examen et de tout extrait. Il y a long-tems que ces deux morceaux ont réuni tous les suffrages : celui *de la Vieillesse* surtout a paru charmant, et d'autant plus qu'on s'y attendait moins : on a dit qu'il faisait appétit de vieillir. Si l'on a desiré quelque chose dans celui *de l'Amitié,* c'est peut-être en raison d'une attente contraire :

---

ne parle ici que de ce seul état, et que cette exception n'est pas dangereuse; car ce n'est pas cet état qui produit des crimes.

personne n'aime la vieillesse, quoique chacun souhaite de vieillir, et il est aussi commun de se piquer d'amitié, que de se plaindre de la rareté d'un ami. Chacun prétend l'être, en répétant ce mot connu : *O mes amis! il n'y a plus d'amis.* Heureusement pour Cicéron, nous avons la preuve qu'il l'était, et qu'il en eut un. Ses lettres à Atticus attestent l'un et l'autre, et c'est à lui aussi qu'il dédia son livre *de l'Amitié*; mais c'est Lélius qui en trace les caracteres et les préceptes. C'est lui qui dit que Scipion ne connaissait point de plus odieux blasphême contre l'amitié, que ce mot d'un Ancien : *Il faut aimer comme si l'on devait un jour haïr.* Ce mot vous révolte, et moi aussi, et j'allais peut-être céder au plaisir d'en faire justice avec vous ; mais je me rappelle qu'elle a déjà été faite et en vers, ce qui vaut toujours mieux que la prose quand les vers sont bons, et ceux-ci le sont, quoique l'auteur (1), distingué en d'autres genres, ait fait fort peu de vers en sa vie.

Ah! périsse à jamais ce mot affreux d'un sage,
Ce mot l'effroi du cœur et l'effroi de l'amour!
*Songez que votre ami peut vous trahir un jour.*

---

(1) M. Gaillard, historien savant et éclairé, écrivain pur et élégant, dont les recherches utiles et laborieuses ont répandu beaucoup de lumieres sur une grande partie de notre histoire. Il était mon confrere à l'Académie française, et avait été de très-bonne heure un des gens de lettres dont l'estime et la bienveillance encouragerent les travaux de ma premiere jeunesse. Il était d'ailleurs très-digne de bien parler de l'amitié : il fut honoré pendant trente ans de celle du vertueux et infortuné Malesherbes. La profonde retraite où il a vécu depuis la révolution, l'a éloigné de moi sans que jamais je l'aie oublié ; et j'ai saisi avec empressement cette occasion de laisser une marque de souvenir et de reconnaissance à un confrere aujourd'hui octogénaire, et que peut-être ne reverrai-je plus.

Qu'il me trahisse, hélas! sans que mon cœur l'offense,
Sans qu'une douloureuse et coupable prudence
Dans l'obscur avenir cherche un crime douteux :
S'il cesse un jour d'aimer, qu'il sera malheureux!
S'il trahit nos secrets, je dois encor le plaindre :
Mon amitié fut pure, et je n'ai rien à craindre.
Qu'il montre à tous les yeux les secrets de mon cœur :
Ces secrets sont l'amour, l'amitié, la douleur,
La douleur de le voir, infidelle et parjure,
Oublier ses sermens comme moi mon injure.

Cicéron doit revenir encore devant nous, sous les rapports du mérite philosophique, en comparaison avec Séneque, dont il me reste à parler.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE DES MATIERES

## DU TOME III.

## PREMIERE PARTIE. —ANCIENS.

FIN DE LA TABLE.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 057763390